Nº 517 31e Année. Tome CXXXVII 1er Janvier 1920

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



PRIX DU NUMÉRO

France...... 2 fr. 50 | Etranger...... 2 fr. 85

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

Œuvres Poétisque
de
Charles-Adolphe Cantacuzène

Tirage restreint (nombre sur Hollande, notamment de **Hypotyposes, Aléas et Alinéas**). — **La Rose du Centenaire** *et différents opuscules ont été édités chez Weldt, à Amsterdam et à La Haye.*

« M. Cantacuzène est un des plus originaux parmi nos poètes. »
G. KAHN (1907).

« Une naturelle et élégante badine qui cingle des fleurs et rythme par instants, songeur, un souvenir. »
Stéphane MALLARMÉ.

« Des accents que nous ne connaissions point. »
Henry BÉRENGER (1897).

« Il possède le don merveilleux de transposer en élégance jusqu'aux hurlements de deuil, jusqu'aux angoisses du trépas. »
Laurent TAILHADE.

« Dans l'ombre gris-perle d'un salon aux tons de rose fanée, elle dit : « Je suis sûre que vous aimeriez ces nouveaux vers de Cantacuzène. »
(Extrait d'un roman de
François de NION (1907).

« Un instantané transcendant. »
Max NORDAU (1907).

« Charle'Adolphe, le vent du soir dans [les cyprès,
le parfum redouté des roses... »
F. VIELÉ-GRIFFIN

« C'est toujours un plaisir de feuilleter un des opuscules de Charles-Adolphe Cantacuzène. »
Remy de GOURMONT (1914).

Ont paru **Les Réalités Roses**

SONNET

Et comme lorsque l'on s'en revient de Laybach,
dans un très court tunnel, haletant, l'on s'enfourne,
près de Trieste, avec fracas ; et puis, à trac,
la mer paraît dans le paysage qui tourne.

Ainsi peut-être le soir où l'on part pour ne
plus retourner et que l'on passe par le bac
obscur du cercueil, tout soudain paraît un lac
plus rose qu'une rose et grand jusqu'à Melbourne.

C'est l'Elysée exquis, alors, qui près de l'eau
se développe vert et bleu, bizarre et beau ;
et sous des souffles gais tout framboisés de lierres.

Les gazons n'y sont que des roses aux tons bleus.
Et les yeux d'ici-bas jadis froids comme pierres,
y font de leurs cailloux charmants jaillir des feux.

Collection Critique

publiée par

Le Carnet-Critique

208, rue de la Convention, 208. — PARIS XVe

Téléphone SAXE-82-41

Henri Barbusse.........
(Vient de paraître)

St-Georges de Bouhélier

Maurice Barrès.........

Romain Rolland........

Charles Maurras.......

Anatole France.........

Paul Bourget...........

Maurice Maeterlinck...

Laurent Tailhade.......

Colette Willy...........

Paul Fort................

Henri Bergson...........

Henry Bataille..........

Bourdelle...............

Saint-Saëns..............

Le **Carnet-Critique** vient de commencer la publication d'une Collection critique, littéraire, philosophique, théâtrale, artistique et musicale.

Chaque étude paraît en élégante plaquette, dans le format du *Carnet-Critique.*

Chaque plaquette comprend :

1° Un portrait de l'auteur commenté ;
2° Une biographie ;
3° Une étude générale ;
4° Une bibliographie complète (dates de publication, noms des éditeurs, prix des ouvrages, etc.), le tout formant un véritable document mis à la portée du public à un prix extrêmement modique :

Première série :

15 MONOGRAPHIES (voir la liste ci-contre), par MM. Henri Hertz, Gustave-Louis Tautain, Jean Bonnerot, Georges-Armand Masson, Louis de Gonzague-Frick, Roger Allard, Jean Pellerin, Louis Richard-Mounet, Waldemar-George, Paul Blanchart, André Marot, etc.

Abonnements à la série complète :

Édition ordinaire	**France...**	**25 fr.**
	Étranger.	**30 »**
Édition de luxe sur papier Hollande (numérotée).	**France...**	**100 fr.**
	Etranger.	**110 »**

Prix de l'exemplaire séparé :

Édition ordinaire	**France....**	**2 fr.**
	Étranger..	**2.50**
Édition de luxe sur papier Hollande (numérotée).	**France....**	**7.50**
	Étranger..	**8 fr.**

Vient de paraître : (1re monographie de la Collection Critique.) — Henri BARBUSSE — *Son œuvre* — Étude critique, par **Henri HERTZ**

A titre exceptionnel, les souscripteurs de la première monographie pourront encore s'abonner à la collection complète, en nous adressant la différence entre le prix de la plaquette, et le prix de l'abonnement souscrit, soit, par exemple, pour l'édition ordinaire : 25 — 2 = 23 francs.

UN PRÉCURSEUR DES BOLCHEVIKS

NETCHAIEV

L'une des plus remarquables parmi les grandes figures de révolutionnaires russes est incontestablement celle de Netchaiev.

Depuis 1860 environ, l'esprit révolutionnaire en Russie trouvait son aliment surtout dans la jeunesse universitaire. Les étudiants, dans le but de poursuivre à la fois leurs revendications scolaires et leurs aspirations politiques, se groupaient en des cercles qu'ils avaient fondés d'abord sous prétexte d'aide mutuelle. Les plus importants de ces cercles, ceux qui ont joué un grand rôle dans le mouvement révolutionnaire russe, étaient, à Moscou, ceux d'Ichoutine et de Néfédov, ainsi désignés des noms de leurs fondateurs.

Du cercle d'Ichoutine est sorti Karakosov, le révolutionnaire ayant le premier attenté à la vie de l'empereur. C'est dans le cercle de Néfédov que parut, en 1864, un jeune homme, fils d'un serf du comte Cheremetiev, G. Netchaiev, qui faisait ses études à Moscou, pour être instituteur. A Pétersbourg, où il fut envoyé, Netchaiev prit bientôt parmi la jeunesse intellectuelle une place prépondérante.

Les troubles universitaires de 1868, d'abord d'ordre purement scolaire, revêtirent bien vite un caractère politique. Netchaiev, qui prenait part aux réunions des étudiants, insistait fortement pour qu'il en fût ainsi : le caractère politique du mouvement universitaire devait, selon lui, assu-

rer aux étudiants les sympathies de la société. Il disait :

La révolution est inévitable ; elle paraît l'unique issue possible, puisque le gouvernement d'une main ouvre des écoles et de l'autre empêche les élèves des universités d'étudier dans ces écoles.

Liant le mouvement des étudiants avec le grand élan révolutionnaire de tout le peuple russe, Netchaiev affirmait dans son programme, qu'il répandait en milliers d'exemplaires parmi les étudiants et la société, qu' « il faut tâcher de créer le plus grand nombre possible de types révolutionnaires, de développer dans la société la conscience de la nécessité et de la possibilité de la révolution, comme l'unique moyen d'arriver à un ordre de choses meilleur ». Pour lui, la révolution sociale était le but final, et la révolution politique l'unique moyen d'atteindre ce but.

Netchaiev, qui était surtout un homme d'action, avait tracé tout le plan d'organisation de cette révolution politique :

Jusqu'au mois de mai 1869 l'activité des meilleurs hommes doit être consacrée, à Pétersbourg, à Moscou ainsi que dans les autres villes universitaires, à préparer et lancer la protestation des étudiants des universités et de toutes les écoles supérieures pour que le droit de réunion leur soit reconnu. En même temps il faut commencer la propagande dans les milieux du prolétariat, qu'il est nécessaire d'organiser. La propagande doit être transportée dans les villes, chefs-lieux et districts et concentrée, surtout, parmi les artisans, les séminaristes et les classes miséreuses de la province. . . . .

D'après le projet de Netchaiev l'activité organisatrice, en province, devait remplir tous les mois d'été, et un Congrès général de toutes les organisations devait avoir lieu en octobre. Quant à l'insurrection, il la fixait au printemps de 1870.

Parce que cette année placera devant le peuple beaucoup de questions sérieuses, très importantes pour lui, et aussi parce qu'au cas d'insuccès de l'insurrection dans les centres, la belle saison favorisera la guerre sur la Volga et le Dnieper et que les masses populaires pourront trouver asile dans les forêts.

Ainsi, pendant que la jeunesse discute encore les idées généreuses de l'application de la science et du travail, l'amélioration du sort du peuple, et que Bakounine tâche de résoudre les questions de principes, Netchaiev, le premier de tous les révolutionnaires russes, formule pratiquement la solution de ces questions et entre dans les détails de l'organisation du mouvement révolutionnaire lui-même. Netchaiev est l'une des grandes figures de la révolution russe, car bien que ses procédés éloignassent de lui beaucoup de révolutionnaires, cependant c'est par lui que la révolution entra dans le domaine de la réalisation pratique; c'est à sa doctrine et à sa méthode que le terrorisme, et plus tard le bolchevisme feront de larges emprunts.

Si grande était l'importance de Netchaiev, que le célèbre révolutionnaire Jéliabov, qui fut à un moment donné le véritable dictateur du mouvement révolutionnaire, se posa cette question : qu'est-ce qui est le plus avantageux pour la révolution russe : la délivrance de Netchaiev, détenu dans la forteresse de Pierre et Paul, ou le régicide ? Et si la question fut résolue au profit du régicide c'est que Netchaiev lui-même en décida ainsi.

L'attentat de Karakosov (1), le procès qui le suivit et les arrestations en masse qu'il entraîna avaient désorganisé le cercle d'Ichoutine et d'autres groupements d'entr'aide et d'enseignement mutuel, qui commençaient à se former à Moscou et ailleurs. Malgré cela le mouvement d'organisation se poursuivait parmi les étudiants et la jeunesse studieuse, et dans les nouveaux groupements commençait à se montrer l'élément féminin.

Tchoudnovski, dans ses très intéressants *Souvenirs*, publiés par la revue de Bourtzev *Byloié*, dit à propos de ces cercles que :

Parmi les étudiants se montraient deux courants : l'un modéré, l'autre radical. Dans les réunions des étudiants modérés il était presque uniquement question de la vie scolaire ; les « radicaux »

(1) 13 avril 1868.

n'y venaient que de temps en temps, pour donner à nos réunions un caractère social plus large...Quant aux réunions des étudiants radicaux, les questions de la vie universitaire n'étaient là que le prétexte, et on s'y occupait surtout de politique.

Dans ces réunions, le mot d'ordre presque général était déjà d'« aller au peuple »; c'était là le sujet obligatoire de discussions ardentes et obstinées. C'était surtout dans les réunions des radicaux qu'on mettait au premier plan l'obligation de « travailler » dans le peuple et avec le peuple. La question : la science ou le travail ? après de longues et chaudes discussions était mise aux voix, et hélas ! dans la plupart des cas, la grande majorité des assistants se prononçait pour le travail contre la science. C'était très enfantin, très niais, mais... quels moments sacrés c'était cependant, et quel enthousiasme chez tous ! Je dois noter que déjà le mot d'ordre « aller au peuple » ne demeurait pas exclusivement théorique. Des étudiants abandonnaient leurs études, et, après quelques mois d'apprentissage dans des ateliers de Pétersbourg, ils s'en allaient dans les coins reculés de la Russie, avec le désir passionné de servir leur patrie et leur peuple.

Les désordres universitaires commencèrent à l'Ecole de Médecine militaire et, le 19 mars 1869, ils éclatèrent à l'Institut technologique, puis à l'Université. Partout le tableau était le même. Les étudiants exigeaient qu'on acceptât leurs requêtes collectives où étaient exposées leurs revendications, d'ordre surtout économique et professionnel (caisses, cantines, droit de réunions, etc.). Les autorités refusaient d'accepter ces requêtes et faisaient jeter en prison les plus ardents parmi les étudiants, qui, chassés de l'Université, étaient ensuite,par ordre administratif, expulsés de la capitale. Pendant ces désordres on distribuait des proclamations, la plupart manuscrites; mais l'une d'elle intitulée : « Au Public » était imprimée. Son auteur était un jeune étudiant Tkatchov,qui joua dans la suite un rôle important parmi les émigrants russes à l'étranger.

Cette proclamation de Tkatchov inquiéta fort la police secrète, en ce qu'elle témoignait de l'existence d'une nouvelle imprimerie clandestine à Pétersbourg, de sorte qu'in-

directement elle fut cause de l'arrestation de plusieurs partisans de Netchaiev jugés dans le procès dit de *Netchaievtzy*, dont nous parlerons plus loin.

Comme nous l'avons dit, Netchaiev jouait un rôle prépondérant dans toutes les réunions des étudiants. Sans doute le mouvement de ceux-ci et l'organisation de leurs cercles avaient commencé en dehors de l'influence de Netchaiev, mais ce fut lui précisément qui leur donna leur caractère politique. Son thème favori était que tout homme honnête doit abandonner ses études et « aller au peuple » afin de lui être utile. Pour cela point n'est besoin d'études, transcendantes; il suffit d'avoir le désir d'aider le peuple, et il y aura toujours assez d'hommes plus instruits, plus cultivés, pour guider ceux qui le sont moins. Comprenant que pour devenir le guide de la jeunesse, pour être le maître de son esprit, il faut jouir d'une grande popularité, avoir un nom, Netchaiev, nouveau venu dans la capitale, résolut d'aller à l'étranger, se rapprocher de Bakounine, de Hertzen et d'Ogariov, afin de recevoir d'eux, de la « dynastie » du *Kolokol*, une sorte de consécration. Mais peu avant son départ Netchaiev fût arrêté. C'était à la fin de 1869, les désordres universitaires battaient leur plein et la police dispersait partout les réunions des étudiants. Un jour on apporta chez la sœur de Netchaiev un billet avec ses lignes : « En passant sur le pont j'ai croisé une voiture qui emmenait des prisonniers. De cette voiture on m'a jeté un bout de papier et j'ai reconnu la voix d'un homme qui m'est cher, qui disait : « Si vous êtes un honnête homme remettez cela à destination. » C'est ce que je m'empresse de faire et, à mon tour, je fais appel à votre honnêteté pour détruire ce billet, afin qu'on ne reconnaisse pas mon écriture. » C'était signé : « Un étudiant. » A ce billet en était joint un autre, de Netchaiev, griffonné sur un bout de papier. Il était ainsi conçu : « On m'emmène à la forteresse, ne perdez pas courage et faites des démarches pour moi. Si Dieu le veut nous nous reverrons. »

Ces billets avaient été apportés à la sœur de Netchaiev et

à son amie, Mlle Kornilova, par une fillette de treize ans, dont le nom, dix ans plus tard, devait retentir dans le monde entier : Vera Zassoulitch.

Malgré toutes leurs démarches, la sœur de Netchaiev et son amie ne purent découvrir le lieu de détention de Netchaiev, mais, peu après, le bruit se répandit parmi la jeunesse qu'il avait réussi à s'enfuir sous un uniforme militaire.

Certains biographes de Netchaiev croient que cette arrestation avait été simulée par lui pour se créer une légende héroïque, et se parer, devant ses admirateurs, de l'auréole du martyre. Quoi qu'il en soit, bientôt après Netchaiev paraît à Moscou. Là il emprunte le passeport d'un ami et, sous le nom de Nicolaiev, il part pour l'étranger dans l'intention de se rapprocher des célèbres émigrants de Londres.

Hertzen, dès la première rencontre avec Netchaiev, ressentit pour lui une forte antipathie, tandis que Bakounine en était enthousiaste, voyant en lui le vrai représentant du prolétariat. Plus tard, après leur rupture, qui survint à la suite des désagréments qu'il eut à cause de lui dans l'Internationale, Bakounine l'a caractérisé ainsi :

Netchaïev est l'un des hommes les plus actifs et les plus énergiques que j'aie jamais rencontrés. Quand il faut servir ce qu'il appelle « la cause », il n'hésite pas, ne recule devant rien et se montre aussi impitoyable pour soi que pour les autres. Voilà les qualités principales qui attirent à lui... Il n'est pas un coquin ; ce n'est pas vrai ! C'est un fanatique de son idée, mais en même temps un homme très dangereux... Ses moyens d'action sont parfois répugnants... Il est arrivé peu à peu à la conviction que pour créer une société sérieuse, sur des bases solides, il faut suivre la politique de Machiavel et adopter le système des Jésuites : pour le corps, la violence ; pour l'âme, le mensonge... Mais en même temps c'est une force, parce qu'il possède une énergie extraordinaire. Je me suis séparé de lui avec beaucoup de regrets, car le service à notre cause exige beaucoup d'énergie et qu'on la rencontre rarement aussi développée que chez lui.

Cette caractéristique de Netchaiev est probablement la

plus juste de celles qu'on a données du célèbre révolutionnaire. En effet, comme l'écrit Bakounine, les moyens d'action de Netchaiev étaient souvent répugnants. Il regardait tous les hommes, même ses amis, comme des pions qu'on peut toujours sacrifier. Pour lui tous les moyens étaient légitimes, même le mensonge et le meurtre: « Il menaçait, a écrit un révolutionnaire, d'introduire dans l'activité révolutionnaire de telles conceptions et habitudes que c'eût été pour elle la mort. » C'est ce qui fit que Netchaiev rompit non seulement avec Bakounine, mais, comme nous le verrons, avec la *Norodnaia Volia*, célèbre Société Révolutionnaire, qui ne pouvait admettre les plans fantaisistes qu'il proposait et lui répondit enfin que « le charlatanisme est chose très dangereuse ».

Dans le roman célèbre de Dostoievski (*Les Possédés*), où il a décrit toute cette période du mouvement révolutionnaire russe, Netchaiev, qu'il dépeint sous les traits de son héros P. S. Verkhovenski, est représenté là aussi comme un homme qui ne s'embarrasse pas des moyens.

Mais Netchaiev avait tout d'abord complètement séduit le bon et confiant Bakounine. Sans peine, il le persuada que le mouvement des étudiants, dont il se disait l'instigateur, était le commencement du grand incendie social qui devait embraser toute la Russie, déjà préparée pour cela.

Il se présentait ainsi aux yeux du grand révolté comme le vrai héros démagogique auquel obéissaient en Russie et l'*intelligenzia* et le peuple. Ainsi influencé, Bakounine pesa sur Ogariev pour que celui-ci dédiât à Netchaiev son poème célèbre *L'Etudiant*. Cette dédicace devait jouer dans la suite un rôle assez important : elle rehaussait le prestige de Netchaiev aux yeux de la jeunesse intellectuelle russe. En outre, toujours grâce à l'engouement de Bakounine, Hertzen remit à Netchaiev, quoique non sans répugnance, vingt-cinq mille francs, la moitié d'une somme qu'on appelait le « fonds commun », dont voici la provenance.

En 1858, un jeune homme nommé Bakhmetiev, qui

avait quitté la Russie à la suite d'une querelle de famille, arriva à Londres, chez Hertzen. Il était possesseur d'une somme de 50.000 roubles, et se rendait aux îles Marquises pour y installer une commune socialiste. Avant de prendre congé de Hertzen il lui offrit vingt mille roubles « pour les besoins de la révolution ». Hertzen n'accepta cette somme que sur l'insistance de Bakhmetiev, et la considéra toujours comme appartenant à Bakhmetiev ou ses ayant droits. Les révolutionnaires ayant entendu parler de cet argent le réclamaient sans cesse pour les besoins de la cause. Enfin, après de longues discussions, et pressé par Bakounine et Ogariov, Hertzen en remit la moitié à Netchaiev.

Ayant reçu cet argent, Netchaiev publia et envoya en Russie une longue lettre-proclamation « Aux camarades étudiants », et, au cours de l'été 1869, il élabora le plan d'organisation de la société : *Narodnaia Rasprava* (La Vindicte du peuple) et commença la publication d'une feuille officielle de cette société, dont le premier numéro parut à Genève. Dans cette feuille, Netchaiev exposait son programme.

Nous n'avons qu'un plan négatif, disait-il : la destruction impitoyable. Nous renonçons à élaborer les conditions de l'organisation future, comme incompatible avec notre activité. C'est pourquoi tout travail d'esprit exclusivement théorique nous paraît inutile. Nous considérons l'œuvre de destruction comme une tâche si immense et si difficile, que nous lui consacrons toutes nos forces, et nous ne voulons pas nous leurrer de l'illusion de posséder assez de savoir et de force pour la création. C'est pourquoi nous nous chargeons uniquement de la destruction de l'ordre existant. Les générations suivantes se chargeront de l'œuvre créatrice.

On retrouve dans ces lignes l'influence de la doctrine anarchiste de Bakounine. Plus loin, Netchaiev examine quels sont les obstacles qui peuvent empêcher l'insurrection ou entraver sa marche. Ce sont : 1° les personnes qui occupent les hautes fonctions gouvernementales et qui

s'appuient sur les forces militaires ; 2° celles qui possèdent une grande puissance économique qu'elles emploient exclusivement pour elles-mêmes, pour leur classe ou pour l'Etat; 3° celles qui parlent et écrivent moyennant finances, c'est-à-dire les publicistes achetés par le gouvernement, et les littérateurs, qui espèrent tirer profit de leurs flagorneries et de leurs calomnies. Les premières, il faut les exterminer sans hésitation; les autres, il faut tâcher de les amener à merci et les utiliser pour l'œuvre de l'émancipation du peuple; au cas d'impossibilité, il faut les faire taire par n'importe quels moyens. C'est, comme on le voit, le programme que les *bolchevik* ont exécuté à la lettre, dont Netchaiev est ainsi, comme nous le disions, le précurseur.

Parlant de l'empereur, Netchaiev, tout en reconnaissant que la révolution doit supprimer l'empereur et toute sa séquelle, dit qu'il faut le garder vivant jusqu'au triomphe de la révolution paysanne :

... Quand le paysan libre, après avoir brisé les chaînes de l'esclavage, au jour *de la vindicte du peuple*, lui cassera lui même la tête, en même temps que la couronne haïssable.

Enfin Netchaiev prévoit qu'avant cette révolte du peuple, qu'il escompte pour l'année 1870, il sera nécessaire d'exterminer toute « la horde des pilleurs du trésor, des flagorneurs du tzar, des tyrans du peuple », et il dresse la liste des premières victimes. Cette ligne de conduite tracée par Netchaiev devait être suivie, dix ans plus tard, quand le mouvement révolutionnaire russe entra dans la phase terroriste. Il est curieux de noter qu'en tête de sa liste Netchaiev plaçait Trépov et le général Mezenstev, qui furent en effet les deux premières victimes des terroristes : le premier, blessé grièvement par Vera Zassoulitch; le second tué par le poignard de Kravtchinsky.

En même temps que ce programme, et en lien avec lui, Netchaiev avait élaboré le plan très détaillé d'une organisation révolutionnaire, qu'il apporta avec lui à Moscou à la fin de 1869. Conformément à ce plan il commença par former

la *Ligue conspiratrice*, la fameuse *Ligue des Cinq*, dont l'idée lui avait été donnée sans doute par le premier programme de la société *Zemlia i Volia* (Terre et Liberté). Ce plan est si caractéristique pour l'histoire du mouvement révolutionnaire russe, qu'il nous faut en indiquer les points principaux, car on y retrouvera les principes de la tactique employée par les révolutionnaires d'aujourd'hui. Citons d'abord les règles générales de l'organisation (1).

1° Toute l'organisation est basée sur la confiance personnelle;

2° L'organisateur (membre du Comité Central) choisit parmi ses connaissances cinq ou six personnes, et, après avoir causé avec chacune à part, s'étant assuré de leur consentement, il les réunit ensemble et établit ainsi un groupe fermé;

3° Le mécanisme de l'organisation est caché à tout étranger; l'activité du groupe doit donc être un secret pour tous, hormis ses membres et le Comité central auquel l'organisateur présente, dans un délai déterminé, le compte rendu complet;

4° Le travail est réparti entre les membres du groupe selon un certain plan, basé sur la connaissance du pays, de la classe ou du milieu où doit s'exercer le travail;

5° Chaque membre du groupe organise, à son tour, un groupe du deuxième degré, composé également de cinq membres, qui regarde le groupe du premier degré comme le groupe central et lui apporte tous les renseignements qu'il possède et lui rend compte de son activité;

6° Le principe général de l'organisation n'est pas de catéchiser mais de grouper les forces déjà prêtes, en excluant toutes les discussions ayant trait au but réel;

7° Toutes les questions posées par les membres à l'organisateur, pour se renseigner sur d'autres cercles, sont écartées;

8° Pour la bonne marche de l'entreprise, la franchise

(1) *Les Crimes politiques en Russie au XIXe siècle*, vol. Ier.

complète des membres du groupe envers son organisateur est l'élément fondamental.

A côté de ces principes généraux il faut noter encore quelques détails intéressants, qui, plus tard, furent adoptés presque tous par les partis révolutionnaires. Tout d'abord, la question des ressources pécuniaires, que Netchaiev place au premier plan, et qu'il pense résoudre de la façon suivante : 1° contributions directes des membres de la Ligue ainsi que des personnes sympathiques au mouvement révolutionnaire inscrites sur une liste portant le cachet du Comité ; 2° contributions indirectes, sous différents prétextes, des personnes de toutes classes, même n'ayant pas de sympathie pour les révolutionnaires ; 3° organisation de soirées, de concerts, sous différents prétextes légaux ; 4° actions diverses sur les personnes privées. Les entreprises de grande envergure sont interdites à un groupe, comme étant au-dessus de ses forces. Ce n'est que sur l'ordre du Comité qu'un groupe doit aider à l'exécution de pareilles entreprises ; 5° sur toutes les sommes acquises, un tiers doit être remis au Comité.

On a singulièrement grossi les ressources des révolutionnaires russes tant en argent qu'en hommes. Plusieurs journaux réactionnaires allaient même jusqu'à leur attribuer une sorte de budget alimenté par les fonds secrets des Etats hostiles à la Russie, ou par les banques intéressées à la baisse du rouble.

C'était surtout Katkov, qui, dans son journal *Moskovskïa Viadomosti*, soutenait cette thèse, et calculait un jour quelle somme exigeait une armée de dix mille conspirateurs, pourvus d'une haute solde régulière ? Ce sont là de pures fantaisies.

Leroy-Beaulieu, dans son ouvrage *L'Empire des tzars* (1), écrit avec beaucoup de justesse :

La guerre ténébreuse soutenue par les nihilistes n'était pas si coûteuse que les haines soulevées par la police de l'Etat n'en pus-

(1) Vol. II.

sent faire les frais. Si pauvres qu'on les imagine, les révolutionnaires russes étaient assez riches pour payer leurs forfaits. L'amour du merveilleux et la terreur qui grossit tout ont fait évaluer le prix de revient de leurs publications clandestines et de leurs sanglants exploits à un taux beaucoup trop élevé. On a parlé de millions là où il suffisait probablement de milliers de roubles. Les terroristes, de même que les propagandistes leurs devanciers, pouvaient puiser du reste à plusieurs sources. Ils avaient leurs contributions volontaires auxquelles participaient tous les adeptes quelque peu aisés.

On sait que tel était l'emploi de la maigre dot des jeunes filles qui, pour être libres « d'aller au peuple », recouraient au mariage fictif en usage parmi les nihilistes dans la période de pacifique apostolat... Aux minces cotisations des étudiants besogneux, aux collectes et souscriptions faites parmi les mécontents de toutes sortes sont venues se joindre les subventions de quelques néophytes, tels que le Dr Weimar de Pétersbourg, condamné en 1881 ; Dmitri Lizogoub, exécuté en 1879 sur la dénonciation de son ami et intendant Drigo, pour avoir consacré toute sa fortune, évaluée à 200.000 roubles, à la propagande révolutionnaire (1). Plus d'un propriétaire ou grande dame a été soupçonné de dissimuler ses offrandes révolutionnaire sous le masque d'œuvres de bienfaisance.

Dans la feuille de la *Zemlia i Volia* et dans plusieurs autres journaux révolutionnaires on rencontre souvent la mention de dons anonymes de vingt mille roubles et plus. Mais, aux dons spontanés les révolutionnaires ont ajouté parfois des contributions forcées. Plusieurs riches marchands se sont vus taxés par des correspondants anonymes aux ordres desquels ils n'osaient pas se dérober. Enfin, selon les conseils de Netchaiev, on avait recours également aux « entreprises de grande envergure » et on s'attaquait aux coffres de l'Etat. Le vol de la Trésorerie de Kharkov, en 1879, vol effectué à l'aide d'une galerie souterraine, donna d'un coup aux révolutionnaires un million et demi de roubles, qui, à cette époque, représentaient une

(1) Pour le récompenser de sa délation, Drigo toucha ce qui restait de la fortune de Lizogoub, environ 40.000 roubles.

valeur de quatre millions de francs. Ces vols à main armée, ces « expropriations » ont été fréquents, surtout dans la décade des années 80, et ont procuré au parti révolutionnaire plusieurs millions de roubles.

Après avoir traité des ressources du parti, Netchaiev s'occupe des rapports du révolutionnaire : 1° envers lui-même ; 2° envers les camarades ; 3° envers la société ; 4° envers le peuple, et il se trouve tracer ainsi le portrait du futur terroriste.

Le révolutionnaire est un homme condamné. Il n'a rien à soi, ni intérêts, ni sentiments, ni attachements, ni propriété, ni nom ; tout est englobé par un seul et unique intérêt, par une seule et unique pensée, par une seule passion : la révolution. Du fond de son être, non seulement en parole mais en fait, il a rompu tout lien avec l'ordre public et avec tout le monde civilisé, avec ses lois, ses convenances, ses, conventions, sa morale. Il est son ennemi impitoyable et s'il continue d'y vivre c'est pour le détruire plus sûrement...

Il méprise l'opinion publique ; il méprise et hait dans toutes ses manifestations la morale publique. Pour lui est moral ce qui contribue au triomphe de la révolution ; immoral et criminel ce qui l'entrave... Le révolutionnaire ne peut avoir d'amitié ou de sympathie que pour celui qui est sincèrement aussi révolutionnaire que lui-même. La mesure de l'amitié, du dévouement et autres devoirs de camaraderie se définit uniquement par le degré de l'utilité dans l'œuvre de la révolution...

Plus loin, Netchaiev dit que chaque révolutionnaire doit avoir sous la main quelques camarades du deuxième ou troisième rang, c'est-à-dire pas tout à fait consacrés dans les affaires de la révolution. « Il doit les envisager comme une partie du capital révolutionnaire remise à son ordre, qu'il dépensera avec économie, tâchant d'en faire l'usage le plus utile. Lui-même se regardera comme un capital qui doit être dépensé pour le triomphe de la cause révolution-

naire, mais dont il ne peut disposer sans le consentement de ses camarades tout à fait consacrés. »

Il faut dire à l'honneur des révolutionnaires russes que sur ce point ils n'étaient pas d'accord avec Netchaiev, et ce commandement de regarder les autres comme des objets inanimés dont ils pouvaient disposer librement leur répugnait.

Quant à la société, Netchaiev préconise, comme nous le savons, sa destruction impitoyable. Avec ce but en tête, le révolutionnaire

> Peut et même doit vivre dans la société en feignant d'être autre qu'il n'est. Il doit pénétrer partout, dans tous les milieux, dans la boutique d'un marchand aussi bien que dans la demeure seigneuriale, chez les bureaucrates, les militants, les littérateurs, dans la Troisième section et même au Palais d'hiver.

Sur ce dernier point encore les révolutionnaires n'étaient pas d'accord avec Netchaiev et se montraient résolûment hostiles à tout rapport avec la Troisième section, devenue plus tard l'Okhrana. Ils prévoyaient justement que des rapports avec cette institution pouvaient aboutir au système de provocation, qui, on le sait, a sévi intensément à partir de 1890.

Netchaiev divisait la société en six catégories, dont la première devait être immédiatement condamnée à mort et exécutée. La deuxième catégorie comprenait les hommes auxquels on laissait la vie provisoirement pour que, par une série d'actes brutaux, ils amenassent le peuple à une révolte irrésistible. Les troisième, quatrième et cinquième catégories étaient celles des hommes occupant une grande situation par leurs richesses, leurs relations, leur talent, etc..., qu'il fallait exploiter de toutes les façons au profit de la révolution.

La sixième catégorie était celle des femmes ; elle se subdivisait en trois groupes : les femmes « sans âme », dont il fallait profiter en les exploitant. Les femmes ardentes, dévouées, intelligentes, mais pas encore arrivées à la vraie

conception révolutionnaire; celles-là il fallait tâcher de les convertir ; enfin les femmes dévouées à la cause révolutionnaire, ayant accepté entièrement le programme de Netchaiev, et qu'il « faut regarder comme notre trésor le plus précieux, dont l'assistance nous est indispensable ».

Envers le peuple les rapports du révolutionnaire étaient définis dans le § 23 du catéchisme de Netchaiev :

Par révolution nationale il faut entendre non le mouvement réglé sur le modèle des classes occidentales, mouvement qui s'arrête toujours devant la propriété, la tradition, les soi-disant principes civilisateurs et moraux, et qui, jusqu'à ce jour, partout s'est borné au remplacement d'une forme politique par une autre. Le salut du peuple ne peut être que dans la révolution qui détruira dans la racine tout l'étatisme, toutes les traditions de l'ordre gouvernemental et des classes en Russie.

Tel était, dans ses grandes lignes, le plan de la fameuse *ligue des Cinq* avec lequel Netchaiev arrivait à Moscou, en l'automne de 1869. Il prétendait agir au nom du *Comite central*, dont on n'a jamais pu prouver l'existence, et qui, d'après les historiens du mouvement révolutionnaire russe, se composait sans doute de Netchaiev tout seul. Mais il arrivait à Moscou avec le poème que lui avait dédié Ogariov, et un certificat autographe de Bakounine, le présentant comme membre de l'Internationale. La jeunesse enthousiaste s'inclina devant lui. Tous lui obéirent aveuglément, et, très rapidement, Netchaiev devint le véritable dictateur du mouvement révolutionnaire russe. Avec une énergie inlassable il commença immédiatement à organiser ses *Cinq*. Il va trouver son vieux camarade Ouspensky, alors directeur de la Bibliothèque Tcherkesov, véritable centre de tout le mouvement politique ; puis Orlov et Nicolaiev, avec le passeport duquel il s'était rendu à l'étranger. Ouspenky lui indique l'Ecole supérieure d'agriculture (Petrovsko-Razoumovskaia Academia) où il trouvera parmi les élèves des adeptes pour sa doctrine.

En effet, il recrute les étudiants Dolgov, Kouznetzov,

Ripman et Ivanov, auxquels il fait croire que toute la Russie est déjà couverte par les ramifications des *Cinq*, et que le nom général de toute l'organisation est *Narodnaia Rasprava* (La Vindicte du peuple) ou « Société de la hache ». Avec une rapidité et une habileté extraordinaires, Netchaiev crée l'un après l'autre plusieurs groupes dans lesquels il introduit non seulement des élèves des différentes Ecoles, mais des bourgeois, des marchands, des officiers, des gentilshommes et des femmes. En moins d'un mois il a déjà enrôlé plus de cent cinquante personnes, et tout cela se fait dans le plus grand mystère ; lui-même figure sous des noms d'emprunt, il est tantôt Ivan Petrov, Pavlov, Dmitri Feodorov, tantôt l'officier Panine, ou tout simplement le nº 2664. En même temps que de nom il change d'aspect extérieur, et parfois même il revêt le costume féminin.

Pendant qu'il opère à Moscou, Netchaiev ne néglige pas Pétersbourg, il fonde là neuf sections : l'ingénieur Mikhaïlov, Mlle Dementiev, Tkatchov, qui figurent comme accusés dans le procès des *Netchaievtzy* (1) sont parmi ses premiers adeptes à Pétersbourg. Dans trente-sept provinces de la Russie, Netchaiev établit des sections et des groupes de ses *Cinq*, et l'on peut dire que c'est lui qui a posé les fondements des organisations révolutionnaires en Russie, et, sous ce rapport, son rôle dans le mouvement révolutionnaire russe est considérable.

Devenu dictateur de ce mouvement, Netchaiev se montra un vrai despote, brisant sans pitié quiconque se permettait de douter de ses destinées. Sa victime la plus connue est le malheureux Ivanov, élève de l'Ecole supérieure d'Agriculture de Moscou. Jusqu'ici la lumière n'est pas encore faite sur l'affaire Ivanov. Etait-il vraiment un espion comme l'affirmait Netchaiev, ou s'était-il borné à mettre en doute l'existence du fameux Comité central, comme le croient quelques-uns ? En tout cas, le 21 novembre 1869,

(1) Les partisans de Netchaiev.

Ivanov fut tué par un des *Cinq* du groupe auquel il appartenait et dont Netchaiev était le chef (1).

Le corps d'Ivanov, assassiné dans une grotte du jardin de l'Ecole d'Agriculture, fut jeté dans l'étang, mais quelque temps après, le cadavre étant remonté à la surface, une enquête judiciaire fut ouverte, qui établit par qui et comment avait été tué Ivanov. Au cours des perquisitions à Pétersbourg on trouva entre autres la proclamation « Au public », imprimée par Mlle Dementiev ; on découvrit les traces de relations existant avec Moscou et la *Narodnaia Resprava*. Des arrestations furent opérées à Pétersbourg et à Moscou, en tout 87. L'instruction dura près de deux ans.

Le procès, connu sous le nom de procès des *Netchaievtzy*, s'ouvrit à Pétersbourg le 1er juillet 1871. Quarante-six personnes étaient sur les bancs des accusés, parmi lesquelles le gentilhomme Ouspensky, 22 ans; le citoyen honoraire Kouznetzov, 24 ans ; le secrétaire de Collège Pryjov, 42 ans; Nicolaiev, 19 ans; le fils d'un prêtre, Florinski, 24 ans; le gentilhomme Tkatchov, 27 ans; Mlle Dementrilva, ouvrière, 19 ans ; la veuve du général Tomilov, le gentilhomme Volkonski; le citoyen français Pajou de Moncey, le prince Tcherkassov; le gentilhomme Kowalevsky, etc.

Nous avons cité quelques noms pour montrer qu'à cette époque dans les rangs des révolutionnaires se trouvaient des gens de toutes classes. Quant à Netchaiev, il ne figure point dans cette liste, car aussitôt que commencèrent les arrestations à Pétersbourg et à Moscou, ne doutant pas du sort qui lui était réservé s'il était pris, il s'était enfui en Suisse.

Ce second voyage à l'étranger ne fut pas, pour Netchaiev, aussi triomphal que le premier. Les désordres universitaires qu'il avait présentés comme son œuvre aux rédacteurs du *Kolokol* n'avaient pas eu l'importance politique qu'il

(1) Ce meurtre avec tous ses détails est décrit d'une façon saisissante par Dostoievsky. dans son roman *Les Possédés*.

leur avait attribuée et avaient été assez rapidement réprimés par le gouvernement réactionnaire de Timachov, Tolstoï, Chouvalov et Trépov. La flamme révolutionnaire qui, selon ses dires, embrasait déjà toute la campagne russe, s'était montrée également peu vivace et la Russie paysanne conservait, malgré sa misère, sa foi en Dieu et au Tzar. En outre, des jeunes gens, qui avaient réussi à quitter la Russie et arrivaient en Suisse, apportaient des récits véridiques sur le meurtre d'Ivanov et désignaient le véritable assassin. Tout cela ruinait le prestige de Netchaiev, qui, peu à peu, se vit abandonné de tous. Enfin Bakounine lui-même, son soutien principal, se détourna de lui. Netchaiev demeura seul. En même temps le gouvernement russe exigeait de la République helvétique l'extradition de Netchaiev qu'il s'engageait à juger non comme criminel politique mais comme l'un des auteurs du meurtre d'Ivanov.

La libre république céda, et, grâce à la trahison de l'émigrant politique Stemkovski, Netchaiev fut arrêté et livré au gouvernement russe.

Traduit devant la Cour d'assises de Moscou, le 12 janvier 1873, Netchaiev, qui avait refusé l'assistance d'un avocat, eut tout le temps du procès, une attitude des plus arrogantes. A la question du président s'il se reconnaît coupable de l'assassinat d'Ivanov il répondit, sans se lever : « Monsieur le Président, je suis un émigrant, j'ai cessé d'être un sujet de l'empire russe ; je dédaigne toutes les formalités de votre instruction ; j'aurais honte de vous laisser juge de ma conduite. J'ai cessé d'être l'esclave de votre despote. Vive le *Zemski Sobor !* (1) » On le fit sortir de la salle. Une rixe eut lieu dans le couloir entre lui et les gardes. Ramené devant ses juges, quand, après un long réquisitoire du procureur, le président lui demanda s'il n'avait pas quelque chose à dire pour sa défense, Netchaiev répondit : « Je trouve humiliant pour moi de me défendre de calomnies évidentes pour tous. Toute la Russie sait que

(1) Les Etats généraux de la Russie d'avant Pierre-le-Grand.

je suis un criminel politique. Je répète ce que j'ai dit au comte Levachov : le gouvernement peut me prendre la vie, mon honneur me reste. »

Reconnu coupable, Netchaiev fut condamné à vingt-cinq ans de travaux forcés et à la relégation en Sibérie. A la lecture du verdict, il répondit par les cris : « A bas le despotisme ! Vive la Constituante ! » Au lieu d'envoyer Netchaiev en Sibérie, clandestinement on le ramena à Pétersbourg et on l'incarcéra dans le ravelin Alexis, de la forteresse de Pierre et Paul. Mais là, malgré des murs de deux mètres d'épaisseur, Netchaiev réussit à nouer des relations suivies avec le monde extérieur, et il devint en quelque sorte le pivot de toutes les conspirations qui tendaient au meurtre d'Alexandre II. « Netchaiev, a dit un écrivain russe (1), disparut de l'horizon, mais son ombre plana encore longtemps sur la cause de la révolution russe, l'inspirant par son exemple d'une énergie fanatique, de la foi en la nécessité d'un dénouement sanglant dans la lutte entre la société et le gouvernement. »

De la forteresse de Pierre et Paul où il était enfermé Netchaiev écrivait des lettres au ministre de la Justice, à l'empereur, pour rappeler la manière infâme dont il avait été arrêté en Suisse et se plaindre de toutes les irrégularités de la procédure. Deux fois le gouvernement essaya d'entrer en pourparlers avec lui. La première fois c'était après son arrestation, en Suisse. Le comte Levachov lui proposa de faire pour la Troisième section un rapport détaillé sur le parti révolutionnaire avec indication des noms, des ressources et des projets, moyennant quoi de « brillantes conditions » lui seraient faites. Netchaiev rejeta cette proposition avec indignation. Il croupissait depuis trois ans déjà dans le ravelin Alexis quand le chef du Corps des gendarmes, le général Potapov, lui renouvela cette proposition. Cette fois la réponse de Netchaiev fut plus rude : il souffleta si fortement Potapov que celui-ci tomba le visage

(1) B. B. Glinski, *la Période révolutionnaire de l'histoire russe.*

en sang. Après ce geste, Netchaiev fut mis aux fers; puis on le priva d'encre, mais avec son sang il réussit à écrire des lettres qu'il trouva le moyen d'envoyer au Comité exécutif de la *Narodnaia Volia*.

En général, pendant les deux ans que Netchaiev resta aux fers il fit preuve d'une force de volonté dont on connaît peu d'exemples.

Cependant, avec le temps, des hommes nouveaux arrivaient au pouvoir, la figure du terrible Netchaiev s'effaçait peu à peu de la mémoire du gouvernement. On commença à alléger son sort ; on détacha ses fers. C'était l'essentiel pour Netchaiev qui, bientôt, prit un ascendant extraordinaire sur ses gardiens, ainsi qu'en témoignent des dizaines de témoins lors du procès dans lequel ils furent inculpés. Pour agir sur ses gardiens, qui, d'après le règlement, ne devaient pas lui parler, Netchaiev prononçait en leur présence de grands monologues, au cours desquels il disait qu'il périt pour eux, pour les paysans, pour le peuple. Souvent aussi il faisait allusion à ses hautes relations à la Cour, se prétendait soutenu par l'héritier du trône, et, quand il fut délivré des fers, il présenta cette mesure comme le résultat des démarches de ses hauts protecteurs. Mais l'estime que lui accordaient ses gardiens avait grandi surtout après la gifle qu'il avait administrée au général Potapov. Bien plus, non seulement ses gardiens l'estimaient, mais ils l'aimaient, ils étaient fiers de lui et ne l'appelaient entre eux que « notre aigle ».

L'attentat de Soloviov (1) contre l'empereur rehaussa encore le prestige de Netchaiev aux yeux de ses gardiens, auxquels il l'expliqua comme le résultat d'un complot ourdi par le tzarevitch pour renverser Alexandre II. Enfin, il avait si bien persuadé chaque gardien à part que tous les autres étaient depuis longtemps à sa dévotion, qu'ils l'étaient devenus en effet, et à ce moment il lui eût été facile de s'évader de la forteresse. Mais cela ne lui paraissait déjà plus

(1) 4 avril 1879.

suffisant : il avait échafaudé un plan grandiose. Parfaitement renseigné par les récits de ses gardiens sur la topographie de la fortesse, sur la composition des troupes de garde, sur leurs chefs, et comptant sur un assez grand nombre de gens dévoués, il avait arrêté le plan suivant : Un jour que toute la famille impériale se rendrait à la chapelle de la forteresse, il prendrait possession de la forteresse, y tiendrait enfermé l'empereur et sa famille et proclamerait l'héritier empereur.

Les deux condamnés politiques : Schiziaiev et Mirsky, enfermés à cette époque dans la forteresse de Pierre et Paul, et avec lesquels Netchaiev se tenait en rapport, désapprouvèrent ce projet, et ils trouvèrent le moyen, de leur côté, de mettre au courant le Comité exécutif de la *Narodnaia Volia*, en la personne de Jéliabov. Certaines personnes très au courant des affaires politiques de cette époque affirment même que Jéliabov eut une entrevue avec Netchaiev, dans la forteresse de Pierre et Paul. Le Comité exécutif jugea le projet de Netchaiev irréalisable ; mais il entrevit la possibilité de faire évader les détenus enfermés dans le ravelin. Netchaiev reçut à cette fin ce qui lui avait manqué jusqu'alors pour travailler à son évasion : de l'argent. Mais, précisément à cette époque, le Comité exécutif organisait un attentat contre Alexandre II et il laissa à Netchaiev le soin de décider laquelle de ces deux entreprises : son évasion ou le régicide, devait passer la première. Sans hésitation, Netchaiev opta pour le régicide.

Outre ses rapports suivis avec le Comité exécutif, Netchaiev correspondait avec plusieurs membres de la *Narodnaia Volia*, entre autres avec Perovskaia et Arontschik. Netchaiev avait, en effet, obtenu le droit d'écrire des lettres et d'avoir des livres, cela après avoir menacé le directeur de la forteresse de se laisser mourir de faim. Depuissept jours déjà il refusait tout aliment, lorsqu'il obtint enfin satisfaction ; après quoi il partagea son temps très régulièrement entre la gymnastique, la lecture, la cor-

respondance, l'élaboration de projets révolutionnaires, etc.

Parmi ces projets était celui de lancer en province, où la foi en l'empereur était très forte, un faux manifeste impérial dans lequel il serait dit que « à la demande de toute la classe de la noblesse, nous avons reconnu pour bien, etc.. de rendre les paysans à leurs propriétaires, de prolonger la durée du service militaire, de raser toutes les églises schismatiques, etc. ». En même temps on aurait envoyé aux prêtres un « décret secret » du Saint-Synode ainsi conçu : « Dieu tout puissant vient d'envoyer à la Russie une grande épreuve. Le nouvel empereur Alexandre III est devenu fou. C'est pourquoi les prêtres, sans dévoiler cet important secret d'Etat, doivent secrètement prier pour que Dieu lui envoie la guérison. » Netchaiev était sûr que les prêtres ne manqueraient pas de parler à tout le monde de ce décret. Ces mesures prises, on aurait envoyé des manifestes d'un soi-disant « grand concile de toutes les Russies : grande, petite et blanche » d'abord aux paysans, ensuite à l'armée, disant que le Concile a décidé de partager les terres, de supprimer le service militaire et qu'il faut arrêter et juger séance tenante quiconque s'opposerait à l'application de ce manifeste.

Le Comité exécutif rejeta ce projet de Netchaiev, en lui objectant que le charlatanisme est chose dangereuse, que, si on peut l'admettre au moment même de l'insurrection, il ne doit pas servir pendant la période de concentration des forces. Plus tard un révolutionnaire, Stefanovitch, reprenant ce projet de Netchaiev, faillit provoquer une insurrection dans le district de Tchiguirine, du gouvernement de Tchernigov.

Cependant, en même temps qu'il préparait l'exécution d'Alexandre II, le Comité exécutif s'occupait de l'évasion de Netchaiev. Mais Sophie Perovskaia ayant été arrêtée, on découvrit chez elle les adresses des femmes ou des maîtresses de plusieurs des soldats qui gardaient la forteresse. Cela donna l'éveil. On procéda à des arrestations, entre

autres celle du Directeur de la forteresse, Bogorodetzky et de son fils, soupçonnés d'avoir facilité aux détenus de correspondre avec le dehors. Les conditions de détention de Netchaiev devinrent alors très sévères, si sévères que les nouveaux détenus politiques amenés dans la forteresse ne soupçonnaient même pas que là se trouvait le célèbre agitateur de la *Narodnaia Raava*. La sévérité du régime auquel se trouva soumis Netchaiev aggrava la tuberculose qu'il avait contractée en captivité, et dans la nuit du 8 mai 1883, il s'éteignit doucement dans sa cellule. Le bruit courut que Netchaiev avait été pendu, mais jusqu'ici rien ne permet d'y donner créance.

L'activité révolutionnaire de Netchaiev eut son épilogue dans le procès des soldats gagnés par sa propagande : vingt-cinq d'entre eux furent les uns condamnés aux travaux forcés, les autres envoyés dans les bataillons disciplinaires.

J.-W. BIENSTOCK.

DEUX PHILOSOPHES

—

La cinquième compagnie, à l'heure H, sortit de ses parallèlles. Le ciel roulait des nuages jaunes, échevelés, semblables à un fleuve débordé. Les canons faisaient flotter en avant de l'aurore de lourdes fumées ocres et noires qui la reculaient au fond de la terre... Les mitrailleuses trépidantes dardèrent leur tir effrayant et les gros obus s'abattirent. Le sol ravagé sous les chocs géants se convulsa, les entrailles humides, fumantes, brusquement à l'air. L'enfer habituel des attaques régna sur ce coin de France, qui peut-être, en des humanités lointaines, avait été beau. Les hommes dégagés des réflexes humains, dans un royaume sourd que n'atteignait plus la pensée, marchèrent, saoulés de bruit. Plus forte que leur terreur physique, que leurs instincts, l'impossibilité de la fuite régnait. Elle était plus dans leur âme sourde que dans l'infernale bataille grondante. Cette lumière divine du tyrannique courage subsistait seule sous tous les rêves humiliés... C'est pourquoi la troupe avançait en ordre, avec méthode, dans la suprême horreur. Cet ordre n'apparaissait d'ailleurs point. Le terrain brisé cassait les lignes avec ses cratères, ses blocs, sa fumée. Des lignes se tassaient, d'autres laissaient béer entre les hommes de larges trous offerts à la mort aveugle qui s'acharnait, indistinctement, mensongère, comme si ce n'était pas aux hommes d'abord qu'elle en voulait. Hors de la volonté des soldats, de leur marche instinctive, les métaux miaulants et tonnants brisaient cette harmonie réglementaire de la Compagnie, qui lentement, lentement, ou plutôt en dehors de toute durée, attaquait. Et c'était mal-

gré tout le schéma représenté sur les pages du Règlement : les fusiliers-mitrailleurs, les grenadiers à leur place, le capitaine et sa liaison formant un petit groupe qui courait derrière les nettoyeurs. Mais entre cet ordre prévu et le schéma il y avait cette chose immense : la Guerre. Aussi, malgré le dessin qu'elle copiait, le spectacle de la 5e compagnie marchant au Boche était beau.

Il y a dans les formes militaires, toutes rigides et géométriques qu'elles soient, la poésie suprême qui vient de la mort toujours menaçante qui s'assouvit. Elles représentent l'action et le travail devant cet anéantissement qu'il est héroïque déjà d'accepter avec résignation ou passivité. Les troupes armées travaillent en sa compagnie féroce, et cette compagnie est la raison d'être de ce travail. On ne peut atteindre le but que par l'aide terrible de ce Dieu sanglant qui se réjouit dans la mort et la douleur de ses fidèles. Il y a cet abîme tout proche et il faut agir. Rien ne vient le voiler : nulle philosophie, nulle consolation n'interviennent. On ne peut rassembler ses forces pour lui faire face, pour lutter contre ses griffes et son envoûtement. On ne peut, quand la bataille se déroule, ni croire, ni prier, ni désespérer. Le fatalisme, le stoïcisme sont reculés au fond de l'être par la nécessité d'agir. Des coups de sifflet, des commandements, — seuls cantiques humains de cette religion formidable — dirigent cette chair fragile qui marche, qui manœuvre, et la mort sourdement, effroyablement est là.

La 5e compagnie allait. Un barrage roulant précédait ses pas lents et lourds. Les obus ennemis fouillèrent à grands coups de poing féroces sa petitesse infinie sur la vaste plaine. Giflées d'acier, des escouades s'écroulèrent, ne furent plus sur le sol bossué que d'autres bosses lamentables, dont quelques-unes bougeaient encore, humblement. Puis des coups plus sourds sonnèrent, se heurtèrent, reprirent acharnés. Des fumées blanches de cheddite montèrent de la tranchée boche que les grenadiers abordaient. Les hommes tombèrent dans cette porte des enfers où des râles et des

plaintes s'étaient élevés parmi l'effroyable vacarme. Il y eut dans le sol des bruits profonds, des déchirements sourds, terribles comme la rumeur d'un autre monde. Les nettoyeurs accomplissaient dans les sapes leur mission sanglante... Des coups de feu claquèrent encore, s'isolèrent, moururent. L'infanterie se replongeait dans le silence tandis que le ciel s'appesantissait encore au-dessus des voûtes invisibles et hurlantes que les obus jetaient comme un pont gigantesque de mort d'un bout à l'autre des mornes horizons.

Puis la nuit vint...

II

Le hasard profond des batailles avait jeté la septième escouade contre un blockaus boche que les canons français avaient anéanti. Aussi n'avait-elle eu que des pertes légères. Mais, dans le grand mystère régulier des soirs, elle se trouvait isolée, décalée de la ligne principale, en plein pays inconnu. Toutes les choses mortes qui couvraient le sol éventré semblaient être animées d'une volonté ennemie. Les pas glissaient sur des sacs couverts de boue, les réseaux hachés mordaient les jambes à travers les molletières mouillées, les cadavres, comme pour barrer la route jusqu'au fond de l'éternité, s'étaient placés aux endroits éboulés et que battaient les mitrailleuses.

L'escouade silencieuse, abrutie de rumeurs, de fumée, de deuil, regarda l'obscurité impassible venir... Les bureaucrates routiniers du ciel, comme depuis des siècles, éteignirent leur lustre indifférent et regagnèrent, au fond des immensités, leur foyer bourgeois. L'équipe de nuit alluma ses veilleuses, qui comme toutes les veilleuses n'éclairaient pas. Dans le silence qui avait éteint jusqu'aux artilleries éternellement rageuses, la voix du caporal monta comme un blasphème :

— On ne va pourtant pas rester là comme çà, disait-elle ; faudra aller se mettre en liaison avec la compagnie,... il faudra aussi une sentinelle.

Sa haute taille noire se dressa, ses souliers clapotèrent dans le sol visqueux. Le buste hors de la terre il regarda tout le mystère hostile qui pesait sur ses humbles galons.

— Où est-on ? demanda une voix.

Les fusées boches montaient de points inconnus. Elles semblaient cerner ce coin de terre et ces humbles soldats. Le caporal angoissé affirma encore :

Il faut une sentinelle, et sa voix appela : « Panurge ! »

Plusieurs appels furent nécessaires pour éveiller le possesseur de ce nom fameux. Le sommeil et la fatigue n'étaient pas étrangers sans doute à son silence, mais il n'est pas certain que seuls ils aient causé sa surdité. Panurge se leva de sur son sac avec un long soupir, prit son fusil et s'installa derrière un bloc de béton dont l'inconvénient d'être imperméable aux yeux était compensé par l'immense avantage d'être également imperméable aux éclats d'obus et aux balles de mitrailleuses. Panurge, tout en se félicitant de son choix, se rassurait et se justifiait.

Un esprit superficiel jugerait sans doute que la peur me gagne ; de peur je n'en ai mie.

Mais pourquoi signaler ma présence à l'ennemi en sortant la tête ? Pour voir, dites-vous ! par Hercule ! il fait nuit. Le Seigneur créa la nuit pour qu'on n'y voie point, et ce n'est pas en ce moment où nos vies sont fragilement suspendues sur le néant que je puis, moi indigne, aller à l'encontre des volontés divines. La nuit on doit écouter. L'exemple des aveugles nous prouve que la perte de la vue est compensée par une finesse plus grande de l'ouïe. Aveugle donc serai-je, de par Dieu. J'offre humblement à mes benoîts patrons cette mortification volontaire, mais, par elle, j'aurai grand avantage sur le boche qui viendra par quelque patrouille essayer de découvrir quelqu'un ici. Il est juste que toute bonne action soit récompensée... Ce coin me paraît confortable... Que n'ai-je emporté de la coopérative quelques vieux flacons. Certes, ils m'auraient embarrassé jusqu'à présent, mais je serai largement payé

de mes peines si je pouvais boire par cette nuit glacée.

Le caporal interrompit ces plaintes.

—Tu n'y vois rien là, dit-il, et puis tu tournes presque le dos au boche. Viens, nous allons chercher, en avant, un trou d'obus pour te mettre.

Il dit, puis marcha l'arme à la main vers l'inconnu où miaulaient les balles. A la sortie du boyau ravagé un grand vent froid avait enveloppé les deux hommes, et Panurge frissonnait lamentablement. Ils trébuchèrent sur des morts.

— Il me semble, dit Panurge, dont les dents claquaient, qu'ici je verrai assez bien...

Le caporal ne répondit point... Ils allaient..., il semblait à Panurge que des lieues et des lieues les séparaient de leur point de départ. Enfin ils arrivèrent à un trou de marmite fraîchement creusé, noir dans la nuit sombre et qui sentait le souffre.

— Tu n'as qu'à te coller là, dit le caporal.., je sais pas trop où sont les boches; regarde à gauche, à droite, et devant toi; l'escouade est à une quarantaine de mètres derrière. S'il y a quelque chose tire et planque-toi, parce que nous on flanquera des grenades.

Il fit quelques pas, puis revint.

— Mets donc ta baïonnette, dit-il, ça vaut mieux.

Panurge tira la mince lame d'acier et frissonna au bruit qu'elle fit en sortant du fourreau rouillé... Le caporal partit, ses pas dans la boue décrurent. Il n'y eut plus rien sur la plaine que la peur.

III

Panurge tout d'abord resta debout, répugnant à descendre dans cette fosse qui lui donnait des idées funèbres. Une balle qui passa toute proche avec un fffft sinistre emporta ses dégoûts. Il s'agenouilla brusquement sur une des parois de l'entonnoir et regarda. La nuit était calme. De grandes clartés transversales marbraient le ciel au loin... Tout à coup l'ombre s'anima... des formes se dessi-

nèrent. Panurge, éperdu, mit en joue, — tira. Des coups de feu répondirent au sien des lignes françaises... la fusillade gagna des tranchées lointaines. Le boche violemment répliqua. Le nez dans la terre puante, Panurge invoquait tous les dieux.

— Hélas, disait-il, qu'heureux sont les gens qui, loin de ce pays maudit, mènent auprès de leur maison une vie tranquille et paisible. Heureux ceux qui n'entendent au long des jours que le bruit des charrettes le long des routes, et plus encore le bruit joyeux des bouteilles se heurtant... ô trois et quatre fois heureux ceux qui ne sont pas fantassins : les cyclistes, les artilleurs, les cavaliers, les secrétaires d'état-major ! Pour Dieu, j'en prends ici la ferme résolution, je me veux faire secrétaire d'état major ! Quelle vie béate ils mènent, dans leurs bureaux bien chauffés, parmi les papiers couverts de signatures qu'ils ne lisent point, au milieu de dossiers que le temps couvre de poussière et qu'aucune main sacrilège n'ouvre jamais. Ce sont des sages. La mer montante des circulaires bat en vain leurs chaises confortables et ne réussit point à troubler leur placidité divine. Voilà des hommes !... Saint Michel ! voici une mitrailleuse allemande qui balaie le terrain autour de mon trou d'obus...Ah ! vous êtes couchés maintenant dans quelque cantonnement bien chaud sur la paille blonde, ou dans ces casernes dont je me repens d'avoir dit du mal, car ce sont des lieux de délices et le vrai paradis terrestre ! Vous avez été au bistro ce soir et vous y avez bu quelques verres de pinard.., la servante vous a souri, et vous avez peut-être lu le communiqué !... Et les boulangers, Vierge Marie, et tous ceux que l'on voit travailler dans les gares, tous ceux que l'on voit errer le col orné d'insignes héroïques dans les rues des villes à l'arrière. Je me sens des trésors d'ingéniosité et de courage pour servir dans leurs rangs !...

Le calme renaissait. Panurge tout dolent sortit prudemment la tête, puis se rassura... Soudain un sifflement grave vint du fond de la nuit, un tonnerre creva, et l'air

déchiré gémit, tandis qu'un soleil rouge et brutal venait dans le même temps de s'allumer et de s'éteindre au-dessus du trou où tremblait Panurge...

— Sainte Vierge! gémit-il! Voilà le tir de barrage maintenant! Ils règlent leurs pièces! Ils tirent à fusants!

Plus violent un autre astre infernal venait de s'ouvrir dans le ciel. Le métal creva la terre humide... une fusée siffla longuement, se perdit...

— Ce sont des 105! mes benoîts patrons, gémit Panurge, leur sale 105!... Ah que ne suis-je boulanger dans la manutention la plus trépidante, la plus active, la plus accablée d'ouvrage! Le travail ne me fait pas peur!... Que ne suis-je planton d'un général commandant un dépôt! Je sacrifierai mes repas pour porter les ordres plus vite et je ne dormirai pas si cela pouvait causer quelque bien au service.

Une salve éclata plus longue, et des explosifs arrivèrent soulevant la boue. Des débris couvrirent Panurge affalé :

— Voyre, dit-il, j'irais jusqu'aux colonies! S'il plaît à Dieu je voudrais être tirailleur dans une colonne opérant au Maroc, dans le sud, parmi les populations les plus guerrières et les plus féroces. Il me semble qu'ils raccourcissent leur tir... Saint Michel, je suis perdu... Que le diable étrangle les artilleurs du roi Picrochole! Ce sont des gens sans pitié et sans entrailles... Dea! nos artilleurs répondent ce me semble! Que la mâle mort les étrangle aussi!

Ils se seraient peut-être arrêtés en face s'ils étaient restés tranquilles. Maintenant il y en a pour toute la nuit... Ils envoient des gros! Vierge Marie! N'est-ce point un 210 qui vient de tomber à quelques mètres me couvrant de terre, m'étouffant de fumée! Et celui qui vient de s'enfoncer avec un « flac » sourd entre l'escouade et moi! Un obus raté, dites-vous!... Non, non, hélas! c'est un lacrymogène ou un toxique; j'ai reconnu le bruit et je n'ai pas mon masque! Hélas! Panurge, mon ami, mon frère, tu vas descendre aux sombres bords voir s'il est vrai, comme le racontait

Epistemon que Xerxès y crie la moutarde et Cléopâtre revend des oignons! Seigneur, quand ils y seront à leur tour quel métier y exerceront le roi Picrochole et son damné fils. En existera-t-il d'assez dur, dégoûtant et pénible pour les punir d'avoir tué le pauvre Panurge? Quel tonnerre!... Je suis mort, vous dis-je, ou du moins tout comme, et dans tous les cas bien plus près de la mort que lorsque j'étais attaché à la rôtissoire des Turcs ou que la tempeste nous prit en mer... Eh quoi, du silence, le feu cesse! Non, non, c'est plutôt le silence éternel qui commence. Je suis mort! Seigneur! je pardonne à mes ennemis, hormis toutefois les artilleurs de 105, de 210, de 88, de 305, de 380, car je crois qu'ils m'ont tué avec tous ces obus. Je ne comprends pas non plus dans mon pardon les maudits mitrailleurs qui, l'intention fait l'acte, m'ont également tué. Et qu'enfin Satan rôtisse sans miséricorde, pendant les siècles des siècles le caporal d'ordinaire, qui a privé mes derniers jours terrestres de deux quarts de vin qui leur étaient dus.

IV

L'artillerie se tut sur les champs noirs. La nuit brusquement fut paisible, mais Panurge revenant à la vie ne l'appréciait point :

— Pourquoi ne suis-je pas relevé, gémissait-il? Il y a des heures que je suis ici!... Un obus est-il tombé sur le blockaus pulvérisant l'escouade?... Que vais-je devenir? La compagnie ignore que je suis ici. Elle me croira tué avec les autres... Peut-être au jour pourrais-je me rendre compte, mais alors il sera trop tard, et si je sors de mon trou je serai tué!... Mais si je vais voir au blockaus et que le caporal soit vivant je passerai au conseil de guerre pour abandon de poste... Et si les boches viennent et que l'escouade soit morte, je me trouverai seul devant l'attaque, je recevrai les obus ennemis et les obus français, car le barrage se fera ici... Ils vont venir!... Pourquoi auraient-ils marmité si violemment? Ce ne pouvait-être qu'une prépa-

ration. Ils n'ont pas fait jusqu'à présent de contre-attaque, ce qui n'est pas dans leur coutume. Ils vont venir et je suis seul. Il me semble que je vois des ombres se mouvoir. Tirerai-je?... Si je tire et qu'il n'y ait personne, toutes les tranchées vont me répondre comme tout à l'heure, et ce sera un autre bombardement. S'il y a quelqu'un, et si je ne tire pas, je suis certain de périr ici dans cette excavation fatale!... Ils vont venir, ils viennent, ils sont plus nombreux que les grains de sable de la mer et ils ont leurs liquides enflammés, leurs baïonnettes à scie et leurs grenades. Ah! que n'êtes-vous là, frère Jean, mon ami, mon père, qui maniez si rudement les armes, et vous Pantagruel mon maître, qui battiez si aisément les Dipsodes! Hélas, c'en est fait de moi! Vierge Marie! ne permettez point que je meure en état de péché. Laissez-moi vivre. Je dois à mon tailleur et à diverses gens des sommes variables mais dont ils avaient un pressant besoin, s'il faut en juger par les justes réclamations qu'ils m'ont adressées. Ne permettez point que des innocents souffrent de ma mort. Souvenez-vous, Seigneur, de la fille de Jephté! Comme elle je vous demande deux mois pour aller pleurer sur les montagnes, et payer mes braves, mes honnêtes créanciers. Seigneur, vous aimez la France et je suis soldat français. Vous voulez son triomphe et sa prospérité, et vous ne pouvez pas vouloir que son commerce soit ruiné, car c'est tuer le commerce que de ne point payer ses dettes. Seigneur, je vous jure ici, si par votre sainte volonté je sors de cet enfer, d'être le meilleur, le plus honnête, le plus pointilleux, le plus consciencieux, le plus exact de tous les débiteurs. Ma solde y passera, dussè-je boire de l'eau. En toute humilité, Seigneur, je reconnais que j'ai mérité un châtiment pour mes fautes passées. Punissez-moi donc dans cette chair misérable et glorieuse, puisqu'elle est faite à votre image. Accordez-moi une petite blessure, au bras gauche de préférence, sans qu'il en résulte trop de dommage, car il ne faut point, Seigneur, trop humilier ni trop détruire votre œuvre!

Panurge dans le silence sentait son cœur défaillir. De tous les coins de l'ombre des fantômes marchaient vers lui. Il les mettait en joue, mais par une illusion étrange, les choses redoutables qui le faisaient trembler n'étaient plus, encadrées dans le cran de mire, que des piquets inoffensifs, des arbres coupés. Elles reprenaient leur forme tragique et menaçante dès que Panurge ôtait la crosse de l'épaule... Un souffle de vent furieux roula sur la plaine, les réseaux frissonnèrent comme si un géant couvert d'une armure immense bougeait, et une ombre précise vint vers Panurge les bras levés...

V

Il exécuta son geste d'exorcisme, mais l'ombre mise en joue conserva sa forme humaine et continua de marcher. Une sueur froide couvrit les épaules de Panurge.

— Cet homme, songe-t-il, n'est sans doute que le patrouilleur d'une troupe plus nombreuse qui vient pour attaquer. Si je le tue je n'ai à attendre des autres ni pitié ni merci.

Il toussa, manœuvra la culasse de son fusil, pour manifester sa présence et effrayer l'inconnu. Comme écho à ces bruits, une fusée française, gaînée d'étincelles, monta furieuse, éblouissante, et Panurge vit que l'ombre portait l'uniforme de l'infanterie allemande, et s'était coiffée du béret plat cerclé de rouge. Elle allait toujours les deux bras levés. Arrivée à quelques pas elle exagéra encore son geste de reddition et prononça d'une voix profonde et rauque le mot réglementaire.

— Kamarade.

Panurge méfiant, hésitait ; c'était à coup sûr un prisonnier. Néanmoins des doutes arrêtaient encore son esprit, car son cerveau était obscurci par la peur. N'avait-il point vu aux lueurs fantastiques de la fusée les poches gonflées du déserteur. N'avait-il point là des grenades ? Il y avait eu déjà tant de traîtrises... Il reconnut que ses craintes étaient

vaines quand le Boche se fut assis, et tira de ses poches inquiétantes un pain noir et une dégoûtante saucisse, mêlée de grains de tabac, qu'il commença à manger. Alors Panurge, convaincu qu'il n'y avait aucun danger, exulta d'orgueil : il avait fait un prisonnier. Un paquet de balles sifflotantes le ramena à son humilité coutumière... Le Boche s'était assis tranquillement dans l'entonnoir. Panurge l'interrogea : il lui demanda en grec, chinois, patagon et arabe qui il était. L'autre ne répondit point. Alors Panurge parla anglais puis allemand. Le Boche eut un large sourire.

— Vous pouvez, dit-il, vous servir de la langue française, je la parle avec quelque facilité.

— Ainsi, dit Panurge, vous avez déserté ?

— Ce n'est pas la première fois, répondit l'inconnu. J'ai servi déjà, il y a fort longtemps, le roi des Bulgares. Ne me croyez point pour cela descendant des Huns ; je suis Westphalien et mon nom est Candide. De rares malheurs et des aventures merveilleuses l'illustrèrent.....

— Je les connais, dit Panurge.

— Vous savez donc, dit Candide, que je vivais retiré près du Bosphore, où je coulais des jours tranquilles et égaux. Aux moments de liberté que me laissait la culture de mon jardin j'écoutais les dissertations de Pangloss, dont les discours avec l'âge et l'expérience ont pris une force et une séduction nouvelles. Puis, sous les cyprès que balançait le vent de la mer Noire, je mangeais les pâtisseries exquises que préparait ma chère Cunégonde, et le souvenir de mes tribulations passées me rendait plus cher mon paisible bonheur. La guerre vint. Je me berçais de l'espoir que la Turquie y resterait étrangère ; elle s'y mêla. Je mis alors mes pensées suprêmes dans la Bulgarie, prêt à me déclarer soldat bulgare si son roi conservait la neutralité. Il ne le fit point. Il ne me resta plus qu'à choisir l'uniforme sous lequel en n'importe quel lieu et sous n'importe quel drapeau il me faudrait accomplir des actions pareilles et détestables. Le baron de Thunder-den-Tronk était colonel dans l'armée

turque : je la quittais. Je craignis chez les Bulgares de me faire reprocher mes vieilles aventures. Je me réclamais donc de ma qualité de Westphalien, et suivis mon cher Pangloss qui était major de réserve dans l'armée allemande... Hélas, les siècles n'avaient pas amoindri en mon âme le goût du calme et de la paix. Je décidais de renier une seconde fois mes destins héroïques. Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, et tous les événements de ma vie, depuis le coup de pied au derrière de M. le baron et le mouchoir de Mlle Cunégonde, tendaient sans doute à cette reddition. Ce trou d'obus, cette marche, ce calme, cette fusée, votre présence, tout n'est-il pas harmonieusement établi ?

— Vous vous rendez, c'est fort bien, dit Panurge, mais n'avez-vous point des armes dans vos poches ; je dois m'en assurer.

Il parlait ainsi non par crainte mais pour appliquer sa soixante-troisième manière de trouver de l'argent.

Candide possédait quelques billets d'un mark, un morceau de bougie, un briquet et un portrait. Une figure effondrée lamentable surgit du cadre noir à la clarté d'une fusée.

— Oh, dit Panurge, la détestable vieille ! Elle est habillée d'un papyrus venu de la grande pyramide ; pourquoi n'en a-t-on pas fait un tambour ?

— C'est, répondit Candide, ma femme, ma chère Cunégonde, que j'ai cherchée dans les Amériques et parmi tous les pays d'Europe. Elle est bien vieille et acariâtre, mais elle fait d'excellents gâteaux.

Panurge, couvrant son larcin de raisons militaires, s'empara de tous ces objets, le portrait excepté car il était indulgent aux faiblesses humaines :

— Ne pourrais-je point, dit Candide, aller quelque peu à l'arrière ; je n'ai pas déserté pour recevoir dans votre poste un obus sur la tête.

— Vous parlez bien, dit Panurge, aller à l'arrière ! Vous vous perdriez ; la ligne est bizarre et je ne la connais point.

— Je reste donc avec vous, dit Candide.

— Doucement, mon ami, dit Panurge, je suis seul ici et ne peux être à la fois sentinelle et gardien de prisonnier de guerre.

— Laissez-moi donc aller vers l'arrière, dit Candide.

— Voire mais, dit Panurge, si vous me quittez, qui me prouve que vous ne retournerez point chez les vôtres. En outre vous pouvez vous tromper de chemin et rentrer sur le front d'une autre compagnie. Ainsi la gloire d'avoir fait un prisonnier m'échapperait ; gloire, c'est peu, mais il y a deux jours de permission.

— Je reste donc avec vous, dit Candide.

— Voire, mais, dit Panurge, si vous restez, qui me prouve que vous n'allez pas ramasser une des grenades qui couvrent le sol et m'occire ? Ne ferez-vous point de signaux à l'ennemi ?

— Laissez-moi donc aller vers l'arrière, dit Candide.

— Voire mais, dit Panurge, le règlement est formel : tout prisonnier doit être accompagné.

— Venez donc avec moi, dit Candide.

— Mais, dit Panurge, si je vous accompagne je serai fusillé pour abandon de poste.

— Je reste donc avec vous, dit Candide.

— Voire mais, dit Panurge, si un obus tombe sur le poste et me tue. Que ferez-vous ?

— Laissez-moi retourner chez les miens dans ce cas, dit Candide.

— Cela est fort bien, dit Panurge, mais la guerre n'est pas finie. Si vous retournez chez les vôtres, on vous rendra votre fusil et vous vous en servirez. Et si la compagnie attaque à nouveau demain, il n'est pas impossible qu'une balle sortie de votre Mauser vienne mettre fin à mes jours.

— Je reste donc prisonnier, dit Candide.

— Je vais, dit Panurge, vous remettre à mon caporal dès que cela pourra se faire. Je serai, puisque cet incident se produit après une attaque, qui à mon avis fut réussie,

cité fort probablement à l'ordre du jour, et j'aurai la croix de guerre.

— Je vous en félicite, dit Candide.

— Mais, dit Panurge, cela me créera des obligations nouvelles, que je ne me sens aucun enthousiasme à remplir. On me mettra peut-être dans la compagnie franche et je ferai des coups de main, où j'aurai de grandes chances d'être tué. En outre, avec la croix de guerre je n'ai aucune chance de voir aboutir la demande que j'avais faite pour devenir secrétaire d'Etat-major. Si, par protection divine, j'obtiens une place hors de la compagnie, on se croira obligé de me la donner dangereuse pour ne point froisser mon âme de héros.

— Que ferais-je donc, dit Candide? Irais-je me rendre à une compagnie voisine ou retournerai-je chez les miens ? Voulez-vous que je continue jusqu'à votre escouade ? Je dirai que je n'ai pas été arrêté ?

— Voire, dit Panurge, ils diront que je ne veillais pas, puisque vous aurez passé sans que je vous voie !

VI

Des pas approchèrent. Trois hommes en casque venaient : le caporal et deux inconnus.

— Grouille-toi, dit-il à Panurge, nous sommes relevés cette nuit par le 109e qui doit remettre ça demain ; on part en réserve.

Panurge guida Candide sur la plaine que le froid du petit jour glaçait. Des choses formidables et tristes sortaient des ombres. Une voix près d'un entonnoir immense les arrêta. Un homme était couché là, un Français vêtu de loques terreuses, qu'une large tache rouge sombre dans les reins glorifiait. Candide le chargea sur son dos... Ils allaient sous l'aurore sale. Le ciel gris laissait filtrer une lumière sinistre à l'Orient où s'effilochaient des nuages minces. C'était comme si quelque géant, à l'ouest, avait tiré une couverture immense qui s'était, en glissant, déchirée: Ils repassaient

sur le terrain de l'attaque. Les morts à l'éveil de leur première nuit avaient une figure mate et dure; les yeux reprochaient au ciel de prodigieuses injustices. Ils virent au talus d'un chemin creux, parmi la végétation redoutable et sournoise des fils de fer rouillés, deux brancardiers tués par le même obus atroce, qui leur avait crevé la poitrine et fouillé les reins, alors qu'ils emportaient un blessé. Lui était tombé avec le brancard dans cette chair tuée, et la mort l'avait pris dans ce sang répandu pour sauver le sien. Il s'était cramponné des deux mains quand elle était venue, à l'épaule du plus grand des deux brancardiers, qui était tombé face au sol, le dos criblé d'éclats.

— Je ne sais, dit Candide, si je croirais aujourd'hui Pangloss plus volontiers que Martin. Il me semble que ce dernier était dans le vrai lorsqu'il parlait de l'incurable méchanceté des hommes. Et cependant n'avons-nous pas des doigts pour manœuvrer à propos les leviers de culasse de nos fusils, des yeux pour viser, des épaules pour porter un sac. et des jambes pour courir à l'assaut. Cette terre ne fut-elle pas faite pour y creuser des tranchées; car, puisque, d'une part, il y a la guerre et des explosifs puissants contre lesquels il faut s'enterrer, cette terre d'Artois, grasse et facile à creuser, n'a-t-elle point été créée par le Seigneur pour répondre aux conditions de la lutte moderne? En vérité tout est pour le mieux. Cela n'apparaît point sans doute aux esprits superficiels. Que n'ont-ils entendu Pangloss prouver que la rade de Lisbonne avait été créée pour qu'y fût noyé l'anabaptiste Jacques!

Ils cheminèrent jusqu'à un poste de secours où Panurge laissa son blessé et put obtenir quelques quarts de vin. Aussi parla-t-il d'une voix assurée en guidant Candide vers la « Fosse au Loup », où devait se rassembler la compagnie.

— Sans faute, dit-il, vous êtes un théologien naïf. Eh quoi! vous mêlez la morale et le bien à nos disputes. Si je me croyais un pouvoir tel que celui de pouvoir augmenter par mes actions la somme de bien ou de maux de l'huma-

nité, je ne remuerais pas le petit doigt... Mon ami, les lieues sont longues dans ce pays ; aussi sommes-nous loin de Paris et ne s'y est-on pas beaucoup embrassé, s'il y fit quelquefois aussi mauvais qu'aujourd'hui.

VII

Ils arrivèrent aux tranchées de réserve un peu avant midi, et il fut décidé que Panurge les quitterait le soir même pour se rendre au P. C. de la division avec son prisonnier. Ils attendirent cette heure sous une tôle rouillée qui laissait suinter la pluie.

— Je crains, dit Candide, le sort de prisonnier !

— Pourquoi vous êtes-vous rendu, dit Panurge ?

— C'est, dit Candide, que je ne pensais pas à la manière de vivre, mais seulement à la vie. Maintenant ces soucis ordinaires ont repris place en mon esprit.

— Vous êtes Westphalien, dit Panurge, et Napoléon essaya jadis de faire de la Westphalie un royaume modèle que gouvernèrent des Français. En outre Barrès démontrera un de ces jours que votre pays est partie intégrante de la France ; car quel dévouement ne peut-on pas attendre de cet écrivain qui recule sans cesse vers l'Est nos frontières. Il ira, je vous le promets, jusqu'à la Vistule, et vous serez un martyr attendant depuis des siècles la délivrance au lieu d'être un ennemi. Pourquoi ne prétendriez-vous pas également être Alsacien. Peu d'hommes en France savent la géographie et ceux qui devraient la connaître moins que tous les autres. Vous placeriez la Westphalie sur la rive gauche du Rhin.

— Mais, dit Candide, ne me ferait-on point entrer dans les rangs de l'armée française ?

— Non, dit Panurge, on vous enverra en Alger. Je vous ferai connaître aux côtes barbaresques si j'ai obtenu ma croix de guerre.

— Cela est bien, dit Candide, et maintenant que nous

allons nous quitter, vous avouerai-je que j'éprouve pour vous quelque sympathie.

— Nous sommes ennemis pourtant, dit Panurge, cela n'est pas réglementaire ; mais je vous rendrai votre porte-monnaie.

Il le chercha dans ses poches et sortit de l'une un vieux couteau, une blague, une pipe, des grains de tabac, de la ficelle et un briquet ; d'une autre, des crochets, un aimant, des tenailles, des pièces de plomb, des limes et des morceaux de bronze ; d'une troisième, des allumettes, des lacets, une lampe électrique, des boutons de capote, et plusieurs écussons du régiment ; d'une autre, un portefeuille, du papier crasseux, un crayon et une bouteille plate en aluminium qu'il secoua désespérément dans l'espoir d'y trouver quelques gouttes de gnole oubliées ; dans la cinquième le porte-monnaie, quelques sous, des bagues, des cartouches de chasse.

Candide s'extasiait.

— Hélas, dit Panurge, que n'avez-vous vu mes poches aux temps bénis où je coulais des jours heureux et sans souci auprès du bon Pantagruel. Toutefois aujourd'hui n'ai-je pas besoin de demander des poux aux mendiants de Saint-Innocent. Je leur en céderai même volontiers quelques douzaines pour l'amour de Dieu.

Ils se séparèrent à la nuit dans un village lointain où trônaient les bureaux de la division. Des êtres aux manches rutilantes et à l'esprit sans ornement avaient rudement malmené Panurge, et Candide le consolait.

— Il n'y a qu'à se taire ! dit Panurge.

— Un cadi me l'avait annoncé déjà, dit Candide, comme je me plaignais à lui de mes malheurs. Sa Hautesse, m'avait-il répondu, se soucie-t-elle du sort des rats qui sont sur un vaisseau qu'elle expédie en Egypte ? Nous sommes les rats dont parlait le cadi.

— Cela est bien, répondit Panurge, mais je voudrais qu

les états-majors, qui sont aussi des rats, soient embarqués sur le même navire.

. . . .

Panurge les épaules basses, remonta lentement par les routes noires. Quand d'Ablain-Saint-Nazaire lui apparut le vaste horizon sanglant, tout en se lamentant, il envia le sort de Candide. Et sous la pluie, songeant à la claire Abbaye dormant dans les feuillages, sous le ciel léger de Touraine, et dont la porte s'ornait d'une devise si peu militaire, il s'enfonça en soupirant dans les jours égaux qu'encadraient la dure discipline et la mort.

E. PEYRILLER.

POÈMES DU RETOUR

—

LA LETTRE A MARIE

J'ai pris la plume entre mes doigts, je l'ai trempée
Dans l'encre ; et voici que, soudain, sur le papier,
Comme un étroit sentier dans la prairie se trace,
Ma plume va, posant les mots de place en place,
Et, vers toi qui m'attends, sûrement me conduit...
Ma plume va vers toi, ma chère, et je la suis :
Chaque mot ajouté raccourcit la distance,
Et, comme ces oiseaux qui, branche à branche, élancent
Leur désir vers le nid où l'amour est blotti,
De mot en mot j'atteins ton cœur, ô mon amie !...

—

HEURE DOUCE...

Heure douce... retour au soleil !...
Les arbres ont des branches vertes, roses, blanches...
Le vent se joue avec les nuages au ciel...
Tu me regardes... puis, vers l'herbe, tu te penches
Et tu cueilles des pâquerettes ;...
Tu reviens avec ton bouquet, — et tu te jettes,
En un baiser, contre mon cœur !...
Je souris à tes yeux, à tes mains et aux fleurs...

—

ET VOICI LA MAISON...

Et voici la maison, notre chambre, nos livres...
Voici les êtres chers qui nous tendent les bras ;...
Voici ceux dont les lèvres closes parlent bas,
Ceux dont la vie a d'autres sens que le mot « vivre »...

Revenir !... Ah ! nous tous que le malheur chassait ;
Nous qui, de route en route et d'étable en étable,
Nous qui portions au cœur le faix de nos pensées,
Nous qui portions au dos nos hardes misérables !...
Souvent, lorsque nos pieds blessés,
Sur la route où le sort cruel nous conduisait,
Lorsque nos pieds buttaient,...
Nous qui étions si las qu'il nous semblait mourir !...
Nous nous dressions, luttant contre l'adversité
En ce mot, — cet espoir, — en ce mot : Revenir !...

Revenir, qu'est-ce donc ?... Alors, on ne savait
Si ce serait trouver
Aux mêmes lieux mêmes visages ;
Si les yeux, habitués aux anciens paysages,
Poseraient leurs regards ainsi qu'ils les posaient ?...
On ne savait ?...
Mais on sentait au fond de soi, plus fort
Qu'un destin de souffrance et qu'un destin de mort,
— Clarté des sombres nuits, baume des plaies profondes —
L'amour du sol qui est le nôtre, *dans le monde !...*

Chacun a sa patrie, chacun a son foyer,
Chacun a sa maison, sa vigne, son jardin,
Chacun, même celui qui paraît n'avoir rien,
Celui qui — pauvre — tend au riche une humble main,
Possède la maison, le jardin ou la vigne
Dont ses yeux, de tout temps, ont regardé la ligne
Se profilant au ciel des soirs et des matins !...
Chacun a sa patrie !... Et lorsque celui-là,
Riche ou pauvre, chassé par la guerre, s'en va...
Par-delà les forêts, et les monts et les plaines,
Il retrouve en ses yeux les visions lointaines,...
Et la patrie le suit et s'attache à ses pas !...

Revenir ! C'est tout le passé, tout l'avenir,
Unis en un espoir et en un souvenir...
Revenir ! Nous tenions ce mot entre nos lèvres
Comme une fleur toujours fleurie !...
Alors que tout semblait anéanti,
Nous sentions son parfum et nous mordions en lui
Le suc des meilleurs rêves !...

.... Et voici le travail et voici le repos !...
Ah ! que vous êtes bons et que vous êtes beaux,
Vous dont le souvenir, comme un vin pur, ranime,
O saintes forces de l'Amour !...
Vous tous, choses et gens, vers qui mon front s'incline
A l'heure du retour !...

—

IL A PLU CETTE NUIT...

Il a plu, cette nuit... le jardin est mouillé...
Les fleurs des lilas blancs, mauves et lie de vin,
Les fleurs tendres des cognassiers,
— Que l'on désire caresser
Ainsi que la pointe d'un sein, —
Les fleurs des arbres de Judée,
— Semblables à un rose essaim
Butinant autour de la branche, —
Jonchent de pétales blessés
Les rosiers en corbeille et les buis des allées,
Et, sous leur poids léger, des brins d'herbe se penchent...

Il a plu, cette nuit ; il fait bon, il fait frais...
C'est le premier printemps de paix après la guerre,
Et mon âme renaît, comme renaît la terre...
Je regarde, je sens l'herbe, les fleurs ;... je vais
Comme un enfant, heureux de mes pieds qui se mouillent,

Et je casse une branche et je mords en son cœur
Tout un passé nouveau à l'étrange saveur...
La voix d'un rossignol chante... mes regards fouillent
Le massif d'où jaillit son chant,
Et je ne le vois pas, — mais un buisson ardent
Unit ses fleurs carmin au vert tendre des feuilles...
Il pleut de nouveau... Je recueille
Les gouttes pures de la pluie,
Et le creux de ma main en est bientôt empli...
Je bois... Il me semble revivre au temps des contes,
De la belle princesse et du bon enchanteur...
Vers la maison — qui dort encore — je remonte,
Portant, comme un printemps, mon cœur !

TOUNY-LÉRYS.

1918.

LES TROUBADOURS D'AUVERGNE

I

Le Puy...

Le Puy-Sainte-Marie...

Où l'on songe à Orvieto, dressée sur son rocher de tuf isolé, dans la région volcanique de Bolsena, — à Orvieto, à Sienne, avec leurs cathédrales à façades polychromes, leurs assises de basalte noir, de calcaire blanc...

Le Puy, qui a sa légende miraculeuse, son histoire pathétique ou gracieuse, avec les heures nationales où Charles VII venait implorer la Vierge d'Anis, où Jeanne d'Arc faisait porter ses oraisons par sa mère et par ses amis (1), où le sanctuaire du Puy était en même temps le sanctuaire et le palladium de la royauté française, Le Puy, la capitale des Vellaves, dont l'évêque Aymard de Monteil, en 1096, entraînait les chevaliers à la croisade ! Le Puy, où montèrent des papes et des rois, de Charlemagne à François Ier, où siégèrent des Conciles et des Assemblées des Etats du Languedoc, — et qui subit la disette, la peste, les assauts violents des Huguenots ; Le Puy, où l'église Saint-Laurent montre la statue de Du-Guesclin et le tombeau renfermant les entrailles du héros ! Le Puy, dont les siècles ont épargné la carrure féodale, une des villes, une des filles de France qui ont le mieux gardé leur visage du moyen âge... On a visité Orvieto, Sienne. Mais non Le Puy ! Ce n'est pas sur les itinéraires en vogue.

On visiterait davantage le Velay, écrit M. Pierre de Nolhac, s'il ne manquait un peu de « littérature »...

(1) *Le Velay et la Littérature*, par P. de Nolhac (feuilleton du *Journal des Débats*, 14 decembre 1912).

« Ce n'est pas l'Italie, c'est plus beau », proclamait George Sand, qui a situé deux de ses romans dans le Velay ; ils n'ont pas suffi à consacrer l'étonnant pays que « les gens qui l'habitent ne connaissent pas plus que les étrangers ».

Ce n'est pas l'Italie ! Ce n'est pas l'Espagne, non plus ! Et pourtant, du château de Polignac, ou du rocher Corneille, quels aspects de nature frénétique et désespérée (comme n'en déroulent pas d'aussi hallucinants, aux soirs de lune romantique, les environs de la fauve Tolède et du rude Tage) ! avec ces pics solitaires, ces colonnes géantes, ces aiguilles, ces orgues basaltiques, ces buttes de scories agglutinées, témoins informes et prodigieux des heurts forcenés de la matière, debout depuis l'orée des temps comme les bornes inusables et les points de repère les plus reculés du Néant et de la Création....

Peut-être, malgré le charme champêtre des vallons où circule la jeune Loire, le voyageur n'est-il pas attiré et retenu par ces horizons comme hantés de menaçants écueils, de farouches épaves, — où, dans la pierre furieuse et immobile dressée contre le ciel, s'enferme impénétrable le mystère de l'âme et de l'origine des choses.

Il fallait, pour que l'homme se passionnât à ces vertigineux parages, l'ardeur épique et religieuse des époques de guerre et de foi où l'esprit ne se lassait point d'une incessante confrontation, par l'action ou la pensée, avec la Mort ; où les châteaux, et, surtout, les abbayes s'imposaient aux sites les moins accessibles aux passants, et les plus propices à la prière, parmi le silence et la solitude qui sont les enfants de chœur de l'Eternité !

Comme il est des lectures trop sévères, il est des spectacles trop forts pour les siècles raffinés où le goût s'affole du bibelot et se détourne du monument. Et combien de gens connaissez-vous, — en dehors des sociétés de gymnastique ! — qui acceptent de gaîté de jambe de gravir des ruelles

escarpées et cailloutées, et les cent quarante marches composant à Notre-Dame-du-Puy l'avenue verticale où, dans le passé, se pressaient les pèlerins de l'univers, — qui ne faisaient que du centimètre à l'heure, sur les genoux !...

La Vellavie manque de littérature ? Pas tellement !

Certes, guides et dictionnaires ne sont point abondants sur ce thème. Ils signalent bien les incursions des Sarrazins, les rapines des Routiers contre qui s'instituait la Confrérie des *Capuchons blancs*, l'invasion des Anglais, la dévastation des Bourguignons. Tous les manuels du tourisme renseignent sur la *Vierge Noire*, en bois de cèdre.

Mais, sur les Troubadours, — silence !

Silence même chez M. de Nolhac, qui n'entend que « la prière du Puy » ; chez M. Louis de Romeuf, dans son « Eternelle Prière du Puy » (1). Pourtant, durant deux siècles, les chants et controverses d'amour attirèrent au Puy une clientèle moins grave et douloureuse que les croyants et les souffrants en quête de guérisons merveilleuses ! Comment omettre ces joutes brillantes des « Trouveurs », qui suivaient les tournois et les jeux des chevaliers, à l'époque des magnificences et largesses de Guillaume-Robert Ier, dauphin d'Auvergne (1169-1234), dans cette cour du Puy où fondit sa fortune, rapidement.

Mais il la réédifia, assez vite, jusqu'à se faire reprocher sa lésine, dans un couplet de l'Evêque de Clermont, d'où, riposte du dauphin, l'accusant d'avoir une maîtresse, dont il aurait fait assassiner le mari. Ainsi le prince des Troubadours maniait furieusement l'invective ; l'adversaire n'était pas en repos : « Le Comte veut enseigner à un évêque à donner des bénédictions. Il ferait mieux d'apprendre lui-même à jouter dans un tournoi ; car, je ne crois pas qu'il en ait jamais vu aucun... »

Cependant, la Cour du Puy entendait d'autre poésie,

(1) *L'Ame des villes* (La Chaise-Dieu, Le Puy, etc.), Perrin.

comme nous le rappellera la biographie de Pierre de Vic, le moine de Montaudon, qui en avait été fait seigneur, et chargé de *donner* l'épervier.

L'histoire des troubadours d'Auvergne et du Velay ne diffère pas de celle des autres troubadours, à laquelle le lecteur devra se reporter. En effet, un volume entier ne suffirait pas à contenir les généralités maintenant acquises sur cette période si longtemps mal connue et négligée, où, pourtant, les maîtres du *Gai-savoir* assuraient l'hégémonie littéraire de la France méridionale sur les contrées voisines. D'ailleurs, ce *Précis* existe, des vies, des œuvres, de l'influence des troubadours, par M. Joseph Anglade. L'érudit professeur fournit la critique décisive qui ruine le fatras d'erreurs accumulées depuis Nostradamus et Raynouard. Il élucide la doctrine de l'Amour courtois, source de la perfection poétique et morale. Il montre le culte de la « forme » en tant de genres, admirée par Dante et Pétrarque. Du premier troubadour jusqu'à la Renaissance félibréenne M. Anglade a projeté la lumière sur les légendes et la réalité, les théories, les écoles, les hommes et les œuvres.

Il a doté nos bibliothèques d'un livre assez clair et assez simple pour qu'il fût à la portée de tout le monde. Il a réalisé le vœu de Giraut de Bornelh. « Je ferais, si j'avais assez de talent, une chansonnette assez claire pour que mon petit-fils la comprît ».

Nous ne détacherons donc des « Troubadours » les Auvergnats que pour leurs origines. Car ils n'ont pas laissé d'œuvres de terroir. Sans doute, voilà la raison de l'oubli où s'est affaissée leur mémoire dans un pays, d'habitude fidèle au souvenir de ses enfants célèbres. Mais « l'amour courtois », de mode à travers les châteaux et les assemblées du moyen-âge, ne devait guère toucher nos peuplades montagnardes, seules fixées au sol, alors que se désagrégeait la société féodale. Chanteurs, musiciens et jongleurs, avec leurs chansons, sirventes, tensons, com-

plaintes, aubades et sérénades, pastourelles, ballades, estampies, ne pouvaient être que des amuseurs, dont les jeux n'offrent pas d'attrait pour une race peu sentimentale, sans penchant vers le féminisme. D'Auvergne, nos troubadours avaient vite fait d'émigrer jusqu'à l'étranger. Je comprends que, si légers et fugaces, on omette de les situer parmi le décor énorme et comme foudroyé du Puy, et de ses monts tout boursouflés de scories et hérissés de dykes volcaniques. Des centaines de noms se sont perdus. De ces « tournées » fastueuses, dont les « vedettes » imposaient à l'Italie, à l'Espagne, au Portugal, aux contrées germaniques, le génie lyrique provençal, il ne reste que de maigres fragments dispersés dans les bibliotèques de Paris, de Milan, de Florence, de Rome, d'Oxford, et jusqu'ici mal identifiés ! Nulle publication, nulle traduction d'ensemble ; et c'est à la philologie allemande qu'est dû le grand courand des études romanes. Comment nos esprits seraient-ils entraînés à l'évocation de ces visages incertains ! Des troubadours, la foule ne sait que le mot qui les désigne, avec une nuance de raillerie !

. . . .

Icil d'Alverne i sunt lis plus curteis.
(Ceux d'Auvergne sont les plus courtois.)

Par une erreur fréquente, on rapporte l'éloge à l'honneur de nos troubadours, paisibles poètes. Or, il s'applique à nos guerriers : *les plus courtois*, c'est-à-dire les plus loyaux et les plus braves, à nos preux, défenseurs de France la douce, contre le Sarrazin, — qu'en une revue homérique nous montre la Chanson de Roland.

Cependant, nos troubadours d'Auvergne se recommandent par assez de mérites personnels pour qu'il soit inutile de détourner à leur profit des compliments qui ne leur furent pas destinés.

Les troubadours d'Auvergne ! La délimitation n'est pas commode. Tantôt ils sont mêlés à ceux du Velay. Ou bien, l'on essaie de mettre à part — ceux du Cantal. Mais,

en vérité, ici ou là, ils ne sont guère *Auvergnats*, que de naissance Ils n'ont rien laissé sur l'Auvergne qui atteste leurs hérédités montagnardes. Ils ne chantent pas le pays. Ils ne s'expriment pas dans le parler populaire. Ils sont des troubadours, pareils à ceux d'Aquitaine, de Languedoc, de Provence, de Roussillon, de Catalogne, écrivant tous à peu près la même langue littéraire limousine provençale, qui avait gagné partie de la péninsule ibérique et de l'italique. Ils sont des troubadours, lyriques et satiriques, des adeptes exclusifs de la doctrine chevaleresque de l'amour courtois. Ils sont des troubadours, à la dévotion des nobles dames et des puissants seigneurs, des poètes de l'art le plus raffiné : leur richesse de technique est inouïe ; près d'un millier de formes de strophes attestent leur incomparable virtuosité !

Aussi est bien vaine la classification des *Troubadours Cantaliens*, imaginée par M. le duc de la Salle de Rochemaure. Même, elle ne va pas sans danger, en provoquant l'illusion qu'un troubadour cantalien présente des caractéristiques régionalistes évidentes. Mais ce n'est pas tout, sous ce titre : *Les Troubadours Cantaliens*, *XIIe-XXe siècle*, l'auteur, comme par une chaîne ininterrompue, relie tous poètes romans et patois natifs du futur, ou présent département du Cantal, de Pierre de Vic à J.-B. Brayat !

Il eût suffi d'une différence de quelques mètres dans le bornage administratif pour que tels troubadours ne fussent plus cantaliens, mais de la Haute-Loire ou du Puy-de-Dôme. C'est écrire l'histoire littéraire d'une manière bien hasardeuse. Nous avons approché Arsène Vermenouze d'assez près pour être en mesure d'affirmer qu'il ne se connaissait guère les ancêtres médiévaux qu'on lui octroie si délibérément. Sans doute, on l'eût fort étonné en le saluant comme de la lignée de Pierre de Vic, Guillaume Moisset de la Moissetrie, Pierre de Rogiers, Ebles de Saignes, la dame de Casteldoze, Pierre de Cère de Cols, Fayard du Bellestat, Bernard Amouroux, Astorg d'Aurillac,

Astorg de Segret, Guillaume Borzats, et d'autres, incertains : Gavaudan-le-Vieux, Hugues de Brunet, Raymond Vidal de Bezaudun ! Troubadour, le rude chantre réaliste du pays et du paysan cantalien ! Et c'est le patoisant qui lui a succédé comme majoral au consistoire félibréen qui commet telle hérésie ! Il est vrai que M. le duc de la Salle de Rochemaure n'avait pas publié son ouvrage, quand il s'agit de remplacer Vermenouze. *Les Récits Carladéziens* pouvaient mériter les suffrages méridonaux à leur auteur. Non qu'ils vaillent par des qualités d'invention et de composition. Mais ils abritent de la destruction quotidienne le dialecte de Carladez que M. le Duc de la Salle possède intimement, — de l'avoir appris, tout enfant, avec les pâtres du Doux, et de le pratiquer couramment avec ses gens et les fermiers de son village. Ce n'est donc pas un divertissement d'amateur. Lui, non plus, ne s'apparente guère aux troubadours, quand il déchaîne le rire des assemblées par sa verve drue, toute farcie des savoureuses expressions du terroir.

Dans un ouvrage de deux volumes, à prétentions savantes et artistiques, curieusement imprimé et illustré, voici des reproductions de miniatures (manuscrits de la Bibliothèque Nationale), portraits des Troubadours Cantaliens. Voici des photographies de nos patoisants modernes. Voici une transcription de la musique faite sur une pièce du Moine de Montaudon. Car les récitations des troubadours sont soutenues d'un accompagnement musical : « Le couplet sans musique est un moulin sans eau », dit Carbonel, de Marseille. Enfin, tome II, voici les textes des *œuvres des Troubadours, revus, corrigés, traduits et annotés* par René Lavaud, agrégé de Lettres.

Dans le monument bizarre, de tous styles et de toutes époques, où M. le duc de la Salle de Rochemaure a recueilli tant de littérature douteuse, un pavillon spécial, heureusement, abrite les vrais troubadours, amenés par M. René Lavaud. Ils viennent de loin, publiés en Allemagne, pour la plupart. Désormais, les voici réunis à la halte

provisoire, sans doute, où ils se reposent, en attendant la maison définitive où les installera leur introducteur, enfin seuls et chez eux. Mais, déjà, dans l'annexe de M. le duc de la Salle de Rochemaure, ils ont pu se défaire de toutes les souillures d'un voyage de sept et huit siècles. Enfin, ils sont eux-mêmes avec un état-civil en règle, avec des références contrôlées, — avec une traduction exacte en regard d'un texte authentique.

Nous nous retrouvons au Puy, à *la cort del Puoi Santa Maria* dont Pierre Vic *fo faitz seingner et de dar l'espar-vier*. Le dauphin d'Auvergne l'en avait fait seigneur avec la charge de décerner l'épervier... A l'origine de ces fêtes périodiques de la cour de l'Epervier « on plaçait un épervier en mue sur une lance. Or, quiconque se sentait assez puissant d'avoir et de courage venait et prenait le dit épervier sur son poing; il convenait que celui-là fournît aux dépenses de cette année. » C'était la ruine, quand il s'agissait de tournois de chevalerie où le prix était disputé en pompeux appareil, devant de nobles et brillantes assemblées, par nombre de réputés combattants, sous le regard des dames de leurs pensées. Le Moine de Montaudon n'était guère en mesure de pourvoir à de tels frais somptuaires. Mais des luttes poétiques suivaient les joutes guerrières, et le vainqueur, aussi, recevait un épervier, — sans doute un épervier d'or. Pierre de Vic dut présider à ces concours; des miniatures le représentent, dans les manuscrits, en « moine à cheval avec un épervier au poing ».

Pierre de Vic, de son nom de famille, dont le château dominait Vic-sur-Cère, y naquit vers 1145 ou 1150 (estime M. le duc de la Salle de Rochemaure, dans le tome I de l'ouvrage où M. René Lavaud fixe 1155, au tome II). Ainsi, de page en page, abondent les indications approximatives et contracdictoires. L'enfant accomplit son noviciat à l'abbaye d'Aurillac, alors en lutte armée contre la ville; la prière s'entrecoupait de fréquentes échauffourées ; la vocation religieuse du jeune gentilhomme ne devait guère

s'affirmer au milieu de ces moines batailleurs. Il avait hâte d'être pourvu. Il reçut le prieuré de Montaudon que l'on ne sait où placer. Il ne s'y tint guère, toujours voyageant, gagnant la faveur de Philippe-Auguste, de Richard-Cœur-de-Lion, du roi d'Aragon, admis à Ventadour, en Limousin, où il pouvait s'exercer à l'école des maîtres, comme Pons de Capdeuil et Guy d'Ussel ; mollement, il encensait la vicomtesse Marie ; le compliment et les grâces n'étaient point son fort. De composer sirventes et chansons sur les événements du pays et de s'absenter des mois, voire des années, ne l'empêchait pas *de faire beaucoup de bien à la maison*. Il était autorisé à suivre ses goûts ambulants, à condition d'en rapporter les bénéfices à son prieuré ; il n'y manquait pas, et les présents étaient de prix, que lui valaient l'admiration et l'amitié de haute et puissante châtelaine...

Non, ce n'est pas par les hommages aux dames, par le savoir « de galanterie » (*sabor de drudaria*), par le maniérisme voluptueux et sentimental que se distingua le moine de Montaudon. Comme le froc qu'il ne quitta jamais, il garda le caractère le plus auvergnat, rude et réaliste ; il n'est pas le plus courtois, mais le plus bourru des troubadours.

Sans doute, dans les « *Tensons entre Dieu et le Moine* » où, accueillant la plainte des Images Saintes, Dieu veut interdire le fard aux dames, le Troubadour prend leur défense ; il ne semble pas qu'il tienne à gagner sa cause. Le choix même de son si puissant contradicteur le prouve assez :

— Moine, dit Dieu, vous excusez (1)
Une grande faute et une grande imposture,
A savoir que ma créature
Se pare sans ma volonté.

(1) Nous ne donnerons des pièces citées que le début du texte original.
— Monges, dis Dieus, gran faillimen
Razonatz e gran falzura
Que la mia creatura
Se genssa ses mon maudamen.
Doncs serion cellas mieu par
Qu'ieu fatz totz jorns enveillezir,
Si per peigner ni per forbir
Podion plus joves tornar !
Etc.

Donc elles seraient chose égale à moi, celles
Que je fais vieillir tous les jours,
Si, à force de se peindre et de se fourbir

Elles pouvaient redevenir plus jeunes !
Seigneur, vous parlez trop fièrement
Parce que vous vous sentez au faîte de la grandeur,
Et malgré cela l'usage du fard
Ne cessera pas sans une convention :
C'est que vous fassiez durer leur beauté,
Aux dames jusqu'à la mort,
Ou que vous fassiez périr le fard,
Qu'on n'en puisse plus trouver au monde.

Cependant, on arrête une transaction, comme il s'en pratique au marché, ou par devant le juge rural. Dieu est de bonne composition :

— Dieu dit aux Images : Si cela vous semble bon
Au-dessus de vingt-cinq ans je leur permets
Concédez cela
Qu'elles en aient vingt pour se peindre,
Si vous en tombez d'accord.

Les Images ne veulent concéder que dix ans. Il faut recourir à l'arbitrage :

Alors vinrent Saint Pierre et Saint Laurent,
Et ils ont fait de bons accords
Et les ont garantis ;
Et des deux côtés avec des serments
Ils les ont jurés.
Et ils ont retiré cinq ans des vingt
Et avec les dix ils les ont additionnés
Et réunis :
C'est ainsi que leur débat s'est arrêté
Et achevé.

Pauvres images, qui se plaignaient de la hausse des prix du fard, alors que les Dames n'en usaient que de vingt-cinq, trente à quarante, cinquante ans ! Mais déjà beaucoup ne respectaient pas le serment et trahissaient le pacte. Tant de blanc et de vermillon elles se mettent sur la figure qu'il ne reste pas une parcelle de leur peau reconnaissable !

Devant Dieu et devant les Dames, le moine de Montaudon parle le langage le plus crûment réaliste ; par là, il décèle une marque auvergnate ; par là, quelques troubadours de souche montagnarde mêlent la rudesse natale à la mièvrerie et aux grâces alambiquées de la poésie courtoise. M. le duc de la Salle de Rochemaure se hâte de pallier cette caractéristique savoureuse. Le moine de Montaudon est « trop gaulois, trop rabelaisien ». Hardi ! la gomme à effacer...

> Le Latin dans les mots brave l'honnêteté,
> Mais le lecteur François veut être respecté.

Ainsi, nombre de vers seront traduits en latin. A ceux qui ne savent pas le latin cela fera supposer de l'obscénité où il n'y a que de la vigueur, de la franchise, de la santé d'expression. Par ces réserves gênées, M. le duc de la Salle de Rochemaure n'est pas éloigné de faire un satyre — du poète satirique bien auvergnat. Gardons notre poète tel qu'il est ; il nous intéresse davantage ainsi. Nous l'avons vu au ciel plaidant de manière bien terre-à-terre. Il ne se départ que rarement de sa sincérité première. Il y a comme un prélude de Villon dans ses plaintes sur les maigres soupers et les mauvais gîtes, quand il est sevré de la chère fastueuse de la cour du Puy, ou de la Catalogne... C'est saint Julien qui se plaint à Dieu de l'hospitalité mal observée. Mais le Moine se trouvant là, par hasard, la réclamation lui plut fort. On peut croire que son témoignage est pour bonne part dans l'hommage rendu à l'Auvergne :

> En Auvergne, sans réception préalable (1)
> Vous pouvez loger, et venir
> Sans invitation ;
> Car ils ne savent pas le dire très gracieusement,
> Mais cela leur plaît bien.

Pour nous dire ses « Ennuis », point n'est besoin d'intermédiaire au moine attristé de la dureté des temps. Sa

(1) En Alvergne ses accoillir
Podetz albergar e venir...
Etc...

plainte s'exhale sans vains ornements, avec un accent tout humain, et peu désintéressé :

Un chevalier pauvre et orgueilleux (1)
Qui ne peut faire ni festins ni dons
M'ennuie, ainsi qu'un riche ignorant
Qui croit être intelligent
Et ne sait dans un objet ce qui va dessus ou dessous.
Il m'ennuie aussi celui qui se croit bon,
Lorsqu'il dit peu de bien et en fait encore moins.
. . . .
Certes, il m'ennuie, par les Saints de Cologne,
L'ami qui me fait défaut en un grand besoin,
Et le traitre qui n'a point de honte,
Et celui qui se couche auprès de moi avec une forte gale.

Ce qui m'ennuie fort — aussi vrai Dieu m'aide ! —
C'est quand le pain me manque sur la nappe,
Et que quelqu'un me le taille petit à petit,
Car sans cesse il me semble qu'il va me manquer ;

Une longue modération m'ennuie,
Et de la viande quand elle est mal cuite et dure,
Et un prêtre qui ment et se parjure,
Et une vieille catin qui dure trop.

Et il m'ennuie, par la vie éternelle,
De manger sans feu, quand il fait très froid
Et d'être couché auprès d'une vieille lampe fumeuse
Quand elle sent mauvais dans la taverne.

Le moine de Montaudon craint-il de ne pas se faire comprendre? Après ce qui l'ennuie, il énumère ce qui lui plaît :

Fort me plaît amusement et gaîté (2)
Festin et cadeau et prouesse,
Et dame aimable et courtoise
Et pour répondre bien apprise ;
Et me plaît la bonté chez l'homme puissant,
Et envers son ennemi la rigueur

(1) Cavaliers paubres erguillos
Que no pot far condugz ni dos,
Etc...
. . . .
(2) Molt mi platz deportz e gaieza,
Condugz e donars e proeza...
Etc...

Et bien me plaît là-bas (1), en été,
Quand je me repose au bord d'une fontaine ou d'un ruisseau,
Et que les prés sont verts et que la fleur revit,
Et que les oiselets chantent *piou*,
Et que mon amie vient en cachette
Et que je lui fais un baiser en hâte.

Ainsi, parfois, le brillant troubadour ne serait plus qu'un moine mendiant, à qui la route est pénible. Peut-être ses récriminations sont-elles exagérées et Pierre de Vic ne connût-il pas un sort aussi dépenaillé ? Pourtant, ses doléances pitoyables n'autorisent guère à présenter le poète comme « *taquinant la muse anacréontique* » avec des *rêveries poétiques, des facultés imaginatives, le joyeux drille... dont il est permis d'affirmer qu'il ne fut pas un fanfaron de vices* comme porterait à le faire croire le ton licencieux de certaines de ses productions (2) !

En vérité, les compositions d'amour du moine de Montaudon sont des moins éclatantes :

Ses chansons manquent de naturel et conviction. Il avait trop de bon sens pour répéter ce que disaient les poètes d'amour de son époque. Il paya son tribut à l'amour, à la beauté, suivant l'usage des cours ; mais ses armes préférées, qu'il manie de main de maître, sont la raillerie et la plaisanterie, et ses traits sont dirigés contre le plus sacré des sentiments chevaleresques : contre les femmes (3).

Son originalité fut, et demeure, d'avoir, parmi la poésie apprêtée de son époque, fait entendre une voix de montagnard pratique, à qui le luxe, la grandeur et les apparences n'en imposaient pas. Par la Provence, la Catalogne, l'Espagne, il représente l'Auvergne. L'empreinte de Vic et d'Aurillac avait été définitive. A travers les tournois, les fêtes, la robe sobre du Moine de Montaudon tranche sur la soie, le velours, les brocards, l'or, les bijoux et les armes des cours magnifiques... Oh ! un Moine chanteur, et buveur,

(1) En Auvergne ?
(2) *Les Troubadours Cantaliens* (duc de la Salle de Rochemaure).
(3) Philippson.

plus que prêcheur. Dans le Moine de Montaudon persistait indéfectiblement Pierre de Vic, pareil à ces blocs erratiques de la vallée que ne touche point le sourire de la saison, qui ne se laissent pas gagner par les grâces de la prairie, des fleurs, des arbres,autour de leurs corps immuablement frustres et sombres...

Le Moine de Montandon resta de Vic, même alors qu'il adressait ses chansons à Marie de Ventadour : il n'y apportait point la souplesse précieuse, ni le charme compliqué de la casuistique amoureuse du siècle.

Quand il fut las de la vie nomade, il sollicita la retraite monastique, et obtint le prieuré de Villefranche, en Espagne. Il y mourut, non sans l'avoir enrichi et amélioré. L'ancien prieur de Montaudon, qui faisait du *bien à la maison*, tout en composant et chantant, n'avait point perdu son adresse ni sa ténacité ; l'émigrant aux royaumes de l'amour chevaleresque et courtois avait conservé les traits saillants de la race.

II

Pierre d'Auvergne aurait dû être cité avant Pierre de Vic; mais, au Puy, il était impossible de ne pas rencontrer le Moine de Montaudon, l'épervier au poing.

« Peire d'Alvernhe », savant, lettré, avenant de sa personne, était fils d'un bourgeois de Clermont-Ferrand. Très honoré et fêté par les vaillants barons et les nobles dames, il ne doutait point de son mérite : « Jamais avant moi ne furent écrits de vers parfaits. » (Du temps de Pierre d'Auvergne, toutes les sortes de poésies étaient comprises sous ce nom générique. *Chanson* ne vient que plus tard, pour désigner les pièces galantes qu'on chantait.) Sa célébrité se répandait, en ses voyages et séjours, à la Cour de Sanche III de Castille, à la Cour d'Ermengarde, comtesse de Narbonne, à celle de Raimond V de Toulouse. Selon Nostradamus, — dont l'autorité est faible, — il était si bien accueilli de toutes les dames qu'après leur avoir récité ses

pièces, il s'en récompensait en baisant celle qui lui plaisait davantage ; et presque toujours, la belle Clarette de Baux avait la préférence... Cependant, au bout de tant de succès terrestres, il songea au salut de son âme, rentra au pays, embrassa l'état monastique, et fit longue pénitence, avant de mourir, très âgé.

Celui-ci fut un troubadour — expert en gracieuses trouvailles; ainsi quand il fait du rossignol son messager d'amour (1) :

Rossignol, en sa retraite tu iras voir ma dame, dis-lui mes sentiments et qu'elle te dise sincèrement les siens ; qu'elle me les fasse connaître ici..., et que d'aucune manière elle ne te garde auprès d'elle...

L'oiseau gracieux s'en va aussitôt, droit vers le pays où elle règne ; il part de bon cœur et sans crainte jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée.

Quand l'oiseau de noble naissance vit paraître sa beauté, il se mit à chanter doucement, comme il fait d'ordinaire vers le soir. Puis il se tait et cherche ingénieusement comment il pourra lui faire entendre, sans la surprendre, des paroles qu'elle daigne ouïr :

Celui qui vous est amant fidèle voulut que je vienne en votre pouvoir pour chanter selon votre plaisir...

Et si je lui porte un message joyeux, vous devez en avoir aussi grande joie, car jamais ne naquit de mère un homme qui ait pour vous tant d'amour, je partirai et volerai avec joie où que j'aille ; mais non, car je n'ai pas dit encore mon plaidoyer.

Et voici ce que je veux plaider : qui met son espoir en amour ne devrait guère tarder, tant d'amour a des loisirs ; car bientôt les cheveux blonds se changent en cheveux blancs, comme la fleur change de couleur sur la branche...

L'oiseau a bien volé tout droit vers le pays où je l'ai envoyé ; et il m'a fait tenir un message, suivant la promesse qu'il m'a faite : « Sachez, dit la dame, que votre discours me plaît ; or, écoutez — pour le lui dire — ce que j'ai au cœur.

(1) J. Anglade : *Les Troubadours*.

J'ai bien sujet d'être triste, car mon ami est loin de moi... la séparation fut trop rapide, et, si j'avais su, je lui aurais témoigné plus de bonté, c'est ce remords qui m'attriste.

Je l'aime de si bon cœur qu'aussitôt que je pense à lui me viennent en abondance jeux et joie, rires et plaisirs ; et la joie dont je jouis secrètement aucune créature ne la connaît...

Même avant de le voir il m'a toujours plu ; je ne voudrais pas en avoir conquis qui fût de plus haute naissance...

Le bon amour est semblable à l'or, quand il est épuré ; il s'affine de bonté pour celui qui le sert avec bonté, et croyez que l'amitié chaque jour s'améliore...

Doux oiseau, quand viendra le matin, vous irez vers sa demeure et vous lui direz en clair langage de quelle manière je lui obéis. » Et l'oiseau est revenu très vite, bien renseigné et parlant volontiers de son heureuse aventure (1).

Mais Pierre d'Auvergne peut chanter que « l'homme sans amour ne vaut pas mieux que l'été sans grain », on n'est pas toujours assuré de sa sincérité amoureuse. Par contre, les poètes contemporains n'ont point à douter de ses sentiments caustiques qu'il expose dans un sirvente, plus tard repris et continué par le moine de Montaudon :

Je chanterai de ces troubadours qui chantent de plusieurs façons. Les plus mauvais croient faire des prodiges ; mais je leur conseille d'aller chanter ailleurs ; car il y en a une centaine qui n'entendent pas la force des mots, et qui ne sont faits que pour garder les moutons.

Chacun recevait son couplet, d'une virulence qui ne serait pas reniée de nos polémiques d'actualité.

De ces vers courtois ou satiriques Pierre d'Auvergne devait se repentir :

Amour, vous auriez bien sujet de vous plaindre, si un autre que le juge juste m'éloignait de vous, car c'est à vous que je dois les honneurs de la gloire. Mais ceci ne peut durer, Amour

(1) Rossinhol en son repaire
M'iras ma donna vezer
E dignas lil men afaire...
Chrestomathie Provençale, Karl Bartsel, Elberfeld, 1875.

courtois ; je cesse d'être votre ami, je suis trop heureux d'aller où le Saint-Esprit me guide ; c'est lui qui me mène ; ne vous fâchez pas, si je ne reviens pas vers vous.

La poésie des troubadours, à ses origines, et longtemps après, est toute profane, malgré tant d'adeptes ecclésiastiques : on l'a vu par le moine de Montaudon. Pierre d'Auvergne aura été un des premiers à tourner sa pensée vers des fins religieuses :

Il faudra mourir et passer par le chemin où sont passés nos pères... nous mourrons tous ; les richesses ne nous sauveront pas... Contre la mort ne peuvent se défendre ni comtes, ni ducs, ni rois, ni marquis.

Ce sont là, conclut J. Anglade, des thèmes lyriques par excellence ; d'autres poètes, même parmi les troubadours, les ont développés avec plus de bonheur, mais Pierre d'Auvergne est un des premiers à les traiter ; cette priorité, d'abord, et, ensuite une certaine originalité dans l'expression des sentiments, que la poésie des troubadours ne connaissait guère encore justifie l'attention que l'on doit donner dans l'histoire de la littérature provençale à ces poésies religieuses (1).

C'est un autre Auvergnat, un vellave, Peire Cardenal, qui fera entendre, dans ce genre, la voix la plus hardie, d'une éloquence vengeresse, toute chargée de foi et de colère, toute tonnante d'imprécations orageuses.

Peire Cardenal naquit au Puy, de souche noble. Au chapitre de la cathédrale il apprit ses lettres, et sut bien réciter et bien chanter. La cléricature ne l'attira pas : « Il s'éprit de la joie de ce monde, car il se sentait gai, beau et jeune ». Tout ce qu'il fallait pour réussir auprès des dames, par les cours où il se présentait avec son jongleur qui interprétait ses compositions. Or, ce n'est point par de frivoles chansons que s'illustra Peire Cardenal. Tout de suite éclate à son esprit le néant des vanités du monde. Encore,

(1) « Les chants de croisade » renferment bien une partie religieuse, mais factice, accessoire ; ils sont historiques, satiriques, plus que religieux.

le Moine de Montaudon, Pierre d'Auvergne, avait, si peu que ce fût, sacrifié au goût du temps. Pour l'amour Peire Cardenal n'a que de virulentes critiques :

Les amoureuses, quand on les accuse, répondent gentiment. L'une a un amant, parce qu'elle est de grande naissance, et l'autre, parce que la pauvreté la tue ; l'autre a un vieillard et dit qu'elle est jeune fille, l'autre est vieille et a pour amant un jeune homme ; l'une se livre à l'amour parce qu'elle n'a pas de manteau d'étoffe brune ; l'autre en a deux et s'y livre autant.

N'est-ce point là du meilleur réalisme auvergnat, d'un moraliste du théâtre ou de la chaire plus que d'un poète lyrique. Avec quelle ironie passionnée il raille l'amour et la phraséologie amoureuse :

Maintenant, je puis me louer d'Amour, car il ne m'enlève ni le manger ni le dormir, je ne sens ni la froidure ni la chaleur; il ne me fait pas soupirer ni errer la nuit à l'aventure; je ne me déclare pas conquis ni vaincu ; il ne me rend pas triste et affligé ; je ne suis trahi ni trompé, je suis parti avec mes dés.

J'ai un plaisir meilleur, je ne trahis pas, et ne fais pas trahir — je ne crains ni traîtresse, ni traître, ni féroce jaloux, je ne fais point de folie héroïque, je ne suis point frappé, je ne suis pris ni volé, je ne connais pas les longues attentes, je ne prétends pas être vaincu par amour.

Je ne dis pas que je meurs pour la plus belle, ni que la plus belle me fait languir, je ne la prie ni ne l'adore, je ne la demande ni la désire, je ne lui rends pas hommage. Je ne me donne pas, je ne me mets pas en son pouvoir, je ne lui suis point soumis, elle n'a pas mon cœur en gage, je ne suis pas son prisonnier.

Tout de même, un jour, il exprime quelque regret de sa solitude :

Je voudrais essayer une fois de voir comment je pourrais chanter mon amie, si j'en avais une. Je serais l'amant le plus parfait qui soit jamais né. J'ai aimé une fois et je sais comment vont les choses d'amour et comment j'aimerais encore (1).

Nous n'en apprendrons pas davantage. D'ailleurs, il s'é-

(1) Peire Cardenal n'est pas le seul troubadour misogyne. Il y a Marcobrun, de Gascogne, qui déclare : « Je n'aimai jamais et ne fus jamais aimé. »

garait sans doute sur ses mérites latents d'amant et de chanteur. D'autres vertus et d'autres qualités, plus puissantes, ont été les siennes. Au service d'une superbe élévation de pensée et de convictions ardentes, il a mis les dons les plus solides du satiriste, l'originalité du tour et de l'expression, le courage de l'attaque, une combativité forcenée; et ses mœurs, son caractère commandaient l'estime. Tout de même, on n'est pas peu surpris de la liberté dont il en usait avec toutes les puissances, sans aucune précaution de langage; ce fut un maître de l'invective farouche, ne faisant grâce à personne. D'autre part, en cette implacable période albigeoise, il ne fut rien moins que tendre aux croisés et au Clergé. C'était un de ces croyants redoutables, qui fourbissent les meilleures armes des hérétiques. Cependant, il n'apparaît pas qu'il ait été jamais inquiété. Le notaire qui fournit les seuls renseignements insérés dans la biographie provençale, Maître Michel de la Tour, nous fait savoir que Pierre Cardenal avait bien environ cent ans quand il mourut. C'est-à-dire à la fin du XIIIe siècle. Long espace d'humanité, aux mœurs peu resplendissantes, s'il faut écouter les sirventes impitoyables du troubadour, dont la vie et l'œuvre ne répondent guère aux images habituelles que l'on se fait du poète médiéval, honoré par les rois et les barons.

Des hommes, en général, Peire Cardenal ne parle qu'avec un pessimisme définitif :

Il existait une cité, je ne sais où ; il y tomba une pluie de telle nature que tous ceux qui en furent atteints devinrent fous : tous, à l'exception d'un seul; il se trouvait dans sa maison, et dormait quand la pluie tombait. Quand la pluie eut cessé, il se leva et vint parmi le public, il vit faire toutes sortes de folies; l'un lançait des pierres, l'autre des bâtons, l'autre déchirait son manteau; celui-ci frappe son voisin; celui-là pense être roi, l'autre

De l'amour il parle ainsi : « Famine, épidémie ni guerre ne font tant de mal sur cette terre comme l'amour : quand il nous verra dans la bière, son œil ne se mouillera pas »... « amour pique plus doucement qu'une mouche, mais la guérison est bien plus difficile... »

saute à travers les boues. Celui qui avait son bon sens fut fort étonné de ce spectacle, mais les autres manifestaient encore plus d'étonnement ; ils pensent qu'il a perdu son bon sens, car ils ne le voient pas faire ce qu'ils font, il leur semble que ce sont ceux qui sont sages et sensés et que c'est lui le fou.

Bref, ils lui tombent dessus à bras raccourcis et il s'enfuit à demi-mort. C'est bien l'image du monde, dit Peire Cardenal ; les hommes sont les fous, mais ils regardent comme un fou celui qui ne leur ressemble pas, parce qu'il a le *sens de Dieu*, et non celui du monde (1).

Entre tous, les gens d'église, voilà l'ennemi. Le clergé est sa bête noire ! Il lui reproche tous les vices, tous les calculs, toutes les turpitudes :

Les clercs se font bergers et semblent des saints, mais ce sont des criminels ; quand je les vois habiller, il me souvient d'Isengrin qui, un jour, voulut venir dans l'enclos des brebis ; mais, par peur des chiens, il se vêtit d'une peau de mouton, puis mangea tous ceux qu'il voulut...

Rois, empereurs, ducs, comtes et chevaliers gouvernent d'ordinaire le monde ; maintenant, ce sont les clercs qui ont le pouvoir, ils l'ont gagné en volant ou en trahissant, par l'hypocrisie, les sermons ou la force... Je parle des faux-prêtres qui ont toujours été les plus grands ennemis de Dieu.

Il s'emporte contre l'opinion, accréditée par le pape et les cardinaux, que l'aumône rachète tous les péchés :

Les riches auraient donc plus de facilité pour le salut que les pauvres.

Il faudra venir jusqu'à Pascal pour retrouver cette verve drue, précise et brûlante, auvergnate :

Indulgence, pardons, Dieu et le diable, ils mettent tout en usage. A ceux-là ils accordent le paradis par leurs pardons ; ils envoient ceux-ci en enfer par leurs excommunications. Ils portent des coups qu'on ne peut parer ; et nul ne sait si bien forger des tromperies qu'ils ne le trompent encore mieux.

Voyez les jacobins, sur lesquels s'acharna Peire Cardenal :

(1) Joseph Anglade : *les Troubadours.*

Vêtus de vêtements fins et souples, amples, légers en été, épais en hiver, avec de bonnes chaussures, semelle à la française, et quand il fait grand froid en bon cuir de Marseille, bien cousu, ils vont prêchant et disant qu'au service de Dieu ils mettent leur cœur et leur avoir... Si j'étais mari, je me garderais de laisser approcher de ma femme ces gens-là : car ces moines ont des robes de même ampleur que celles des femmes : rien ne s'allume si aisément que la graisse avec le feu :

Certaines pièces sont d'une véhémence biblique, qui semble monter de l'Ecclésiaste :

Les vautours ne sentent pas plus vite la chair puante que les clercs et les frères Prêcheurs ne sentent où est la richesse ; aussitôt, ils deviennent l'ami du riche, et si la maladie l'accable, ils se font faire des donations. Mais savez-vous que devient la richesse mal acquise ? il viendra un fort voleur qui ne leur laissera rien ; c'est la mort qui les abat, et, avec quatre aunes de drap, les envoie dans une demeure où les maux ne leur manqueront pas.

Evidemment, Peire Cardenal ne s'attaquait, il le répétait sans cesse, qu'aux mauvais prêtres « larges en convoitises mais chiches de bonté »... Cependant, soit d'élan, soit à la réflexion, il croit utile de préciser sa croyance en Dieu — et à Rome. En effet, plus d'une fois, Peire Cardenal fulmine en marge du dogme et tient à Dieu des discours d'une énergie bien profane :

Je veux commencer un nouveau sirvente que je réciterai au jour du jugement à celui qui me créa et me forma du néant ; s'il veut m'accuser de quelque faute et me mettre parmi les damnés, je lui dirai : Seigneur, pitié, arrêtez ; j'ai combattu toute ma vie les méchants ; gardez-moi, s'il vous plaît, des tourments de l'enfer.

Je ferai émerveiller toute sa Cour quand on entendra mon plaidoyer ; car, je dis que Dieu est injuste avec les siens, s'il pense les détruire et les mettre en enfer ; car il est juste que celui qui perd ce qu'il pourrait gagner au lieu d'abondance gagne la disette : Dieu doit être doux et libéral pour retenir à la mort des âmes de ses créatures.

Sa porte ne devrait pas se fermer, pourvu que toute âme qui

voudrait y entrer y passât joyeusement; car jamais cour ne sera parfaite si une partie pleure pendant que l'autre rit ; et quoique Dieu soit souverain et tout-puissant, s'il n'ouvre pas sa porte, on lui en demandera raison...

Il devrait bien anéantir les diables ; il en aurait plus d'âmes et plus souvent ; cette exécution plairait à tout le monde et il pourrait s'en absoudre lui-même.

Beau Seigneur Dieu, je ne veux pas désespérer de vous ; au contraire, j'ai en vous le ferme espoir que vous m'assisterez à l'heure de ma mort, parce que vous devez sauver mon corps et mon âme. Et je vous ferai une belle proposition : renvoyez-moi où j'étais avant de naître, ou bien pardonnez-moi tous mes péchés ; car je ne les aurais pas commis si je n'avais pas existé.

Peire Cardenal fut vraiment un trouveur de poésie religieuse, — qui se développera; encore il introduisit cette nouveauté d'écrire en l'honneur de la Vierge ; ce qui deviendra fréquent après lui, mais n'existait pas avant :

Si, ayant souffert en ce monde, j'allais brûler en enfer, ce serait tort et péché ; car, je puis vous reprocher que pour un bien vous m'avez donné mille maux. Par pitié, je vous prie, dame Sainte Marie, qu'auprès de votre fils vous nous serviez de guide!

Par cette intercession, Peire Cardenal achevait le précédent sirventes. Il a laissé des invocations à la Vierge d'une suavité qui contraste avec ses satires. Nous en resterons à celles-ci qui émanent plus sûrement du montagnard vellave.

Il nous faut dire que les gens d'église ne lui faisaient pas oublier rois et seigneurs :

Vous les perceriez (les méchants barons) en deux ou trois endroits pour en faire sortir la vérité, qu'il n'en sortirait que des mensonges, qui se déborderaient comme un torrent... Lorsqu'un grand se met en route, il a comme compagnon — devant, à côté, derrière lui — le crime ; la convoitise est du cortège ; le Tort porte la bannière et l'Orgueil le guidon...

Les gens de justice ne sont point épargnés non plus. Mais nous revenons à la terrible opinion que Peire Cardenal avait de tout son siècle :

Depuis le levant jusqu'au couchant, je fais cette proposition à tout le monde : je promets un besan à tout homme loyal pourvu que chaque homme déloyal me donne un clou ; un marc d'or au courtois si le discourtois me donne un denier ; un monceau d'or à chaque homme vrai, si chaque menteur veut me donner seulement un œuf. J'écrirais sur un parchemin, large comme la moitié du pouce de mon gant, toutes les vertus qui sont dans la plupart des hommes ; d'un petit gâteau, je nourrirais tout ce qu'il y a d'honnêtes gens, mais si je voulais donner à manger aux méchants, j'irais sans regarder criant partout : Messieurs, venez manger chez moi...

Tel est le thème de furieuse misanthropie où il excelle. Ces diverses citations montrent assez l'originalité, la vigueur du tempérament littéraire, la franchise et le courage de Peire Cardenal, troubadour sans amour.

III

Pierre de Rogiers, de naissance auvergnate (vers 1160-1180, dans le Carladès), n'apporte guère d'autre contribution à notre point de vue que sa biographie, d'ailleurs semblable par beaucoup d'endroits à celles du Moine de Montaudon, de Pierre d'Auvergne, de Peire Cardenal : il était d'Auvergne, gentilhomme, beau, avenant ; chanoine de Clermont, il manquait de zèle pour la piété et la retraite ; comme il chantait et composait agréablement, il se fit troubadour et même jongleur. Ainsi plus d'un de ceux que leur famille destinait à l'état ecclésiastique succombaient à la tentation de la vie nomade, brillante et courtoise. Mais où d'autres, de leur première affectation, gardaient l'empreinte de moralistes, prenaient tournure de prédicateurs, Pierre de Rogiers n'apporta que son ardeur profane, nullement encombrée des vestiges de sa foi, reléguée pour longtemps avec le camail et l'aumusse.

Pierre d'Auvergne le lui reprochait vivement dans le sirvente où il s'irrite « d'entendre se mêler de chanter cent poèmes pastoureaux dont nul ne sait quelle note monte ou descend » :

En ceci Pierre Rogiers mérite mal — (et pour cela il en sera accusé le premier) — qu'il chante d'amour publiquement ; — et il lui vaudrait mieux porter — un psautier dans l'église ou un chandelier — avec une grande chandelle ardente (1).

En effet, les amours de Pierre de Rogiers ne furent rien moins que discrètes. Il se rend à la cour fastueuse de la vicomtesse de Narbonne, dont les exploits guerriers, l'intelligence politique, le jeune veuvage font une rare souveraine, royalement entourée et adulée. Pierre de Rogiers soupire, se déclare, est écouté, jusqu'où ? longtemps il est en faveur, tant que la réputation d'Ermengarde n'est pas trop déchirée par la jalousie des courtisans. Pour ce motif, ou d'autres, vient la disgrâce, et, dolent, meurtri, inconsolable, le troubadour doit quitter la Cour de *Tort n'avetz*, — comme il désignait la noble protectrice, dont l'opinion voulait qu'il eût eu toutes joies d'amour.

Désormais, Pierre de Rogiers traîne sa désolation chez Raimbaud, comte d'Orange, jusqu'à la mort de ce grand seigneur, troubadour aussi. Puis, il gagne l'Espagne ; après des séjours en Castille et en Aragon, il revient en France où il fut traité avec honneur par le comte Raymond de Toulouse. Enfin, Pierre de Rogier se retirera du monde. Il enfermera son désespoir inapaisé dans l'austérité sévère du monastère de Grammont.

Enfin, dans une chanson publiée par M. René Lavaud, qui a réalisé la première interprétation française de Pierre de Rogiers, le troubadour dont on chercherait vainement une autre marque originelle, et chez qui manque toute caractéristique du terroir, a laissé un vers de regret tardif, à l'adresse du pays :

Je ne puis m'empêcher de me lamenter
De ce que notre compagnie se rompt ;
Moi je m'en vais en terre étrangère :

(1) D'aisso mer mal Peire Rogier
Per queln'er en colpatz premier...

Certes, j'aime mieux froidure et montagne
Que je ne fais figue et châtaigne
Et plaine et chaleur (1).

Du moins voulons-nous croire qu'aux vallées ou aux plaines chaudes et fertiles en fleurs et en fruits ce sont les froidures de la montagne d'Auvergne que préfère l'émigrant obligé de partir :

Là-bas s'en va mon corps marri,
Par ici demeure mon âme.... (2).

Il y avait donc, en Auvergne, une « douce amie » qui pouvait faire oublier Ermengarde?

IV

Si, de Pierre de Rogiers, l'on peut répéter une ligne qui, peut-être, fait allusion à la montagne natale, d'autres troubadours, auvergnats ou vellaves, n'ont à être évoqués ici que pour le hasard de leur naissance : Pierre et Astorg de Manzat, Hugues de Peirols (à Rochefort-Montagne), Bertrand II, Sire de la Tour, Michel de la Tour, Pons de Chapteuil, Garinle-Brun, Gansmar, Guillaume de Saint-Didier, Gausseran de Saint-Didier, Guillaume Moissat de la Moissetrie, Pierre de Cère de Cols, Faydit du Bellessat, Bernard Amouroux (de Saint Flour), Astorg d'Aurillac, baron de Couros, Astor de Segret.

Cependant, notons quelque trait de rudesse auvergnate chez Ebles de Saignes ; c'était le troubadour économe, qui mettait la peine d'argent au-dessus des chagrins de cœur : On ne souffre d'amour que si l'on veut. Lequel est le plus malheureux, du débiteur ou de l'amant sans espoir? dialoguent Ebles et Guillaume Gasmar dans le tenson qui nous a conservé cette pâle dispute ; et le comtour de Saignes de se lamenter :

(1) Non puesc mudar que nom plagna
Quar se part nostra compagna...
Etc...

(2) Lai s'en vai mos cors marritz
E co remon l'esperiz....

Guillaume Gasmar, jamais par amour (1).
Homme ne supporta pis, en sa jeunesse,
Que je n'ai fait moi-même en action et en pensée,
Et nul ne doit à présent davantage de son bien :
Aussi je sais, comme on sait par l'épreuve,
Qu'aucun mal ne se laisse
Comparer à la douleur d'amour ;
Toutefois il n'est pas d'homme dans le monde entiers qui souffre pire mal
Que celui à qui chacun dit : « Paye-moi, paye ! »

Ebles de Saignes ne fut pas épargné de Pierre d'Auvergne qui le mentionnait dans sa galerie des mauvais troubadours :

Et maître Esbles de Saigne le dixième à qui jamais n'échut bien d'amour, — quoiqu'il chante comme on bataille ; — un petit vilain chicaneur bouffi, — qui, dit-on, pour deux deniers du Puy — là-bas se loue et ici se vend (2).

Mais, alors comme aujourd'hui, *l'éreintement*, souvent, prouvait que la victime n'était pas si négligeable...Et l'effet des abatages de Pierre d'Auvergne fut d'assurer la mémoire des troubadours qu'il massacrait et dont la plupart n'ont laissé que leur nom sauvé par l'invective.

Décidément, les dames ne sont pas prisées des troubadours auvergnats, comme c'est la règle courtoise. Ebles de Saignes redoutait l'assaut des créanciers plus que les vicissitudes de passion. La tenson de Cavaire et de Bonnafos est plus significatif encore, de l'infirme et laid plébéien et de l'élégant seigneur qui préfère à une dame sa vengeance contre les bourgeois d'Aurillac. Sur les origines de Cavaire et de Bonafos on n'est pas exactement fixé (vers 1225-1250) ; mais, sans doute, ils habitèrent Aurillac, où ils situent leur haineux différend. Cavaire voyagea en Vénétie ; il fut à la Cour du marquis d'Este, où il se rencontra encore un concurrent, Folco, pour lui demander s'il avait

(1) Guillaume Guaymar, anc per amor
No trays piegz hom, de son joven,
Etc...
(2) E'nn de Sagna-I dezez,
A cuy anc d'amor non cenec bes,

perdu le pied, mutilé par châtiment, pour sacrilège, à la suite de l'effraction d'une sacristie. Cavaire ripostait en accusant Folco de n'être qu'un bas comparse, vêtu et employé par un jongleur. Mais reproduisons la tenson de Cavaire et de Bonafos, à titre documentaire de polémique locale; les troubadours non plus ne craignaient de se ruer aux querelles de personnalités :

I. CAVAIRE (1).

Bonafos, je vous invite
Et vous fais une proposition double :
C'est de posséder une dame au corps achevé,
Belle et bonne et aimable,
Ou bien de tenir à votre entière discrétion
Dix bourgeois, de ceux qui habitent
A Aurillac pour votre malheur.
Présentement il paraîtra, sire Bonafos,
Si vous êtes plus méchant qu'amoureux.

II. BONAFOS

Cavaire, j'ai vite choisi
Et je vous répondrai tout court :
J'aime mieux, étant honni
Les tenir, eux, ainsi immédiatement
Que non pas la belle en qui j'ai ma pensée ;
Et je vous dis, quoi qu'il doive en résulter:
Si j'en tiens dix à ma discretion
Je leur arracherai les yeux et autres organes
Et par le pied ils vous ressembleront.

III. CAVAIRE

Maître chevaucheur de roussins, vil,
Cupide, pauvre et mal embouché,
Vous avez laissé de côté ce qui a du prix,
Et la dame gracieuse,
Pour dire des grossièretés
Sur le peuple honoré et respectable
D'Aurillac qui vous aime tant
Que, s'il en avait le pouvoir,
Vous auriez nom *Malafos* ! (Maudit soit-il) !

(1) Bonafos, yen vos envit
E fatz vos un partimen.

IV. BONAFOS

Béni soit celui qui vous frappa
Cavaire, de son fer (1),
Car il vous a si joliment déprécié
Que jamais depuis, courant le monde,
Vous n'avez fait chose méritoire ni convenable ;
Les pèlerins même — c'est ce qu'on va racontant —
En vos courses vous les étrangliez,
Et celui qui va avec les voleurs,
C'est récompense pareille à la vôtre qui lui convient.

V. CAVAIRE

Vieux roussin, truand détesté,
Comme après un loup, ils vont criant après vous,
Ceux d'Aurillac et qu'il vous souvienne
Toujours de vos trahisons !

VI. BONAFOS

Voici pourquoi vous vous en allez clochant,
Cavaire, — vous ne savez même pas cela !
Et pourquoi votre talon est plus court ;
Parce que vous dites des paroles haineuses.

C'est dans les chansons de la dame de Casteldoze, — Dona Casteldoza, — qu'il faut chercher l'amour, si rare dans nos troubadours auvergnats. La poétesse était mariée, — mal mariée, peut-on supposer, — à Turc de Mayronne que le Dauphin d'Auvergne nous montre plus occupé de guerroyer que d'aimer. La dame de Casteldoze s'est éprise d'Armand de Bréon, tendre et beau, mais inconstant, — qui aurait habité le château de Merdoye, dont la ruine illustre encore les hauteurs de Neussargue. Or, il ne s'agit plus de fadaises élégantes, de supplications courtoises, de désespoirs rimés et chantés. Il semble que la plainte de l'amoureuse délaissée monte d'un sentiment profond, sincère. La dame de Casteldoze n'est pas la noble châtelaine à qui vont les hommages des poètes et des galants seigneurs. Ici, la prière tendre et douloureuse émane de la

(1) Cavaire eut le talon tranché ou « raccourci » (vers 43) par un instrument ou outil en fer. S'agit-il d'un accident ou fut-il réellement ainsi châtié des méfaits que Folco lui impute ?

femme. Elle était très belle et très instruite, dit la biographie. Mais l'instruction des dames, à l'époque, ne s'étendait pas vastement. Leurs courtes études même expliqueraient la différence remarquée dans l'expression naturelle et touchante de la sensibilité de quelques poétesses méridionales et le langage apprêté des troubadours. Aussi ne composaient-elles point par profession.

Comme la chatelaine trahie se fait humble et soumise, en quels termes implorants elle s'adresse au trompeur qu'il lui sied d'aimer malgré sa dureté, et dont elle ne veut pas que le monde ait à blâmer la traîtrise :

Ami, si je vous trouvais gracieux (1),
Humble, franc et de bon mérite,
Je vous aimerais bien, tandis qu'à présent il me souvient
Que je vous trouve à mon égard méchant, félon et trompeur
Et je fais des chansons afin que je fasse entendre
Votre bon mérite, pour lequel je ne puis me résigner
A ne pas vous faire louer par tout le monde,
Au moment ou vous me causez le plus de mal et de courroux
Je sais vraiment que ceci me sied fort bien,
Quoique tous prétendent qu'il est très inconvenant
Qu'une dame prie un cavalier au sujet d'elle-même
Et qu'elle lui tienne sans cesse un si long discours.
Mais celui qui le dit ne sait point bien juger,
Car je veux prouver, plutôt que de me laisser mourir,
Que dans la prière je trouve un grand réconfort
Quand je prie celui-là même par qui j'éprouve un dur chagrin.
Il est passablement fou celui qui me blâme
De vous aimer, puisque cela me convient si bien,
Et celui qui parle ainsi ne sait ce qu'il en est de moi ;
Et il ne vous voit pas en cet instant comme je vous vis,
Quand vous me dites de n'avoir point de tristesse :
Qu'à quelque moment il pourrait arriver
Que de vous revoir j'aurais encore la joie.
Rien que de la promesse, j'en ai le cœur joyeux.
Tout autre amour, je le tiens à néant,
Et sachez bien que plus aucune joie ne me soutient
Sauf celle qui vient de vous, qui me réjouit et me ranime

(1) Amics, s'is-us trobes avinen,
Humil e franc e de bona merce.

Quand je sens le plus de peine et d'angoisse ;
Et toujours je m'imagine avoir joie et contentement
De vous, ami, que je ne puis changer,
Et je n'ai point de joie ni n'attends de secours
Sauf autant que j'en aurais en dormant.
Désormais, je ne sais ce qu'en ma faveur je puis vous offrir
Car j'ai tenté par le mal et par le bien
Votre dur cœur, dont le mien ne se lasse point ;
Et je ne vous mande pas par autrui, car je vous le dis moi-même,
Que je mourrai, si vous ne voulez pas me réjouir
De quelque joie ; et si vous me laissez mourir,
Vous ferez péché, et je serai par là dans la souffrance,
Et par là vous serez blâmé vilainement.

Il est passablement fou, celui qui me blâme : *Il ne vous voit pas en cet instant comme je vous vis... !*

Car j'ai tenté par le mal et par le bien : *votre dur cœur dont le mien ne se lasse point, ne se décourage point !*

Comment ne pas songer à Marceline Desbordes-Valmore :

Si tu voyais ses yeux ! Or ! l'ange qui pardonne,
Doit regarder ainsi quand il ouvre les cieux !

. . . .

Non, dit-il, non jamais tu n'as connu l'amour !
J'ai voulu me sauver... Il pleurait à son tour ;
J'ai senti fuir mon âme effrayée et tremblante :
Ma sœur, elle est encor sur sa bouche brûlante.

Quelle sublime résignation dans ces deux cœurs qui se rencontrent à des siècles de distance pour souhaiter, au plus fort de leur détresse, le bonheur de l'infidèle. « *Priez pour lui* », dit Marceline :

Dieu, créez à sa vie un objet plein de charmes
Une voix qui réponde aux secrets de sa voix !
Donnez-lui du bonheur, Dieu ! Donnez-lui des larmes ;
Du bonheur de le voir, j'ai pleuré tant de fois.

J'ai pleuré, mais ma voix se tait devant la sienne,
Mais tout ce qu'il m'apprend lui seul l'ignorera ;
Il ne dira jamais : « Soyons heureux, sois mienne ! »
L'aimera-t-elle assez celle qui l'entendra ?

Qu'il la trouve demain, qu'il m'oublie et l'adore !
Demain ! à mon courage il reste peu d'instants !
Pour une autre, aujourd'hui, je peux prier encore ;
Mais... Dieu ! Vous savez tout, vous savez s'il est temps

Enfin :

Qu'il vive pour une autre, et m'oublie à jamais !

Ecoutez Na Casteldoza :

Mais jamais envers vous je n'aurai cœur vil (1)
Ni plein de fourberie,
Bien qu'en échange je vous trouve pire à mon égard,
Car je tiens à grand bonheur
Pour moi cette conduite, au fond de mon cœur.
Au contraire je suis pensive, quand il me souvient
Du riche mérite qui vous protège
Et je sais bien qu'il vous convient
Une dame de plus haut parage.

Et ailleurs :

Car je ne le prie pas que pour moi il s'abstienne
De l'aimer ni de la servir.
. . . .
Qu'il la *serve* elle ; mais qu'il me ranime en cette angoisse
De manière qu'il ne me laisse pas tout à fait mourir.

N'est-ce pas les cris, les soupirs, la plainte de Marceline :

Tout change, il a changé ; d'où vient que j'en murmure ?
Que l'amour a de pleurs quand il est dédaigné !
Tout change, il a changé. C'est là sa seule injure ;
. . . .
Oui, tout change, ma sœur, tout s'efface et je sens
Que la paix ou la mort a coulé dans mes sens !

La dame de Casteldoze ne nous est connue que par quatre morceaux, à peine une centaine de vers : quelques-uns n'ont ils pas mérité de survivre, si délicats, si émus, si simples de sentiment éternel, — de cette troubadouresse d'Auvergne, — si peu « troubadour », et si peu « auver-

(1) Mas ja vas vos non aurai cor truan.
Etc.,.

gnate » ! Du moins, nous en jugeons de la sorte, parce que nous avons accoutumé de considérer les troubadours tout d'une pièce et l'Auvergne tout d'un bloc; que de diversités, au contraire !...

Nous étions partis du Puy, avec les troubadours — qui nous ont mené loin...

Pourtant, point n'était besoin de tant courir pour faire jaillir de la littérature du sol vellave

Jules Vallès n'est-il point d'ici? Jules Vallès, un grand écrivain, sobre et ramassé, dont les mots volcaniques crèvent la page sombre de leur jet igné, comme les dykes de basalte érigent leurs fusées de flamme pétrifiée à travers la campagne hallucinée.

Oui, les blasphèmes de l'enfant contre la famille, les violences du réfractaire et de l'insurgé sont récentes, — et Jacques Vingtras n'a pas bénéficié encore de l'amnistie du temps ! Sa bohême de barricade n'a pas les suffrages du lecteur ami des gentilles aventures du pays latin. La vie de Bohème n'a qu'un temps, et puis l'étudiant se range. Jacques Vingtras ne désarme pas.

Le Puy ! L'enfant a aimé le Martouret, s'il détestait l'amer collège. Il a aimé la porte de Paunesac, la rue qui sent la graine et le grain : il y a pris le respect du pain. Par là, il avait rêvé de chasse et de pêche, devant les boutiques où se vendaient les engins merveilleux ! Le chaudronnier « en train de taper sur du beau cuivre rouge », le décroteur Poustache, la tannerie « avec ses pains de tourbe, ses peaux qui sèchent, son odeur aigre », cette odeur montante, qu'il retrouvera à deux lieues des fabriques pareilles, et vers laquelle il tournera son nez reconnaissant. Voici les vacances, le village, les fêtes du *Reinage*, « on a du lard et du pain blanc. on boit du Vivarais... Je danse la bourrée aussi, et j'embrasse tant que je peux... Il y a aussi la promenade d'Aiguilhe, toute bordée de grands peupliers. De loin, ils font du bruit comme une fontaine. »

Après une année à Saint-Etienne, avec quelle fièvre le collégien revient « au pays » ! Il fait le grand garçon. Il casse la « croûte chez Marcelin, qui a la réputation pour le vin blanc et les grillades de cochon... On dit des bêtises en patois et l'on se verse le vin à rasades... »

Qui, dans la littérature française, a laissé des pages rustiques préférables à celle-ci ?

— Ici, le ciel est clair, et s'il monte un peu de fumée, c'est une gaieté dans l'espace, — elle monte, comme un encens du feu de bois mort allumé là-bas par un berger, ou du feu de sarment frais sur lequel un petit vacher souffle dans cette hutte, près de ce bouquet de sapins... Il y a le vivier, où toute l'eau de la montagne court en moussant, et si froide qu'elle brûle les doigts. Quelques poissons s'y jouent. On a fait un petit grillage pour empêcher qu'ils ne passent. Et je dépense des quarts d'heure à voir bouillonner cette eau, à l'écouter venir, à la regarder s'en aller, en s'écartant comme une jupe blanche sur les pierres...

La rivière est pleine de truites. J'y suis entré une fois jusqu'aux cuisses ; j'ai cru que j'avais les jambes coupées avec une scie de glace. C'est ma joie, maintenant, d'éprouver ce premier frisson. Puis, j'enfonce mes mains dans tous les trous et je les fouille. Les truites glissent entre mes doigts ; mais le père Régis est là, qui sait les prendre et les jette sur l'herbe, où elles ont l'air de lames d'argent avec des piqûres d'or et de petites taches de sang.

On oublie trop ce Vallès faraud et joyeux dès qu'il est lâché en pleine nature, loin du triste logis paternel. Avec quels éloges Théodore de Banville citait ce fragment où il trouvait toute la grâce et la pureté de l'antique :

— Elles ont voulu me faire voir le verger. Va pour le Verger ! et j'y entre en sautant par-dessus la barrière à pieds joints.

Voilà comme je suis, moi.

Mes cousines me regardent ébahies, je ris en revenant à elles pour leur tendre la main et les aider à enjamber. Une, deux, voyons.

Elles poussent de petits cris et me retombent dans les bras en mettant pied à terre ; elles s'appuient et s'accrochent, et nous allons dégringoler. Nous dégringolons, ma foi, on perd tous l'équi-

libre, et nous tombons sur le gazon. Elles ont des jarretières bleues.

Comme il fait beau ! Un soleil d'or ! De larges gouttes de sueur me tombent des tempes, et elles ont aussi des perles qui jouent sur leurs joues roses. Le bourdonnement des abeilles qui ronflent autour des ruches, derrière ces groseilliers, fait une musique dans l'air...

— Qu'est-ce que vous faites donc là-bas ? crie une voix du seuil de la maison.

Ce que nous faisons ? Nous sommes heureux, heureux comme je ne l'ai jamais été, comme je ne le serai jamais. J'enfonce jusqu'aux chevilles dans les fleurs, et je viens d'embrasser des joues qui sentent la fraise.

Le Puy ne songe pas plus à revendiquer Jules Vallès qui est de tout à l'heure qu'à se glorifier de ses troubadour médiévaux !

C'est trop d'indifférence...

JEAN AJALBERT
de l'Académie Goncourt.

IMAGES D'ASIE

—

L'HOMME A LA FLEUR POURPRE

Le geste du jeune homme cynghalais respirant une rose rouge serrée entre ses mains m'avait attendrie en ce soir d'orage où, trempés de pluie, secoués par la tempête, nous arrivions au bungalow d'Anuradhapura.

Dans le char primitif traîné par un zébu qu'excitait le cri guttural du garçon de bronze aux noires prunelles farouches, nous avions parcouru un long chemin ténébreux.

Entre les troncs d'arbres, entre les branches tordues, échevelées, voltigeaient autour de nous des feux follets intermittents.

Si complètement isolés nous nous sentions, dans l'inconnu de cette forêt cynghalaise, dans cette pluie, dans tout cet obscur sillonné de lueurs !

Mais dès l'arrivée au bungalow éclairé où nous accueillait le jeune homme à la rose, disparaissait toute angoisse.

En dépit de son costume européen il était beau, ce jeune homme sombre, et il nous recevait, maître du petit bungalow, comme un roi dans son domaine.

Douce sensation de repos, de refuge sous un toit après la longue étape dans la nuit hostile.

Mais, à peine endormie, me réveillait un confus vacarme : échos d'une bizarre musique et cris semblant venir d'un bungalow voisin.

Vite levée, je me cachais sous un banyan d'où je voyais s'agiter des ombres dansantes aux gestes frénétiques.

Quelle fête orgiaque se célébrait là ? Je ne l'ai jamais su.

Devant l'arbre qui m'abritait glissa une forme rapide et je reconnus le doux jeune homme à la rose pourpre, rede-

venu démon parmi tous ces sveltes démons trépignants, — qui se précipitait dans la danse mystérieuse au rythme saccadé d'une musique sauvage.

—

ANURADHAPURA

Anuradhapura ! Chantantes syllabes magiques.
Elles me disent
la jungle luisante
les lourdes pluies chaudes
les Dagobas sous les feuilles
mes heures silencieuses auprès du vieux Bonze souriant, devant le plus antique Dagoba
l'étang noir aux crocodiles
l'étang où venaient puiser l'eau des femmes aux gestes effarouchés, flexibles grâces ambiguës
les cases pauvres du village
les blanches ruines enfouies des palais — vestiges de la capitale magnifique
mes courses au hasard des pistes de la forêt
et devant le bungalow — mon gîte — ce banyan géant aux mille branches-serpents reprenant vie dans le sol.
Très chère, très douce cité anéantie.

—

LE SANCTUAIRE EMBAUMÉ

Ceylan.

Au fond de la sombre chapelle brille une rangée de petits cierges alignés près d'un Bouddha d'or.

Piétinement sur place... Silence... Se pressent d'élastiques corps demi-nus, foule enfantine si douce.

Des êtres onduleux — regards de langueur, longs cheveux que retient le peigne d'écaille — apportent au Bouddha leur offrande de fleurs blanches en de petites corbeilles.

Lentement chacun s'approche de la statue vénérée qu'entourent les bonzes drapés de jaune.

Avec de beaux gestes calmes, inclinés, ils déposent devant le Bouddha les pétales épais d'odeurs puis se prosternent, front contre terre.

De minute en minute s'élève la molle jonchée blanche et deviennent plus suffocants les parfums exaspérés par la chaleur en l'étroite chapelle close.

Dans la cour du Temple retentit toujours la stridente musique : gongs mêlés aux trompes et aux conques marines, qui appellent les Bouddhistes à l'offrande fleurie.

—

MATINS SOUS LES PALMES

Indes du Sud.

Limpidité de la lumière telle qu'elle devait être aux premiers jours du monde.

Transparence. Clarté dorée.

Par groupes viennent se baigner les femmes dans l'étang des ablutions, sous les palmes.

Leur démarche réglée suivant un rythme intérieur, leurs bras parfaits entourés de bracelets, leurs chevilles aux lourds cercles d'argent et les mousselines de couleurs vives enroulées autour des torses souples — fête des yeux quand le soleil joue sur les pourpres, les orangés, les violets, les verts implacables, — symphonie violente qui fait chanter la fraîcheur imprévue d'une note vert acide.

Elles descendent, formes voilées, les marches du bassin.

Elles repassent bientôt, sous le soleil devenu brûlant qui sèche collées aux corps les longues draperies mouillées, — toujours de cette même cadence qui donne à leur moindre geste une valeur, portant sur une épaule l'amphore de cuivre, relevant d'une main un pan de leur voile sur le beau visage où ne se voient plus que les immobiles yeux impénétrables.

Et l'une après l'autre elles s'en vont sur la route de terre rouge, lente théorie grave dans l'apothéose de la lumière.

—

NOCTURNE DANS LE TEMPLE

Le grand Temple de Madura. Soir. J'erre dans les dédales de l'enceinte immense parmi les hallucinantes statues qui semblent s'animer comme les souples hommes presque nus surgis soudain de l'ombre. Ces hommes... je ne vois que leurs yeux brillants, tache claire dans leur obscur visage.

Ils se confondent avec la nuit, ils se confondent avec leurs inquiétantes idoles. Inquiétants eux-mêmes... Ils m'entourent — plus hostilement à mesure que je m'enfonce dans les profondeurs du Temple.

Voici que se rapproche l'appel rauque d'une musique religieuse, procession vite passée. A quelles prières, quels rites célébrés au fond des chapelles secrètes sont conviés ces sombres hallucinés?

Se distinguent mieux maintenant à la lueur du fanal balancé par un Brahme leurs sinueux corps, leurs têtes rases, et, tatoués sur les fronts, le trident rouge de Vichnou, les trois lignes blanches parallèles des sectateurs de Siva.

Et leurs luisants yeux de fanatiques...

Frôlement odieux d'énormes chauves-souris attirées par les lumières mobiles.

Indistinctes visions d'effroi sur les murs, au fond des niches vénérées : chevaux à têtes de chimères — et les Ganéshas à trompes d'éléphants, et l'horrible déesse aux yeux de poisson, et ce Siva aux multiples bras, au cou ceint de colliers de crânes.

Taches d'or des bijoux couvrant telles statues où s'accrochent des flammes.

Je me sens devenue une petite chose roulée dans les remous de la multitude brahmanique en proie à son culte obsédant.

J'ai peur. Oh! échapper à l'infernale ambiance, retrouver les libres espaces!

Me glissant entre les ombres frôleuses de plus en plus denses j'arrive enfin à l'une des portes.

Joie de revoir les grands Gopurams de l'enceinte, leurs pylones de dieux entassés, hauts sous les étoiles.

Dehors c'est le silence, la paix d'une belle nuit.

—

EN PARCOURANT LES GHATS

Le train va sans se presser à travers la douce région des ghâts, au sud de l'Inde.

Limpide lumière. Pure ligne bleue des montagnes.

De place en place, posées dans les champs, burlesques statues peinturlurées, bons géants hilares qui doivent être les génies protecteurs de ces campagnes.

A toutes les petites gares stoppe le train. Arrêts prolongés. Bariolage de couleurs, les magiques couleurs crues des voiles. Embrasement au soleil des vases de cuivre portés par les femmes.

Hommes demi-nus, femmes voilées, brahmes auxquels sont prodiguées les marques du respect — tous ces Hindous qu'affole un perpétuel besoin de déplacement s'entassent dans des wagons étroits.

D'autres montent encore à chaque arrêt. Papillotement, mouvement.

Passent de petits diables nus qui nous offrent sur des feuilles larges les belles calebasses rondes des noix de coco pour apaiser notre soif.

Juchés sur les toits bas des gares des singes curieux s'avancent, nous dévisagent.

Près d'une haie un fakir nu barbouillé de cendres, flottants cheveux noirs, fume une longue pipe en regardant avec ironie cette agitation du voyage.

—

LA TERRIFIANTE POUPÉE

Radjputana.

Ce temple très vieux se cache au fond d'une vallée de la montagne pierreuse.

Sur ses murs de marbre sculpté, fouillé avec l'art le plus minutieux, dansent des bayadères, gambadent des Hanoumans, s'avancent en frises des éléphants.

Dans chacune des chapelles circulaires trône un Siva d'albâtre, taille triangulaire, bouche intensément rouge, fixes yeux d'émail blanc et noir.

Obsédante fixité des yeux d'émail.

Mais là-bas dans les profondeurs une chapelle obscure semble vide.

Habitée pourtant... Une effrayante poupée aux longs cheveux noirs, aux prunelles sanglantes, s'y cache.

Serait-ce elle, une des épouses féroces de ce dieu, — « celle qu'on n'ose pas nommer » ?

Naine recroquevillée, monstrueuse, elle inspire la terreur.

Devant elles s'arrêtent craintivement, s'inclinent en marmottant quelque formule dévote, notre vieux guide rajpoute et son petit garçon à la jolie veste de soie, — compagnon de toutes nos courses.

Longtemps après que nous avons quitté le temple en dentelles de marbre, — suivant, pour retourner au gîte, les bords du ruisseau encaissé où le Seigneur tigre vient, la nuit, boire,

— nous hantent les multiples regards fixes des multiples statues du dieu blanc aux prunelles d'émail et le regard rouge de la poupée monstrueuse, recroquevillée dans sa niche d'ombre sous le manteau de brocart vert et les bijoux d'or qui la parent.

—

LA VILLE DU DIEU DANSEUR

Muttra.

Dès la gare, des tribus de singes sautant des toits s'avancent sur la route, nous examinent de leurs petits yeux mobiles en grimaçant, — semblent les seuls habitants de cette ville.

Mais lorsque nous approchons des temples, surgissent

des hommes à l'air farouche qui font le geste d'en défendre l'accès.

Fanatiques brahmanistes que sans doute des roupies apaiseront ?

Non ! Ils refusent l'argent, ils interdisent l'entrée des temples, ils nous suivent hostilement jusqu'au large fleuve sacré dont une rive est bordée de vétustes palais et l'autre rive nue comme le Gange à Benarès.

Ici s'étalent par milliers dans le sable au bord du fleuve les grosses tortues vénérées, immobiles taches brunes.

Impossible de comprendre pourquoi ses habitants l'entourent d'une sauvage garde, la ville consacrée au dieu Krishna — Apollon de l'Inde — le jeune dieu danseur, en quête d'amours nouvelles, Krishna aux innombrables métamorphoses, aux gracieuses légendes.

En souvenir de cette ville qui me fut mystérieuse j'ai rapporté une des statuettes en cuivre du jeune dieu, acquise à grande peine, où il est représenté dans sa favorite attitude de danse.

—

HAYDERABAD-LA-BLANCHE

Hayderabad-la-Musulmane où s'oublient les cauchemars brahmaniques, où de jolis enfants coiffés d'un fez sombre, vêtus de petites redingotes longues pincées à la taille, en soies de couleurs vives — vous font, lorsqu'on les regarde, le charmant salam : main droite portée au front et à la bouche.

Vous sourient langoureusement au passage les jeunes désœuvrés élégants en lévites de soies brochées.

S'avancent à pas mesurés des femmes enveloppées jusqu'aux yeux dans leurs voiles, de lourds anneaux bruissants accrochés à leurs chevilles, à leurs bras.

Rues blanches, très larges. — Caracolement des nerveux chevaux arabes — appels du saïs qui fait se garer la foule bariolée devant les équipages clos des belles invisibles.

Baroques formes hautes des charrettes campagnardes traînées par de petits zébus aux cornes recourbées.

Hauts portiques et voûtes blanches sous lesquels on passe et repasse. Poussière, aveuglant soleil.

Ces rues ! boutiques en plein air où les marchands accroupis enfilent tout le long du jour les colliers aux pétales de roses qui parent les jeunes hommes à la souple démarche ondulée. Partout sèchent au soleil les mousselines teintes en violet, orange, pourpre, vert éclatant, rehaussés d'or ou d'argent — couleurs brutales que magnifie la lumière.

Et le scintillement des voiles ! Et la robe d'étoffe d'or et de paillettes que portait le jeune marié à cheval, bel adolescent de quinze ans, vu ce soir-là de notre arrivée, fendant la foule, orgueilleux de son turban constellé de pierreries, tandis que l'on emportait l'enfantine mariée dans une haute cage ronde hermétique, au tintamarre des tams-tams, des musiques aiguës et des feux d'artifices — toutes ces choses qui chatoient dans mon souvenir, c'est Hayderabad la Blanche, Hayderabad la Musulmane !

—

LA DOUCE ESCALE

Penang.

Escale fleurie.

La montée par de larges allées de parc bordé de bungalows couverts de plantes violettes et rouges.

Au jardin botanique voltigeaient dans les profonds calices des fleurs de déchiquetés papillons couleur d'orange et de soleil couchant, — tourbillonnaient des insectes bigarrés.

Le pointu temple chinois bâti sur la hauteur dominait la belle rade, le port, la forêt de cocotiers, mer de palmes déferlant jusqu'au rivage.

Temple aux escaliers décoratifs, aux bassins ronds habités par des tortues sacrées.

Un prêtre m'offrait de naïfs présents comme ceux des

bonzes cynghales, et des petits papyrus enroulés où sont tracées des formules de prières.

Au soir, regrets que notre bateau lève l'ancre et qu'il faille laisser, sur sa montagne verte, Penang, ses beaux jardins où s'évoquaient, atténuées, les chaudes ardeurs de Ceylan.

—

LES HEURES AU FIL DE L'EAU

Joies de la navigation sur les larges fleuves du Cambodge et du Siam.

Les jonques rencontrées.

Les arrêts aux villages riverains. De simiesques campagnardes nous apportent des fruits au parfum qui rafraîchit la bouche. Des enfants nus couleur safran, aux gros ventres gonflés de riz, se roulent dans le sable mouillé.

Désir de partir en jonque sur les étroits arroyos qui s'enfoncent dans les terres entre les haies de palétuviers, sous les dais de palmes...

A Bangkok, la barque glisse en silence sur les klongs que recouvre un dôme de larges feuilles entrecroisées.

—

« *SA MAJESTÉ LE ROI DU CAMBODGE* »

Nous l'avions surnommé ainsi à cause de sa gravité majestueuse et de son magnifique chapeau pointu qu'il ne quittait jamais.

Pilote de notre second sampan sur le Toulé-Sap, le domaine de notre chinois-cuisinier, le sampan qui nous servait de « dining-room », qui, deux fois par jour, au moyen de cordes, abordait celui où nous dormions — (Que pénible fut le jour de tempête où, séparés de l'indispensable sampan-buffet, perdus sur le lac démonté, nous crûmes périr d'inanition !)

« Le Roi du Cambodge » ne daignait s'intéresser à ces incidents secondaires non plus qu'aux facéties de nos

rameurs qui, dans leur langage pour moi incompréhensible, semblaient chercher à le dérider — en vain!

Pas une ligne de son vieux visage jaune ne bougeait.

Toujours accroupi au pied de la voile de paille, scrutant l'horizon, il conduisait dignement la barque de son empire.

—

LES ARBRES DE CORAIL

Tonkin.

Sous le ciel implacable s'épanouissent les flamboyants le long du Fleuve Rouge, branches de corail levées vers l'azur sombre, branches sans feuilles en cette saison couvertes de leurs seules fleurs pourprées — un incendie de joie au soleil.

Tout baigne ce matin dans la vibrante lumière, les eaux du large fleuve, les sampans, les flottantes maisons sur pilotis, les rizières vert pâle, la lointaine ligne des montagnes, et, sous les flamboyants, le marché aux fruits où jacassent, minaudent les souples Tonkinoises en pantalon de soie noire vernie, regards malins à l'ombre de l'immense chapeau parasol.

—

LA MANGUE D'AGATE

Yunnan.

C'est une tabatière d'agate claire tachetée de brun, taillée en forme de mangue, à la tige de jade vert pâle. J'aime à la caresser, lisse, ronde, si fraîche entre mes doigts. Alors se lève devant moi l'image de la ville d'où elle vient, — l'hermétique ville où j'ai eu, un soir, ma première révélation de la Chine.

Rues escarpées où me secouaient dans mon palanquin, à la cadence de leur marche rapide, quatre solides coolies de bleu vêtus.

— Et le va-et-vient de la foule bleue : robes de soie doublées de fourrures des mandarins et des riches marchands, robes de grosse toile des artisans, toutes harmonisées dans

cette même somptuosité de la teinte unique, bel azur profond comme le ciel nocturne.

Monumentales portes de la ville dont la forme, les couleurs enchantaient les yeux, — et tout au long des rues, les enseignes des boutiques en longues banderoles décorées des cornus, retroussés caractères d'écriture formant la note de noir nécessaire pour rehausser la symphonie des rouges, des bleus et des ors.

Allègrement mes coolies dégringolaient les pentes rapides pour me conduire à la Pagode des Poissons, bizarre petite pagode endormie dans la plaine, d'où la ville se profilait sur la hauteur en lignes simplifiées comme dans les anciens kakémonos.

Pour le retour, c'était le crépuscule.

Au fond de chaque magasin déjà sombre je me rappelle la tache claire que faisaient dans un vase de bronze les hautes branches de cerisier fleuri.

Et je revois encore la soupente où, grimpant par une échelle, j'étais allée fouiller chez le vieil antiquaire Céleste, à la belle robe de soie fourrée, au nez chaussé de grosses lunettes rondes.

C'est là que j'ai découvert, caché dans une mystérieuse boîte à compartiments, le fruit d'agate.

Tant de discussions de notre interprète, du consul charmant, avec le vieux magot, qui, lui aussi, aimait cette tabatière précieuse, refusait de s'en séparer.

Il voulait tout vendre, sauf elle.

Et j'ai tout acheté pour l'avoir et je l'ai emportée au creux de mes mains nues comme un trésor volé.

—

LES MAISONS PEINTES DE MACAO

Surprise, avant même le débarquement, de voir en ce port de Chine le quai aux vieilles arcades provinciales rappelant nos petits ports méditerranéens engourdis de soleil...

Et parce que ces désuètes maisons du XVIIe siècle sont peintes en bleu, rose ou jaune selon la coutume espagnole et portugaise,

parce qu'aussi les banderoles-enseignes chinoises y mettent leur note d'Extrême-Orient, on ne sait plus où l'on se trouve !

Vieillote petite colonie portugaise, tout y est empreint du charme d'autrefois.

Ville contrastée ! Si près de ses rues endormies, des placettes désertes, des églises rococo, des arcades du port où le soleil joue sur les vives couleurs des maisons bariolées, — près des petites plages tristes invitant au bain solitaire,

— grouille le quartier chinois, ses passages resserrés imprégnés des odeurs nauséabondes, ses louches maisons de jeu d'où sortent des piailleries de disputes mêlées à une grêle musique aiguë.

—

PRINTEMPS CHINOIS

Les hautes falaises de sable à pic sur le Fleuve Jaune sont creusées en taupinières où niche toute une pouillerie humaine.

Avec leurs reliefs bizarres elles ont la couleur et la forme, ces collines, de celles qu'on voit sur les vieux kakémonos.

Par tout le pays environnant se fondent les perspectives en une seule teinte jaune, — se confondent avec l'horizon les pauvres masures en terre battue parsemant les champs.

Monotonie de la Chine centrale... Campagne sans joie...

Cependant j'y trouve quelque charme. Est-ce à cause d'une imprévue note printanière mise là par un saule aux feuilles naissantes — et par la floraison d'un petit arbuste blanc ?

—

« PAYS DU MATIN CALME »

Corée.

Des azalées en touffes claires parsemaient les montagnes.

Des villages aux toits plats en chaume semblaient des familles de champignons géants disséminées entre les arbres.

A Séoul, des routes montaient entre les cerisiers fleuris jusqu'à des observatoires pointus et à des temples cachés dans les bois de pins.

Les kimonos vifs des enfants, les vêtements blancs des hommes coiffés du burlesque chapeau haut en transparent tulle raide égayaient les rues.

Une minuscule pipe à la bouche, hommes et femmes riaient de notre curiosité amusée.

Le soir évoluaient lentement des danseuses casquées de tiares sombres, hiératiques dans leurs lourds vêtements dorés.

Et berçait notre torpeur une musique au rythme inégal, toujours la même.

RENÉE FRACHON.

INTRIGUE ÉPISTOLAIRE DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

FRAGMENTS INÉDITS ET LETTRES A ROSALIE DE CONSTANT

—

A proprement penser, Bernardin de Saint-Pierre est un des plus médiocres écrivains de la langue française. A peine un écrivain, encore moins un philosophe. Elève de l'Ecole des Ponts et Chaussées, ingénieur, politicien, intendant du Jardin des Plantes, professeur enfin à l'Ecole normale, il ne fut jamais autre chose qu'un ébaucheur de rêveries vagues, un « abstracteur de quintessence », plumitif négligé et naturaliste de haute fantaisie. Après Rousseau et Buffon, car il s'inspire des deux, Saint-Pierre apparaît singulièrement chétif et dégénéré, dénué de la science la plus élémentaire et bouffon à tel point que ses *Etudes de la nature* et ses *Harmonies* en sont devenues un inépuisable réservoir de gaîté. Ce n'est pas ainsi qu'il voulait les voir descendre vers la postérité. Car, à sa niaiserie suffisante il faut ajouter ses prétentions à une admiration immortelle. Ce petit vieillard suave et méprisant a fait un tort essentiel à toutes les grandes idées de son époque. Bolchéviste avant le temps et romantique de la dangereuse espèce, il s'est institué prêtre du désordre et sacrificateur du mauvais goût. De ses maîtres il n'a cultivé que les défauts, sans doute parce qu'ils avaient été seuls à le séduire. Il n'a jamais saisi fortement une idée ni vécu une passion, et son cœur ne se plaisait qu'aux artifices d'une rhétorique déliquescente, comme ses petites mains douces n'étaient habiles qu'aux effleurements les moins ingénus. Il a été peintre, je le veux. *Paul et Virginie* et l'*Etude X* en font foi. Mais

on peut peindre avec la plume et n'être point écrivain. Vingt exemples aujourd'hui en répètent la preuve (1).

On commence à voir assez clair dans cet homme. Sa correspondance avec Félicité Didot, qui allait devenir sa femme, est connue (2). Pierre Gilbert y est revenu, avec la maîtrise de ce talent que doivent regretter longtemps les lettres françaises (3) Il a montré ce qu'il fallait voir sous le verbe onctueux de ce coureur de dot de cinquante-cinq ans, cherchant à conquérir la fille de son éditeur, et une fille de vingt ans ! On y relève toutes les ruses, les « câlineries de vieillard séducteur » dont l'auteur à la mode entoure la jeune vendeuse Félicité, les vilains regards, les espérances polissonnes de ce barbon très peu sentimental et à peine romanesque, en proie déjà à une névrose singulièrement proche de celle de Rousseau. « Disons que Bernardin aimait beaucoup à se faire embrasser par lettre et avec quelques détails... » (Gilbert.)

Il en recevait beaucoup, de ces lettres de femmes, probablement la plupart fort candides. Et il classait très soigneusement cette correspondance qui pouvait, sait-on jamais, lui apporter un jour des voluptés et la fortune. Bien avant Mlle Félicité Didot, Bernardin avait « essayé » ses correspondantes (4). Or, de celles-ci, beaucoup, peut-être, devinant où il en voulait venir, n'allongeaient pas l'aventure. Mais d'autres, moins déliées ou plus sincères,

(1) Sainte-Beuve, qui fut le pape du romantisme, justement vers 1836 (date de son étude sur Saint-Pierre), parle avec un véritable enthousiasme de l'auteur des *Etudes de la nature*. Il le qualifie de génie et observe que dans des thèses en Sorbonne on opposerait Saint-Pierre à Buffon, tant sa vogue était indiscutée. Grimm seul, peut-être, ne s'y laissa pas prendre et traite l'ouvrage de « recueil d'églogues, d'hymnes et de madrigaux, en l'honneur de la Providence ». Depuis un siècle l'on a appris la nature autrement, et « quiconque est né voyageur » n'a plus besoin d'être « initié » par Saint-Pierre. Il y a là une question d'optique, de mise au point, qui peut expliquer le jugement de Sainte-Beuve.

(2) Jean Ruinat de Gournier : *Amour de philosophe*.

(3) *Revue Critique des Idées et des Livres*, 10 sept. 1911, et la *Forêt des Cippes*, t. I, p. 73. Nous exceptons de cet éloge l'article de Gilbert sur Flaubert, auquel il nous est impossible de souscrire.

(4) Entre autres : Mlles Bauda de Talhouet, Lucette Chapelle, Audouin de Pompéry, de Kéralio et Pinabel.

poussèrent de bonne foi leur roman. Saint-Pierre, d'ailleurs, était si fort à la mode, qu'une intrigue avec lui avait de quoi séduire toute imagination *sensible*.

Ce fut l'attrape d'une honnête jeune fille de Lausanne, Mlle Rosalie de Constant.

§

Rosalie de Constant était de très bon monde, genevoise par sa mère, Mlle Pictet de Saint-Jean, vaudoise par son père, Samuel de Constant, dont Voltaire lui-même avait combiné le mariage. Cousine germaine de Benjamin Constant, elle lui fut une amie rare et fidèle jusqu'au bout de sa vie, ne lui ménagea point les conseils, en vraie fille de Genève, ni les compliments, lorsqu'il y avait lieu. Elle avait l'esprit juste et raisonnable, une intelligence bien équilibrée, et assez de fantaisie pour être, dans le petit monde où elle vécut, une personne remarquée. D'ailleurs remarquable. Elle écrivait, faisait des vers « de société », lisait beaucoup, peignait les fleurs, était consultée par les meilleurs esprits de la région et même par la Baronne de Staël, qui voulut s'en faire une amie. Mais Mlle de Constant fut mêlée de trop près au roman de Corinne et d'Adolphe pour n'être pas surtout le témoin assez gênant de ce grand orage. Mme de Staël n'oubliait point que ses violences et ses désordres avaient parfois éclaté sous les yeux mêmes de cette « cousine » un peu méprisante, et l'amitié, entre ces deux femmes, ne dura guère. Rosalie aimait le calme, les livres, la rêverie, la nature, et les petits jeux de salon. Elle fut parfaitement de son temps. Son visage était agréable, mais un défaut physique capital la rejetait à jamais en marge de la vie : un accident qu'elle eut vers dix ans lui brisa l'épaule, la rendit contrefaite, et arrêta sa croissance. De plus, elle était myope comme une chauve-souris.

Son père avait beaucoup d'esprit, mais un caractère difficile et un penchant vers la misanthropie. Très ami de Voltaire, il envoyait parfois ses enfants à Ferney où le

patriarche les recevait bien. On jouait dans sa bibliothèque avec un grand léopard empaillé, on regardait ses estampes et on ouvrait ses livres. Samuel de Constant perdit sa femme de bonne heure, se remaria, et envoya ses filles passer l'hiver de 1772-1773 à Paris avec leur grand'mère. Rosalie n'avait pas quinze ans. Elle commença d'y écrire son journal, qu'elle n'abandonna plus jusqu'à la fin de sa vie.

Elle n'eut guère que ce confident. Toute l'histoire de cette mélancolique et charmante fille y est enclose, des gronderies paternelles jusqu'aux rêves d'amour, et c'est dans ces « cahiers verts » que nous allons retrouver la trace de son petit roman (1).

Elle avait le goût de rimer et d'écrire, nous l'avons dit. Son père, en cela encore, donnait volontiers ses conseils :

... Puisque tu as des dispositions à rimer, il faut s'en occuper comme de tout autre talent. Exerce-toi souvent et cherche à former ton oreille, lis des livres élémentaires de poésie, il y en a beaucoup dans la bibliothèque de Saint-Jean. Tu peux acheter un dictionnaire de rimes. Enfin, je voudrais aussi te voir chercher plus les pensées que les rimes ; quand on n'a point d'idées il ne faut point de vers. Quand on en a une un peu poétique, elle est bientôt rimée avec de l'oreille et de l'habitude. Seulement on croit souvent en avoir là où il n'y en a point. Pour en être sûr, il faut la rendre clairement en prose. Quand il n'en vient point, il faut tricoter son bas ou jouer du clavecin.

Elle tricota beaucoup de bas, sans doute, et joua beaucoup du clavecin, car, en dehors de ses cahiers intimes, Rosalie de Constant n'a laissé ni vers ni prose. La vie l'avait instruite à d'autres devoirs en l'obligeant de s'occuper bien plus de ses frères et sœurs que d'elle-même. Aussi fut-elle en tout fort raisonnable.

Tu as autant de sensibilité que moi, la tienne est seulement plus dégagée de nerfs et je t'en félicite, lui écrivait son père. Tu

(1) Voir : *Rosalie de Constant*, par Lucie Achard, Genève, 1903. On y trouvera la plus grande partie des *cahiers verts* et des fragments considérables des lettres de Saint-Pierre. Mlle Achard a bien voulu nous communiquer le dossier complet de ces lettres, copiées à la Bibliothèque de Genève.

auras beau voir à tes pieds un homme qui aura l'air désespéré, qui voudra mourir, se tuer, tu ne verras jamais que son mérite et les convenances, à moins que tu ne l'aimes, ce qui n'arrivera jamais, tu es trop bien élevée...

Peut-être, en effet, n'aima-t-elle pas ; ou n'a-t-elle pas avoué ce secret, même à ses « cahiers verts ». Mais on y trouve parfois la trace légère de peines profondes, comme si ce cœur solitaire et replié n'avait pas plus que d'autres échappé à la grande espérance.

Quand Rosalie eut trente ans, en 1787, sa famille dont la situation financière était devenue difficile, fut obligée de vendre le beau domaine de Saint-Jean, près de Genève, et s'installa à Lausanne, dans une propriété plus simple, qu'on appelait la Chablière. Mais les regrets étaient mitigés par le plaisir de retrouver la vie lausannoise plus gaie que celle de Genève. L'on avait de bons amis à Lausanne, et beaucoup de parents : les d'Arlens, les Montolieu, les Charrière, les Villars, Juste de Constant et son fils Benjamin. Deux ans après, à cette société déjà nombreuse et ardente se joignaient les émigrés que la Révolution chassait de France.

On n'a jamais été si entrain, on ne cesse de danser, de jouer la comédie, de varier les manières de s'amuser.

Et Rosalie, en 1791, refusa un épouseur inespéré qui avait pour elle une vive admiration : M. de Monthyon lui-même, le fondateur du prix de vertu à l'Académie française !

Puis elle s'ennuya, se mit à lire avec passion Ségur, Catherine II, Fénelon, Rousseau, Florian, et enfin Bernardin de Saint-Pierre. Ce fut une révélation, et le « cahier vert » en est tout de suite émaillé d'exclamations :

Oh ! si je pouvais lui dire la sympathie que m'inspirent et lui et ses *Etudes*... Qui sait ! Il souffre ! peut-être mes paroles panseraient-elles ses blessures ?

Et, de cet attendrissement, naît cette ébauche d'une page, qu'elle consigne dans son journal :

Valérie avait passé sa première jeunesse sans avoir connu le bonheur; il ne s'était montré à elle que comme un éclair passager et trompeur, toujours suivi de la nuit la plus sombre. Après avoir beaucoup souffert et beaucoup réfléchi, le calme revint dans son âme. Elle avait une vraie curiosité de connaître et de sentir, et lorsqu'un livre offrait à son cœur les consolations dont il avait besoin, un sentiment de reconnaissance l'attachait à l'auteur... Un ouvrage surtout réunit à ses yeux les agréments et les beautés qu'elle avait trouvées éparses ailleurs. L'auteur était vivant, il se disait malheureux et n'ayant pu réaliser les projets qu'il avait formés. Valérie trouvait une sorte de rapport entre elle et lui, la reconnaissance qu'il lui inspirait lui donnait le désir de le voir plus heureux.

Un jour qu'elle était seule et que, pour se distraire de mille chagrins, elle avait relu un des ouvrages de cet auteur, son imagination s'exalta, l'envie de communiquer avec lui devint si vive qu'elle y céda. Elle écrivit, mais sans se nommer. Ce n'est pas de sang-froid qu'on écrit une pareille lettre, les idées et les expressions ne lui manquèrent pas. Elles eurent toute la chaleur du sentiment qui l'animait. Bientôt après, ne croyant pas que sa lettre parvînt ou qu'elle pût produire quelque effet, elle l'oublia...

Donc, elle écrivit. C'était le 8 mars 1791. Elle eut sa réponse au mois de septembre. Comme Rosalie n'avait pas signé, Bernardin avait été obligé à toutes sortes de recherches, car la lettre lui plaisait. Il crut qu'elle venait d'une dame Williams, qui habitait Lausanne, et lui envoya sa réponse. Mme Williams, instruite on ne sait comment du nom de la véritable correspondante de Saint-Pierre, fit parvenir à Mlle de Constant cette lettre. Nous la reproduisons sans rien changer à son orthographe (1).

Madame (2),

J'ai reçu dans le courant de cette année une lettre dattée du 2 du même mois dans laquelle on me faisoit une description char-

(1) Il est à remarquer, à ce propos, que Saint-Pierre écrivait en septembre ou octobre 1792 à Félicité Didot : « La parole est l'habit de la pensée ; la mauvaise ortographe est, par rapport à elle, ce qu'une déchirure est à un habit. »

(2) Bibl. de Genève. M. CC.

mante de votre pays. Ce qui m'a le plus intéressé est le caractère de la personne qui me l'a ecritte, mais par une modestie qui a peu d'exemples elle n'a pas jugé à propos de s'y nommer. Quoique je reçoive un grand nombre de lettres et que je sois souvent dans l'impossibilité d'y répondre, celle-ci m'a paru si intérressante que j'ai fait tout ce qui dépendoit de moi pour en découvrir l'auteur. J'ai fait insérer dans le journal de Lauzanne une réponse anonyme et fort courte pour engager la personne qui sait si bien parler au cœur à m'envoyer son adresse, mais je n'ai point réussi. A la véritté elle me donnoit des renseignements qu'elle croioit suffisans pour m'engager à entreprendre le voyage de Lauzanne, mais il me falloit des motifs plus déterminans pour quitté mes amis et mes travaux. Il n'est pas besoin d'aller en Suisse pour admirer la nature, mais je ferois le tour du monde pour trouver l'être qui manque à mon bonheur. J'avois donc besoin d'informations plus précises sur les convenances que je cherchois et que je desirois donner sur moi-même. Elle ne me connaissoit que par mes *études de la nature* et moi je ne pouvois m'en former une idée sur une invitation vague qui pouvoit au bout du comte n'être que l'effet d'une simple curiosité. Touttes ses indications consistoient à me décrire son habitation avec des caractères qui pouvoient en convenir à beaucoup d'autres, une petitte maison avec une galerie soutenue par des colonnes de bois, doublée par un berceau d'acacia, des vignes, une allée de cerisiés, une vue ravissante du lac Léman tous ces objets ne doivent pas être rares dans votre beau pays et ils le sont sans doute bien moins que les deux sœurs qui l'habitent. Malgré mes recherches aucun voyageur de ma connaissance ne pouvoit m'éclairer, enfin je viens d'aprendre qu'il y avoit en effet deux sœurs très aimables qui vivoient auprès de Lausanne dans une demeure semblable à celle dont on m'a envoyé la description. Si vous êtes, Madame, celle de ses deux sœurs qui m'a ecrit la lettre anonyme je vous prie de me le faire savoir le plus tost que vous pourez. Si au contraire je m'étois trompé je vous prie de m'aider dans mes recherches, et de bruler cette lettre qui ne vous est point adressée. Je vous en prie au nom de l'amitié, ce besoin des ames sensibles et malheureuses; comme l'amour elle a ses misteres. Faittes pour moi ce que je voudrois faire pour vous. Une autre fois je m'étendrai d'avantage; en attendant recevés les hommages qui sont dus a votre réputa-

tion d'amabilité et les assurances du respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Votre très humble et
très obéissant serviteur,
DE SAINT PIERRE.

Paris rue de la reine blanche
faubourg St Marceau
ce 11 7bre 1791

adressée moi je vous prie votre réponse sous l'enveloppe de Mr. Mesnard de Conichard, administrateur général des postes, chaussée d'Antin à Paris.

On juge des délices de Rosalie à la réception de ces pages. « Le caractère de cette personne qui sait si bien parler au cœur »... ce « tour du monde pour trouver l'être qui manque à mon bonheur »... cette « amitié, qui, comme l'amour, a ses mistères »... tout cela travaille l'imagination de la pauvre bossue qui s'apprête à répondre en laissant subsister un peu de ce mystère dont elle sent bien le prix. Esprit pratique, Saint-Pierre, lui, marquait déjà que des « informations plus précises sur les convenances » qu'il cherche seraient nécessaires. Les indications sur l'habitation, « la petite maison avec une galerie » (il redoute qu'elle soit petite sans doute), l'allée de cerisiers, la vue ravissante « mais qui ne doit pas être rare dans votre beau pays », lui paraissent trop sommaires. Il lui faut du détail, des précisions, pour qu'il juge de la valeur du jeu.

Mais Mlle de Constant, à la réflexion, a pris peur. Une étrangère lui a fait parvenir la lettre ; tout Lausanne, demain, peut connaître l'aventure. Elle écrit quelques lignes cérémonieuses, et calculées peut-être pour tempérer l'ardeur des premières.

La réponse ne se fait attendre que quinze jours.

J'ai cherché (1) à vous causer du plaisir et vous me faittes de la peine ; vous vous faittes un crime de m'avoir écrit et vous m'en faittes un autre d'avoir tenté de vous répondre. Aimable Rosalie, nos âmes se sont touchées. Ne vous reprochés point votre lettre

(1) M. C C. Bibl. de Genève. En partie inédite.

ni mes tentatives. La publicité de mes ouvrages m'a attiré au moins quatre mille lettres la plupart de personnes inconnues parmi lesquelles il y en a un grand nombre de femmes et même de demoiselles. Aucune ne m'a causé une émotion aussi touchante que la vôtre. Je croyais... mais pourquoi nourir de vaines illusions ? Il était au moins de la décence de vous remercier du plaisir que vous m'aviez fait. J'ai répondu à la pluspart de mes lecteurs pour me débarasser de leurs correspondances que mes travaux, ma santé et ma fortune même rendent impossibles. La votre était du petit nombre de celles que je réservois à mon bonheur. Etoit-il de la prudence d'entreprendre un voyage sur une lettre anonyme ? J'ai voulu au moins savoir le nom de celle qui me l'avoit écritte. Pour cela j'ai pris les précautions les plus propres à rassurer votre délicatesse. Dans le billet anonyme que j'ai fait inserer dans le journal de Lauzanne j'y invite *la personne* qui a écritte le 2 mars de Lauzanne une lettre à Paris à y joindre son adresse. Il est impossible de savoir si c'est un homme ou une femme qui a envoyé la lettre ou qui veut y répondre. J'ai fait à Paris auprès d'un petit nombre d'amis qui ont été à Lauzanne quelques informations, mais sans succès ; jusqu'au moment ou sur les indices d'une maison à colonnade habitée par deux sœurs aimables, un étranger m'indiqua les dames Williams. Il se présentoit une difficulté, c'est que leur maison était le rendés vous de tous les émigrés, ce qui ne raccordoit pas avec la *retraite* solitaire dans laquelle j'aimais à croire que vous viviés. Cependant j'entrepris sur le champ d'écrire à une de ces dames avec toutte la circonspection convenable. Au lieu de sa réponse j'ai reçu la votre et au lieu d'une lettre d'intimité je suis obligé d'en écrire une de justification. Vous exigés de moi que je ne fasse plus à votre sujet aucune information, que je brule vos deux lettres. Vous ignorés que j'ai été trompé par de pareilles correspondances, des demoiselles m'ont écrit et m'ont offert leurs personnes et leurs fortunes en feignant d'avoir pour moi une passion extrême, mais elles m'ont caché la vérité sous tous les rapports.

Votre première lettre, ma chère Rosalie, m'avoit rapellé mes anciens plans de bonheur. Je vous regardois comme un présent de la providence et comme la récompense qu'elle réservoit à mes travaux. Je me disois voila le cœur où je reposerai mon cœur, mais vous rejettés les tentatives que je fais pour vous connaître,

elles deviennent pour vous des sujets de douleur. A Dieu ne plaise que je sois pour vous une occasion de chagrin. Il suffit pour moi de celui que vous m'avés donné lorsque je cherchais à contribuer à votre bonheur. Je veux au moins vous rendre votre tranquilité, je vous promets de faire tous les sacrifices que vous exigés de moi si vous persistés à vous reprocher votre démarche et à condamner les miennes. Mais si votre 1re lettre a été ecritte du fonds de votre cœur, j'exige à mon tour de vous que vous me donnerés vous même sur votre propre personne les informations que vous me deffendés de demander à d'autres, c'est à dire que vous me mandiés votre âge, et que de ce pinceau qui sait si bien rendre les paysages de la Suisse vous me fassiés votre portrait de la tête aux pieds, que vous y joignés le caractère de votre cœur et l'état de votre fortune. J'userai à votre égard dela même confiance par rapport à moi.

Adieu, aimable Rosalie, à quelque parti que vous vous déterminiés, je ferai toujours pour votre bonheur les vœux qui vous ont échapé une fois pour le mien.

Votre ami, DE SAINT PIERRE

à Paris ce 27 7bre 1791,
rue de la reine blanche, faubourg St-Marceau.
Mettés votre lettre sous l'envelope de Mr *Mesnard de Conichard administrateur général des postes*, *chaussée d'Antin* à Paris. Cette voye est sure, si vous voulés m'en indiquer une à Lauzanne pour les miennes, mandés le moi. Quoique je sois accablé d'écritures soyés convaincue que j'aurai toujour du plaisir à vous donner des preuves de mon estime et de mon amitié.

adresse :

A Mademoiselle
Mademoiselle Rosalie Constant
en sa maison près de Lausanne
à Lausanne.

Cette fois le bout d'une oreille pointue a percé. Saint-Pierre est persécuté par ses admiratrices : « *au moins* quatre mille lettres, parmi lesquelles il y en a un grand nombre de femmes et même de demoiselles. » Que Mlle de Constant veuille bien comprendre l'honneur qui lui est fait; qu'elle approuve les efforts tentés pour parvenir à identi-

fier cette correspondante si « touchante » ; qu'elle sache qu'il a déjà été trompé, le pauvre grand homme, et « sous tous les raports » ; et donc qu'elle envoie bien vite les informations les plus intéressantes : son âge, son caractère, un portrait « de la tête aux pieds », et sans oublier, surtout, l'état de sa fortune ! Par le ton, par l'accent, ce sont les mêmes lettres qu'il écrira l'année suivante à Félicité Didot, avec laquelle, en somme, il reprit la même expérience. On le devine en mal d'une sorte de volupté cérébrale, flatteuse à la fois pour ses sens et sa vanité, et bien étrangère à « cette flamme légère et volage que vous appelez de l'amour » (1). Ah ! cette demoiselle de Lausanne, si elle était belle, si elle était riche, si elle était amoureuse !

Saint-Pierre trouve plus habile de se renseigner auprès de Madame Williams, qui n'avait pas les mêmes raisons pour prolonger le mystère.

Madame (2),

Mon indiscrétion m'a valu de votre part une lettre bien obligeante. D'un autre côté elle a produit un mauvais effet. La personne qui m'écrivoit vouloit absolument rester inconnue. Elle se reproche comme un crime la lettre anonyme et m'en fait un autre de ma démarche. Je suis prest à lui faire le sacrifice qu'elle m'a demandé en brulant ses lettres dont la première n'avoit rien que d'honnête et que de commun quand à l'intention avec 4 ou 5 mille autres, les lecteurs croyant avoir droit sur un auteur comme sur son ouvrage. Pour la 2e je la brulerais sans autre instance, car elle m'a fait de la peine...

Jamais ma correspondance n'a pu faire tort a qui que ce soit ; dailleurs il m'est impossible de satisfaire la curiosité d'une foule de personnes qui m'écrivent de tous cotés. Il y en a cependant parmi elles d'un rare méritte. Vous êtes sans doutte du nombre, Madame, ainsi que la personne qui a occasionné mon indiscrétion. Si vous savés quelque moyen de la réparer je vous prie de l'employer et d'en faire même un acte de vertu car il m'est pénible de penser que j'aye pu être l'occasion de quelque chagrin a l'égard

(1) Lettre à Félicité Didot.
(2) En grande partie inédite.

d'une personne que j'estime et qui me témoigne de la confiance. Au reste, il me semble que le temps et le silence produiront cet effet d'eux-mêmes.

Mais ces contretems seroient suffisans pour m'éloigner de votre beau pays, où la même force qui m'attire me repousse. Je parle de la force phisique attendu que personne ne m'en a fait la peinture.

Je cherchois un cœur où je pus reposer mon cœur ; je me suis fait illusion ; tout ce que je désire maintenant est de rétablir la tranquilité d'une personne beaucoup trop sensible puisque je l'ai offensée par les démarches même et les attentions qui devoient me l'attacher comme amie.

Au reste, accablé d'écritures et d'une mauvaise santé je veux me renfermer uniquement dans mes travaux si souvent interrompus par des correspondances très flatteuses mais qui, semblables à celles de l'autre monde, ne me presentent que des objets invisibles qui m'échapent dès que je veux les saisir.

Il est bien tems, Madame, que je vous remercie de tout ce que votre lettre renferme d'obligeant par raport à l'objet de ma curiosité et à mes ouvrages ; je vous assure que je joindrai votre sufrage à celuy dont je m'honore le plus. Vous vous exprimés avec touttes les grâces d'une femme et tout le goût d'un homme de lettre.

Je pense comme vous sur l'*Arcadie*, c'est l'ouvrage que j'aimerais le mieux avoir fini, c'est pour cela que j'ai cherché et que je cherche encore quelque chaumière éloignée du bruit des villes ; tantost c'est la fortune, tantost ce sont mes affaires qui m'en ôtent les moyens ou l'occasion. Actuellement je m'occupe du soin de faire imprimer ma *chaumière indienne* in-12 avec un préambule pour servir de suitte à mes *études de la nature* ; j'ai aussi sur le métier un ouvrage sur un sujet très important, l'éducation nationalisée ; tout cela demande des loisirs, du repos, une santé et un bonheur que je n'ai pas... Je m'attache à cet ouvrage comme à un devoir envers la patrie. Je m'occuperais de l'*Arcadie* si je pouvais me livrer à mon plaisir. Vous me demandés pourquoi il a été peu gouté c'est qu'on ne fait pas ici autant de cas de l'érudition ancienne que chez les étrangers. Dailleurs le *livre des Gaules* renferme une critique de nos différens ordres qui influoient beaucoup sur nos opinions littéraires avant la révolution. Voila je

pense pourquoi il a été moins lu que *Paul et Virginie* et qu'*Anacharsis*. Si je pouvois achever le second livre, il me concilieroit tous mes lecteurs ; mais comme je les pèse et que je ne les comte pas je mettrai votre suffrage avec celui de quelques Anglais d'un rare méritte qui ont paru affectionner particulièrement cet ouvrage.

C'est bien assés parler de moi à une personne faitte bien mieux que moi pour intéresser par les qualités de son cœur et de son esprit. Recevés donc mes remerciements quoi qu'écrits bien à la hâte.

On m'a adressé beaucoup de lettres où il y avoit des complimens, de l'admiration, de l'enthousiasme mais la votre est une de celles qui mont le plus touchée parce que j'ai cru y trouver de l'amitié.

C'est dans ce sentiment que j'ai l'honneur d'être Madame

Votre très humble
et très obéissant serviteur
DE SAINT PIERRE.

à Paris ce 7 octobre 1791.

Un peu de dépit, une indifférence jouée, un gros amour-propre d'auteur assez impudiquement étalé, voilà le fond de cette troisième missive. Elle montre pourtant que Bernardin n'a point renoncé à son « aimable Rosalie » et, bien qu'il soit dans l'habitude de *peser* les lettres qu'il reçoit, non de les compter, celles de Mlle de Constant l'occupent, on le voit, plus qu'il ne lui plaît à dire. Il est toujours intrigué par cette dame voilée dont il ne connaît que « la force sentimentale », car il ne s'est « point fait d'idée de la force phisique, attendu que personne ne lui en a fait la peinture ». Ce qui revient à dire : envoyez-moi donc son portrait.

Quant à Rosalie, cette lettre l'inquiète. Elle note dans ses souvenirs :

Il est froissé, c'est évident, du mystère dans lequel je m'enveloppe, mais il fait allusion à ses regrets avec tant de délicatesse ! Comment lui tiendrai-je rigueur ?

Incontinent elle récrit, et voici la réplique, qu'elle n'eut pas à attendre bien longtemps :

Je ne vous ai point répondu, aimable Rozalie, parce que depuis douze jours je suis malade. Je me porte un peu mieux. Mme W. s'est conduite bien noblement, je lui dois des remerciements que je n'ai pas le tems de faire à présent. Vous m'avés fait de la peine et vous m'en faites encore. Vous vous repentés de m'avoir écrit. Votre première lettre avoit ouvert mon cœur, la 2e le referme, la 3e le dispose a se rouvrir. Trop sensible Rosalie, ma principale peine est de vous en avoir causé. Vous insistés sur la nécessité de bruler vos lettres, je le ferai si vous me le demandés encore une fois, mais si vous êtes touchée des démarches que j'ai faitte vous ne m'en parlerés plus. Comme auteur j'apartiens à tout le monde ; de plus, une relation avec un homme de mon âge et à cette distance ne peut vous faire aucun tort. Pour moi, je l'avoue, il m'est impossible d'aimer un être idéal. Vous me faittes entendre que vous n'êtes pas jolie, mais vous pouvés me dire si vous êtes grande ou petite, blonde ou brune, grasse ou maigre, jeune ou âgée. Si vous me regardés comme votre ami, cette peinture ne vous coutera rien ; je ne vous demande que votre buste.

Pas une des dames et des demoiselles inconnues qui m'ont écrit ne ma refusé le sien, il y en a même qui se sont peintes de la tête aux pieds, mais avec des draperies. C'est en cela qu'elles m'ont trompé. Donnés moi donc cette marque deconfiance comme à un ami qui s'honore intérieurement de vous avoir pour son élève. Les charmes de votre esprit vous dédomagent de ceux du corps si vous en manqués. Faites donc cet effort sur vous même.

Vous navez point, dittes vous, demandé d'informations sur moi, mais il vous est facile d'en prendre et vous me les avez interdites par raport à vous. Je ne veux parler de vous qu'à vous même. Je désirerois aussi savoir quels sont les endroits de mes études qui vous ont le plus intéressé. Ne réglés point vos lettres sur les miennes. Les votres sònt trop courtes, le papier en est trop petit. Parlés moi comme à votre ami. Puisque nos ames se sont touchées, elles doivent se communiquer ; peut être contribueroi-je à adoucir vos peines, si vous en avés dans votre heureux séjour dont la revolution peut être s'aproche. Nos troubles s'apaisent, la constitution s'affermit. Je m'occupe du soin d'ajouté quelques vœux à ceux d'un solitaire. Mes travaux ont été suspendus par mes indispositions, quand le corps soufre l'esprit soufre aussi. Aidés à le dissiper, sensible Rosalie, par les nou-

veaux témoignages de votre amitiés. Entrés aussi dans quelques détails sur votre manière de vivre. Batissés une Suisse dans mon esprit afin que je puisse m'y reposer lorsque je serait fatigué des affaires et du monde. Là je ferai société avec vous.

Vous avés fait, dittes vous, des vœux pour mon bonheur ; je voudrois de tout mon cœur concourir au votre. Il dépend pour tous les êtres sensibles de savoir régler son imagination. La votre est trop mobile ; elle passe aisément d'une extrémité à l'autre. Vous ne m'avez point fait de peines, que vous n'eussiés adoucies. Puisse mon amitié vous consoler de celles que je vous ai causées par le désir même que j'ai témoigné de me lier avec vous. Adieu mon aimable Rosalie, je vous embrasse comme votre ami, ne le voulez vous pas bien ! Au moins dittes moi que vous me pardonnés le mal que je vous ai fait.

Paris ce 31 octobre 1791.

Ce sont bien toujours les mêmes questions qui reviennent, et l'homme qui reçoit quatre ou cinq mille lettres a le talent de s'accrocher à la plus chimérique. Mais c'est qu'il y sentait, justement, un trouble, une hésitation dont il pensait tirer parti. Une âme rêveuse et désenchantée serait plus volontiers docile aux caprices de sa fantaisie, et il se doutait bien, au surplus, que l'étrangère inconnue possédait mieux que le petit confortable qu'elle laissait entrevoir. S'il y avait la fortune dans cette aventure, pourquoi n'y trouverait-il pas aussi la beauté, la jeunesse? Pourquoi donc ne pas dire si elle est « grande ou petite, blonde ou brune, grasse ou maigre, jeune ou âgée ? »... « Je ne vous demande que votre buste. Pas une de ces dames et demoiselles inconnues ne m'a refusé le sien. » On croirait lire une correspondance commencée à la quatrième page d'un journal et poursuivie par saccades dans l'espoir des plus troubles sensualités. Voyez donc Paul et Virginie, qui, en toute innocence, se baignaient ensemble dans une même fontaine. Pourquoi n'en pas faire de même ? Où est le mal ? Parmi ses dames correspondantes « il y en a même qui se sont peintes de la tête aux pieds, mais avec des draperies. *C'est en cela qu'elles m'ont trompé* ». Comme on

sent bien que c'est là qu'il en veut venir ! Plus de voiles. Cette imagination pervertie suppute déjà les caresses de cette « élève » lointaine dont il « s'honore » d'être le maître. Ce n'est plus de l'impuissance d'aimer, qui est encore une forme mâle de la pensée de l'homme ; mais une impuissance de sentir quoi que ce soit d'autre que l'imaginaire, une aversion pour le réel, l'incompréhension du vrai, dont il ne peut rien tirer pour la confection de ses sucreries.

Cependant, Mlle de Constant s'exécute. C'est la défaite bravement acceptée, puisque la pauvre fille se doute bien que le roman va s'arrêter court. « Vous voulez mon portrait ? Ma franchise ira jusqu'à me peindre bossue et pauvre... » Et, du coup, le style de Bernardin le trahit :

Paris, ce 19 novembre 1791.

Votre longue lettre, aimable Rozalie, m'a fait le plus grand plaisir, je l'ai reçue au milieu d'une convalescence qui n'est pas parfaite. J'ai eu des coliques auxquelles je ne suis pas sujet. Ce qu'il y a de pis, c'est qu'il se joint à tous mes maux le mal des nerfs qui les empire et les surpasse. Si vous les voulés connaître en théorie, lisés le commencement de la 54e épitre de Sénèque à Ménélius, je sais bien le remède ainsi que Tissot, ce serait de jeter ma plume au feu, mais j'en ai besoin au moins pour vous écrire.

... Vous me questionnés sur mes goûts, ils sont un peu mélancoliques, la solitude, le voisinage des forêts, quelquefois les bords des rivières sont les lieux qui plaisent le plus à mon imagination...

Je relis quelques-unes des lettres qui m'ont fait le plus de plaisir, les vôtres sont du nombre ; j'en ai bien quatre mille et il y a je ne sais quelle vanité à les conserver, mais comme je ne les communique pas, je crois plutôt que c'est par un sentiment d'amitié que je les garde.

J'ai communiqué la première que vous m'avés adressée par ce qu'elle étoit anonyme, on l'a admirée, je me proposais un autre but, celui de vous découvrir et depuis que j'y ai réussi, personne au monde n'a vu aucune des autres ; j'effacerai votre nom ainsi que dans celle de Mme de W... afin que dans aucun cas vous ne soyés compromise. Etes-vous contente de ce sacrifice ?...

Je ne trouve point d'inconvénient que vous mettiés Monsieur votre père dans votre confidence ; un auteur appartient au public

comme son livre, vous avés pu m'écrire comme à un homme né en 1737 ; on écrit à un avocat, à un médecin, à un homme de lettres sans en être connu ; enfin à l'appui de vos raisons vous pourriez citer J.-J. qui avait une malle pleine de lettres, à la vérité il n'y répondoit pas.

Voilà, ma chère Rozalie, tout ce que je peux vous dire pour vous tranquiliser ; j'ajouterai que si un homme eut fait imprimer une lettre pareille à votre première je lui eusse écrit encore que j'eusse été fille. Après tout je ne scais si je ne préfèrerais pas la dernière ; il y a tant de délicatesse, de raison et de confiance que mon estime pour vous en est devenue parfaitte ; la première a tout l'éclat d'un bouquet de fleurs, mais la dernière est un rameau de fruits ; l'amie qui a fait votre portrait a beaucoup d'esprit, si comme elle le fait entendre vous avés des défauts dans votre taille, la nature vous en a bien dédommagée en comblant votre âme de mille charmes. Après tout il ne m'est pas possible de me former une idée de vous, votre peinture ne m'a montré que vos cheveux bruns, vos yeux bleus, ce qui va très bien, et votre nés avec vos dents ; tout cela ne fait point un ensemble, je serai bien curieux de voir comment vous vous y prendriés pour fàire mon portrait sans m'avoir vu, vous pouvés y donner carrière à votre imagination. Pour moi j'amuse quelquefois la mienne en pensant qu'il seroit possible que vous vinsiés chercher le repos en France et à Paris, après m'avoir invité à aller un jour chez vous ; la fortune se moque des vœux des hommes, peut être en feriés vous autant des *vœux d'un solitaire* si je pouvois vous les faire parvenir. Je suis fort occupé à les continuer ; le *traité d'éducation* auquel vous m'invités demande un loisir et un calme dont je ne peux jouir que dans quelque campagne ; il me faut surtout la santé, et la mienne, etc... Portés vous bien ma chère Rosalie, vous ne m'avés rien dit de l'état habituel de votre santé, puisse cette lettre, longue pour mes occupations mais trop courte pour vous exprimer les sentiments que vous m'avés inspirés, vous être aussi agréable que la vôtre me l'a été ; elle a adouci mes maux, je suis pénétré de la confiance que vous m'y témoignés, puisse la mienne vous être un sur garant de mon amitié et des vœux que je fais pour votre bonheur (1).

(1) Cette lettre appartenait à feue Mlle Rilliet, et se trouve aujourd'hui à la Bibl. de Genève, fonds Constant.

Il ne s'agit plus de baisers, on le voit, et Bernardin peut avouer carrément ses coliques. Rosalie, refroidie, rédige alors la fin de son roman de *Valérie et Théodore*, qui se dénoue par la mort de l'héroïne.

La douleur de Théodore intéressa, on s'empressa de le consoler ; on assure que ce ne fut pas difficile. Il ne remporta à Paris que le souvenir de ses succès et la certitude de son mérite.

Puis elle ajouta encore, dans ses *Cahiers verts :*

Ne cherchez jamais à voir de près l'auteur dont l'ouvrage vous enchante. Songez que c'est la meilleure partie de lui-même que vous connaissez...

Pourtant, Saint-Pierre ne rompit pas les relations. L'année suivante il reprend sa plume « surmenée ».

Des maux de tête habituels (1) et des éblouissements d'yeux qui me tourmentent depuis plusieurs mois m'ont engagé à aller passer quelques jours à la campagne pour me distraire un peu de mes travaux. La cause de mes maux, aimable Rozalie, vient de celle de vos plaisirs, de mes écrits. Je ne vous répéterai pas ce que je vous ai déjà dit sur le nombre de mes correspondancés qui se renouvellent sans cesse, mais j'ai entrepris des ouvrages que je voudrais terminer parce que je me figure qu'ils pourront influer sur la prospérité publique. C'est ce qui m'a engagé à faire imprimer au commencement de cette année une suitte des *vœux d'un solitaire*. Je m'occupe à finir un drame sur l'esclavage des noirs. On m'a nommé juré des deux cents et j'ai accepté cette charge pour témoigner mon respect pour les loix. Au milieu des maux particuliers et publics qui m'affectent j'avais besoin de distraction et la première de toutte seroit le repos. Dans cette surcharge d'écritures vous jugés combien il m'est difficile de soutenir mes correspondances, lorsque mes nerfs ne sont agacés que par le travail de ma tête et de mon cœur. J'aurois besoin d'un ami qui fît tous les fraîs du sentiment, mais où le trouver ? Tout le monde me demande des consolations lorsque j'en ai un si grand besoin moi-même. Il n'y a que l'intimité qui devine nos besoins et qui les remplisse. Je reçois avec un grand plaisir les lettres qu'on m'adresse quand elles sont écrittes avec l'âme, mais je

(1) Sauf cinq phrases, inédite.

m'afflige ensuitte lorsque je pense que de petittes lettres exigent souvent de grandes réponses.

Telle est, Rozalie, mon apologie pour le silence long et involontaire que j'ai gardé à votre égard. Si quelque plaisir peut adoucir mes peines phisiques et morales, c'est sans doute celui de recevoir de vos nouvelles, et d'aprendre que vous jouissés au milieu de vos belles solitudes du bonheur d'aimer et d'être aimée. J'espère que vous y joindrés quelque tableau du printems qui cependant ne doit pas être fort chaud dans le voisinage de vos hautes montagnes dont l'atmosphère glacial doit produire les mêmes effets sur le rivage du lac que les glaces du nord sur ceux de la mer Atlantique. Je suis ici dans un petit vallon, à 7 lieues de Paris, sur le bord de la jolie rivière d'Estampes; plust a Dieu que j'y eus une petite chaumière, mais les terres sont aujourd'hui hors de prix ; il ne me reste d'autre solitude que celle qui est à la disposition de tous les hommes et qui est la plus aimée de toutes, celle de rentrer dans son propre cœur. Heureux celui qui peut y admettre un ami éprouvé par l'adversité ; plus heureux celui qui peut comme le bon paria s'y associer une compagne, mais l'amour ne peut naître que par la vue et la fréquentation. Pour moi, réduit à vous aimer comme la divinité, par les yeux de la foi, je vous serai toujours attaché comme à elle, par vos ouvrages, c'est à dire par vos lettres dont les sentiments sont des résultats des loix éternelles que la nature a imprimées dans les âmes qui ne sont point dépravées par la société.

Agréés mes vœux pour votre santé et pour le bonheur de tout ce qui vous environne, c'est à dire pour le vôtre. Votre constant ami, DE SAINT PIERRE.

à Essone ce 6 may 1792.

adresse :

A Mademoiselle
Mademoiselle Rosalie Constant
chez Mr son père
à Lauzanne.

La vanité de Saint-Pierre s'étale plus candidement que jamais et le jette dans un style et une syntaxe dont il est inutile de souligner les défaillances. Mlle de Constant n'importe plus que bien peu, d'ailleurs, puisqu'il est main-

tenant en coquetterie avec la jeune et jolie fille de son éditeur, qu'il épousera l'année d'après. Mais la « sensible Rosalie » a plus de peine à oublier son voyage sentimental et, dans le calme de son jardin lausannois, elle a brodé un portefeuille pour le grand ami, un bouquet de roses au milieu des épines. Elle y avait même placé sa silhouette. Voici la petite lettre qui accompagnait l'envoi :

Depuis longtemps ce portefeuille est achevé. Je ne savais comment vous l'envoyer, ni s'il fallait l'envoyer ; au milieu de tant d'orages, la voix de l'amitié peut-elle être entendue; mais aussi pourquoi garderai-je ce qui est à vous ; j'aime autant que ce portefeuille courre les hasards du voyage que d'être là inutile. L'idée que s'il parvient vous aurez quelque chose de moi, que peut-être vous y renfermerez quelques feuilles de vos écrits m'est agréable. Mais où êtes-vous, que faites-vous ? Votre santé, votre tranquilité, votre bonheur sont toujours les objets de mes vœux.

Le 20 janvier, 1793 (1). R.

Evidemment Rosalie ne savait rien des fiançailles de Saint-Pierre. Et il se garde de lui en rien dire dans sa réponse :

J'ai reçu, sensible amie, une lettre de vous il y a environ un mois et depuis huit jours le charmant porte feuille qu'elle m'annoncoit. C'est un bouquet de roses au milieu des épines. Rien n'est plus galant ; ce sont les fleurs favorites de Jean Jaques, les miennes, et sans doute les votres. Vous jugés bien que ce qui m'a le plus interessé est votre silhouette et son entourage, quoique ce ne soit que votre ombre on y démêle aisément les grâces et la sensibilité de votre âme. Je ferai relier ce portefeuille et j'y met'rai avec vos lettres celles de mes amis qui m'ont le plus interessé. Je voudrais bien, en reconnaissance, vous envoyer un exemplaire de mes *études* mais je n'en ai point l'occasion; indiqués m'en une et je la saisirai. Il parait par la suscription de vos lettres que vous n'êtes pas instruite de la révolution arrivée dans ma fortune. Dans le courant de juillet on m'a offert la place d'intendant du jardin national des plantes, et quoique

(1) Bibl. du Havre. Dossier n° 144, folio 12, des papiers Bernardin de Saint-Pierre.

fort incertaine après deux jours de délibération, je l'ai accepté. Elle a redoublé mes correspondances et écritures au point que je n'y peux suffire, malgré un grand travail, mais je le suporte dans l'espérance que l'intendance me donnera de quoi acquérir une chaumière. Pour remplir cet ancien désir j'ai acheté à 7 lieues de Paris, sur les bords de la rivière d'Estampes, dans un petit vallon, une île de deux arpents vingt cinq perches, que je suis occupé à planté et à bâtir. C'est là ou j'espère préparer un asile à ma vieillesse qui s'avance. Heureux qui vit loin des hommes; pour les aimer il faut s'en éloigner. J'ai toujours pensé ainsi dans les temps les plus calmes, mais maintenant que toutes les passions fermentent, comment trouver dans son propre cœur les sentiments de paix et de félicité dont la société a besoin; loin de pouvoir étendre ses affections on est contreint de les resserer.

Cependant j'espère bien de la chose publique et je pense qu'il en est de la santé de l'état comme de celui du corps humain qui se rétablit après de grandes crises par le simple effet d'un régime tranquile. Quoi qu'il arrive, ma plus douce pensée est d'imaginer que dans ma solitude je pourai concourir au bonheur de la postérité en m'occupant particulièrement d'une éducation nationale. Je sens qu'il manque à mon expérience celle d'un père, mais ne pourrai-je donc pas jouir moi-même de ce bonheur ? Peut-être que des relations intimes et anciennes que j'ai formées dans mon voisinage pourront m'y conduire. Si je l'obtiens, il ne manquera à ma félicité que d'avoir des amis et des voisins qui vous ressemblent. En attendant faisons-nous dans notre propre cœur des Alpes où nous puissions trouver des asiles au milieu des plus grands orages. La vie n'est qu'un moment de ce grand jour éternel dont le temps nous envelope. Puissiés-vous cependant goûter dans votre heureuse retraite toute la félicité du bonheur domestique. Recevés les vœux sincères de la part de votre ami pour la vie.

DE SAINT-PIERRE.

Paris ce 27 mars 1793 l'an 2e de la république (1).

Adresse :

A Mademoiselle
Mademoiselle Rosalie Constant
Chez Mr Constant
à Lauzanne.

(1) Inédite, sauf trois phrases, citées par Mlle L. Achard.

Comme on voit, la « révolution dans sa fortune » ce n'est point Félicité Didot, mais sa place « d'intendant du jardin national des plantes ». Une allusion vague à « l'expérience d'un père » qui lui manque, à des relations « intimes et anciennes » qui pourraient la lui donner, et, pour clore, l'habituelle et pompeuse phraséologie qui lui est chère, tel est l'épilogue de cette fugitive et peu compromettante intrigue.

Mlle de Constant alla chercher son *cahier vert* et y écrivit :

Le 2 mars 1791, écrit pour la première fois à S. P. Mouvement irréfléchi de tristesse et d'enthousiasme. Le 27 mars 1793, écrit pour la dernière fois. C'est une affaire finie. Adieu espérance, chimère flatteuse de liaison, de sympathie ; c'est une fleur séchée qui ne peut se ranimer ni produire aucun fruit, mais dont le parfum est encore agréable.

Mais elle ne garde pas d'amertume. Neuf ans plus tard, en 1802, relisant les *Etudes de la Nature*, elle notait encore :

Non ! Saint Pierre, je ne me repens pas de vous avoir aimé, quoique j'en aye bien souffert. Je jouis aujourd'hui de vous savoir heureux.

C'est l'aveu d'une blessure assez sérieuse, et plus profonde qu'on aurait pu le croire.

Mlle de Constant avait alors quarante-quatre ans, et continuait une vie paisible et occupée à Lausanne. Près de dix ans après, en 1811, elle reçut une dernière lettre de Saint-Pierre et un bel exemplaire de *Paul et Virginie*. Cette lettre ne s'est malheureusement pas retrouvée, mais Bernardin n'a point égaré celle qu'il reçut en remercîment.

Chaumière, près Lausanne, le 12 juillet 1811.

Avec quel étonnement et quel plaisir j'ai reçu le beau présent de M. de Saint-Pierre que sa lettre avait devancée de quelques jours. Cette ancienne amitié si courte et presque fantastique n'est donc pas perdue ni oubliée tout-à-fait, voilà ce que j'ai senti d'abord et le plus vivement avant même d'ouvrir le paquet ; le plaisir d'avoir de vos nouvelles et le désir de savoir ce qui pouvait vous intéresser est venu ensuite. C'est avec ce sentiment que j'ai lu le préambule de *Paul et Virginie*. La manière toujours

aimable dont vous parlez des femmes, après avoir été marié deux fois (1) me prouve que vous avez été heureux, que vous l'êtes encore. Il faudrait à une ancienne amie encore plus de détails sur vos enfans. Il m'est doux de penser que Paul et Virginie sont autour de vous travaillant à ressembler à leurs aînés, aux modèles charmans que vous leur avez donnés.

Inspiré par Rousseau, vous êtes le premier qui de nos jours avez redonné du charme aux pensées religieuses et à l'observation de la nature... Vous avez peu écrit depuis la dernière fois que j'ai eu de vos nouvelles, j'ai toujours cherché à lire ce qui paraissait de vous ; il y a un voyage en Silésie que je n'ai pas encore pu me procurer, mais je vous ai retrouvé dans vos discours à l'Institut, prononcés il y a quelques années ; j'en ai extrait des pensées consolantes sur ce que la vie a de passager et par conséquent de peu important. J'ai eu souvent besoin de saisir cette main que vous tendez à vos semblables avec tant de sensibilité, cependant j'aurais tort de me plaindre de mon sort. Depuis la mort de mon père, je suis restée avec mon excellente tante dans une agréable retraite près des amis que j'aime. L'occupation de peindre toutes les plantes de la Suisse en écrivant à côté leur histoire et toutes les observations que je puis rassembler m'intéresse toujours davantage et ma vie ne suffira pas à la terminer, mais c'est sans aucun désir de publicité (2). J'ai tous les droits possibles à la douce obscurité que j'aime et dont tout ce qui pourrait me tirer me serait douloureux.

Ce portefeuille que vous voulez bien conserver est mal peint, j'ai honte en me le rappelant. Je commençais seulement alors à peindre les fleurs et j'avais toute la confiance de ceux qui ne savent rien. Celles que je place ici et que je viens de cueillir pour vous ne valent guère mieux. J'aurais voulu y joindre quelque papillon, mais il pleut sans cesse, je ne puis en chercher et je ne veux pas renvoyer l'expression de ma reconnaissance et du plaisir que m'a fait le beau livre. Je dois bientôt aller passer quelques jours avec Mme de Montolieu, je le lui porterai, nous le lirons ensemble, nous admirerons ces beaux dessins qui ajoutent à l'illusion et au charme du récit.

Adieu, M. de Saint-Pierre, votre souvenir a embelli ma retraite ; il me serait doux d'y recevoir quelquefois de vos nouvelles

(1) En secondes noces avec Mlle de Pelleporc, une jeune pensionnaire !
(2) Rosalie de Constant a laissé en effet un herbier fort curieux, actuellement à Lausanne.

par la poste, adressées tout simplement à Lausanne; elles me parviendront plus sûrement.

§

Ces deux correspondants, qui ne s'étaient jamais vus, s'écrivaient pour la dernière fois. Bernardin de Saint-Pierre mourut à trois ans de là (1814), et nous n'en trouvons aucune mention dans les *Cahiers verts* de Rosalie. D'ailleurs, n'était-elle pas entrée dans la vieillesse, qui fut sereine et peut-être le meilleur de la pauvre vie ?

Je n'ai jamais été plus tranquille intérieurement qu'à présent, et c'est le bonheur de mon âge (1826).

Elle avait 65 ans.

Cette même année, elle reçut M. et Mme de Chateaubriand, que Mme de Duras lui avait recommandés. C'est un des derniers événements de son existence.

12 mai (1). — Avant-hier, je m'habillais vers quatre heures pour faire quelques visites, lorsqu'on me dit : « M. de Chateaubriand est là, qui demande Mademoiselle. » Tu vois mon trouble, ma surprise, je ne pouvais plus trouver mes vêtements ni les mettre où il fallait. Enfin j'ouvre ma porte, et je vois un petit homme à cheveux grisonnans et hérissés, un long visage brun, de grands traits, une belle physionomie sombre mais qui s'égaie par le sourire, et de belles dents. Notre abord fut animé et empressé au nom de notre amie et au sien. Il avait laissé sa femme au *Faucon* où il l'avait mise au lit. Je fis chercher Laure et ceux qui pouvaient nous aider. Elle s'empressa de lui être utile, de le mener voir des appartemens... Mme de Chateaubriand vint hier, c'est une ombre, une vapeur. Un peu courbée de faiblesse, pâle, blanche, de petits traits réguliers, quelque chose de très doux...

Mlle de Constant vécut huit ans encore. Mais ce n'est plus qu'une très vieille demoiselle fort infirme. Son frère la recueillit chez lui, à Genève, où elle mourut le 27 novembre 1834, sans que personne, dans sa famille, se soit jamais douté que l'antique tante Rosalie elle-même avait eu, tout comme une autre, son rêve d'amour.

GUY DE POURTALÈS.

(1) A son frère Charles.

POUR UNE RENAISSANCE DU THÉATRE

Pendant cinq années, je n'ai assisté à d'autres divertissements scéniques qu'aux humbles fêtes organisées par des troupiers dans les granges et les hôpitaux. Ce temps révolu, je suis revenu dans la grande ville où, chaque soir, cinquante théâtres allument leurs chandelles. Depuis ce retour, des mois, des saisons ont passé ; j'ai retrouvé mon foyer, mes livres, plusieurs de mes amis ; j'ai retrouvé bien des choses chères et que la tourmente n'avait pas trop défigurées. J'ai retrouvé certains sourires au fond des cadres et l'atmosphère religieuse du concert dominical ; j'ai même pu croire que je n'avais pas trop vieilli. Enfin je suis retourné au théâtre ; mais, chaque fois, je dois l'avouer, j'ai ressenti une grande impression de malaise, d'inquiétude et d'ennui.

Est-ce à dire que le théâtre, avant la guerre, nous prodiguait des joies authentiques, des satisfactions réelles ? Hélas non ! Depuis bien des années, le désarroi, l'incohérence, la médiocrité s'accentuaient progressivement et le théâtre, en 1914, ne donnait guère, d'une façon générale, que de minces contentements au public qui a le respect des maîtres, le souci de l'art et le goût de la perfection. Néanmoins, pendant la période qui a précédé la guerre, il s'était fait à Paris des recherches curieuses, généreuses, hardies. Il y avait eu même un beau départ... La guerre a mis brutalement fin à toutes ces choses et, le bouleversement des valeurs morales et matérielles aidant, la crise du théâtre s'est aggravée, précipitée et résolue dans le marasme.

« Ce n'est pas, écrivait dans le *Mercure de France*, l'année dernière, Jules Romains, ce n'est pas se complaire dans

le plus creux des lieux communs, ni céder à sa mauvaise humeur que de parler de décadence. » Certes, je répugne au rôle de mécontent. J'ai horreur des professionnels de l'indignation et je n'entends jouer ni les Jérémie ni les Cassandre. Après mes déceptions du printemps dernier, j'ai décidé de n'aller plus au théâtre. Je me suis résigné à ne plus guère donner aux affaires de la scène que ce genre d'attention que j'accorde, par exemple, aux épreuves cyclistes ou aux maisons de danse. Je ne vais jamais aux courses et n'assiste jamais aux combats de boxe ; j'ai résolu pareillement de ne plus fréquenter les salles de spectacles. Le théâtre ne me satisfait pas, je n'y vais plus et tout est dit.

Pourtant, je dois le reconnaître, ce détachement ne s'est pas fait sans peine : il se mêle quelque amertume à mon sentiment de désaffection. Je sens, par surcroît, que des milliers et des milliers de personnes partagent ma façon de voir, mon indifférence et ma déconvenue. Des milliers de personnes, j'en suis sûr, ne renoncent pas sans regret et sans colère à un plaisir spirituel d'une si haute valeur.

Beaucoup d'écrivains ont analysé, recherché les causes de la déchéance du théâtre moderne. L'article de Jules Romains, que je viens de citer, me paraît un des meilleurs parmi ceux qu'on a publiés sur la question. Je ne partage pourtant pas en tous points le pessimisme de Jules Romains. Malgré l'émiettement de l'élite et la fragmentation du public capable de s'intéresser à une tentative de grand art dramatique, je crois à l'existence de ce public, je crois à la possibilité de regrouper, de recréer ce public.

J'ai assisté, il y a vingt ans, à une audition de la *Damnation de Faust*, au Châtelet : on pouvait compter une vingtaine de personnes éparpillées dans toute la moitié supérieure de l'immense salle. Je suis retourné au Chatelet dimanche dernier ; j'ai trouvé la même salle turgescente, congestionnée, encombrée d'une foule épaisse et recueillie ; cependant trois ou quatre grands concerts se donnaient à la même heure dans Paris. Je crois que l'on peut faire, pour

le théâtre, ce que l'on a fait pour la musique et que, malgré le cinéma, une grande ville est toujours capable de cristalliser un grand public intelligent et passionné. Un tel public existe pour le livre ; la question est de l'habituer à venir au spectacle et de lui assurer une nourriture convenable. Je ne flatte pas l'auditoire en affirmant qu'il existe, qu'il est nombreux et qu'il est digne de ce qu'on fera pour lui.

Je me garderais bien, d'autre part, d'attribuer la misère de la scène à l'insuffisance, à l'indigence créatrice de l'esprit français, pour ne parler que de notre pays. Terre féconde des vins subtils, des métiers de luxe et des œuvres d'art, la France n'est pas épuisée ; l'horrible sacrifice qu'elle vient de consentir n'a pas tari la source de ses vertus. En philosophie, en musique, en sculpture, en peinture, la France gardait, à la veille de la guerre, un rôle de coryphée entre les nations. Pourquoi ne pourrait-elle, si riche par ailleurs de tant d'artistes, donner au monde une forte génération d'écrivains dramatiques ? Le génie français ne cesse d'inspirer poètes et romanciers ; je ne peux pas croire qu'il soit à jamais découragé par la scène. Alors, quoi ? Alors, d'où vient le mal ?

Il vient du théâtre même, c'est-à-dire de l'organisme pour lequel les poètes travaillent et autour duquel le public se groupe. Notre époque ne manque ni de bonne volonté, ni de curiosité, ni de passion, ni de talent : elle manque d'un *instrument de travail*, elle manque du théâtre susceptible d'être le lieu d'une renaissance dramatique.

Entre les établissements commerciaux affectés à l'industrie du spectacle et les tréteaux précaires sur lesquels se produit ce qu'on appelle le « théâtre d'avant-garde », il n'y a rien. Tout est à construire, tout est à faire ; la place est libre pour un théâtre véritable.

§

Eh bien, ce théâtre va vivre, ou plutôt va revivre. Je

l'ai dit, il y eut un beau départ en 1913-14, avant la guerre. Tous ceux qui suivent avec intérêt, avec inquiétude les tentatives scéniques purent croire, alors, qu'enfin « leur théâtre » était créé. Tous ceux qui fréquentèrent le *Théâtre du Vieux-Colombier*, pendant l'unique saison de son existence parisienne, se sentirent si naturellement « chez eux » qu'ils eurent l'impression que le problème avait enfin reçu solution. Et quelle heureuse, quelle aimable solution ! En un an, Jacques Copeau semblait avoir atteint son but. Il avait réuni une compagnie de comédiens, une compagnie selon son vœu, selon son cœur. Travailleurs, respectueux de l'art et des maîtres, modestes, dévoués, pas cabotins, les acteurs de Copeau étaient les parties d'un tout ; ils servaient une cause ; ils confondaient, dans un accord enthousiaste, leur intérêt personnel avec l'intérêt de l'entreprise, c'est-à-dire avec l'intérêt même de l'art dramatique. Copeau avait emmené ses comédiens dans une solitude agreste et, là, on avait travaillé, on avait préparé non seulement la saison, mais l'avenir. J'ai raconté tout cela aux lecteurs du *Mercure de France* en 1913. Puis la petite salle de la rue du Vieux-Colombier s'était ouverte et le grand effort avait commencé. Dieu, le bel et joyeux effort et comme tous ceux qui ont approché, à cette époque, les tréteaux du Vieux-Colombier en garderont un joli souvenir ! Le public, d'abord étonné, avait été mis en confiance puis en joie, et, comme couronnement de cette première année, un véritable triomphe avait salué le spectacle de clôture, cette extraordinaire *Nuit des Rois* qui fit traverser la Seine à tout le Paris mondain et paresseux de la rive droite.

Mais vint la guerre, et le théâtre du Vieux-Colombier fut d'abord submergé par la tempête. Ceux qui l'avaient suivi, aimé, aidé y pensaient pendant les heures sinistres comme au dernier sourire de la paix, comme au dernier souvenir harmonieux d'un autre temps. Trois années passèrent et le Théâtre du Vieux-Colombier reprit souffle, mais pour une

mission lointaine. Pendant deux saisons, il fut chargé de représenter en Amérique ce que l'esprit français a de meilleur et de plus sain.

Le petit théâtre a profité de toutes ses expériences et durement travaillé dans l'exil. Il revient parmi nous ; il s'apprête à reprendre la tâche interrompue. L'homme qui le dirige est plus riche que jamais d'idées et de courage. Une élite ardente l'attend et lui fait confiance. Que pouvons-nous, que devons-nous espérer de lui ?

§

Jules Romains, dans son étude de l'an passé, disait excellemment : « Tant que nos différents arts seront en proie à l'individualisme actuel, tant que l'artiste restera ce qu'il est aujourd'hui : ou un autodidacte ou l'élève ennuyé d'un enseignement décrépit, tant qu'il n'y aura pas des *écoles* dignes de ce nom, la sérénité technique, qui est le signe des époques glorieuses, n'arrivera pas à s'établir. »

Si le Théâtre du Vieux-Colombier remplit sa destinée, il doit devenir une école d'art dramatique.

Le foisonnement des groupes littéraires et des mots en « isme » qui les signalent au public a fait perdre au mot école tout sens et toute portée.

L'école est le lieu, moral ou matériel, où l'on apprend quelque chose. L'école d'art dramatique sera donc le théâtre sur lequel auteurs et comédiens s'exerceront dans la pratique de leur art.

Il faut reconnaître que rien de tel n'existe actuellement. Les scènes modernes font figure d'établissements commerciaux dans lesquels l'art est parfois admis ou toléré ; mais nul théâtre n'a pour but certain, indiscutable la gloire de l'art dramatique. Les maisons fondées et patronnées par l'Etat en vue de conserver les traditions théâtrales et de servir de refuge aux chefs-d'œuvre semblent, comme les autres, dominées par des problèmes financiers et sont visiblement incommodées par le patrimoine dont elles ont charge.

Elles assument beaucoup trop de soucis étrangers à l'art même et montrent trop d'inconstance et d'incertitude dans leurs recherches pour contribuer, ne serait-ce que dans une faible mesure, à une renaissance théâtrale ou à une saine exploitation des ressources classiques.

Ajoutons tout de suite que le mot école ne doit pas prêter à une interprétation fâcheuse ; le public et la critique pourraient dire : nous allons au théâtre pour assister non à des essais, à des expériences, mais bien à des réalisations aussi définitives que possible. D'accord ! il ne s'agit pas, sous prétexte d'école, de faire seulement preuve de bonnes intentions ou de multiplier des tentatives aventureuses. Il s'agit de mettre les artistes qui travaillent pour la scène à même de perfectionner sans cesse leur technique, de vivre dans une atmosphère chaude et pure, où les facultés créatrices aient toutes les chances de s'éprouver, de se corriger, de se développer, de s'enrichir. Il n'y a pas d'art dramatique sans théâtre : le poète travaille pour la scène et la scène travaille pour le poète. Aux suggestions du poète la scène répond par d'autres suggestions.

Plusieurs générations de musiciens ont été nécessaires pour mettre au point cet instrument admirable qu'est le violon ; le violon, depuis, n'a cessé de faire travailler les musiciens : ils ont écrit pour lui. La fonction crée l'organe et l'organe discipline et recrée sans cesse la fonction. Un théâtre, nous l'avons dit, est un instrument de travail ; à ce titre, il apparaît riche de possibilités qui doivent guider, inspirer, susciter l'écrivain.

Un théâtre véritablement digne des plus nobles traditions dramatiques devrait grouper autour de lui une clientèle d'écrivains qui écriraient pour ce théâtre.

Un de mes amis me disait : « Antoine a reçu et joué ma première pièce. Dans les années qui ont suivi j'ai, fort de cette première expérience, beaucoup travaillé et écrit quatre autres pièces. » Ce n'est là qu'un petit fait. Mais ce serait bien autre chose qu'un simple fait d'encouragement,

si plusieurs auteurs animés par la même foi, unis dans le même culte, éperonnés d'émulation, se mettaient à travailler dans une même maison, avec l'unique souci de bien servir la cause de l'art dramatique, de tirer mutuellement parti de toutes leurs recherches, de diriger leurs efforts dans un sens défini, de profiter d'un enseignement quotidien. On verrait alors se dessiner des schémas dramatiques neufs ; des types, des personnages prendraient forme, visage et voix ; une tentative, ébauchée par l'un, serait poursuivie par un autre et menée à bien par un troisième. Un esprit nouveau présiderait aux destinées de la scène : la grande école d'art dramatique serait créée.

Il faut qu'elle soit créée. Il faut que le Théâtre du Vieux-Colombier devienne cette école.

Il y a d'ailleurs d'illustres exemples. Le plus fameux est le théâtre du Globe autour duquel s'est groupée la plus admirable phalange de dramaturges et de comédiens qu'ait jamais connue l'Angleterre.

Pensez à cette glorieuse école et voyez comme nous sommes loin des recherches hasardeuses ou des cyniques combinaisons commerciales qui caractérisent l'époque moderne.

Bien entendu, il n'y a pas d'école sans maîtres. Le Théâtre du Vieux-Colombier va consacrer beaucoup de ses forces et de son temps à monter les œuvres des grands poètes qui demeurent les meilleurs guides et les plus sûrs modèles. C'est dans l'étude approfondie des textes classiques, c'est dans l'interprétation respectueuse et hardie des grandes œuvres qu'une école d'art dramatique prend conscience de ses moyens et de son but. C'est à fréquenter les maîtres que l'on éprouve la nécessité d'une grande tradition.

§

Dans une conférence qu'il fit récemment sur « la sincérité de la mise en scène », Jacques Copeau, avec abon-

dance d'exemples, montra qu'une conception étroite et servile de la tradition peut, pour l'art dramatique, être souvent embarrassante et parfois funeste.

La tradition n'est pas ce catéchisme de préjugés que les gens de théâtre se transmettent d'âge en âge; elle n'est pas davantage cette discipline rituelle et glacée que les régisseurs « conservent » et défigurent avec soin.

La tradition est tout entière dans l'intelligence des grands textes. La tradition est dans la connaissance intime, profonde du poète. C'est une chose qui doit sans cesse se renouveler, se rafraîchir, se vivifier au contact de la pensée originale.

Les spectateurs fidèles du Vieux-Colombier verront bien des choses — mouvements, attitudes, jeux, dispositifs scéniques — qui leur donneront une vive impression de nouveauté et d'authenticité. Chaque fois, ils sentiront qu'une tradition vient d'être retrouvée et la pensée du poète leur apparaîtra dans sa fraîcheur primitive, comme une toile encroûtée de crasse qu'un savant décapage déterge et restitue à la lumière.

Mais la tradition ne concerne pas seulement le passé. Il y a une tradition du présent même, je veux dire une tradition de l'époque moderne et des créateurs modernes. C'est le rôle d'une véritable école d'art dramatique de créer des *traditions actuelles*, c'est-à-dire de ne pas travailler par boutades, au hasard, au petit bonheur, mais de faire état de toutes ses acquisitions, d'additionner ses trouvailles, de collectionner et d'amplifier ses découvertes, de donner à tout ce qui est bon et viable une sanction et une suite, de faire que chacun soit, à soi-même, son maître et son modèle. Verlaine a délicieusement et malicieusement résumé cette méthode en deux vers qu'il faut citer :

> Et si personne m'aime ou me suit, allons seul
> Mais traditionnel et soyons notre aïeul.

C'est bien ainsi que le Théâtre du Vieux-Colombier entend demander aux maîtres de belles traditions, que l'inspi-

ration moderne doit renouveler, étendre, orner, au gré des rayons et des souffles.

§

Une entreprise comme un théâtre demande un grand concours d'intelligences, de volontés, de forces morales et matérielles. Pour durer, pour triompher elle a surtout besoin d'une âme, d'un homme !

Depuis que Copeau est revenu d'Amérique, je me suis longuement, et à plusieurs reprises, entretenu avec lui. Ma certitude est profonde : si cet homme est secondé, il exercera une grande, une heureuse et décisive influence sur le théâtre. On ne bouleverse pas le théâtre en six mois. Il faut faire crédit à Jacques Copeau. Il a, de son sujet, une intelligence trop sûre et trop éprouvée pour s'épuiser, se perdre en tâtonnements. Il ira très vite et très droit à son but s'il rencontre le minimum de bienveillance et d'attention. Patientons et ne désespérons pas trop ni de notre pays, ni de notre époque. Jacques Copeau me semble avoir abordé avec ampleur et minutie presque tous les problèmes essentiels de la scène ; il les a déjà presque tous résolus dans la pratique. Outre les idées directrices qui tendent à faire du Vieux-Colombier une large et vivante école d'art dramatique, Jacques Copeau a, dans la composition de sa compagnie, dans ses relations avec son public, dans le choix de son personnel, apporté toutes sortes de méthodes nouvelles et audacieuses qui sont pour nous séduire. Enfin, bien persuadé qu'on ne transforme pas l'art dramatique en changeant le décorateur ou l'accessoiriste, il a résolu cette question de la mise en scène matérielle, — cette question sur laquelle, depuis bien des années, les hommes de théâtre s'excitent en vain, — en renvoyant au magasin tout l'attirail du carton-pâte et de la toile peinte et en laissant le plateau aussi libre et aussi vide que possible. Comme il faudrait, pour parler convenablement de cette question, écrire un autre article et aborder maints problèmes techniques,

je préfère laisser la curiosité du public en suspens jusqu'à l'heure où se lèvera le rideau.

Des hommes, justement agités par tous les graves soucis que l'époque moderne charrie comme un fleuve irrité, ont pu me dire, non sans raison apparente : « Notre temps est bien troublé et abreuvé de tristesse. Qu'importe l'ouverture d'un petit théâtre au sein de l'angoisse générale ? » J'accorde qu'il faut prêter grande attention aux difficultés matérielles dans lesquelles l'humanité se débat en ce moment. Mais les difficultés morales ne sont pas moindres, ni moins profondes, ni moins dangereuses. Tout ce qui peut contribuer à illuminer le cœur de l'homme est désormais grave, urgent, nécessaire. L'art est un facteur moral si sûr et si actif qu'il faut nous réjouir de voir, dans ces jours d'incohérence, de bassesse et de sottise, s'ouvrir un petit théâtre qui veut être un lieu d'harmonie, d'intelligence et de pureté.

GEORGES DUHAMEL.

LA PÉCHERESSE

HISTOIRE D'AMOUR

(*Suite* 1)

III

Ce dernier écart de son imagination avait fort affecté M. de Séguiran et lui fut un thème de méditations assez troublées. Elles le conduisirent à lui attribuer une double origine qui y apportait une sorte d'excuse. Nos pensées intimes, en effet, ne nous appartiennent pas en propre et elles sont sujettes à être déterminées par des circonstances extérieures. Le plus honnête homme du monde ne peut rien à cette dépendance. L'esprit, aussi bien que le corps, a ses caprices dont nous sommes bien plutôt les témoins que les maîtres. N'est-il pas certain, par exemple, que les saisons, en leur variété, agissent sur nos façons d'être et que nous nous comportons autrement, selon que le temps est chaud ou glacé, que le jour est clair ou sombre, que l'heure est lourde ou légère? N'est-ce pas une vérité reconnue que l'automne incline à la mélancolie et que le printemps dispose à la gaieté, que les frimas de l'hiver nous pelotonnent sur nous-mêmes et que les ardeurs de l'été sont expansives et nous sollicitent à la volupté? Quand l'atmosphère brûle, on se sent comme nu dans ses habits et cette nudité de nous-même nous fait songer aisément à celle de l'autre sexe. Il en naît des images peu décentes, et c'était une de celles-là qui avait troublé M. de Séguiran. La faute en était aussi aux fortes chaleurs qui pesaient sur la ville d'Aix, et qui, au soleil, le faisaient flamber de toutes ses pierres roussies. On était, en effet, dans le milieu du mois d'août qui, cette année-là, se montrait

(1) Voy. *Mercure de France*, nº 516.

d'une ardeur toute particulière. Les nuits mêmes n'apportaient guère de soulagement au poids des journées et les après-midis étaient à peine supportables. Du pavé des rues, des toits et des murs des maisons s'exhalait une haleine de fournaise. Les chiens se brûlaient les pattes en les posant sur le sol des chaussées dont on sentait le feu à travers le cuir des semelles. Les atlantes, aux côtés des portes, semblaient suer sous le fardeau des entablements et, dans la grande salle basse de l'hôtel de Séguiran, réputée pourtant pour sa fraîcheur, le fard coulait aux visages, si bien que celui de la vieille Mme de Séguiran ressemblait aux anciennes peintures ravagées par le temps, tandis que l'infatigable M. de la Péjaudie, renversé au fond d'un fauteuil et que rien ne parvenait à abattre, continuait à égrener le chapelet de ses histoires galantes, en buvant de grands verres d'eau où il avait fait presser des poncires et en se rafraîchissant à coups d'éventail.

Autant qu'à l'extrême chaleur de la saison, M. de Séguiran attribuait aux récits enflammés de M. de la Péjaudie les incartades de son imagination et les sollicitations de ses sens. Depuis qu'il était à Aix, il n'avait exactement entendu parler que d'amour. L'amour, ses intrigues, ses ruses, ses jeux étaient le sujet de toutes les conversations. Il n'était question que de tours d'alcôve, que de baisers, que d'étreintes, que de serments faits et rompus, que d'engagements et de quitteries, que de tendresses et de perfidies, et l'impitoyable petit M. de la Péjaudie tenait à jour cette chronique amoureuse, la commentait avec sa verve endiablée, la détaillant en ses points les plus scabreux et souvent avec une crudité éhontée. Aussi naissait-il de ses discours mille images lascives qui entouraient le pauvre M. de Séguiran de leur ronde fiévreuse et dansaient dans sa tête des sarabandes enragées. On ne pouvait respirer impunément un pareil air d'impureté sans que l'invisible poison s'en glissât dans vos veines, et n'était-ce pas à ces miasmes délétères que M. de Séguiran devait les va-

peurs charnelles où se dessinaient à sa pensée les figures deshonnêtes qui s'y pressaient malgré lui et dont il sentait tout le voluptueux péril ?

Ces réflexions, répétées à plusieurs reprises, poussèrent donc M. de Séguiran à annoncer, un beau jour, à sa mère son départ pour sa terre de Carmeyrane. La vieille Mme de Séguiran s'opposa tout d'abord à cette résolution et voulut retenir son fils auprès d'elle. Elle se plaignit de la solitude où il allait la laisser, oubliant soudain qu'elle ne le voyait guère seule qu'à de rares moments, car il y avait chez elle, à presque toute heure du jour, nombreuse compagnie, soit pour le jeu, soit pour l'entretien. D'ailleurs le temps de la quitter n'était guère bien choisi. Pouvait-il ainsi l'abandonner à ses inquiétudes maternelles ? Ne savait-il pas que l'on était sans nouvelles de M. le Chevalier de Maumoron ? Ne disait-on pas que la galère du Chevalier, *La Vaillante*, ayant perdu sa conserve, s'était séparée de l'escadre et qu'on craignait qu'elle eût été coulée par quelque pirate barbaresque ? A cette heure, Maumoron était peut-être au fond de la mer avec toute sa chiourme ; à moins que, captif de l'Infidèle, il ne ramât à son tour sur le banc, sous le pavillon du Croissant, et qu'il ne reçût sur les épaules de ces mêmes coups de nerfs de bœuf qu'il faisait distribuer si libéralement par ses argousins et comites sur le dos de ses forçats. De plus qu'allaient dire les Escandot, quand ils apprendraient que Maumoron avait entraîné dans sa perte le jeune et brillant Palamède ? Ce seraient de belles criailleries auxquelles il serait bon que M. de Séguiran fût là pour répondre. Enfin, était-ce l'instant de s'éloigner d'elle, surtout maintenant qu'il avait retrouvé un visage convenable et qu'il semblait être sorti du plus gros chagrin de son veuvage et qu'il conviendrait de s'occuper sérieusement à trouver une seconde Mme de Séguiran qui lui donnerait de quoi continuer l'antique honneur de leur maison ?

La vieille Mme de Séguiran eut beau s'agiter et appeler

à la rescousse son petit La Péjaudie, M. de Séguiran ne voulut pas démordre de son projet et il fallut bien le laisser partir, d'autant plus que l'on fut rassuré assez vite sur le sort de M. le Chevalier de Maumoron, qui avait rallié l'escadre sans encombre. Sur quoi, M. de Séguiran ne souffrit plus de retard à son dessein. Son carrosse, qui l'avait amené à Aix, l'y vint reprendre un beau matin et ce fut en vain que les atlantes de la porte firent mine de retenir de leur bras musculeux l'intraitable voyageur, qui, une fois assis aux coussins, poussa un soupir de soulagement, quand les roues se mirent à tourner. Comme l'air était brûlant, ce jour-là, personne ne parut aux portes pour le voir passer, et cependant il lui sembla bien qu'à une fenêtre de l'hôtel de Listomas, le coin d'un rideau se soulevait pour lui adresser un adieu ironique, de même qu'au balcon de l'hôtel de Tourves, il crut bien reconnaître, accoudée, la jolie chambrière du marquis. Mais M. de Séguiran baissa les yeux et ne les releva que lorsqu'on fut hors de la ville.

A sa hâte de rentrer chez lui pour revoir son château vide, ses jardins solitaires, ses eaux, son cadran solaire où, sur le socle de pierre, se levait l'aile aiguë du gnomon, s'en ajoutait une autre, celle de retrouver plus présent le souvenir de sa défunte femme aux lieux qu'ils avaient habités ensemble. Son ombre ne pouvait manquer d'accueillir avec joie le retour de l'époux inconsolable qui lui revenait sans avoir engagé son cœur dans aucune autre affection. M. de Séguiran se promettait une joie mélancolique, mêlée de quelque fierté, en pensant à une si honorable fidélité, tandis qu'il franchissait les degrés qui menaient à son appartement. Rien n'y avait été changé durant son absence. Sur la table, le livre était encore ouvert qu'il lisait, le jour où la lettre de sa mère l'avait mandé à Aix. Au mur, le portrait de sa chère Marguerite d'Escandot lui souriait en son cadre. Qu'elle était donc différente des dames que M. de Séguiran avait rencontrées

à la ville et dont M. de la Péjaudie lui racontait les exploits ! Le ciel lui avait donné en elle une épouse incomparable et la Providence lui avait infligé une perte bien cruelle en lui enlevant cette compagne sans pareille, dont il ne lui restait, hélas, que le souvenir, puisqu'elle n'avait pas su se continuer par une postérité à leur ressemblance ! Mais ce souvenir, M. de Séguiran l'estimait assez fort pour écarter de sa pensée les images coupables qui s'y étaient présentées. Et maintenant qu'il était revenu à Carmeyrane, sous l'égide de sa chère Marguerite, il n'aurait plus à redouter les appels sournois de ses sens.

M. de Séguiran ne regrettait donc rien d'Aix et des compagnies qu'il y avait fréquentées, rien si ce n'est peut-être la flûte de M. de la Péjaudie. Souvent, quand il se promenait dans ses jardins, il croyait entendre murmurer dans le silence les sons imaginaires de l'instrument familier. Parfois, un oiseau imitait quelque trille ; parfois, un frisson du feuillage rappelait quelque cadence. Alors M. de Séguiran s'arrêtait et prêtait l'oreille, mais la mélodie indécise ne s'achevait pas et il poursuivait son chemin. Il y avait aussi, au fond des jardins, un certain bosquet où coulait une fontaine vive. M. de Séguiran s'y rendait fréquemment. De la bouche tordue d'un mascaron, l'eau tombait dans une vasque de marbre et s'égouttait avec un chuchotement mélodieux. Longtemps, M. de Séguiran demeurait là et il lui semblait distinguer dans cette chanson de l'onde comme un humide écho de flûte lointaine qui occupait sa solitude et dissipait quelque peu sa tristesse.

Car M. de Séguiran était fort mélancolique et ne se pouvait cacher la déception qu'il éprouvait depuis son retour à Carmeyrane. Si la petite flûte amoureuse de M. de la Péjaudie lui revenait subtilement à la pensée, il remarquait avec dépit que cette pensée ne se fixait pas aussi aisément qu'il l'eût souhaité sur les souvenirs de son existence conjugale. Il était astreint à faire effort pour s'en rappeler certaines circonstances. Bien plus, l'image même de sa

chère Marguerite se reculait parfois dans une sorte de brouillard où elle s'effaçait, sans qu'il lui fût possible d'en raviver les traits et d'en ranimer les couleurs, et M. de Séguiran s'affectait de cette estompe à laquelle un esprit plus avisé que le sien eût donné son vrai nom : l'oubli.

Or, ce n'était point, certes, ce à quoi s'était attendu M. de Séguiran en revenant à Carmeyrane. S'il y avait bien trouvé quelque apaisement à ses troubles d'Aix, il y souffrait, par contre, du sentiment d'une extrême solitude à laquelle sa mémoire n'apportait pas le soulagement sur lequel il avait compté. Les jours passaient dans un désœuvrement qui ressemblait fort à de l'ennui. Sa chère Marguerite ne l'aidait point à supporter cette épreuve dont, à lui seul, il subissait tout le poids. Quant à elle, elle s'était comme retirée de lui et lui semblait marchander, de plus en plus, sa compagnie posthume. M. de Séguiran passait ainsi de longues heures, sans qu'elle consentît à s'y mêler. Cette retraite, dans le passé, d'une ombre chérie, occupait fort M. de Séguiran et il en cherchait les raisons. Avait-il commis envers elle quelque faute involontaire ? Il n'était pas responsable cependant des écarts de son imagination. Son retour même à Carmeyrane était une preuve qu'il les désavouait, puisqu'il avait cherché à en éviter les occasions. Il y avait bien l'affaire des portraits de roman et celle de la chambrière de M. de Tourves, mais n'étaient-elles pas dues à des circonstances qui ne lui étaient point imputables, et bien plutôt aux récits d'amour parmi lesquels il avait vécu et aux lourdes ardeurs de cet été torride qui ne semblait pas encore faiblir, quoique l'on fût déjà sur la fin de septembre ? Non, il y avait certainement une autre cause à la révérence d'outre-tombe que feu Mme de Séguiran semblait tirer à son époux, comme si elle eût ainsi voulu lui rendre une liberté qu'il ne lui demandait pas et dont il n'avait que faire.

Or il se fit que cette sombre pensée fut, un beau soir, comme un trait de lumière dans l'esprit de M. de Séguiran. Il avait

enfin découvert le vrai. Il serait donc dit que, même dans la mort, Marguerite d'Escandot serait une épouse incomparable. N'était-ce pas elle-même qui, en cherchant, avec un si admirable désintéressement, à s'effacer de son plein gré du souvenir de son mari, entendait par ce généreux stratagème le délier d'une fidélité posthume à laquelle il s'était imprudemment résolu? N'était-ce pas elle-même qui trouvait ainsi le moyen de lui indiquer la conduite convenable à un Séguiran? Ne lui témoignait-elle pas de cette façon qu'il lui avait rendu un suffisant hommage de chagrin et de regret et qu'elle n'en demandait pas davantage? Etait-il juste, d'ailleurs, qu'un Séguiran laissât éteindre son nom, faute de postérité, et ne fallait-il pas donner un démenti aux propos malveillants de M. d'Escandot le Petit? La chose était si claire et si évidente que M. de Séguiran en eut les larmes aux yeux. Que la volonté de sa très chère Marguerite fût plus qu'apparente en tout cela, la chose ne souffrait aucun doute, mais lui était-il loisible d'accepter une si singulière, admirable et presque surnaturelle abnégation?

C'était en ces alternatives que se débattait M. de Séguiran. Il était pris entre l'orgueil de donner l'exemple d'un veuvage inconsolable et l'ennui que lui causait la solitude de son lit, entre le désir de se reproduire en beaucoup de petits Séguiran et l'appréhension que se vérifiassent à l'essai les pronostics de M. d'Escandot le Petit. Certes, il ne ferait rien sans avoir consulté les médecins sur son cas, mais que leur avis fût favorable, où trouver une femme digne de succéder à l'incomparable Marguerite et de mériter le sacrifice d'outre-tombe que faisait cette dernière à son époux? Pour sa part, M. de Séguiran n'en connaissait aucune. Il faudrait donc s'en remettre au jugement de la vieille Mme de Séguiran ou encore mieux aux circonstances, car les vues des hommes sont si précaires et si incertaines qu'il est préférable, peut-être, au lieu de leur accorder une confiance qu'elles ne méritent pas, de la placer dans le

hasard qui, parfois, quand il se mêle de nos destinées, ne s'en acquitte pas plus mal que nous-mêmes.

M. de Séguiran en était là de ses méditations, et, pour les mieux suivre, il s'était retiré au fond de ses jardins, à cet endroit dont nous avons parlé et où, d'un mascaron barbu, coulait, dans une vasque de marbre, une chantante gamme d'eau. Mon parent, M. de Larcefigue, dans le séjour que je fis auprès de lui à Aix, et durant lequel il me conta, comme je l'ai dit au commencement, les diverses péripéties de cette histoire, me mena plus d'une fois à Carmeyrane. A cette époque, le château avait passé aux mains de M. le Maréchal de Montibaut, qui n'y venait guère et le laissait, ainsi que les jardins, dans un grand abandon. M. de Larcefigue déplorait qu'il n'y eût plus alors de Séguiran pour en prendre soin, ce dont s'acquittait fort mal M. le Maréchal de Montibaut, retenu presque continuellement aux Armées et à la Cour, et qui s'en remettait en tout à un certain M. Guibert, son intendant et régisseur. Ce M. Guibert était un gros homme que j'ai vu plus d'une fois et qui avait un goût marqué pour le vin muscat, si bien que M. de Larcefigue, par quelques présents opportuns de ce vin favori, avait obtenu du sieur Guibert de faire, en quelque sorte, des jardins de Carmeyrane son promenoir particulier où parfois il m'emmenait avec lui. Ce fut ainsi qu'un jour, en me désignant le bosquet et la fontaine, il me rappela le curieux événement qui avait mis fin aux hésitations matrimoniales de M. de Séguiran et qui l'avait déterminé soudain à cette grande affaire de reprendre femme, qu'il eût peut-être différée longtemps, à moins qu'il ne s'y fût jamais résolu.

« Tenez, monsieur, me disait donc M. de Larcefigue, ce bon Séguiran se reposait justement sur ce banc que vous voyez là, quand il vit venir, tout courant, du bout de l'allée où nous sommes, son petit laquais tout essoufflé et qui tenait à la main un paquet à l'adresse de son maître. M. de Séguiran l'ayant reçu entre les siennes l'avait d'abord posé auprès de lui sans le regarder et ce ne fut qu'après un

assez long moment qu'il se décida à en rompre les cachets et à parcourir les feuillets qu'il contenait. Mais, à mesure qu'il lisait, un étonnement se peignait sur sa figure, et vous jugerez qu'il y avait de quoi, quand vous saurez, monsieur, que M. de Séguiran apprenait ainsi soudain la mort de sa tante, Mme la marquise de Béricy, et aussi que, par un testament dont suivait la copie authentique, elle lui léguait la totalité de ses biens, qui étaient considérables, sous la condition expresse qu'il épouserait, dans les trois mois qui courraient à partir de l'ouverture du présent testament, la demoiselle Madeleine d'Ambigné, petite parente de la testatrice, faute de quoi la succession serait répartie en bonnes œuvres et fondations pieuses, à la réserve d'une rente de quelques centaines d'écus faite à la dite demoiselle d'Ambigné.

« Tout autre que M. de Séguiran, en lisant la teneur de cette missive et la bizarre obligation qu'elle lui imposait, se fût au moins regimbé et en eût discuté avec soi-même, mais M. de Séguiran était dans un de ces états d'esprit où l'on est disposé, sans le savoir, à attribuer aux événements qui surviennent la vertu d'être les interprètes de quelque intention de la Providence. Il avait besoin, dans les inquiétudes et tergiversations où il se trouvait, de se sentir guidé par la main d'En-Haut. M. de Séguiran était, si l'on peut dire, en mal d'obéissance à l'imprévu, même si cet imprévu prenait une forme baroque et saugrenue. Tout lui était bon qui l'aidât à se déterminer dans son incertitude. Et voici justement que cet ordre qu'il attendait de lui-même intervenait soudain d'ailleurs pour le dispenser d'un effort dont il n'eût peut-être jamais été capable. M. de Séguiran, en effet, n'eût peut-être bien jamais cherché femme par ses propres soins et peut-être n'eût-il jamais accepté non plus celle que lui eût proposée sa mère. De même, fût-il resté sourd à ce qu'il avait cru deviner du renoncement que lui suggérait sa chère Marguerite à un veuvage pour lequel il n'était fait, ni par les intérêts de sa maison, ni par la cons-

titution de son tempérament. Mais il y a dans tous les hommes, même les plus raisonnables, et M. de Séguiran n'était pas parmi ceux qui le sont le moins, une porte par où entre en eux ce qui doit être leur destinée, quelque masque qu'elle prenne pour se dissimuler, et c'était par cette porte que cette vieille folle de marquise de Béricy introduisait dans l'existence de M. de Séguiran Mlle Madeleine d'Ambigné. Et notez bien que M. de Séguiran, en se résolvant d'un coup à un mariage dont il ne savait rien, ne s'y laissait pas incliner par l'attrait des avantages d'argent qui l'accompagnaient. Le véritable avantage et le véritable attrait qu'il y voyait étaient qu'ainsi il évitait un choix où il eût peut-être risqué de se laisser guider par quelque désir de chair ou quelque mouvement de passion, qu'il eût considérés comme injurieux au souvenir de la première Mme de Séguiran, tandis que, la seconde lui venant à l'imprévu et pour ainsi dire par la poste, il pouvait voir là une de ces interventions providentielles sur lesquelles les gens indécis et scrupuleux aiment à se reposer et qui justifient à leurs yeux les pire folies.

« Car M. de Séguiran, ajoutait M. de Larcefigue, en moins de temps qu'il n'en faut à ce mascaron pour cracher sa gorgée d'eau et à cet oiseau, qui vient de s'envoler, pour imiter un trille de flûte, avait pris la soudaine résolution d'épouser Mlle Madeleine d'Ambigné, qu'il ne connaissait pas, et le plus beau, monsieur, c'est qu'il l'épousa, et vous savez ce qu'il en advint. »

★

Mlle Madeleine d'Ambigné avait eu l'aventure de naître de parents qui professaient la religion prétendue réformée, ce qui est un tort au royaume de France, car le Roi ne veut pas y souffrir d'autre foi que celle de ses pères. Or, M. et Mme d'Ambigné étaient extrêmement fermes dans la leur, qu'ils croyaient la bonne, ce qui ne les empêchait pas d'être de loyaux sujets, mais qui n'aida pas M. d'Ambigné à

faire son chemin dans le monde. Après avoir servi aux armées, et voyant peu de chances de s'y avancer, il s'était retiré de bonne heure dans sa terre de Digny, située à peu de distance de Noyon, où il vécut, à l'écart des agitations du siècle, en grande union avec Dieu et en parfaite concorde avec sa femme. Celle-ci mourut de maladie alors que leur fille, Madeleine, était encore petite au point de ne se pas rendre compte de la perte qu'elle venait d'éprouver. M. d'Ambigné, qui la ressentit en toute sa force, en demeura frappé d'un chagrin qui rembrunit encore sa physionomie naturellement sévère. Cette mine quelque peu rébarbative ne l'empêchait pas, quoiqu'il n'en montrât rien, de s'égayer aux grâces précoces de sa fille, mais il se fût jugé mauvais père s'il eût laissé paraître sa faiblesse pour cet enfant. Aussi la jeune Madeleine ne connut-elle guère à M. d'Ambigné qu'un visage tendrement renfrogné. Tel qu'il fut, elle ne l'honora pas moins d'une affection où le respect n'excluait pas la vivacité. Elle la lui témoignait par ses caresses et son obéissance, et, quand elle le voyait lisant sa grande Bible ou compulsant quelque gros ouvrage de controverse, elle mettait une sourdine à ses jeux, souvent bruyants, car il y avait en elle beaucoup de feu et il étincelait de vives flammes en ses yeux qu'elle avait beaux, lumineux et légèrement retroussés vers les tempes.

En effet, dès qu'elle eut atteint sept ou huit ans, il fut facile de s'apercevoir que Madeleine d'Ambigné, parmi les dons qu'elle avait reçus du Seigneur, compterait celui de la beauté. Un autre père que M. d'Ambigné eût été réjoui de cette faveur et s'en fût montré heureux, parce que si, dans une enfant, elle est une vue agréable, elle devient à une femme un avantage si considérable qu'il n'en est peut-être point qui le vaille. N'est-il donc pas de vérité reconnue que l'aspect d'un beau visage nous porte, envers qui nous le présente, à un sentiment d'intérêt d'où peut découler aussi bien l'amour que l'amitié, qui sont les deux plus vrais plaisirs de la vie ? Mais M. d'Ambigné pensait autrement sur

ces sujets que le commun des hommes et il ne voyait, dans le don de devoir être belle, qu'une épreuve que la Providence imposait à son enfant. M. d'Ambigné songeait sombrement aux dangers de toutes sortes qui attendraient cette fille, si tendrement et si sévèrement aimée, au cas où se réalisassent plus tard les promesses que donnait déjà son visage encore incertain de ce qu'il serait, mais qui se préparait à être le plus charmant qu'il se pût. A ces réflexions, M. d'Ambigné se renfrognait et restait de longs moments le nez dans sa Bible, tandis qu'autour de lui la petite Madeleine gambadait ou s'amusait de quelque jeu, comme d'aller se regarder au miroir, sous prétexte de mener s'y montrer sa poupée, qu'elle tançait ensuite vertement de sa coquetterie...

A mesure donc que sa fille grandissait et que son corps et sa figure s'accordaient de mieux en mieux pour atteindre une perfection qui se laissait déjà prévoir à maints indices, les inquiétudes de M. d'Ambigné croissaient et il les fortifiait par l'observation du caractère de la jeune Madeleine. Sous un mélange de gaîté enfantine et de précoce raison il donnait des marques d'une sourde violence qui éclatait parfois à l'improviste, dans l'humeur de cette petite personne, d'ordinaire si simplement et si gentiment docile. Madeleine d'Ambigné, en effet, était capable de désirer certaines choses avec une ardeur qui allait jusqu'à la passion la plus extrême. Ces dispositions, elle ne les exerçait, pour l'heure, qu'en petit et, pour ainsi dire, en miniature, et son désir ne portait que sur des objets proportionnés à son âge, mais il n'en demeurait pas moins vrai que c'était là un témoignage sur elle-même qu'il convenait de ne pas négliger, d'autant plus qu'elle mêlait à cette passion une ténacité et une obstination singulières. Elle pouvait s'y entêter avec une fureur taciturne, aussi bien que se laisser emporter par un éclat qu'elle n'était pas maîtresse de refréner. Tout cela, bien entendu, n'apparaissait qu'en esquisse et par intermittence et il y fallait quelque occasion où se

fissent jour les profondeurs de sa nature, mais il n'en existait pas moins, au fond d'elle-même, une sorte de flamme intérieure qui justifiait assez les appréhensions de M. d'Ambigné, aux heures où il en apercevait les reflets brûlants.

Ces moments étaient assez rares chez Madeleine d'Ambigné pour qu'ils pussent échapper à un observateur moins attentif que ne l'était son père. Pour tous, elle n'était qu'une fillette pleine de bonne grâce et d'entrain et aussi, comme je vous l'ai dit, de raison, mais M. d'Ambigné voyait plus loin en elle que les apparences, aussi se demandait-il souvent comment il conduirait l'éducation de ce caractère. Il savait bien que l'éducation ne change guère ce que nous sommes et qu'elle nous apprend, tout au plus, à en dominer et à en diriger certaines parties. Il s'agissait donc bien plutôt de refondre le tout dans un moule nouveau. Or il n'était pas, aux yeux de M. d'Ambigné, d'agent plus efficace à cet effet que la religion ; aussi, dès qu'elle fut en âge d'en comprendre les enseignements, s'efforça-t-il de munir sa fille de ce solide point d'appui et de ce puissant levier contre elle même en lui inculquant une connaissance approfondie des préceptes que la religion propose et des règles qu'elle impose. Non seulement il la voulut ferme dans sa foi, mais qu'elle en fût entièrement éclairée, aussi bien dans la dogmatique que dans la pratique, qu'elle y fût ponctuelle aux exercices et que le zèle de sa piété fût égal à la rigueur et à l'étendue de sa doctrine.

Une autre que Madeleine d'Ambigné eût peut-être regimbé à ce régime, mais, au contraire, elle s'y prêta docilement. Toute petite, la grosse Bible de son père et les tomes volumineux où il s'absorbait avaient excité sa curiosité et elle accepta avidement l'offre de la satisfaire. A treize ans, elle était déjà ferrée en théologie et en controverse comme un docteur et c'était merveille de la voir se débattre parmi les arguments, les arguties et les subtilités. M. d'Ambigné lui-même était étonné de la facilité et des ressources qu'elle apportait à ces colloques où il avait besoin de toute son

attention pour tenir tête à sa jolie partenaire. Il n'en tarissait pas, quand il se réunissait aux pasteurs du voisinage parmi lesquels Madeleine d'Ambigné jouissait d'une réputation méritée et dont plus d'un eût redouté à son prêche la présence de cette grave petite personne, à qui rien n'échappait.

Ce zèle et cette science rassuraient M. d'Ambigné, en même temps qu'elles lui causaient une grande joie. L'avenir lui en paraissait moins sombre et il en arrivait à regarder presque avec complaisance la beauté croissante de sa fille. Il envisageait avec moins de craintes pour elle les embûches du monde. Ne serait-elle pas en mesure de les déjouer ? Ne lui avait-il pas mis en mains les armes nécessaires pour le bon combat ? Avec quel bouclier de foi ne s'acheminerait-elle pas sur les voies du Seigneur, et si l'ennemi se présentait, qu'elle saurait donc bien opposer la fermeté de ses principes aux entreprises de l'adversaire ! D'ailleurs, cette chère fille n'était pas destinée à jouer sur le théâtre du monde un rôle éclatant, car si Madeleine d'Ambigné était savante et belle, elle était pauvre.

M. d'Ambigné, en effet, n'avait jamais été riche et ses libéralités aux églises réformées et à ses coreligionnaires besogneux avaient achevé de l'appauvrir. M. d'Ambigné avait si souvent ouvert sa bourse qu'il ne lui en restait plus guère que les mailles, et qu'elles se fussent rompues il n'y aurait pas perdu grand'chose. La terre de Digny avait pris le même chemin que ses écus et il y manquait plus d'un champ, plus d'un pré et plus d'un bois. Les parcelles subsistantes supportaient la gentilhommière où M. d'Ambigné, sous les plafonds fléchissants et entre les lambris disjoints, continuait à lire ses sermons et sa Bible, tandis que Mademoiselle sa fille, grandie déjà presque en personne bonne à marier, se tenait auprès de lui pour écouter quelque beau verset de psaume ou pour répondre à quelque point de controverse théologique.

Ce fut dans cette occupation que la trouva, un beau jour,

leur parent, M. le Comte de Brangy, qui, passant par là en carrosse, avait poussé une pointe jusqu'à Digny. M. de Brangy était de la maison d'Ambigné, mais d'une branche catholique, et il s'en était fort bien trouvé, s'étant élevé au grade de maréchal de Camp. Le Roi le voyait d'un bon œil et il jouissait de la faveur des ministres, aussi regardait-il avec commisération l'habit usé et la perruque éclaircie de M. d'Ambigné. Mais pourquoi diable M. d'Ambigné s'était-il obstiné à demeurer huguenot, quand tant de bons gentilshommes du parti avaient renoncé à tirer le maigre pis de la vache à Colas ? S'il avait suivi leur exemple, il n'en serait pas aujourd'hui à végéter misérablement loin de Paris et de la Cour, exclu de tout et à la portée de rien ! Et cette jolie fille, à qui la marierait-il, en ce trou de campagne ? Est-ce donc une telle affaire que de croire en Dieu, d'une façon ou d'une autre, de le prier en français plutôt qu'en latin, d'aller à la messe plutôt qu'au prêche ! Sans compter que cet entêtement pourrait bien finir par être nuisible à la fortune de la maison d'Ambigné, dont il était, lui, Brangy, le support et l'honneur, grâce aux bontés du Roi qui ne lui avait pas, jusque-là, tenu rigueur de son cousinage avec des parpaillots.

Ces discours accompagnés de beaucoup d'autres mirent M. d'Ambigné dans une fureur concentrée, que même les gentillesses de sa fille ne purent apaiser. Toute la nuit, il se promena de long en large dans sa chambre en pestant et en enrageant, et il prit froid, car on était aux premiers jours de l'hiver. Au lieu d'accepter les soins nécessaires, M. d'Ambigné s'y déroba, en cachant à tous le degré du mal. L'hiver passa ainsi et, au début du printemps, M. d'Ambigné se sentit mieux, mais bientôt il recommença à tousser et à trembler la fièvre. De jour en jour, son état s'aggrava et en vint à un point si désespéré que l'espoir ne fut plus permis. M. d'Ambigné, qui ne mettait le sien qu'en Dieu, tournait de ce côté toutes ses pensées. Le monde lui était devenu si indifférent qu'il ne s'occupa même pas de

ce qu'y deviendrait après lui sa fille. Sur ce point aussi il s'en remettait aux mains du Seigneur.

Un matin on le trouva mort dans son lit, du sang qu'il avait craché par la bouche en telle abondance que la flaque s'en étalait sur le plancher.

Ce spectacle plongea Mlle d'Ambigné dans une sincère tristesse, car elle adorait ce père peu avenant et dont la sainte imprévoyance la laissait dans un état voisin du dénuement. Sans autres proches qui pussent prendre soin d'elle, sa tutelle passait à M. le Comte de Brangy, qui apprit avec peu de plaisir la charge qui lui incombait. Quel effet ferait à la Cour qu'il recueillît dans sa maison cette petite parente huguenote, toute farcie de psaumes et de théologie ! Le bruit s'en répandrait vite et sa fortune risquait d'avoir à en souffrir. Or, M. de Brangy ne croyait pas être au bout de la sienne et redoutait tout ce qui en pouvait entraver l'envolée. Aussi s'ouvrit-il de ses soucis à son amie de tous les temps et quelque peu sa parente, Mme la marquise de Béricy. Le cas était quoiqu'elle peu embarrassant, d'autant que la maison de M. de Brangy n'était pas un lieu très propre à servir d'asile à une jeune fille, car si M. de Brangy était rigoureux à l'extrême en matière de foi, il l'était moins en matière de mœurs et il n'était pas d'humeur à changer les siennes et à faire le barbon et le loup-garou autour de la jeune Mlle d'Ambigné.

Mme de Béricy, qui était femme de grand sens, entra dans les vues de M. de Brangy et son amitié pour lui lui fournit l'expédient propre à le tirer de sa perplexité. Mme de Béricy n'était plus assez jeune pour craindre la compagnie de la jeunesse et pas assez vieille pour en redouter autour d'elle la vivacité. Veuve et sans enfants, elle offrit à M. de Brangy de prendre soin de leur petite parente et de la garder auprès d'elle, jusqu'au moment de la marier à quelque honnête homme, s'il s'en présentait jamais un qui se contentât pour toute dot d'un joli visage et d'un corps qui promettait d'être agréablement tourné pour l'amour. Mme de

Béricy consentait donc à nourrir, héberger et surveiller Mlle Madeleine d'Ambigné, mais elle y mettait une condition : que la gentille huguenote abjurât les erreurs où elle avait été élevée et rentrât au bercail de l'Eglise romaine. Et le meilleur moyen d'obtenir ce résultat était de placer Mlle d'Ambigné dans un de ces couvents qui entreprennent la conversion des demoiselles de la religion réformée. Là, mieux que nulle part, ne leur fournit-on pas les moyens d'éclairer leur conscience et de revenir à la vérité ? Et ce fut ainsi que Mlle d'Ambigné fut conduite aux Dames Rédemptrices du Faubourg Saint-Jacques où on lui promit, en l'y laissant derrière la grille, qu'on l'y viendrait chercher, dès qu'elle aurait accompli de bonne grâce ce que l'on attendait d'elle.

Mlle d'Ambigné entra donc aux Rédemptrices, mais elle y apportait avec elle un singulier esprit de résistance et d'entêtement auquel se heurtèrent les premières tentatives des convertisseuses. Aux instances dont on la pressait Mlle d'Ambigné ne répondait que par un froid et dédaigneux silence. Devant cette muette obstination, on employa d'abord les prévenances et les gâteries. Leur inutilité une fois reconnue, on en vint bientôt à un autre parti. Mlle d'Ambigné, séparée de ses compagnes, sans rapports avec les maîtresses, fut tenue dans un isolement dont on espérait qu'elle se lasserait vite ; mais l'entêtée semblait ne pas s'apercevoir de sa solitude. Au lieu de s'y adoucir, elle y prenait les forces que donne la persécution et qui l'enfermaient dans une sorte de sauvagerie taciturne d'où elle ne semblait avoir aucune hâte de sortir. Il fallut bien alors reconnaître que Mlle d'Ambigné n'était pas de ces âmes faciles dont on a raison par quelques douceurs ou quelques sévérités. L'erreur avait en elle des bases solides et profondes, qui ne céderaient pas aux petits moyens de persuasion que les bonnes Mères mettaient d'ordinaire en usage, et dont le raisonnement seul pourrait ébranler la fermeté. Il ne s'agissait pas avec Mlle d'Ambigné de simples escarmouches

pour qu'elle battît la chamade, mais d'un siège en règle, et l'on se mit en mesure d'y procéder. Une telle prise en valait la peine, et puis n'avait-on pas promis à M. le Comte de Brangy de le délivrer du souci que lui causait la parenté de cette jeune hérétique et juré à Mme la Marquise de Béricy de venir à bout d'une entreprise à laquelle elle s'intéressait? Il ne restait donc qu'à ouvrir la tranchée et bientôt Mlle Madeleine d'Ambigné se rendrait à discrétion pour la grande gloire de la vraie et sainte Religion.

Les premiers travaux d'approche échurent à M. l'aumônier du couvent, M. Legris, mais à peine eut-il tâté le terrain qu'il s'en revint tout déconfit. Cette petite d'Ambigné était aussi retorse en controverse qu'un prédicant de Genève. Rien ne la démontait, elle avait réponse à tout. Aussi M. Legris, habitué à des tâches plus aisées, fit-il appel à son ami M. Lerambert, dont la parole était plus convaincante que la sienne. Mais M. Lerambert échoua de même. Mlle d'Ambigné se prêtait volontiers aux colloques et entretiens. Elle y apportait un maintien grave et des yeux baissés qui ne se levaient qu'au moment où un argument subitement retorqué y faisait briller un éclair que le pauvre M. Lerambert déclarait insoutenable. Tout le couvent suivait avec passion cette lutte où l'honneur de la communauté se trouvait engagé et qui menaçait de ne pas tourner à son avantage. La Mère Supérieure, alarmée du rapport qu'on lui faisait sur la mauvaise marche de l'affaire, se décida alors à recourir aux grands moyens et demanda à M. du Jardier de la prendre en mains.

M. du Jardier était un prêtre encore jeune, mais qui jouissait déjà d'une grande réputation de sainteté. La beauté de son visage égalait la pureté de ses mœurs et sa science ne le cédait pas à sa vertu. Il vivait pauvrement et dépensait en aumônes le peu de bien qu'il avait. Il en eût pu acquérir de grands, s'il avait jugé convenable de s'y appliquer, mais il avait peu de goût pour le siècle et ne mettait les forces de son esprit qu'au service des âmes; aussi ne

considérait-il rien de plus beau que d'en ramener une à Dieu. Celle de Mlle d'Ambigné lui parut, dès l'abord, particulièrement digne d'être dirigée sur la droite voie, et il se mit à la besogne avec cette douceur et cette fermeté qu'il appliquait à ses œuvres de prosélytisme et qui n'avaient jamais rencontré de bien longues résistances. M. du Jardier, qui comptait déjà à son avoir la conversion du maréchal de Fermières et du prince de Gallenberghe, ne doutait pas d'emporter haut la main celle de Mlle d'Ambigné. Mais bientôt il lui en fallut rabattre à son tour, à l'exemple de MM. Legris et Lerambert. Après deux mois de raisonnements, d'éclaircissements et d'objurgations, M. du Jardier n'en était pas plus avancé qu'au premier jour. Mlle d'Ambigné opposait à tous ses efforts l'obstacle de son obstination. Tous les assauts de M. du Jardier demeuraient vains et il ne prenait pied nulle part dans cette âme si fermement retranchée et qui parfois même repoussait l'attaque avec tant de hardiesse et de subtilité que M. du Jardier en demeurait tout interdit. Alors Mlle d'Ambigné avait grande peine à s'empêcher de rire, en considérant son adversaire déconcerté qui s'essuyait le front, avec un soupir. Mais ces gaietés étaient rares chez Mlle d'Ambigné. Le plus souvent elle se comportait dans la lutte avec un sérieux intraitable, et M. du Jardier même ne pouvait se retenir d'admirer, tout en la déplorant, la belle défense qu'on lui opposait. Néanmoins, il ne laissait pas d'en concevoir parfois un peu d'humeur. Les saints eux-mêmes ont leurs faiblesses et M. du Jardier n'était pas exempt de toute vanité, si bien qu'un beau jour, piqué dans la sienne par une réponse dédaigneuse de Mlle d'Ambigné, il déclara à Mme la Supérieure qu'il renonçait à pousser plus avant une entreprise dont il ne prévoyait pas la fin, ajoutant que l'obstination de Mlle d'Ambigné devait être le fait de la présence en elle de quelque démon secret, dont il serait bon de l'exorciser avant de tenter quoi que ce fût, qui eût chance de réussir.

Cette déclaration du saint M. du Jardier mit le couvent en

rumeur et le bruit y courut que le Diable était en Mlle d'Ambigné. Quand on rapporta cette sentence de M. du Jardier à M. le comte de Brangy, il faillit, de colère, tomber en apoplexie. Quoi, il avait dans sa famille, non seulement une intraitable petite huguenote, mais une véritable possédée ! Mme de Béricy, par bonheur, prit mieux la chose et allégua qu'après tout le Diable ne lui faisait pas grand' peur, surtout quand il avait une si agréable figure que celle de cette jeune sorcière. Si donc M. de Brangy n'y voyait pas d'inconvénient, elle prendrait, dès maintenant, chez elle Mlle d'Ambigné. M. du Jardier consulté et qui regrettait un peu d'avoir, dans un moment de dépit, dénoncé aux exorcistes sa gentille catéchumène, donna un avis favorable, disant que les voies de Dieu sont impénétrables et que les temps lui appartiennent, que seul un miracle de sa puissance et de sa bonté pourrait ramener à lui une âme aussi délibérément et fermement égarée, mais dont il ne fallait pas néanmoins désespérer, tant la miséricorde divine est infinie.

Ce fut ainsi que Mlle Madeleine d'Ambigné passa victorieusement du couvent des Dames Rédemptrices à l'hôtel de Béricy ; mais le plus beau fut que le miracle réclamé par M. du Jardier ne se fit pas trop attendre. Moins de six mois après sa sortie du couvent, Mlle d'Ambigné vint d'elle-même annoncer à Mme de Béricy que sa résolution était prise. Elle consentait à abjurer ses erreurs et à rentrer dans le giron de l'Eglise, ce qu'elle fit en donnant les témoignages de la foi la plus exacte et de la piété la plus sincère. Mais le plus étonnant encore fut que ni Mme de Béricy, ni M. du Jardier ne surent jamais sur quoi s'était décidée la conversion de Mlle d'Ambigné et quelle en avait été la cause secrète. D'ailleurs, Mlle d'Ambigné l'ignora peut-être également. Il y a dans le cœur des femmes des mystères singuliers et dont la connaissance leur échappe aussi bien qu'elle nous manque. Elles sont sujettes à des revirements soudains qu'elles seraient bien embarrassées d'expliquer et

qui se passent au si profond d'elles-mêmes que leur vue ne s'y étend pas. C'est ce qui produit dans leurs conduites ces façons si différentes et si inattendues dont elles adoptent la diversité avec une bonne foi qui, pour être déconcertante, n'en est pas moins véritable. Une femme peut être toute autre qu'elle n'était sans cesser de croire qu'elle est encore pareille à ce qu'elle fut. C'est pourquoi aussi les jugements que les femmes portent d'elles sont si souvent favorables et ceux que nous en faisons si souvent injustes, par la faute de cette ignorance où nous sommes de ce qu'elles sont au moment où elles nous paraissent être encore ce qu'elles ne sont déjà plus. Que savons-nous du mouvement caché de leurs pensées ? Aussi le mieux est-il encore, avec elles, de nous en tenir à les observer sans chercher trop à les pénétrer et en nous disant qu'une femme peut être vraie sans qu'elle puisse se rendre compte comment elle l'est et sans que nous puissions prétendre discerner en quoi elle ne l'est point.

Tout ce qu'il y aurait eu à dire de cette inexplicable conversion de Mlle d'Ambigné ne permit pas cependant d'en suspecter la sincérité. Mlle d'Ambigné étonna plus d'une fois Mme de Béricy par son ardeur dans sa foi nouvelle. Au rebours de plus d'une convertie qui, le pas fait, ne s'inquiètent plus où elles ont posé le pied, Mlle d'Ambigné continuait à s'assurer du terrain sur lequel elle s'avançait. Elle avait conservé, de l'éducation paternelle et des discussions avec MM. Legris, Lerambert et du Jardier, le goût des lectures de théologie et de casuistique et elle s'enfermait de longues heures chez elle pour se livrer à ces sévères études. En ce sens, sa curiosité était infinie. Quant à sa piété, elle était exemplaire : elle priait longuement, soit aux offices, soit en son particulier et spécialement pour l'âme de M. le Comte de Brangy, qui avait été l'occasion de sa conversion. Ce brave gentilhomme était mort avant d'avoir eu la sécurité de savoir sa petite parente revenue de ses erreurs et sans avoir eu le temps d'obtenir l'absolution des siennes, car la

parole lui manqua et le souffle lui fit défaut pour en demander pardon à Dieu.

Mme de Béricy vit là un avertissement à mettre de l'ordre dans ses affaires, mais ce ne fut que cinq ans plus tard qu'elle mourut à son tour, non sans avoir pris par son testament les dispositions nouvelles et singulières dont son neveu M. le Comte de Séguiran était l'objet et dont Mlle d'Ambigné, alors âgée d'un peu plus de vingt ans, allait subir les suites, telles que me les apprirent les entretiens de M. de Larcefigue et telles que j'ai entrepris de les rapporter.



M. de la Péjaudie n'avait pas été fâché de l'occasion que lui offrait M. de Séguiran de revoir Paris, quand ce dernier lui proposa de l'accompagner dans le voyage qu'il allait entreprendre. Non que M. de la Péjaudie ne se plût point à Aix où il avait trouvé, après son aventure d'Avignon, l'accueil que l'on sait, mais il était d'humeur vagabonde et la perspective de faire carrossée avec M. de Séguiran ne lui semblait point désagréable. M. de Séguiran, de son côté, y aurait avantage. M. de la Péjaudie était fort entendu en toutes choses et, au cas où quelque événement se produirait en cours de route, M. de Séguiran recevrait de ce compagnon utile secours.

Ces décisions prises, ces Messieurs se mirent en chemin, dès les premiers jours d'octobre, et le meilleur accord régna entre eux tout le long du trajet. M. de Séguiran était assez silencieux et absorbé en ses pensées et M. de la Péjaudie se fût fait scrupule de l'y troubler, car les siennes le divertissaient davantage et il s'y laissait aller avec complaisance. Quelques-unes concernaient M. de Séguiran, et parfois M. de la Péjaudie le considérait avec un certain étonnement. M. de Séguiran, et M. de la Péjaudie ne se pouvait tenir de l'en admirer, se portait au mariage avec un calme déconcertant. Il ne témoignait ni empressement, ni répugnance à accomplir le vœu de sa tante Mme de Béricy, et il s'apprêtait à

épouser Mlle d'Ambigné sans seulement s'être enquis de sa figure et de son caractère. Or, il se pouvait qu'elle fût contrefaite ou acariâtre, mais M. de Séguiran ne semblait guère en prendre souci. M. de la Péjaudie l'en admirait du fond du cœur. M. de Séguiran était un bon èxemple qu'il y a encore de ces gens qui croient volontiers que la Providence est particulièrement attentive à leurs affaires et leur veut spécialement du bien, et qui, sur cette conviction, s'en remettent, en toutes choses, aux mains de Dieu. Ils prennent à cette persuasion une quiétude bien enviable et que devraient bien imiter ceux qui se démènent pour distinguer par eux-mêmes où se trouve leur véritable intérêt. A quoi servent, en effet, nos vaines agitations et quel est l'esprit assez perçant pour voir juste dans le présent et voir clair dans l'avenir? Le mieux n'est-il point de charger quelqu'un pour nous de ce soin rebutant, et qui en est plus capable que Celui qui nous a créés ? Ces sages considérations conduisaient M. de la Péjaudie à penser que l'existence de Dieu pourrait bien, après tout, ne pas être inutile, pourvu que nous y crussions assez fermement pour y prendre le sentiment que l'entremise divine s'exerce en notre faveur. Or, il y a des gens qui raisonnent ainsi. N'était-ce point à cette confiance qu'obéissait M. de Séguiran en acceptant sa destinée d'un événement auquel il était entièrement étranger et qu'il se plaisait par là même à supposer favorable parce qu'il l'attribuait à une intervention d'En-haut? Néanmoins, malgré les avantages qu'il y a à penser ainsi, M. de la Péjaudie s'en sentait assez éloigné, d'autant que l'idée de revoir bientôt le Cabaret de la *Grande Pinte*, où lui et ses amis tenaient jadis leurs assises, lui rafraîchissait la cervelle de ses blasphèmes les meilleurs et de ses brocards les plus aiguisés.

C'était à cette *Grande Pinte*, en effet, que, quelques années auparavant, il retrouvait presque chaque jour ses compagnons d'incrédulité. Ah ! quel bon quatuor d'impiété ils y faisaient et quel train d'enfer ils y menaient à eux

quatre! Il y avait là M. Reniard des Farjoux, tout en ventre et en tripes, avec de courtes jambes, des bras naissants et une petite tête perdue dans une ample perruque, M. Reniard des Farjoux, avec sa menue voix aigrelette et sa rare capacité de gueule et de gosier et qui, de toute la nourriture et de toute la vinaille qu'il engloutissait, ne faisait profiter que sa bedaine au détriment de ses membres avortés et chétifs; il y avait là M. Desforges, bel homme corpulent, fin gourmet et buveur expérimenté. Celui-là ne se contentait pas des grosses impiétés et des victuailles communes dont se délectait M. Reniard des Farjoux. Il lui en fallait, des unes comme des autres, de recherchées et de savamment condimentées. Il les dégustait d'une langue délicate et les débitait d'une voix égale et basse. Aussi n'apportait-on, en tout, à M. Desforges que le dessus du panier, et encore l'examinait-il avec sévérité. M. de la Péjaudie se souvenait avec orgueil d'avoir parfois mérité de M. Desforges la récompense d'un sourire qui, dans son beau visage digne, reposé et frais avait une grâce singulière et allumait en ses yeux une lueur de satisfaction dont on éprouvait quelque fierté. Quant à faire rire M. Desforges, il n'y fallait pas songer et personne au monde ne se pouvait vanter d'y avoir réussi.

Il n'en allait pas de même avec M. le baron de Ganneval. M. le baron de Ganneval manifestait à être impie et libertin une joie formidable et prodigieuse, en rapport avec sa stature et sa vigueur qui étaient celles d'un Hercule de la Fable. M. de Ganneval était d'un corps qui touchait au gigantesque et l'ampleur de ses poumons expliquait le tonnerre de sa voix. Quand M. de Ganneval faisait chorus en frappant du poing sur la table, les vitres de la salle en résonnaient. Son rire puissant éclatait comme la tempête et il était aisé de le provoquer, car M. de Ganneval riait de tout, et souvent et non moins de ce qu'il avait dit lui-même. Il en était si content qu'il eût été cruel de ne point l'être aussi. M. Desforges disait parfois que M. de Ganneval était si bête et si

bon qu'il aurait bien de la peine à se faire damner, mais à quoi on l'aiderait. Ce propos excitait toujours en M. le Baron de Ganneval une hilarité inextinguible, tandis que M. Reniard des Farjoux lui glissait à l'oreille des abominations.

M. Desforges, M. Reniard des Farjoux et M. le baron de Ganneval devaient toujours tenir leurs assises dans ce même cabaret de la *Grande Pinte*, car ils étaient gens d'habitude et la leur était de s'y réunir. M. de la Péjaudie se réjouissait d'avance en songeant à l'accueil qu'on lui ferait, quand il se montrerait, à l'improviste, au seuil de la salle, et aussi de faire connaissance avec les nouveaux acolytes dont avait dû s'augmenter la société. Il se voyait déjà leur tenant tête avec le sourire discrètement approbateur de M. Desforges et sous le rire retentissant de M. le baron de Ganneval. Pourvu pourtant que son séjour à Aix n'eût pas desséché sa verve et qu'il ne fût pas devenu un athée de province. Elle n'y avait pas, d'ailleurs, trouvé de grands échos, et, quoiqu'il y eût été fort à la mode, les principes d'impiété qu'il professait n'y avaient pas fait leur chemin. Il avait même cru parfois saisir, chez l'un ou chez l'autre, quelques signes de désapprobation, mais Aix n'était pas Avignon et la protection de M. le Marquis de Tourves et des Séguiran ne lui assurait-elle pas la licence de parler librement, d'autant plus qu'un air de sa flûte dissipait l'effet de ses propos.

Tout en songeant ainsi et en regardant par la vitre du carrosse le pays qu'on traversait, M. de la Péjaudie tâtait dans son étui le fidèle instrument, car M. de la Péjaudie avait emporté avec lui son inséparable flûte ! Parfois, lorsqu'en chemin on avait atteint quelque beau point du paysage, il faisait arrêter le carrosse. Alors, il en sautait lestement, la flûte aux doigts, et se mettait à en jouer, afin, disait-il, de remercier la nature pour ses beautés qui nous attachent à elles et qui font de ce bas monde un séjour si agréable qu'il y aurait ingratitude à n'y pas prendre tous

les plaisirs qu'il nous offre. Et l'on voyait alors M. de la Péjaudie, gonflant la joue et remuant les phalanges, triller quelque air doux, tendre ou mélancolique, selon que le soleil brillait au ciel d'automne ou que les nues y passaient, selon que l'horizon présentait un spectacle gracieux ou magnifique. Parfois aussi, en attendant la couchée aux auberges, il se divertissait de quelque petite mélodie. Une fois même, il s'amusa à faire danser les valets et les servantes, dont la plus accorte servit, ce soir-là, d'Eurydice à ce nouvel Orphée.

Cette fantaisie ancillaire plongea M. de Séguiran en des réflexions nocturnes qui le tinrent éveillé assez longtemps. Tandis que, de l'autre côté de la cloison, son compagnon s'ébattait ainsi avec la première venue, M. de Séguiran songeait que bientôt la solitude de son lit allait cesser et qu'un corps complaisant et légitime s'y étendrait le long du sien et se prêterait à un plaisir qu'il pourrait prendre honnêtement et quotidiennement et non pas par rencontre et par occasion, comme le faisait M. de la Péjaudie. A cette pensée, M. de Séguiran éprouvait un certain contentement dont il ne pouvait se défendre. Il serait ainsi délivré des inquiétudes de chair qui l'avaient troublé depuis son veuvage et il se félicitait de la résolution qu'il avait prise, aidé de l'acquiescement posthume de sa chère défunte Marguerite d'Escandot, de se conformer au vœu exprimé par le testament de sa feue tante Mme la Marquise de Béricy. En tout cela, n'était-il pas d'accord avec les intentions de la Providence, ce qui est, pour un chrétien, le principal ? Il serait donc bientôt remarié à une nouvelle femme, car il ne doutait pas un instant que Mlle d'Ambigné ne l'acceptât pour époux et ne préférât l'honneur de sa couche à la maigre rente que lui laissait, en cas d'un refus, Mme de Béricy. Cette certitude rassurait M. de Séguiran et il s'y abandonnait sans contrainte, car elle lui venait moins d'aucune vanité personnelle que du sentiment qu'il avait de l'avantage qu'il y a à être un Séguiran. Il était donc fermement per-

suadé que Mlle d'Ambigné ne refuserait pas celui qu'elle trouverait à fournir cette illustre maison du lignage qui lui manquait et qu'elle ne manquerait pas de lui donner.

Arrivé à ce point de ses réflexions, M. de Séguiran s'était gratté l'oreille. Les propos malséants, à lui adressés un jour par M. d'Escandot le Petit, lui avaient de nouveau tinté à la mémoire, mais là-dessus aussi le parti de M. de Séguiran était pris. Dès son arrivée à Paris, il se ferait le cœur net de ces insinuations, car il avait l'intention de s'en ouvrir à quelque fameux docteur de la capitale. Quand celui-ci aurait reconnu son aptitude à procréer, il ferait bon marché des sottises de M. d'Escandot le Petit. Eh ! quoi, parce que cet Escandot était père d'une demi-douzaine de nabots et de nabotes, pourvus de grosses têtes et de gros ventres, il se croyait plus magnifiquement prolifique qu'un Patriarche de la Bible ! Il lui en faudrait bien rabattre, quand il verrait une troupe de petits Séguiran, parfaitement sains et beaux, donner tort à ses pronostics. Car M. de Séguiran ne doutait pas du verdict des hommes de l'art. N'avait-il pas pour marques de sa bonne conformation les nombreuses grossesses de sa chère Marguerite dont les échecs, hélas, n'incombaient vraisemblablement qu'à elle seule, et ne s'ajoutait-il pas pour preuve de ses facultés l'émotion toute virile qu'il éprouvait en sa chair à entendre, derrière la cloison, les ébats renouvelés de M. de la Péjaudie et les soupirs heureux de la petite servante ? Et méprisant ces vaines rumeurs, M. de Séguiran s'était retourné dans son lit et avait fini par s'endormir, tout à la pensée de Mlle d'Ambigné.

Cependant le moment approchait où le carrosse quitterait les ornières de la route et foulerait le pavé de Paris. On avait déjà dépassé Sens et les villages succédaient aux villages, les montées aux descentes et bientôt on parviendrait aux faubourgs de la grand'ville. Aucun événement fâcheux n'avait interrompu le cours du voyage. M. de Séguiran y voyait un heureux présage à son entreprise conjugale et

M. de la Péjaudie en tirait la preuve qu'il vaut mieux courir les chemins dans un bon carrosse attelé de bons chevaux que dans les voitures et coches publics traînés par des haridelles qui buttent à tous les cailloux. Sans envier le bien d'autrui, il savait en estimer la commodité et trouvait agréable et juste d'en profiter. C'était ce principe qui, appliqué à sa conduite particulière, l'avait toujours éloigné du mariage. Il laissait à d'autres le soin de se pourvoir de femmes, se réservant d'user de celles qu'ils avaient choisies, quand il les trouvait à son gré et qu'elles le jugeaient au leur. Ces maximes lui avaient paru si satisfaisantes qu'il s'était bien juré de les mettre toujours en pratique, aussi, tout en considérant avec amitié M. de Séguiran, se demandait-il parfois à quoi pouvait bien ressembler cette demoiselle d'Ambigné que Mme la Marquise de Béricy avait assignée à son neveu pour épouse. M. de la Péjaudie ayant connu jadis Mme de Béricy se méfiait de son esprit caustique de vieille fée. Quel tour avait-elle voulu jouer au pauvre Séguiran ? Quel laideron contrefait ou quelle petite mégère le malheureux allait-il trouver devant lui ? M. de la Péjaudie en riait sous cape, tandis que le carrosse dont les fortes roues étaient celles de la fortune conjugale de M. de Séguiran s'arrêtait dans la cour de l'hôtel de Béricy, après en avoir franchi le portail.

Sans plus s'occuper des conjectures auxquelles il se livrait, M. de la Péjaudie avait sauté à terre lestement. D'un prompt regard il avait reconnu la cour, la façade et même le vieil intendant de feu Mme de Béricy, qui s'appelait M. Prunet, accouru à la portière et qui s'empressait auprès de son nouveau maître. M. de Séguiran demanda à être conduit aussitôt dans son appartement et commanda que l'on menât dans le sien M. de la Péjaudie. Quand M. de Séguiran et M. de la Péjaudie se furent rafraîchis, le bon M. Prunet vint aux ordres. M. de Séguiran souhaitait d'être introduit auprès de Mlle d'Ambigné et invita M. de la Péjaudie à l'accompagner chez elle. Cet honneur fit faire la

grimace à M. de la Péjaudie. Les semelles lui brûlaient d'aller rejoindre au cabaret le trio de ses amis. Aussi alléguant comme plus convenable que M. de Séguiran se présentât seul à Mlle d'Ambigné, prit-il congé de lui, et, d'un pas allègre, s'esquiva-t-il à la recherche de M. Reniard des Farjoux, de M. Desforges et de M. le Baron de Ganneval.

De trois jours, M. de la Péjaudie ne reparut pas à l'hôtel de Béricy. Quand il y revint, vers le milieu du quatrième, le portier le regarda avec quelque méfiance, tant il avait la démarche mal assurée et l'aspect débraillé. M. de la Péjaudie avait la perruque de travers, les manchettes déchirées et les bas sur les talons, mais cet appareil fâcheux ne semblait aucunement avoir altéré sa bonne humeur, car ce fut en chantonnant un air à boire qu'il regagna son appartement. Son premier soin fut de s'enquérir de M. de Séguiran. Il lui fut répondu que M. le Comte de Séguiran était sorti en carrosse. M. de la Péjaudie apprit cette nouvelle avec une tranquille indifférence et acheva le pont neuf qu'il fredonnait, puis s'étant carré à l'aise dans un fauteuil, il ferma les yeux et se mit à réfléchir à son escapade.

Elle l'avait conduit tout droit au cabaret de la *Grande Pinte*. C'était justement l'heure où s'y réunissaient d'ordinaire M. Reniard des Farjoux, M. Desforges et M. le Baron de Ganneval. Aussi pénétra-t-il hardiment dans la salle basse où ces messieurs avaient coutume de prendre leurs ébats. Sur le seuil, il s'arrêta, étonné. Un personnage qu'il ne connaissait pas était assis devant une rangée de bouteilles vides. C'était un grand corps comme vidé de sa substance et flottant en des habits trop larges. Où diable M. de la Péjaudie avait-il vu ce compagnon ? Tout à coup le quidam se retourna et M. de la Péjaudie reconnut en lui M. le Baron de Ganneval ou plutôt son ombre. Oui, son ombre, et cette ombre parlait d'une voix si menue et si faible que M. de la Péjaudie put à peine entendre son nom prononcé, quand l'ombre, s'étant levée, se jeta dans ses bras.

Lorsqu'ils se furent attablés devant les bouteilles renou-

velées, M. de la Péjaudie apprit de M. le Baron de Ganneval les causes lamentables de sa transformation. Elles remontaient au double trépas de M. Desforges et de M. Reniard des Farjoux. Certes M. de Ganneval savait bien que ses deux amis étaient sujets aux lois de la nature et que, tôt ou tard, comme chacun de nous, ils rentreraient dans son sein. Que M. Desforges et M. Reniard des Farjoux fussent morts, rien de mieux et de plus acceptable, puisque tous nous ne vivons que sous condition de mourir, mais que M. Reniard des Farjoux et M. Desforges fussent morts, confessés, administrés, repentis de leurs erreurs, entourés de cierges et arrosés d'eau bénite, M. le Baron de Ganneval n'en revenait pas ! Quoi, ces fiers impies que l'on eût pu croire si fermes en leur doctrine et dont les blasphèmes avaient si souvent retenti dans cette salle encore pleine de leurs échos, on les avait vus courber la tête sous la pénitence et tendre leurs membres aux onctions ! Et qu'avait-il fallu pour ce miracle ? Ah ! Dieu n'avait pas eu besoin de ses foudres et de ses rayons ! Il avait suffi que M. Reniard des Farjoux se sentît consumé par une petite fièvre lente et que M. Desforges eût pris froid, un jour qu'il sortait de la *Grande Pinte*, après s'être plus que d'habitude échauffé de propos.

Car c'était M. Desforges qui avait sauté le pas le premier. A peine s'était-il jugé sérieusement malade que c'en avait été fini de ses airs supérieurs et entendus. Une peur livide avait répandu ses teintes sur son visage décomposé. Recroquevillé sous ses couvertures, à mesure que son état empirait, il geignait et se lamentait et ce fut de lui-même qu'il sollicita les secours d'une religion qu'il avait toujours tenue en un mépris raisonné, promettant, s'il guérissait, de racheter par une conduite exemplaire ses fautes passées. Mais M. Desforges n'avait pas guéri, et, malgré les messes, les neuvaines, les ex-voto et les reliques, il était décédé le douzième jour de son mal.

Cette mort avait vivement frappé M. Reniard des Far-

joux et, au lieu d'y voir l'effet de notre pauvre condition humaine, il en attribuait la cause à la vengeance divine. Puisqu'elle était capable de se manifester aussi clairement, ne valait-il pas mieux se prémunir contre ses atteintes ? M. Reniard des Farjoux se posait cette question en agitant ses bras courts. Après tout, était-il donc si difficile de croire en Dieu et est-on si certain que cela de n'y croire pas ? M. Reniard des Farjoux en était à ces réflexions, quand une petite fièvre lente se déclara. Chaque soir, elle le ramenait au logis avec un frisson et peu à peu elle le tint au lit sans qu'il pût en sortir. Du coup, M. Reniard des Farjoux s'y recroquevilla comme avait fait M. Desforges. L'effet n'en fut pas meilleur, car M. Reniard des Farjoux trépassa au bout de trente-trois jours, ayant renoncé à ses errements et édifiant ses serviteurs par sa piété et sa résignation.

Ces deux événements avaient laissé M. le Baron de Ganneval seul maître de la petite salle basse du cabaret de la *Grande Pinte*. Certes, il avait éprouvé un vif chagrin de la mort de M. Desforges et de M. Reniard des Farjoux, mais ce chagrin se mêlait de beaucoup d'étonnement et il s'y ajoutait certaines idées assez noires. Une influence maligne s'exerçait évidemment sur les habitués de la salle basse et M. de Ganneval se demandait, non sans quelque anxiété, s'il n'en serait pas, lui aussi, victime. Lui faudrait-il, comme ses amis, payer son écot à la rancune céleste ? Toutefois, s'il n'en pouvait préserver son corps, nulle puissance ne le forcerait jamais à faire amende honorable de ses opinions. Malgré cette fermeté d'esprit, M. le Baron de Ganneval se sentait mal à l'aise à se croire ainsi guetté par un mal qui s'insinuerait à l'improviste dans ses veines, d'autant plus qu'il voyait, chaque matin, dans son miroir, son visage maigrir et s'allonger. Il constatait également qu'il tenait de moins en moins de place dans ses habits et que sa voix faiblissait. Ces remarques l'assombrissaient et il avait besoin pour dissiper ces fumées de mélancolie d'y mêler celles du vin dont il faisait un usage immodéré, comme l'attestaient

les bouteilles rangées, devant lui, quand M. de la Péjaudie l'avait surpris en sa morose et bachique solitude. La vue de M. de la Péjaudie avait été un grand réconfort pour M. le Baron de Ganneval. Par sa bonne mine et son air de santé M. de la Péjaudie témoignait qu'il n'avait pas été en butte, comme M. Desforges et M. Reniard des Farjoux, aux rancunes d'en haut et M. de Ganneval en avait pris quelque espoir d'y échapper également. Aussi, après qu'il eut fait à M. de la Péjaudie le récit de ce qui s'était passé en son absence, sans que celui-ci en marquât aucune inquiétude et en tirât aucun augure défavorable, M. de Ganneval s'en sentit-il tout regaillardi, ainsi que par les rasades dont ils célébrèrent leur entrevue et les propos dont les anima M. de la Péjaudie et où il se montra à M. de Ganneval plus ferme que jamais dans ses dispositions d'esprit, si bien qu'en un clin d'œil celles de M. le Baron de Ganneval se remirent à l'unisson et que, quand ces messieurs sortirent, bras dessus, bras dessous, du cabaret de la *Grande Pinte*, ce fut en jurant et en sacrant, l'un et l'autre, à qui mieux mieux et en faisant un train de damnés.

M. le Baron de Ganneval n'était pas homme, on pense bien, à lâcher un pareil compagnon et survenu si à point. M. de la Péjaudie, non plus, n'était pas fâché de refaire connaissance avec les tripots, étuves, bordels et autres mauvais lieux de Paris sous la conduite de quelqu'un qui, comme M. le Baron de Ganneval, y avait conservé ses entrées. C'est pourquoi M. de la Péjaudie fut trois jours et trois nuits sans reparaître à l'hôtel de Béricy et n'y reparut que dans l'état que nous avons dit et qui eût bien étonné les belles dames d'Aix habituées à un la Péjaudie assez différent de celui-là et toujours si galamment et coquettement accoutré que nul dans la ville n'était plus propre et mieux tenu que lui. Heureusement pour la réputation de M. de la Péjaudie, le portier seul de l'hôtel de Béricy avait été témoin de son désordre et un bon écu glissé dans sa main le rendrait discret à ce sujet.

Ainsi rassuré, M. de la Péjaudie avait quitté son fauteuil et commencé à réparer les avaries de sa toilette. Cela fait, il se résolut à s'accorder quelques heures de sommeil d'où il se reveilla frais et dispos, car il était de ces gens en qui les excès ne laissent pas de traces. Son miroir le lui ayant prouvé, il se dirigea donc vers l'appartement de M. de Séguiran. M. de Séguiran n'y était toujours point et M. de la Péjaudie pensa, à bon droit, qu'il devait être en conférence avec Mlle d'Ambigné. Jugeant donc qu'il serait malséant de le troubler, M. de la Péjaudie se mit à rôder par la pièce, quand, s'étant approché de la table, il y aperçut des feuillets épars où il reconnut l'écriture de M. de Séguiran. M. de la Péjaudie n'était ni curieux ni indiscret, mais, à ce moment, il était inoccupé, aussi prit-il machinalement le premier de ces feuillets. Le hasard fit qu'en y jetant les yeux distraitement il vit qu'il y était nommé. En conclut-il que la présence de son nom lui donnait quelque droit à la lecture de ce grimoire? Le fait est que, posant une fesse sur le coin de la table, il se mit sans façon à déchiffrer le message qu'adressait à sa mère M. de Séguiran.



Paris, le 31e jour d'Octobre 1672 (1).

« Vous ne serez sans doute pas indifférente, Madame, à connaître les premiers événements du voyage que j'ai entrepris pour le plus grand bien de notre maison et par révérence pour les dernières volontés de Mme la Marquise de Béricy. J'avais compté sur M. de la Péjaudie pour vous apprendre les menus détails de la route, mais, depuis déjà quatre jours que nous sommes ici, il n'a pas reparu à l'hôtel de Béricy. Il y a laissé ses hardes et sa flûte qui, si magicienne qu'elle soit, ne me donne pas de ses nouvelles. Je ne suis pas en peine de lui et je suis persuadé qu'il a

(1) Cette lettre m'a été communiquée par M. de Larcefigue au cours du récit qu'il me fit de l'histoire de la seconde Mme de Séguiran et de M. de la Péjaudie. Elle me fut remise plus tard avec certains papiers provenant de la succession de M. de Larcefigue. J'ignore comment elle était venue entre ses mains.

trouvé gîte à sa convenance. Malgré cette éclipse, je dois reconnaître que M. de la Péjaudie est un compagnon de carrosse fort agréable et, si déréglé qu'il soit d'esprit et de mœurs, il n'en est pas moins vrai qu'il est digne de l'amitié et de l'estime des honnêtes gens. Je ne doute pas d'ailleurs que Dieu ne le ramène un jour à lui et je souhaite que ce retour se fasse par les voies les plus douces et les plus naturelles et non par ces brusques et redoutables catastrophes que la Providence emploie quelquefois pour sauver, malgré eux, ceux à qui elle s'intéresse en dépit d'eux-mêmes.

Je passe donc brièvement sur les journées qui nous ont amenés jusqu'ici et que n'ont marquées aucun événement à retenir ni aucune notable rencontre. J'ai été frappé de l'abondance et de la richesse des pays que nous avons traversés. Il s'y voit partout un ordre parfait et la sécurité des routes y est entièrement assurée. Est-il plus belle preuve de la grandeur du Roi que la prospérité qu'il a su répandre dans toutes les parties de son royaume pour le contentement de ses sujets? Aussi ai-je observé partout des visages avenants et satisfaits et j'ai le sentiment que le Roi règne sur un royaume de bonnes gens. Quoi de plus admirable que de faire le bonheur de ses peuples sans négliger pour cela sa propre gloire? Aussi le nom de Sa Majesté est-il dans toutes les bouches qui ne le prononcent qu'avec amour. Partout il est béni pour sa bonté et révéré pour sa justice. Nous nous sommes étonnés plus d'une fois avec M. de la Péjaudie, en parcourant des campagnes si tranquilles et en traversant des villes si policées, que des juges et des tribunaux y fussent encore nécessaires. Comment l'idée seule d'offenser un monarque si puissant et si magnanime ne suffit-elle pas à retenir chacun dans la vertu? Comment croire qu'il se puisse encore commettre des délits et des crimes? Cette pensée déconcerte. M. de la Péjaudie allègue cependant que ces coupables et ces criminels même servent et honorent le Roi à leur façon et que leurs fautes et leurs forfaits sont encore un affreux hommage à sa grandeur. Sans eux, en

effet, où Sa Majesté prendrait-elle les forçats qu'elle fait ramer sur les galères? Ainsi donc encore ces misérables contribuent-ils au bien de l'Etat. M. le Chevalier de Maumoron ne les déclare-t-il pas indispensables et plus que préférables à ces chiourmes de bonnevoglies à qui l'on doit des ménagements et à qui le comite doit épargner le nerf de bœuf et la bastonnade ?

Je ne pousserai pas plus loin ces réflexions que j'eusse confié à M. de la Péjaudie de vous mander, s'il n'eût jugé bon, comme je vous l'ai dit, de s'esquiver, à peine le pied hors du carrosse, et de s'en aller courir la ville. J'en viendrai de suite au principal de ce que j'ai à vous apprendre. Donc, dès que je fus arrivé à l'hôtel de Béricy, et que j'eus pris les soins nécessaires à me mettre en état de paraître convenablement devant elle, j'envoyai s'enquérir auprès de Mlle d'Ambigné du moment où elle serait disposée à me recevoir. Sa réponse ne tarda point et elle me fit dire que je pouvais me présenter sur-le-champ à son appartement. J'avoue qu'en mettant le pied hors du mien, je ressentis une émotion que vous comprendrez aisément. Ma première pensée fut pour ma chère Marguerite. Pour la première fois, depuis qu'elle m'avait été enlevée, j'allais considérer le visage d'une femme avec l'intention qu'il ne me fût pas indifférent et même avec le devoir d'y prendre un certain intérêt. Mais, au lieu qu'elle m'en voulût de cette infidélité à son souvenir respecté, il me semblait que ma chère défunte m'encourageât à la démarche que j'étais sur le point de tenter. Ce sentiment me raffermit auquel se mêlait celui d'obéir au devoir qui m'incombait envers notre maison, et ce fut d'un esprit presque tranquillisé que je pénétrai dans la pièce où m'attendait Mlle d'Ambigné.

Mlle d'Ambigné y était assise auprès d'une table chargée de livres, et, s'étant levée à mon approche, nous nous saluâmes assez cérémonieusement. Après quoi, il se forma entre nous un silence pendant lequel je tentai d'examiner à qui j'avais affaire ; mais la pièce où nous nous trouvions

était assez obscure et faiblement éclairée, de telle sorte qu'il me fut impossible de distinguer exactement les traits du visage de Mlle d'Ambigné. Tout ce que je pus observer fut qu'elle était vêtue avec beaucoup de simplicité. Ce moment d'embarras passé, et à peine eûmes-nous échangé quelques paroles, je fus frappé par la fermeté et la douceur de sa voix et par le ton modeste et mesuré de ses premiers propos. Ils traitaient des regrets que nous avions l'un et l'autre de la mort de Mme de Béricy. Les miens furent ce qu'il convenait qu'ils fussent, car je jugeai bon de ne pas affecter au sujet de la perte de la Marquise un chagrin que je ne ressentais pas. Vous savez que je ne suis guère capable d'exprimer des sentiments que je n'éprouve point et vous avez bien voulu quelquefois me louer de cette sincérité ; mais Mlle d'Ambigné avait des raisons pour donner à la mort de Mme de Béricy des regrets plus vifs que les miens et c'est ce qu'elle fit en termes excellents et que je pris plaisir à écouter. Le discours de Mlle d'Ambigné fut empreint d'une pieuse et tendre sérénité. Loin de s'élever contre le décret de la Providence qui avait retiré de ce monde Mme la Marquise de Béricy, elle l'acceptait sans murmurer. Nous sommes tous mortels et nous devons subir la loi commune avec respect et résignation. Mme de Béricy elle-même s'était prêtée avec tant de fermeté au sacrifice que Dieu lui demandait que l'on eût été malvenu de ne se pas conformer à son exemple. Aussi avait-elle offert un spectacle si édifiant que nous n'avions qu'à l'imiter pour en fournir un pareil à ceux qui seraient témoins, un jour, de nos derniers moments. A ces maximes, Mlle d'Ambigné mêlait des réflexions si sages et si belles que j'en étais touché et par où elle montrait involontairement les qualités de son cœur et de son esprit.

Ce que j'admirais surtout en Mlle d'Ambigné, c'était l'accent de piété et de raison qui marquait toutes ses paroles. On sentait en elle cette fermeté de pensée que donne la religion, quand la foi se fonde sur le raisonnement. Tout cela

me plaisait infiniment et j'y répondais de mon mieux. Elle parut contente de mes réponses et l'entretien se continua ainsi, quelque temps, de part et d'autre, avec tant d'accord que l'idée me vint d'aborder tout de suite un sujet sur lequel j'étais soudain impatient d'avoir l'opinion de Mlle d'Ambigné. Donc, après lui en avoir demandé la permission, je mis sur le tapis le testament de Mme de Béricy et l'obligation réciproque où il nous plaçait l'un vis-à-vis de l'autre.

Sur ce point encore, j'eus l'heureuse surprise de me trouver en exacte conformité de vues avec Mlle d'Ambigné. Elle avait déjà réfléchi sur la clause matrimoniale que contenait ce testament et était toute disposée à s'en entretenir avec moi. Les réflexions de Mlle d'Ambigné l'avaient conduite à considérer la singularité même de ce testament non comme quelque fantaisie bizarre de la testatrice, mais comme l'expression même d'une volonté supérieure. En prescrivant à Mlle d'Ambigné et à moi de nous prendre pour époux, Mme la Marquise de Béricy avait obéi à une secrète injonction de Dieu. C'était lui qui avait guidé son esprit et sa main. Du moins, Mlle d'Ambigné en jugeait ainsi et elle eût trouvé coupable de se dérober aux desseins de la Providence à notre endroit. Elle a sur nous, quand elle se mêle ainsi directement de nos affaires, des intentions auxquelles nous devons être dociles. Aussi Mlle d'Ambigné était-elle décidée à n'y apporter aucun obstacle.

A mesure que Mlle d'Ambigné parlait, j'entrais de plus en plus dans le ravissement et je m'étonnais jusqu'à la stupeur du merveilleux accord et de la surprenante rencontre de sentiments qui se manifestaient entre nous. Par quelle sorte de miracle l'étrange testament de Mme de Bériey nous apparaissait-il sous le même jour ? Ainsi, notre union se fonderait sur une complète et sainte concorde et comment, accomplie en ces conditions uniques, ne mériterait-elle pas les bénédictions de Dieu ? Il ne manquerait pas, l'ayant voulue si singulière et si étroite, de la rendre heureuse et féconde. A

cette pensée, je me sentais rempli d'une grande joie, à laquelle participait, j'en étais assuré, ma chère Marguerite, mais je m'en sentais en même temps si troublé, qu'après quelques mots de reconnaissance je demandai à Mlle d'Ambigné la permission de me retirer et de remettre au lendemain la suite de cet entretien d'où j'emportais une si belle promesse de bonheur.

Ce fut comme je me retirais et comme je prenais congé d'elle que j'aperçus en plein, pour la première fois, le visage de Mlle d'Ambigné et toute sa personne éclairée par le flambeau que tenait le laquais chargé de me reconduire à mon appartement. La lumière de la cire me la montrait tout entière et je vais vous en décrire l'image qui m'en reste dans les yeux. Mlle d'Ambigné est plutôt grande que petite et tout son corps est de la meilleure proportion, bien que, par sa jeunesse, il n'ait pas encore atteint la plénitude de ses formes, mais le temps complétera, à son heure, l'œuvre de la nature et il n'y aura alors rien de plus achevé en perfection que la future Mme de Séguiran. Déjà son visage en offre un exemple charmant. L'ovale en est harmonieux et pur, avec un nez fin et droit, la plus belle bouche et les plus beaux yeux. Sur toutes ces beautés est répandu un air de modestie et de réserve qui pourrait se changer aisément en gaieté et mutinerie, et même en passion, car il y a dans la physionomie de Mlle d'Ambigné quelque chose de mouvant. Telle qu'elle est, elle m'apparut comme une personne accomplie et dépassant tout ce que j'aurais pu prévoir, au point que cette vue me causa une nouvelle émotion, à la pensée que tant de grâces seraient bientôt mon partage et que, dans un mariage d'où je n'attendais qu'une réciproque estime, j'allais peut-être trouver l'amour avec ses flammes les plus vertueuses et les plus permises.

Je ne vous ferai pas le détail des entretiens qui suivirent ce premier. Tout ce que je puis vous en dire, c'est qu'il ne firent qu'accroître mon enchantement, tant Mlle d'Ambigné y apporta d'agrément et de raison. Sa piété et sa sagesse

s'y montrèrent à découvert. Mlle d'Ambigné y fit preuve de l'esprit le plus solide et le plus délié et d'un admirable sentiment de religion. La nôtre, où elle est venue après être née dans celle qui se prétend réformée, lui paraît la plus belle du monde. Elle ne cesse d'en étudier la doctrine et de s'y fortifier par des lectures étendues et par des pratiques régulières. Elle en remontrerait aux docteurs les plus experts et aux plus habiles confesseurs et je gage que, si elle s'avisait jamais de vouloir ramener à Dieu votre mécréant de la Péjaudie, elle y parviendrait sans peine, tant elle traite de ces sujets avec une éloquence persuasive ; mais elle n'est nullement prêcheuse et se borne à puiser dans la religion des principes de morale propres à se bien conduire dans la vie. J'aurai donc en Mlle d'Ambigné l'épouse la plus éclairée et la femme la plus astreinte à ses devoirs. Elle les comprend tous et les accepte d'un cœur ferme dans toute leur rigueur, même ceux dont son âge la pourrait le plus éloigner. Par elle, notre maison est assurée de trouver ce qui lui a manqué jusqu'alors et que Dieu, j'en suis persuadé, ne nous refusera pas, dans une union dont il aura lui-même préparé les liens et qu'il se plaira à rendre féconde. Ce désir qu'elle partage avec moi, non moins que la sagesse de ses propos, a contribué à ce que je ne m'alarmasse pas de cette beauté de visage qui m'avait quelque peu effrayé chez Mlle d'Ambigné, car je n'eusse voulu pour rien au monde que la passion eût une part principale dans un mariage où celle de Dieu doit être la plus grande. Certes, Mlle d'Ambigné a en elle tout ce qu'il faut pour inspirer l'amour à un honnête homme, mais elle en saura régler les transports et leur imposer ce qu'il sied de retenue pour qu'ils ne dépassent pas les bornes qu'ils ne doivent point franchir s'ils veulent demeurer conformes à ce que Dieu permet qu'ils soient.

Grâce à cette haute raison par quoi Mlle d'Ambigné est si éminemment remarquable et qui s'étend aussi bien aux questions du cœur qu'aux détails les moindres qui concernent

le cours ordinaire de l'existence, nous en sommes venus, dès aujourd'hui, à convenir du temps et lieu de notre mariage. J'avais songé à le différer de façon à pouvoir le célébrer à Carmeyrane, mais le deuil où nous tient la mort de Mme la marquise de Béricy nous eût empêchés de donner à nos noces la pompe convenable ; aussi décidâmes-nous, d'un commun accord, de faire bénir notre union ici même et d'y procéder avec la plus simple cérémonie. Mlle d'Ambigné, d'ailleurs, m'a semblé souhaiter que le sacrement nous fût conféré par un docte prêtre nommé M. du Jardier, qui eut part à l'abjuration que fit Mlle d'Ambigné des erreurs de la religion réformée où elle a été élevée. M. du Jardier nous mariera donc au plus tôt. Nous en sommes tombés d'accord aujourd'hui même, Mlle d'Ambigné et moi, et c'est ce que j'ai tenu à vous annoncer par cette lettre.

Je ne la finirai pas cependant sans vous conter la visite que je fis hier à M. Dagrenais, qui est, comme vous le savez, un des plus savants médecins de la Faculté et une des lumières de notre temps. Les soins qu'il donna à Mme la marquise de Béricy dans les derniers jours de sa vie et qui l'aidèrent à mourir étaient un bon prétexte à ce que je l'allasse voir. Il demeure, du reste, assez près, dans une belle maison qui est à lui, car il est riche. Néanmoins, malgré la grande renommé que lui ont valu les cures heureuses qu'il à opérées et qui l'ont placé au rang de nos illustres, M. Dagrenais ne fait pas l'orgueilleux et n'affecte pas l'Esculape. Il a conservé une honnête simplicité de mœurs et n'a pas adopté les façons de nos guérisseurs d'aujourd'hui. Comme il s'en tient aux anciens remèdes dont la vertu est éprouvée, il en est resté aux anciens usages qui n'ont pas cessé de lui paraître bons. On ne le voit pas, à la mode de certains de ses confrères, parcourir les rues en carrosse et c'est au dos d'un vieux cheval d'amble ou d'une mule qu'il se rend à ses affaires.

Il descendait justement de sa monture au moment où je me présentai à sa porte et, lorsque je me fus nommé,

il m'introduisit sans façon dans son laboratoire, dont il a plusieurs, car toute sa maison proclame l'attention continuelle qu'il apporte à son art. M. Dagrenais aime à s'entourer des ustensiles et des instruments favorables à la science qu'il pratique. On y voit toutes sortes de bocaux étiquetés contenant diverses parties du corps humain et quelques-unes de plus secrètes. Son cabinet est orné de tableaux anatomiques et plusieurs squelettes d'hommes et de femmes s'y tiennent rangés contre la muraille. Ces objets quelque peu funèbres n'empêchent pas chez M. Dagrenais une honnête bonne humeur et il ne s'en départit pas dans les plus sombres conjonctures. La maladie et la mort ont en lui un ennemi redoutable. Quand il eut rajusté son rabat et enlevé son grand chapeau, le visage de M. Dagrenais m'apparut empreint de beaucoup de bonhomie. Les traces de la vieillesse n'y ont rien de rébarbatif et, malgré son grand âge, M. Dagrenais semble encore jouir de toutes ses forces, de même qu'il semble avoir conservé quelque goût de la plaisanterie.

En effet, dès que j'eus abordé avec lui le sujet de Mme la Marquise de Béricy, il me dit, en affectant le plus grand sérieux, que je lui devais bien quelque reconnaissance pour n'avoir pas prolongé outre mesure les jours de ma tante et n'avoir pas ainsi retardé mon bonheur. Je conclus de ces paroles que M. Dagrenais n'ignorait pas le testament de Mme de Béricy et la clause concernant mon mariage avec Mlle d'Ambigné. Cela me mit à l'aise. Je me proposais d'interroger M. Dagrenais sur les propos malséants tenus par M. d'Escandot le Petit et qui n'avaient pas cessé de me tracasser l'esprit. Mis ainsi sur la voie, je lui demandai franchement, les lui ayant répétés, s'il les croyait fondés et s'il lui serait possible d'en vérifier l'exactitude ou la fausseté. Je ne vous rapporterai pas le détail de l'examen que me fit subir M. Dagrenais, mais je tiens à vous dire que le résultat m'en fut entièrement favorable. M. Dagrenais se déclara fort satisfait de ma complexion, ajoutant qu'elle

lui paraissait en tout point parfaitement propre à engendrer. Quant à Mlle d'Ambigné, qu'il avait soignée dans plusieurs petites occasions, il savait d'elle assez pour la juger également saine et bien conformée pour le mariage. Aussi ne doutait-il pas que, dans quelques mois, M. d'Escandot le Petit n'eût à faire amende honorable de ses insinuations et ne dût s'incliner devant la preuve qu'elles étaient fausses.

A ce jugement qui me remplissait de joie, M. Dagrenais ajouta quelques considérations touchant Mlle d'Ambigné. Il me conseilla de veiller à ce que sa grande piété ne se laissât pas aller à ces jeûnes et à ces macérations où elle était portée et où elle se privait volontairement de nourriture, non seulement du superflu, mais encore du nécessaire. Un jeune corps comme le sien ne doit pas négliger ce qui le peut fortifier et amener à sa plénitude. Il faut aussi bien qu'il entretienne ses forces, qu'il les augmente, surtout si elles doivent servir au partage que la nature leur impose pour parvenir à ses fins qui sont, dans le mariage, d'assurer la transmission de la vie. M. Dagrenais m'a donc recommandé de veiller avec soin à ce que Mlle d'Ambigné se conformât à ces prescriptions dont il m'a fait sentir toute l'importance et au sujet desquelles je compte bien ne rien négliger.

Je n'ajouterai pas à ma lettre les respects de Mlle d'Ambigné. Elle est occupée à vous les écrire elle-même ; je vous y adresse ceux que je vous dois et auxquels je joins les sentiments d'affection par quoi je suis, Madame, votre très humble serviteur et fils.

SÉGUIRAN.

M. de la Péjaudie n'a toujours pas reparu et je ne sais encore l'impression qu'il aura de Mlle d'Ambigné, mais je ne doute pas qu'il ne vous confirme celle de sa beauté. »

★

Le mariage de M. le Comte de Séguiran et Mlle Madeleine

d'Ambigné fut célébré le 14 novembre sans aucunes autres cérémonies que celle dont l'Eglise entoure ce sacrement. M. de Séguiran et Mlle d'Ambigné reçurent avec beaucoup de piété la bénédiction nuptiale que leur donna M. du Jardier. Ce bon et savant prêtre l'orna d'une allocution où il exposa les règles de conduite qui doivent présider à une union vraiment chrétienne, jalouse de sanctifier l'œuvre de chair. Les paroles de M. du Jardier furent écoutées avec attention par les nouveaux époux, mais firent quelque peu sourire M. de la Péjaudie. Il songait, en effet, que les belles dames d'Aix et celles qu'il avait connues en maints autres lieux avaient entendu à leurs noces des sentences pareilles aux maximes que prononçait avec confiance M. du Jardier. Comme la nouvelle Mme de Séguiran, MMmes de Listomas, de Bréganson et de Volonne, pour n'en point citer d'autres, avaient incliné la tête à de semblables exhortations, ce qui ne les avait pas empêchées de donner par la suite à l'œuvre de chair d'autres usages plus plaisants que celui que comporte le mariage, et M. de la Péjaudie se demandait en riant sous cape si Mme de Séguiran, ici présente, imiterait ces exemples ou s'en tiendrait aux préceptes matrimoniaux de M. du Jardier. Mais M. de la Péjaudie n'était pas homme à s'inquiéter des secrets de la destinée. Le temps se chargerait de l'instruire à ce sujet. D'ailleurs, il ne lui semblait nullement utile que Mme de Séguiran se joignit au nombre des femmes avec qui les honnêtes gens peuvent prendre plaisir. Il n'en manquait pas qui la valussent amplement. Certes Mme de Séguiran possédait un visage assez agréable dont M. de la Péjaudie reconnaissait le mérite, mais qui ne justifiait pas les transports de M. de Séguiran. Aussi manquait-elle de cet air avenant et libre, de ces façons voluptueuses et vives, de ces manières impertinentes ou faciles que M. de la Péjaudie appréciait au-dessus de tout et qui rendent délicieux et variés les jeux des membres et du corps. Celui de Mme de Séguiran, d'une jeunesse encore un peu gauche et d'une

forme encore inachevée, ne promettait pas un divertissement extrême, d'autant, sans nul doute, que Mme de Séguiran opposerait aux licences de l'amour toutes les réserves de la pudeur et tous les scrupules de la piété. Or, M. de la Péjaudie ne se sentait nul goût aux dévotes et n'eût éprouvé qu'un petit plaisir à vaincre leurs résistances. Il s'était toujours éloigné d'elles et se sentait peu disposé à écouter les remords dont elles accompagnent, d'ordinaire, le don d'elles-mêmes. M. de la Péjaudie n'aimait point que se mêlassent à l'amour les simagrées dont elles l'assaisonnent le plus souvent. Les ébats les plus voluptueux s'en trouvent gâtés sans retour et Mme de Séguiran serait certainement de celles-là s'il lui prenait jamais envie d'agrémenter le devoir conjugal de quelque caprice de tête ou de cœur. Mais rien ne prouvait qu'il en dût jamais être ainsi et Mme de Séguiran semblait être solidement garantie de toute aventure par la sincérité et la rigueur de ses principes. Le soin de son salut l'en écarterait sûrement et Mme de Séguiran était soucieuse du sien, puisque, pour l'assurer, elle avait quitté la religion de ses pères et en avait adopté une qui lui semblait plus conforme à la vérité et, pour tout dire, la véritable. Ce choix délibéré montrait toute l'importance qu'elle donnait à la sécurité de sa vie future et qu'elle ne la hasarderait pas à quelque imprudente fantaisie ou à quelque caprice inconsidéré. D'ailleurs, M. de Séguiran était là pour y veiller et y veillerait en mari, attentif à pourvoir la belle enfant de quelques bonnes grossesses qui lui ôteraient l'envie de faire la coquette et la galante.

Cette pensée fut désagréable à M. de la Péjaudie, car le spectacle d'une femme enceinte lui avait toujours paru lamentable et l'idée même l'en attristait. Aussi, après avoir imaginé Mme de Séguiran périodiquement déformée par les soins conjugaux de M. de Séguiran, se mit-il à songer avec plus de plaisir au joli ventre satiné de Mme de Listomas et aux beaux seins intacts de Mme de Bréganson. Une fois sur cette voie, d'autres images lui passèrent par l'esprit et

il en vint à la revue de ses souvenirs voluptueux. Il en avait d'abondants et de variés et chacun lui présentait quelque détail séduisant sur lesquels il s'arrêtait avec complaisance. Mais M. de la Péjaudie ne comptait pas s'en tenir là et se prit à rêver à celles des dames Aixoises à qui il n'avait pas encore offert ses hommages, Ce jeu l'amena à Mme de Lorellane, qui était presque petite et de la même taille que lui, brune avec des yeux bleus, vive et rieuse, et son corps devait être charmant. Rapidement, M. de la Péjaudie la dévêtit en imagination et, soudain, Mme de Lorellane parut devant ses yeux en sa nudité souple et gracieuse, les seins fermes, les hanches harmonieuses et lui souriant de tout son visage animé. Décidément, c'était à Mme de Lorellane qu'il adresserait sa requête, dès qu'il serait de retour à Aix. Elle n'était pas dévote, celle-là, et plus d'une fois s'était amusée des propos hardis de M. de la Péjaudie. C'était donc vers Mme de Lorellane qu'il pousserait sa pointe, d'autant mieux qu'il était excédé de Mme de Gallerand-Varade, sa dernière conquête, bien que, pour lui prouver son amour, elle le comblât de présents. N'était-elle pas allée jusqu'à se faire peindre pour lui, nue, au fond du couvercle d'une boîte ? Malgré ces soins, M. de la Péjaudie était bien décidé à congédier Mme de Gallerand-Varade, dût-il pour cela la mettre à la porte de l'hôtel de Tourves, où elle ne craignait pas de le venir relancer, et à la reconduire chez elle en l'accompagnant de son plus bel air de flûte.

Cette idée de Mme de Gallerand-Varade, reconduite à la flûte à travers les rues d'Aix, amusa fort M. de la Péjaudie et le mena jusqu'au moment où M. du Jardier eut achevé de débiter les pieuses fariboles qui allaient donner à Mlle d'Ambigné et à M. de Séguiran le droit de coucher ensemble dans le même lit, ce dont ils semblaient avoir quelque hâte, à en croire l'empressement qu'ils mettaient à regagner leur carrosse. Après qu'il les y eut bien vus assis l'un contre l'autre, M. de la Péjaudie prit congé d'eux et leur donna

rendez-vous pour le jour du départ qui était fixé à trois jours de là. Cela fait, M. de la Péjaudie pirouetta sur ses talons et, d'un pas léger, se dirigea vers le cabaret de la *Grande Pinte* pour y laver, dans la mousse de quelque vin capiteux, l'eau bénite dont il lui avait bien fallu qu'il s'aspergeât et aussi pour y rejoindre dans la salle basse son ami, M. le Baron de Ganneval, car M. de la Péjaudie se proposait, avant de quitter Paris, de renouveler avec ce compagnon la solide débauche par laquelle il y avait fêté son arrivée.

En entrant dans la salle basse de la *Grande Pinte* où l'attendait M. de Ganneval, M. de la Péjaudie eut le plaisir de constater que M. de Ganneval n'était plus ce pâle fantôme de lui-même qui lui était apparu le jour où ils s'étaient rencontrés. M. le Baron de Ganneval avait retrouvé sa vigueur et sa corpulence. Sa voix avait repris son tonnerre et ses propos montraient, dès l'abord, qu'il était délivré des transes où l'avait jeté la mort de M. Desforges et de M. Reniard des Farjoux. Au contact fortifiant de M. de la Péjaudie, M. de Ganneval, débarrassé de ses terreurs, était retourné de plus belle au libertinage et à l'impiété. Aussi accueillit-il M. de la Péjaudie par une magnifique bordée de blasphèmes qui firent trembler les verres sur la table et par maintes goguenardises irrévérencieuses sur la cérémonie à laquelle ce dernier venait d'assister. Ces brocards ne ménagèrent pas ce digne M. du Jardier. Avec ses cierges et ses patenôtres, il n'aurait pas raison d'un Ganneval, comme il l'avait eue de M. Desforges et de M. Reniard des Farjoux! Le jour où la nature jugerait bon de lui redemander le corps qu'elle lui avait prêté, M. de Ganneval le lui remettrait sans simagrées et sans mômeries. Bien plus, plutôt que d'aller pourrir dans un ossuaire ou suinter dans quelque caveau d'église, il léguerait sa carcasse à M. Dagrenais ou à quelqu'un de ses confrères pour qu'ils s'exerçassent à la disséquer et à y chercher le siège de l'âme. Et M. de Ganneval se réjouissait à la pensée que ses viscères, orga-

nes et autres curiosités corporelles flotteraient en des bocaux appropriés, tandis que son squelette, remarquable par sa grandeur, ses proportions et sa belle ordonnance, ferait l'ornement de quelque docte logis de science. Mais, en attendant cette heure, M. le Baron de Ganneval était bien résolu à employer son corps à se procurer tous les plaisirs dont il est capable, et il se mit de suite à détailler à M. de la Péjaudie ceux qu'il avait préparés à son intention. Ils consistaient en repas plantureux et bien arrosés, soutenus de musique et de danses et en autres divertissements de tripes et de gueule sur lesquels la décence ne permet pas d'insister et auxquels M. de Ganneval ajoutait l'appas d'aller visiter une Devineresse dont on commençait à parler et qui faisait apparaître le Diable à une lucarne où l'on n'en sent d'ordinaire que le vent. Ces desseins divers ayant obtenu l'assentiment de M. de la Péjaudie, les deux compagnons quittèrent la *Grande Pinte*, bras dessus, bras dessous, et allèrent à leurs affaires, d'où M. de la Péjaudie, cette fois encore, ne reparut à l'hôtel de Béricy que juste au moment de monter dans le carrosse qui devait suivre celui de M. et de Mme de Séguiran et l'escorter ainsi jusqu'à Aix, où M. de la Péjaudie prendrait congé d'eux pour réintégrer son logis de l'hôtel de Tourves, tandis que les nouveaux époux iraient passer leur lune de miel à Carmeyrane, dans cette solitude où se plaisent les conjoints aux premiers temps de leur conjonction.



Lorsque M. de la Péjaudie eut pris place sur les coussins du carrosse, il se sentit assez vite incliné au sommeil, bien que les roues sursautassent assez fort sur le gros pavé des rues, et bien que la matinée ne fût encore guère avancée. M. de la Péjaudie, cependant, en sa petite taille, était fort robuste et fort résistant et il avait prouvé maintes fois qu'il était capable de tenir tête aux plus vigoureux. Une preuve en était que, ce matin-là, après une nuit de débauche, il

avait laissé le baron de Ganneval étendu de tout son long parmi des flacons renversés et des verres brisés, et curieusement enchevêtré aux corps de deux donzelles qui gisaient pêle-mêle avec lui sur le parquet. M. de la Péjaudie, en enjambant ce groupe bachique, avait bien éprouvé quelque peine à lever les semelles, mais, cet obstacle franchi, il avait retrouvé son équilibre et descendu, en sifflotant, l'escalier dont les marches lui semblaient quelque peu inconsistantes. Avant de sortir, il s'était rajusté tant bien que mal au petit miroir qui faisait le fond de la boîte que lui avait donnée Mme de Gallerand-Varade et où elle figurait nue à l'intérieur du couvercle. Cela fait, M. de la Péjaudie s'était dirigé vers l'hôtel de Béricy. L'air du matin l'avait regaillardi et il se sentait presque dispos. Amusé au spectable de la rue, il avait déjà presque oublié les événements de la nuit et des deux précédentes, car il était de sa nature de ne pas s'appesantir sur le passé, même le plus proche. Le présent suffisait à occuper M. de la Péjaudie et il n'avait guère de curiosité pour l'avenir. Cette faculté lui était assez précieuse en l'occurrence, car elle lui permettait de ne pas se soucier de certaines révélations qui eussent eu de quoi troubler tout autre que lui. En effet, cette Devineresse qu'il était allé visiter la veille, en compagnie du baron de Ganneval lui avait tenu d'étranges propos. C'était une grande femme maigre, aux yeux luisants d'une vilaine flamme, qui logeait dans une sorte de taudis aux murs peints de signes cabalistiques et orné de trépieds et de cornues. Elle les avait d'abord amusés de quelques diableries assez bien machinées, et d'une manière de petit sabbat qui ne manquait pas d'agrément, puis elle avait étalé les cartes de son tarot et, sous l'œil de son crapaud et de son hibou familiers, elle avait prétendu leur révéler les arcanes de la destinée.

Si incrédule que pût être M. de la Péjaudie à ces pratiques, les dires de la Devineresse eussent pu lui donner quelque inquiétude, car, selon cette mégère, l'avenir de M. de la

Péjaudie présentait des indices assez singuliers. La Devineresse, malgré sa science éprouvée, n'en distinguait pas le détail. Il lui apparaissait chargé d'événements qu'elle ne pouvait pas définir, mais dont elle l'engageait à se défier. La Fortune s'y indiquait comme changeante et sujette à des sautes imprévues et néfastes. L'existence de M. de la Péjaudie allait entrer dans une phase dont il aurait à redouter les effets. On y voyait des gens de justice et des femmes courroucées, du sang et l'influence pernicieuse d'un astre marin. Le jeu n'en disait pas davantage et les tarots ne voulaient rien dénoncer de plus, mais M. de la Péjaudie devait se tenir en garde contre toute imprudence de conduite dont la moindre pouvait engendrer pour lui de lamentables calamités auxquelles l'amour serait mêlé. Ces propos cabalistiques avaient fait rire M. de la Péjaudie si fort que le hibou et le crapaud s'en étaient montrés offusqués, et il était sorti de chez la Devineresse comme il y était entré, c'est-à-dire fort incrédule à ses tours et à ses prédictions. Aussi son sommeil n'en fut-il guère troublé quand il fut décidé à ne pas résister à l'engourdissement qui lui alourdissait les paupières. Ce parti pris, M. de la Péjaudie s'assura que l'étui de sa flûte était posé en bonne place sur le coussin, puis, s'étant calé de son mieux, il s'enveloppa avec soin dans son manteau, car le temps était froid et une buée légère embrumait les glaces des portieres, et, tout en songeant que M. et Mme de Séguiran seraient à l'aise derrière cet abri improvisé, pour se cajoler le long de la route, comme le font les nouveaux mariés, il s'endormit profondément.

Quand il se réveilla, M. de la Péjaudie s'aperçut que l'on était hors de Paris, car à travers la vitre il distinguait les arbres dénudés qui bordaient la grand'route Au même moment, le carrosse s'arrêta assez brusquement, tandis que des cris retentissaient, M. de la Péjaudie eut tout de suite l'idée que quelque accident était survenu au carrosse où M. et Mme de Séguiran le précédaient. Quelque roue détachée, ou quelque essieu rompu. Des voleurs de grand che-

min s'étaient-ils jetés à la tête des chevaux et allait-il lui-même voir apparaître quelques-uns de ces malandrins masqués qui dévalisent les voyageurs ? Cette seconde hypothèse rassura incontinent M. de la Péjaudie. Ses poches étaient parfaitement vides. Son séjour dans Paris et les buveries à la *Grande Pinte* avec M. le baron de Ganneval avaient épuisé ses finances et vidé la bourse dont Mme de Gallerand-Varade l'avait tendrement muni à son départ d'Aix. Tout ce que les bons détrousseurs trouveraient dans son gousset était la boîte, à l'intérieur du couvercle de laquelle Mme de Gallerand-Varade s'était fait peindre toute nue. Certes, M. de la Péjaudie regretterait de laisser cette galante image aux mains de ces goujats, mais il était bien résolu à ne la leur pas disputer au prix de sa peau. D'ailleurs, ces messieurs de grand chemin préféreraient sans doute, aux attraits figurés de Mme de Gallerand-Varade, les beautés vivantes de la jeune Mme de Séguiran. A cette pensée, M. de la Péjaudie ne put s'empêcher d'éclater de rire. Ne serait-ce pas, ma foi, un beau début dans le mariage pour cette petite dévote à peine dépucelée que de passer des bras de son mari à ceux de ces admirateurs improvisés ? Que dirait de l'aventure le bon M. du Jardier et comment en jugerait le brave M. de Séguiran ? Et M. de la Péjaudie imaginait, avec cette facilité à se représenter les choses qui lui était propre, la scène dont il allait être témoin. Cependant, comme les cris augmentaient et se mêlaient de gémissements et d'imprécations, M. de la Péjaudie, ayant ouvert la portière, sauta prestement sur le pavé de la route.

Elle était encombrée de sept ou huit charrettes, dont l'une avait versé dans le fossé où elle était tombée sans doute en se voulant garer pour laisser passer le carrosse de M. de Séguiran et dont une autre, les chevaux ayant pris peur, se tenait en travers du chemin, accrochée à une troisième, malgré les efforts des conducteurs pour se dégager l'un de l'autre. Celle du fossé y avait fait choir avec elle un pêle-mêle de gens demi-nus, vêtus et coiffés de casaques et bon-

nets rouges qui tâchaient de se dépêtrer tant bien que mal, aidés d'un grand gaillard armé d'une corde à nœuds et qui faisait pleuvoir sur eux force coups et force horions. Ces pauvres diables, dont quelques-uns semblaient âgés et malades, gémissaient à qui mieux mieux, tandis que ceux des deux autres charrettes poussaient des cris d'effroi, craignant d'aller rejoindre leurs compagnons au fond du même trou. Tout cela formait une assez plaisante bagarre où se mêlaient les clameurs de ces misérables, les jurements des conducteurs et le sifflement des cordes, car elles jouaient un grand rôle en cette affaire, plusieurs autres gaillards qui les maniaient avec vigueur étant venus à la rescousse de leurs camarades. Ce spectacle intéressait M. de la Péjaudie par la variété des attitudes et par le costume de ces singuliers voyageurs qui portaient une chaîne rivée aux jambes par un anneau de fer; mais il dut en détourner les yeux pour répondre à M. de Séguiran qui l'interpellait la tête à la portière de son carrosse.

Au moment où M. de la Pejaudie s'en approchait, une espèce d'officier s'y présentait également. Il avait un habit galonné et la mine basse et farouche, ce qui ne l'empêcha pas néanmoins de répondre assez poliment à M. de Séguiran, quand celui-ci lui demanda ce que signifiait cet embarras de charrettes et quels étaient ces gens que l'on y conduisait? « Ces charrettes, monsieur, expliqua l'homme, et dont l'une a versé au fossé dans son empressement maladroit à céder le pavé à votre carrosse, sont celles qui accompagnent la chaîne des forçats du Roi que j'ai l'ordre de mener à Marseille pour y ramer sur les galères de Sa Majesté. Comme la route est longue jusque-là, nous y plaçons ceux d'entre eux que leur âge ou leurs infirmités empêchent de suivre leurs compagnons, car la bonté du Roi ne veut pas que l'on impose des peines inutiles à ses sujets, même les plus criminels et les plus réprouvés. Mais pour s'assurer que ces mauvaises gens ne nous abusent pas de ruses coupables, je ne les fais monter sur les charrettes

qu'après être certain qu'ils méritent ce traitement. Le plus souvent, une bonne bastonnade ou quelque caresse de nerf de bœuf redonnent des jambes aux imposteurs, mais parfois aussi la crainte de cette épreuve retient les autres si longtemps à la chaîne qu'ils y tombent morts. C'est ainsi, Monsieur, que depuis Paris, d'où nous sommes partis avant-hier matin, j'ai déjà perdu trois de ces damnés chiens, dont l'un qui paraissait des plus vigoureux et que je destinais à la galère de M. le Chevalier de Maumoron, sur laquelle j'ai eu l'honneur d'être comite, et qui eût fait un excellent vogue-avant si le drôle ne se fût avisé de trépasser sans raison, à peine avions-nous dépassé Charenton, pour avoir reçu d'un de mes argousins l'avertissement de ne point chercher à se déferrer comme il s'y appliquait traîtreusement. »

A ce souvenir, l'homme aux galons poussa un soupir vineux qui fit reculer Mme de Séguiran, dont le visage s'était penché à la vitre abaissée du carrosse pour écouter ce colloque.

Cependant les charrettes récalcitrantes avaient fini par se dégager et par se ranger, tandis que l'on sortait du fossé celle qui y était tombée. En attendant que la besogne fût finie, les forçats qu'elle avait contenus formaient un groupe lamentable. Ils étaient une douzaine, dont deux presque des vieillards. Les autres présentaient une apparence chétive et grelottante. Leurs membres nus rougissaient de froid ; quelques-uns montraient des cicatrices creusées dans leur peau par le redoutable nerf de bœuf. Tous semblaient craintifs et épuisés et leur maigreur faisait coller à leurs os leurs casaques rouges. Ceux qui n'avaient pas la force de se tenir debout s'étaient assis sur le sol glacé. L'un d'eux, malgré le froid, avait ôté son bonnet et, du doigt, grattait vigoureusement sa tête rase, couverte de croûtes et fourmillante de vermine. Mme de Séguiran considérait avec compassion ces malheureux, si bien que le capitaine de la chaîne, ayant remarqué le trouble que cette vue lui causait,

crut bon de rassurer l'émotion que Mme de Séguiran en montrait. « Il n'est point juste, madame, lui dit-il donc, de s'apitoyer trop sur ces misérables. Ils ont fait eux-mêmes leur malheur et l'état fâcheux où vous les voyez est le payement de leurs vices et de leurs crimes. Aussi le Roi a-t-il été obligé, dans sa justice, de purger le royaume de leur honteuse présence. Il eût pu les priver de la vie, mais il a préféré la leur laisser et tirer de leur châtiment une légitime utilité. Grâce à eux, le service des galères est assuré et ce service où ils emploient la force de leurs bras et de leurs reins devrait être la consolation de leur abjection. Mais ne croyez pas, madame, qu'ils sentent ainsi. Nul repentir de leurs forfaits ne germe en leurs cœurs endurcis. Ils ne sont que révolte, méchanceté et blasphèmes. Leur bouche est pleine d'ordure et, s'ils l'osaient, ils la cracheraient jusqu'à vous. Aussi, la seule façon de les conduire est-elle de ne leur pas ménager le gourdin et le nerf de bœuf. Avec eux, il n'est pas d'autre argument qui vaille. Ce n'est qu'à force de coups qu'on les maintient en la posture qui leur convient et encore y faut-il joindre l'appoint d'une bonne chaîne et d'un bon anneau. Moyennant cette précaution, ils sont doux comme des moutons et pèsent sur la rame, de tout leur cœur, mais il ne faut pas moins pour les tenir à leur banc, les jours de combat, car il n'est pas un de ces chiens qui ne tienne sa chienne de vie pour un grand bien. »

L'homme aux galons, qui semblait prendre plaisir à parler, eût sans doute continué longtemps, si M. de la Péjaudie ne l'eût interrompu pour lui demander s'il n'en était aucun, de toute cette chiourme, qui y eût été amené par un de ces hasards malencontreux qui peuvent parfois donner à un honnête homme toutes les apparences d'un coquin. Il y a des conjonctures si complexes qu'il est malaisé, parmi elles, de débrouiller la vérité, et la fortune a des lacets si subtils qu'elle retient parfois un innocent sous la figure d'un coupable.

A ces mots de M. de la Péjaudie le capitaine de la chaîne prit un air fort vexé. « Il n'y a pas d'innocents, Monsieur, répondit-il, une fois que la justice du Roi a condamné. Chacun de ces misérables a sa sentence bien en règle et en doit subir les effets jusqu'au bout. Ce n'est qu'à ce prix que nous pouvons exercer envers eux les rigueurs nécessaires et il nous faut l'assurance qu'ils sont à la chaîne pour quelque bon et valable motif pour ne pas ralentir sur leurs épaules la vigueur de nos bras. A cette condition seule, la galère est de bonne vogue. Tel était le sentiment de M. le Chevalier de Maumoron, sous qui j'ai servi à la mer. Aussi, sa galère est-elle fameuse par la brutalité de ses argousins et la rudesse de ses comites. Il s'y donne plus de coups de nerf de bœuf que sur toutes les autres, et on n'y a que faire d'innocents ! Aussi est-elle la plus rapide et la plus docile et n'a-t-elle pas sa pareille dans toute l'escadre, que M. le Chevalier de Maumoron serait digne de commander ! »

A ce dithyrambe du capitaine de la chaîne, M. de la Péjaudie s'était mis à rire en regardant M. de Séguiran : « Tudieu, monsieur, lui dit-il à voix basse, vous ne vous attendiez guère d'entendre prononcer sur la grand'route l'éloge de votre frère et que sa renommée marine s'étendît aussi loin dans l'intérieur des terres, mais il serait temps, je crois, de prendre congé de ce brave officier et de continuer notre chemin, car le passage me semble dégagé et il me paraît que la vue et l'odeur de cette chiourme commencent à importuner Madame votre épouse ; je vois son beau teint pâlir et j'en juge qu'elle serait aise de s'éloigner de ce spectacle qui n'a rien de ragoûtant. » Mme de Séguiran fit signe de la tête qu'elle acquiesçait aux paroles de M. de la Péjaudie, à qui, avant de quitter la portière, elle tendit sa bourse en désignant du geste la troupe de galériens qui entouraient le carrosse et qui reçurent cette libéralité, des mains de M. de la Péjaudie, avec de grandes acclamations. Puis MM. de Séguiran et de la Péjaudie ayant salué l'offi-

cier, M. de la Péjaudie regagna son carrosse, tandis que celui de M. et de Mme de Séguiran se mettait en marche.

Ce ne fut qu'une fois les charrettes dépassées que l'on rencontra la chaîne. Elle était composée de près de deux cents galériens, couplés deux à deux et qui formaient une longue file. Profitant de l'embarras des charrettes, ces misérables avaient fait halte pour prendre un peu de repos. A la vue des carrosses, ils s'agitèrent avec un bruit d'anneaux et de ferraille. Devant eux, les argousins, le bâton ou la corde aux mains, se promenaient d'un air rogue et menaçant. Un vent aigre soufflait qui faisait frissonner les chairs refroidies sous les casaques rouges. Au passage, M. de la Péjaudie distinguait des airs mornes ou méchants, des faces tannées ou livides, des yeux impudents ou sournois. Certains de ces visages apparaissaient brutes ou farouches sous le bonnet. Et M. de la Péjaudie imaginait sur ces corps lassés et rudes la morsure du vent et du gel, les meurtrissures et les ampoules, le pus des ulcères, le fourmillement de la vermine. Il songeait que cette troupe criminelle s'en irait ainsi, d'étape en étape, pendant des jours, sur des routes gelées ou boueuses, sous le vent et sous la pluie, mal nourrie, battue, grelottante, portant la lourde chaîne dans un cliquetis de maillons et d'anneaux. Ensuite les mêmes entraves, qui retenaient ces hommes, les fixeraient au banc de la galère, sous le même fouet et le même bâton. Il leur faudrait peser sur la rame, parmi l'écume et l'embrun, dormir sur le bois, subir les houles de la mer et la brûlure du soleil, jusqu'à ce que quelque boulet les couchât, le pied à la pédagne et les mains aux manilles, ou qu'à bout de forces, ils crevassent à la peine. Puis, une fois morts, on les coulerait au fond de l'eau et il n'en serait plus rien d'eux.

La pensée de toute cette misère assombrissait M. de la Péjaudie. Certes, il n'ignorait pas que ces galériens étaient peu recommandables. Leur troupe n'était qu'un ramassis de meurtriers et d'assassins. On y comptait aussi sans doute

des déserteurs et des faux-saulniers et toutes sortes d'autres criminels, mais, malgré cela, M. de la Péjaudie ne pouvait s'empêcher d'éprouver pour eux une obscure pitié. Le corps de l'homme n'est pas fait pour subir ces outrages, pour être lacéré de coups, rongé de plaies, mangé de vermine et chargé de chaînes, mais pour goûter la joie des nourritures, la caresse de l'air, les biens de la liberté, les plaisirs de la luxure. Sous quels astres funestes étaient-ils donc nés, ceux-là, pour avoir été réduits à cette affreuse condition ? Ne portons-nous pas tous en nous-mêmes les mêmes instincts et les mêmes penchants et n'est-ce pas quelque influence bienfaisante ou maligne qui détermine à son gré l'usage honnête ou coupable que nous en faisons et qui nous mènera au pinacle ou à l'abîme ? Par quels mystérieux hasards sommes-nous guindés à l'un ou lancés à l'autre ? Pourquoi ce galérien qui rame à son banc, le bâillon à la bouche, ruisselant de sueur et nourri de fèves noires, n'est-il pas M. le Chevalier de Maumoron, qui, sustenté de mets savoureux, abrité sous son pavillon, se prélasse fièrement sur le château de sa galère ? Qui donc en a disposé ainsi ? Et pourquoi lui, M. de la Péjaudie, n'était-il pas M. de Séguiran en train de cajoler au fond de son carrosse l'agréable Madeleine d'Ambigné ? Pourquoi M. de Séguiran n'était-il pas M. de la Péjaudie, seul dans le sien et occupé à des réflexions assez moroses, bien que philosophiques, sur l'arbitraire qui régente en nous les conditions humaines et dirige nos sentiments et nos passions selon des vues et en des voies auxquelles nous sommes à peu près étrangers ?

M. de la Péjaudie n'était pas accoutumé à s'appesantir sur des considérations mélancoliques. Il était prompt et léger de sa nature, changeant en ses pensées et vite distrait de celles qui lui passaient par l'esprit. Aussi la vue de l'étui de sa flûte, qu'un cahot venait de faire choir de la banquette, le tira-t-elle soudain de ses raisonnements. Avec précaution il ramassa la gaine de cuir et en sortit l'instrument. Doucement et savamment il en porta l'embouchure à ses lèvres ;

le souffle enfla ses joues, ses doigts se posèrent sur les trous et, du bois sonore, jaillit un air vif et dansant qui remplit tout l'intérieur du carrosse de sa mélodie joyeuse, tandis que l'attelage trottait ferme sur la route pavée pour rattraper le temps perdu à l'embarras des charrettes et à la rencontre des galériens du Roi.

HENRI DE RÉGNIER

de l'Académie française.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Ferdinand Gohin : *L'Œuvre poétique d'Albert Samain*, Garnier. — Albert Samain : *Aux flancs du Vase, suivi de lettres inédites*, Editions des Maîtres du Livre, Crès. — Villiers de l'Isle-Adam : *Nouveaux Contes cruels et Propos d'au delà, suivis de fragments inédits*, Crès. — Lucien-Alphonse Daudet : *La Dimension nouvelle*, Crès. — Edmond Pilon : *Sous l'Egide de la Marne*, Histoire d'une rivière, Bossard,

M. Ferdinand Gohin, dans cette étude nouvelle sur **l'Œuvre poétique d'Albert Samain**, a su analyser toutes les nuances du génie du poète. Il dit très bien que Samain accepta la conception musicale de la poésie symboliste, la conception verlainienne. Il rechercha davantage aussi les sensations et les états d'âme que les idées, trouvant pour les traduire des inventions verbales, des combinaisons rythmiques qui donnent à la poésie « la puissance suggestive de la musique ». Comment, en effet, s'écrie M. Gohin, n'être pas frappé de la valeur musicale de cette poésie ? Non seulement beaucoup des poèmes de Samain portent un titre qui atteste les préoccupations musicales du poète, mais encore la poésie doit être pour lui rivale de la musique, et le vers une sorte de transposition musicale. Ce n'est plus ici, explique M. Gohin, l'harmonie oratoire des romantiques dont « la phrase pleine, nombreuse et sonore, savamment rythmée se développe suivant une ligne précise et bien tracée, ou se déploie avec la force d'un fleuve qui pousse ses ondes entre de larges rives ». C'est une mélodie « plus intime, imprécise et fluide qui obéit à des lois mystérieuses ». Sonorités alanguies, voyelles silencieuses et douces, syllabes mouillées... c'est, en vérité, « comme une phrase de velours ou de mousseline ». Après avoir expliqué l'irrégularité de sa métrique, M. Gohin constate que cette irrégularité produit une impression musicale très originale, sorte de rythme immatériel qui module « l'infini des émotions dans l'indéfini des songes ». C'est, écrit-il, « l'art subtil de nos musiciens modernes, d'un Debussy, par exemple, qui se fit précisément l'interprète de

Mallarmé et de Maeterlinck... » Mais, continue le critique, les ressources du poète sont limitées. C'est avec des mots qu'il écrit ses symphonies ; c'est, écrit-il, « avec un art rebelle et fait pour la pensée qu'il a su évoquer l'âme profonde des choses, et que, suivant une épigraphe empruntée par lui-même à Mallarmé, il a fait de la poésie la « musicienne du silence ».

M. Gohin nous montre comment, chez Samain, le poète des soirs et des crépuscules, le sentiment de la nature était devenu religieux en devenant plus profond. On sent, dit-il, que, si Samain avait vécu, le sentiment religieux eût été l'une des sources de son inspiration. Et ces sentiments, que Verlaine « module en lieds pieux, en cantilènes naïves, avec un accent ingénu, Samain les aurait développés, semble-t-il, plus largement avec l'ampleur et la richesse d'une âme enthousiaste, en des hymnes magnifiques dont le *Réveil* nous fait entendre les accents » :

Puisque la moisson croît pour l'éternel semeur,
Puisque le lys fleurit en loyal serviteur,
Je veux donner ma vie à la bonne Espérance,
A la règle, à l'effort, à la persévérance,
L'ennoblir de sagesse et de force l'armer,
L'alléger de prière et toute l'enfermer
Dans la soif de comprendre et la splendeur d'aimer.

Et peut-être cette poésie religieuse de Samain eût-elle eu, en effet, ce caractère grandiose et angoissé qui manque à l'inspiration des poètes convertis d'aujourd'hui, qui se font de Dieu une idée si familière et si familiale. Chez eux, nul effroi devant l'infini : ils s'en approchent comme jadis de leur petite amie. Poésie de sacré-cœur et de vierges bleues : comme elle est loin de l'angoisse de Pascal et de la cruauté des jansénistes. Samain, j'imagine, eût rénové la grande tradition des jansénistes, et se serait divinement martyrisé dans une foi cruelle.

Justement voici, à la suite des *Flancs du Vase* que publient les « Maîtres du Livre », quelques lettres inédites d'Albert Samain, qui sont la plus sincère confession de son âme, de sa vie et de son art.

...pour toutes mes démarches dans la vie je manque de foi en moi-même, et cela, peu à peu, produit un malaise sourd qui, à certaines heures, me recouvre toute l'âme d'une grande nappe de tristesse. Je sens en moi une incapacité de prendre et de pétrir la vie à la façon des

autres hommes. Mon art ne m'apporte que des consolations, plutôt des excitations toutes passagères ; je ne connais pas cette sérénité robuste du bon travailleur qui se met joyeusement à la tâche et se réjouit d'avance d'une longue suite de travaux. Avec les dons que j'ai en moi, je devrais, semble-t-il, m'être fait déjà une situation dans la littérature — mais la littérature, la page à écrire m'éloigne ; c'est un calice que j'écarte toujours, que je ne bois qu'à la dernière extrémité.

Tant de jeunes gens autour de lui se réjouissent à la pensée de rédiger leurs idées. C'est à me demander, écrit-il, « si je ne me suis pas trompé d'art ».

Mes vers, diras-tu... Voici ce qui se passe pour mes vers... je les fais, quand j'en fais — et que l'heure est bonne — et que je sens vraiment passer dans mon être un courant mystérieux qui multiplie les énergies de l'esprit et amène mon imagination à une sorte d'éclat incandescent. Je fais donc mes vers, surtout la nuit, dans une ivresse heureuse, et j'ai un moment de chaude et rayonnante exaltation.

Dans les cinq minutes qui suivent, il se sent plein et sûr de lui-même ; deux heures après, cette effervescence est tombée. Et le poète voit dans cette méfiance excessive de ses actes « une sorte d'infirmité morale, une débilité de l'énergie vitale, une anémie de la volonté ».

Je crois que la vie doit être à la fois une espérance et une affirmation. Je n'ai ni l'une ni l'autre. Je crois toujours que je ne réussirai pas ce que je veux faire et j'ai toujours comme une honte de parler de ce que j'ai fait.

. . . .

En résumé, et pour m'expliquer sincèrement et nettement, je ne puis jamais supposer que ce que je fais, que ce que je dis, que ce que j'écris puisse intéresser les autres — au moins autant que ce qu'ils ont à faire, à dire et à écrire eux-mêmes.

En résumé, aussi, cela fait que je ne me sens pas heureux, que je ne suis pas heureux, et qu'à certaines heures j'ai une grande souffrance noire au fond de moi. La vie n'étant qu'une suite de décisions à prendre m'apparaît souvent devoir excéder mes forces. Pour te donner un exemple, le livre qu'il faudra que je publie dans un temps pas trop éloigné, pour ne pas faire oublier le *Jardin de l'Infante*, me hante comme un cauchemar. Je ne sais pas encore à l'heure qu'il est comment il se fera ; quand j'y songe la nuit je ne puis plus fermer l'œil. Des gens diront : ce sont là des façons de grand enfant. C'est vrai, je sens en moi beaucoup de grand enfant. Il m'est impossible de prendre part et de me passionner à ce que les hommes appellent leur vie sérieuse.

Quelle touchante confession de grand enfant douloureux. Il faudrait tout citer de ces deux lettres qui nous révèlent mieux l'âme de Samain que tous les commentaires que l'on pourrait écrire autour de sa poésie. Nous le voyons, à travers les confidences de ses lettres, seul au monde avec sa mère, déjà très âgée, et dont il prévoit la disparition avec angoisse. Que deviendra-t-il « quand tout cet amour s'enfoncera dans la nuit ?... »

Et alors, écrit-il, je pense à tout cela, quand je vois à quarante ans aboutir une vie docile et de bonne volonté et de bon cœur, et riche de dons, à toute cette médiocrité, à ce servage bureaucratique qui dure depuis mes quinze ans et durera toujours, je suis pris d'une irrésistible et silencieuse tristesse ; et il me semble descendre lentement dans les eaux noires...

Mais alors, il songe aux belles amitiés que la vie lui a données et que cela aussi, écrit-il, « c'est un trésor et peut-être le plus beau et le plus rare que puisse apporter la vie... »

Au point de vue littéraire, Samain doute de lui, certes, et cette méfiance est toujours le signe d'une profonde sincérité, mais tout de même, il sait la place à laquelle il a droit, et il se montre très sensible à une « belle page » que lui a consacrée H. de Régnier dans le *Mercure*, sensible aussi, mais péniblement, au « grand et hargneux article de D... dans le *Temps*, laborieuse tartine de cuistre piquée çà et là de mots désobligeants... » Les critiques de cette sorte sont des êtres vraiment malfaisants, capables, si on les prenait au sérieux, de paralyser toute espèce de talent. Médiocres, ils n'aiment et ne louent que ce qui est vulgaire et médiocre, et aboient, comme Abel Hermant dès qu'il aperçoit le trop grand fantôme de Villiers de l'Isle-Adam.

A une critique de son ami, inquiet de la nouvelle inspiration héllénique de ses derniers poèmes, et qui y voit une sorte de renoncement à sa race, à ses origines, Samain répond finement :

... Ce qu'il y a de grec dans mes vers n'est qu'apparent ; les noms de mes petits bergers, quelques appellations usuelles, et puis c'est tout. Au fond ce ne sont que des visions où mon âme s'est plu, et qu'à cause de leur jeunesse et de leur limpidité j'ai situées dans une Ionie idéale.

Il n'a pas pour cela répudié les cathédrales, et c'est toujours comme à travers une verrière que tombe, dans le jardin de l'Infante, la majestueuse tristesse des soirs et des crépuscules.

§

Voici de Villiers de l'Isle-Adam une nouvelle édition de **Nouveaux Contes cruels et Propos d'au delà** suivie de fragments inédits qu'il est important de signaler. *Isabeau de Bavière*, pages d'un livre annoncé pendant de nombreuses années : *Documents sur les Règnes de Charles VI et Charles VII* et parmi lesquelles se trouve inséré le conte cruel : *La Reine Ysabeau*. Des notes ironiques et « cruelles » aussi sur une pièce d'Emile Augier, des vers, mais surtout une étude *à propos d'un livre — les Fleurs du Mal*, que l'on devrait réimprimer en tête d'une édition de Baudelaire. Il y a là, en termes somptueux, la justification de toute liberté morale et immorale, au point de vue de l'art. L'art, écrit-il, « compose un royaume où toute chose est appelée à la transfiguration. Et, si l'artiste est assez puissant pour aller racheter la grande poésie même jusque dans les régions défendues par la morale, et que, sous une sensation d'éternité, il l'en dégage, tout irradiée de solennelles et profondes épouvantes, l'impur n'est plus ce qu'il nous apparaît, dans sa réalité : on ne *doit* plus le voir ! Le génie est devenu sa rédemption : il s'est transfiguré sous le sceptre de diamant du magicien sacré : sujet de l'intelligence idéale, il ne relève plus de la conscience hypocrite, changeante et diverse, des hommes. »

§

Le petit livre de M. Lucien-Alphonse Daudet est peut-être celui qui m'a donné la plus nette vision des paysages de la guerre : **La Dimension nouvelle** :

> Rien n'est changé, mais tout est changé, car tout est sur un plan inconnu, dans une dimension nouvelle; la réverbération cruelle aux yeux éclaire ma contrée (c'est le secteur du jour qui parle), issue des faits, sporadique, semblable à ces îles poreuses, vomies par une éruption sous-marine.

Cette sensation de paix dans cette chambre, niche faite avec des planches encore suantes de sève :

> La paix t'accorda-t-elle jamais une si complète paix? (c'est le secteur du soir qui parle à son hôte). Ta vie, autrefois large et dispersée, est à présent diminuée, réduite à l'indispensable, mais solide, mais contractée. Chacune de tes minutes est en harmonie avec les pulsations de ton cœur.

Mais la plus troublante page de ce volume est celle qui s'inti-

tule : *Solitude* : elle garde sa signification encore dans notre vie d'aujourd'hui :

Tout le monde t'a quitté, puisqu'ils peuvent vivre sans toi. Dès l'instant où ils ont appris à se passer de toi, où ils ont admis ton absence, ils ont signé leur renoncement : on renonce facilement à ce qui n'est pas soi-même... Solitudes de la gestation, solitudes de la décomposition, toutes les solitudes sont en toi...

La mort est là, si proche, si facile, mais :

... Comme tu tiens tout à coup à la vie, et non pas pour elle-même, mais enfin, parce que tu viens de découvrir enfin la véritable, la noble solitude... La mort te prouve l'inanité de la mort. Personne ne vaut que tu désires mourir ici, à cette minute, qui serait la minute de ton choix et non celle de ton destin.

§

Sous l'Egide de la Marne, *Histoire d'une rivière*, par Edmond Pilon. La Marne! Matrona. Cela veut dire la Bonne Dame, « la rivière mère et protectrice ». C'est ainsi que l'a représentée Bouchardon en sa Fontaine de Grenelle : la ville de Paris, assise entre le dieu de la Seine et la déesse de la Marne. A propos de cette rivière, au nom symbolique, M. Edmond Pilon nous évoque tous les faits de son histoire et tous les personnages qui ont vécu sur ses rives : La Fontaine, qui suit sur ses bords, en flâneur le travail des campagnes ; Watteau, qui y songe à son « Embarquement pour Cythère » ; voici Agnès Sorel, qui régna sur ses bords ; Mme de Montespan qui vient visiter Bossuet en sa terre de Germigny, etc., etc. C'est toute notre histoire littéraire et mondaine qui revit en ces pages où l'érudition se cache sous la légèreté des mots et des phrases. Mais l'auteur sait prendre toute la gravité qu'il faut pour nous évoquer encore la merveilleuse et tragique histoire de la Marne protectrice. Petit livre gracieux et émouvant.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Maurice Rollinat : *Fin d'Œuvre*, préface de Gustave Geffroy, de l'Académie-Goncourt, avec un portrait de l'auteur et trois ill., Fasquelle.— Lucien Farnoux, Reynaud : *Les Nocturnes Incolores*, Eug. Figuière. — Victor Jacquet : *Chanson d'Amour*, Edition Indépendante. — Camille Thorin : *Babioles et Caquets*, les Editions Gallus. — Jean Lebrau : *La Voix de Là-bas*, préface de Henry Bataille, G. Crès. — Jean Lebrau : *Poésie*, Pau, Impr., rue de la Préfecture. — Gaston Lucce : *Des Lumières s'éteignent*, Eug. Figuière. — Maurice Ger-

vais : *La Chansoon des Flots et des Cieux*, Jouve. — Charles Poiraton : *Sur le Trimard*, G. Crès. — Giuseppe Ungaretti : *Allegria di Naufragi*, Vallecchi, Firenze. — Charles-Julien Melaye : *Le Miroir des Amazones*, Sparte et Lutèce, à l'Enseigne des Avatars de Tyrtée, A. Goulhot à Bagnolet. — Blaise Cendrars : *Dix-Neuf Poèmes Elastiques*, avec portrait de l'auteur par Modigliani, au « Sans-Pareil ». — Philippe Soupault : *Rose des Vents*, avec quatre dessins de Marc Chagall, au « Sans-Pareil ». — Pierre Drieu La Rochelle : *Interrogation*, « Nouvelle Revue Française ».

Lorsque parurent, en 1883, *les Névroses*, qui demeurent de Rollinat le livre type et le plus célèbre, un extraordinaire engouement, dans les journaux de Paris, dans les salons avertis, dans les cabarets d'art, environna et exalta ce nom, inconnu la veille, cette œuvre dont le raffinement volontiers macabre avait étonné. L'homme, simple, se laissa faire pendant quelque temps : il colporta ses vers, improvisa au piano de bizarres accompagnements, des mélodies. Il eût pu tirer un habile parti de la notoriété qu'on lui faisait ; il préféra rompre avec le milieu parisien, se réfugier dans sa champêtre retraite de la Creuse, y vivre selon ses goûts rustiques, dans la paix, la méditation, le labeur calme et régulier. Aussi ses recueils postérieurs furent-ils beaucoup moins lus et prônés par des gens qui ne découvrent dans un poète qu'une occasion d'exhiber un être phénoménal et monstrueux, une sorte de « numéro » de cirque ou de café-concert, et qui regardent l'art comme un commode moyen de réclame, une passade de la mode. Selon M. Gustave Geffroy, qui a connu Rollinat dans l'intimité, l'homme s'était évadé du rôle méprisable qu'on avait tenté de lui faire jouer ; ses vers les plus profondément révélateurs se trouvent dans le livre *l'Abîme*. Ils inspirent une sorte de sympathie méfiante, gênée, parce qu'ils sont souvent maladroits, et voudraient exprimer des pensées trop profondes pour les ressources dont le poète dispose. Ces vers posthumes, **Fin d'Œuvre**, *les Songes* (*Dernières poésies*), ne modifient en rien l'idée qu'on a pu précédemment se faire de Maurice Rollinat ; on peut s'intéresser davantage à ses *interprétations de poésies d'Edgar Poe*, dont quelques-unes, *le Corbeau* entre autres, forment des exemples de traduction en vers assez bien réussie, et, si l'on peut dire, des à peu près exacts. Les quelques lettres réunies dans les dernières pages contribuent à mieux faire connaître et estimer la sincérité familière de l'artiste.

§

A peine a-t-il fait paraître *l'Ombre sous la Lune*, M. Lucien

Farnoux-Reynaud nous offre un nouveau recueil, **les Nocturnes Incolores**, qui, pas plus que le premier, n'est dénué de qualités lyriques naturelles, mais une déplorable facilité accumule sur des détails, parfois attachants, un amas de fadaises, de redites superflues, de banalités et même de locutions d'une pureté contestable. La **Chanson d'Amour** de M. Victor Jacquet, sans aucune prétention étrangère à son dessein, dit, avec sincérité, les extases et les ferveurs intimes de deux amants ; s'il ne vise à nous étonner ni à nous transporter en des paradis inconnus, du moins, admise cette sorte de poésie familière, il est irréprochable et point déplaisant à lire. Art d'à propos ou de monologues, madrigaux ou épigrammes, il semble que les « poésies » de M. Camille Thorin aient beaucoup plu à certains comédiens et dans les casinos de villes d'eaux, lieux mieux disposés que tous autres à se griser de **Babioles et Caquets**.

Précédée d'une préface de M. Henry Bataille, **la Voix de Là-bas** montrait en M. Jean Lebrau un poète ému par les jeux fins de la lumière aux feuillages drus de cyprès dans les paysages du Midi languedocien, par les souvenirs subtils et doux de son enfance ou de son adolescence. Il nous donne, à présent, dans une plaquette portant ce simple titre **Poésie**, le meilleur de ses impressions intimes et de ses visions tendres, affinées, semble-t-il, par l'amertume d'un peu de contemplation maladive et qui s'est alanguie.

Des Lumières s'éteignent, à en croire M. Gaston Luce. Il fait justement hommage de ses vers « aux jeunes poètes morts pour la France, à la mémoire d'Emile Despax », de qui il n'est pas sans avoir subi l'influence ; il a subi celle, également, d'Henri de Régnier, à qui le volume est dédié. Il s'y trouve des passages délicieux, musicaux et tendrement enlacés, des vers bien chanteurs et de superbe allure, mais tant et tant de verbiage, une abondance, une facilité si peu contenues ! Cela confine à la chronique intime ; le lyrisme ailé demande plus de choix.

M. Maurice Gervais, dans **la Chanson des Flots et des Cieux**, s'enivre d'espace éperdu, cherche à nous communiquer le vertige d'imagination que boivent au souffle des airs les aviateurs pilotes. Les réalisations, d'un métier suranné et incertain, n'égalent pas l'élan de son ambition.

Des poèmes en langue argotique que M. Charles Poiraton

groupe sous le titre **Sur le Trimard**, des chansons et propos de route, des silhouettes de troupiers s'enlèvent très alertes, d'une allure crâne, mâle et tendre selon la nécessité. J'avoue ne pouvoir en dire davantage, et je me trouve assez empêché devant l'emploi d'un idiome que je comprends peu.

Je ne pourrais guère en dire davantage du volume **Allegria di Naufragi**, et je n'aurais qu'à le renvoyer à mon confrère de la rubrique des lettres italiennes, si les cinquante dernières pages n'en étaient occupées par de brefs poèmes, prose ou vers, en langue française. M. Giuseppe Ungaretti se souvient de Guillaume Apollinaire, et ses courtes visions, en phrases, en rythmes très nerveusement résumés, dénotent une science de la langue et de la métrique infiniment louable chez un poète étranger; il ne manque pas d'auteurs nés et élevés ici qui pourraient à bon droit la lui jalouser.

§

« Ces fidèles reflets des Muses Guerrières sont dédiés à l'Ombre héroïque et charmante de Charles Muller, mort pour la défense de l'esprit français... » J'ai pris grand plaisir à lire ces poèmes *A la manière de...* que M. Charles-Julien Melaye a intitulés **le Miroir des Amazones**; il n'y a là que parodie légère, très habile presque toujours, bien que fort inégale et parfois trop poussée à la caricature, mais, en somme, nulle méchanceté. L'auteur s'est diverti, le lecteur se divertit, je n'y vois pas d'autre conséquence. Je signalerai, comme spécialement réussis, les morceaux « en marge de » Guillaume Apollinaire, Henry Bataille, Paul Claudel, Cocteau, Paul Fort, Maurice Magre, Henri de Régnier, Jules Romains, Mme de Noailles. Certains, Dominique Bonnaud, Botrel, Docquois, Jean Richepin, sont trop faciles; d'autres, Maeterlinck, Stuart Merrill et même Edmond Rostand m'apparaissent insuffisants ou maladroits.

§

Les **Dix-Neuf Poèmes Elastiques** de M. Blaise Cendrars, « nés à l'occasion d'une rencontre, d'une amitié, d'un tableau, d'une polémique ou d'une lecture, appartiennent au genre si décrié des poèmes de circonstance ». Cela n'a aucune espèce d'importance, quoi qu'il en puisse penser. L'essentiel est de tirer de la circonstance les éléments d'un poème qui émeuve, charme, ou, selon l'esthétique visée, surprenne, en dehors et au delà de

son motif. M. Blaise Cendrars d'un esprit ironique ou paradoxal multiplie les détails destinés à fixer le moment ou le milieu, ou à déconcerter le lecteur futur ; seulement les noms célèbres une heure, Bonnot, M. Cochon, ou peu illustres, il prend soin de les mêler à d'autres qui les entraînent dans leur tourbillon de gloire, ne fût-ce qu'un instant. Le système de M. Cendrars, à qui sont chers Fantômas et le cinéma, consiste avant tout à étourdir. Il juxtapose les impressions fugitives et sans lien à mesure qu'elles se succèdent dans son cerveau ; il surajoute les unes aux autres des formes, des apparences sans relations immédiatement définissables, et semble s'imaginer puérilement que l'analyse s'y perd. Avec un peu d'application, souvent d'instinct, l'enchaînement se rétablit de soi-même, et la logique secrète de cet illusoire et volontaire tohu-bohu ne tarde pas à s'imposer à toute imagination non prévenue. N'est-ce point une « poétique » qui s'exprime, sous ce titre *Aux Cinq Coins* :

> Oser et faire du bruit
> Tout est couleur, mouvement, explosion, lumière
> La vie fleurit aux fenêtres du soleil
> Qui se fond dans ma bouche
> Je suis mûr
> Et je tombe translucide dans la rue
> Tu parles, mon vieux
>
> Je ne sais pas ouvrir les yeux ?
> Bouche d'or
> La poésie est en jeu.

Brutalités et sans-gêne, tout d'abord, que l'on dise, fasse, écrive ceci, cela, ce sera toujours couleur, mouvement, explosion, lumière. Jolie image qui t'offres, je t'accueille selon que tu passes, mais j'y mets fin avec une expression triviale. Pourquoi tout à coup l'emploi de deux signes de ponctuation, après avoir démontré en fait qu'ils peuvent être inutiles ? — En somme, perte de temps en des désaccords faciles dès qu'on perçoit le système : de vrais talents, comme chez les cubistes, se coupent des ponts et s'immobilisent d'entraves ; supposons-les découvertes de délivrance. Aimons Apollinaire dont maintes pages brillent d'intelligence vivace, éclatante ; aimons de M. Cendrars telles *Natures-mortes* par exemple et plusieurs autres fantaisies dont le lyrisme clair ne condescend pas toujours à des moyens agressifs ou falots.

§

Moins agressif, le procédé de M. Philippe Soupault n'en reste pas moins de nature fort analogue, et parfois similaire. Avec quatre dessins intéressants de Marc Chagall, **Rose des Vents** se compose de poèmes dont l'élasticité apparaît à peine moindre. Dans cette esthétique qui pique la curiosité plutôt qu'elle ne la satisfait, il est probable que des éléments supérieurs se dégageront un jour. Les symbolistes, au début, ont abusé des découvertes qui les avaient charmés. Ce n'est pas dans l'usage de quelques mots décoratifs, ni dans l'emploi de tours syntaxiques un peu délaissés ou délicats que résidait la vigueur de leur rénovation lyrique. Au début, de bonne foi certains n'y virent pas autre chose ; à présent l'accoutumance empêche que nous en soyons choqués ou seulement étonnés.

§

La fermeté d'une pensée à pénétration profonde nourrit l'**Interrogation** que s'adresse M. Drieu La Rochelle. On a beaucoup parlé de ces poèmes, et avec raison. La rhétorique de M. Claudel soumise à la raison, le débordement d'effusions exclamatives de Walt Whitman endigué dans des barrières où elles acquièrent une puissance plus grande. Mais ce qui émerveille, c'est la complète sûreté des visions, principalement dans la première partie, *Paroles au départ*, *Triptyque de la mort*, *Départ des hommes*. C'est le problème de la responsabilité humaine en présence de la guerre, de la dévastation et du carnage, de la chute inévitable, fût-elle momentanée, dans la barbarie nécessaire. Il ne s'y trouve ni complaisance aux déclamations nationalistes, ni aveuglement sur la portée de ses propres actes non plus que sur l'implacable peine de la multitude effarée et soumise. Et cette sorte d'examen de conscience, cette interrogation de la conscience des masses et de la conscience individuelle, en présence de ce déferlement de douleur, de haines, de rage et de méfaits dont a saigné le monde durant ces cinq dernières années, forme un poème d'une hauteur incontestable, qui émeut, trouble et confond l'entendement.

Il eût été prodigieux que M. Drieu La Rochelle pût se maintenir à de telles attitudes pures ; il sombre dans la déclamation presque de parti, adopte les démentes inconséquences des futuristes, des pacifistes prêts à se jeter dans les bras perfides des

Allemands selon eux irresponsables, exalte, au mépris de la science, de l'étude, de la méditation, le seul développement physique qui fait la force humaine et la domination de l'industrie. Et l'Art ? Sophisme insoutenable, chaque fois que ce mot s'arrache à sa plume, il le met à part, déclare qu'il n'y a pas lieu, pour le moment, de s'en préoccuper, car il faut instaurer et soutenir le règne de la force. C'est pour l'avoir compris que les Allemands furent grands, mais de leur force ils ont heurté notre force, la force des Alliés ; il est juste que celle-ci ait abattu celle-là, à condition qu'elle perdure, s'impose, domine dans la Paix, qui est encore un combat.

On peut préférer M. Drieu La Rochelle quand il se replie sur lui-même, sonde sa conscience, s'adapte aux choses qui entraînent son esprit et son corps, et le négliger quand il vaticine en prophète incohérent dans un tourbillon d'idées confuses.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Roland Dorgelès : *Les Croix de bois*, Albin Michel. — Marcel Proust : *A l'Ombre des jeunes filles en fleurs*, « Nouvelle Revue Française ».— Louis Dumur : *Nach Paris*, Payot.

Les Croix de bois, par Roland Dorgelès. Victor Hugo prétendait que la littérature est l'art d'amener le contraste d'où jaillit forcément l'émotion, et il était lui-même un exemple, un peu bien abondant, de cet art-là. Depuis la guerre, la vie serait-elle devenue la littérature et les fortes commotions ressenties nous auraient-elles tous mis en état de mieux saisir la nouvelle importance du contraste, de la vérité fabuleuse qui se dégage de plus en plus des oppositions survenues naturellement et donnant à nos existences toute la valeur d'un beau désordre artistique ? Rien ne vaut la leçon de chose et voici cette leçon de chose : le prix *Femina-Vie Heureuse*, qui aurait dû être donné *A l'Ombre des jeunes filles en fleurs*, a été décerné aux *Croix de bois*, et le prix de l'Académie Goncourt, qui aurait dû être décerné aux *Croix de bois*, a été donné à *A l'Ombre des jeunes filles en fleurs*. Ce qui, bien entendu, n'enlève rien à la valeur respective de ces deux œuvres. Quel rat intempestif a-t-il pu passer dans le grenier des Goncourt, mettant le trouble au fond des consciences, pour déterminer un revirement d'opinion et amenant des Messieurs, recon-

nus sains d'esprit, à couronner..... un des leurs, car on aurait compris l'introduction dans leur groupe de cet homme charmant qu'on appelle Marcel Proust, plus assez jeune pour faire un lauréat, mais assez connu et apprécié d'une élite littéraire pour faire un délicieux académicien. (Pour me permettre une paraphrase un peu osée : il n'y a pas de bons académiciens, s'il y a de bons mariages, mais il peut y en avoir de délicieux.) Il est résulté de cette interversion de l'ordre des facteurs littéraires, de ces hommes de lettres, une ahurissante mystification, et j'ai grand'peur que le héros de cette aventure, je veux dire Marcel Proust, n'en sorte pas à son avantage, ce qui serait absolument regrettable.

Entrons dans le vif de la question, dite question des contrastes. Présidente du comité *Femina-Vie Heureuse* pour l'exercice 1919, je n'avais pas d'autre droit en une assemblée de femmes illustres que celui de les écouter, de les avertir et de les suivre. Je ne suis pas fâchée qu'une occasion me soit offerte de définir la mission protocolaire d'un président ou d'une présidente. Il est bien certain que le plus curieux dans une aventure... protocolaire est de m'y voir, mais une première éducation reçue est fort difficile à effacer complètement, et, malgré ma grande application à paraître aussi mal élevée que possible, parce que je suis, d'inclination, un révolutionnaire, il y a des moments où je n'arrive pas à dépouiller... le vieil homme! Or, dès le début de cette histoire d'un prix, j'eus l'impression très nette que mon... notre comité *Femina-Vie Heureuse* s'hypnotisait sur un livre : *Les Croix de bois*. Je ne saurais mieux comparer cet état d'âme de mes consœurs et amies qu'à celui de superbes oiseaux lâchés en plein jardin, toute une volière où les poules *Houdan*, les *Crève-cœur*, les *Sultanes*, y compris les *Faverolles*, auraient eu les yeux fixés sur..... le coq du clocher voisin, l'oiseau rare perché sur le faîte d'une maison dominant notre parc, s'ébattant en liberté au-dessus *du grenier... dont nous étions la cave*, pour employer l'expression de vivacité toute française d'une Roumaine célèbre qu'on nomme Hélène Vacaresco. J'avais beau leur parler des... couvées nouvelles, des œufs à éclore et de la délicate pâtée qu'il convenait de choisir pour nos propres becs, elles n'avaient d'attention que pour l'inaccessible Chanteclair. Or, j'avais à les avertir et non à les diriger ; je leur montrais des livres que j'avais lus et qu'elles devaient lire... en dernier ressort ; de ce nombre étaient : *Tu enfanteras*,

de Raymonde Machard; *Ces choses qui seront vieilles*, de Louise Faure-Favier ; l'*Attente*, de Henriette Charasson. Femme chez des femmes, j'avais l'idée que ce serait une excellente occasion d'insister pour le couronnement d'une femme, ce que, d'ailleurs, le comité a déjà fait et très heureusement. Je sentais de plus en plus m'échapper l'attention féminine et je leur offris, non sans un sourire de coin, une œuvre d'homme, belle mais froide comme la raison que les cœurs ne connaissent pas : *Les Sept parmi les hommes*, de A. t'Serstevens. Et à chaque séance, les beaux oiseaux de la volière se tournaient de plus en plus vers..... le coq du clocher, lequel, d'ailleurs, ne chantait point pour eux, ce dont il convient de le féliciter en passant. Je finis même par avoir un moment d'humeur, oubliant le fameux dicton : ce que femme veut, et je m'en allai d'une réunion en fermant la porte un peu fort.... Je redoutais surtout la possibilité de donner ombrage, par nos coups d'ailes et l'agitation des frondaisons de notre joli jardin, à la maison d'en face, car je connais, par expérience, la roide intransigeance de certains hôtes du grenier : celle de Lucien Descaves en particulier. Celui-là ne plaisante pas sur les coups d'ailes et les coups d'éventails. C'est un homme sérieux, très redouté des vieux, très écouté par les jeunes dont il a l'oreille (tout en la tirant quelquefois) ; j'ai passé deux ou trois jours de sombre marasme. J'ai malheureusement un cerveau très, trop masculin, et je ne saisis pas grand'chose du merveilleux chatoiement des cervelles féminines. Or, c'est pourtant là que se concentre, comme en la boule de verre mystérieuse du conte, tous les reflets de la création et tous ses prodiges. Le coq du clocher entré dans le grenier de la maison voisine sortit brusquement par une lucarne et vint s'abattre dans notre jardin : avait-il vu un rat? Il y en a dans les meilleurs greniers, et malgré l'abondance qui peut y régner, la richesse inépuisable de la moisson déjà récoltée, les rats sont des personnages très puissants... surtout lorsqu'ils hantent les cerveaux littéraires. On en a peur. Vous savez le reste de l'histoire et comment par une évolution savante le jardinier en chef du joli jardin put amener les beaux oiseaux : les houdans, les crève-cœurs et les plus belles des huppes se timbrant de fleurons des comtesses, des marquises et des duchesses, à se percher sur le dur et divin perchoir des *Croix de bois*. Pendant ce temps, dans le grenier Goncourt, on se balance, en rocking chair, à *l'ombre*

des jeunes filles en fleurs. Ainsi va le monde des lettres ! Vous m'en découvrez le plus ébahi sinon le plus fier de ses habitants !... Le bruit, si j'en juge par les articles et les télégrammes qui s'abattent sur mon bureau, fut immense, et l'émotion fournie par le violent et vraiment amusant contraste de ces différents états d'âme en demeure vibrante. Cette fois, ce sont les femmes qui ont la bonne presse. Le prestige du prix *Femina-Vie Heureuse* y gagne, en supposant qu'il puisse avoir besoin d'un nouveau gain et, mon Dieu, le grenier Goncourt n'y perd pas : il s'annexe un académicien de plus.., et c'est encore par les femmes que ça lui arrive, c'est-à-dire par l'ombre des jeunes filles en fleurs, une ombre au tableau qui lui donne du lustre.

Le livre *Les Croix de bois* est un bel ouvrage. En parler est désormais inutile, tout le monde le lit. Ecrit en le rude langage des poilus de la grande guerre, c'est le récit vécu, mouvementé, barbare, mais bien français, de journées glorieuses, de nuits d'horreur ; ce serait, sans l'ineptie d'une certaine censure, le premier des livres de guerre, avant même *le Feu* de Barbusse. On lui a reproché une tendance à fuir le panache. Il faut étudier le passage du régiment retour des tranchées, boueux, éclopé, de mauvaise humeur, harassé, n'en pouvant plus et qui se redresse devant le brillant général venu de l'arrière en grande tenue pour les saluer : « Ce sont eux !... » crient les filles du village : « Oui, c'est nous ! » rugissent les lions blessés qui tout à coup marchent fièrement à la gloire comme ils ont marché la veille à la mort. Et j'ai eu en lisant cela l'émotion fatale, d'une antique fatalité, l'émotion que j'eus un jour à lire cette phrase d'un conte splendide de Pierre Mille, criée par des galériens enchaînés à leur banc, parce qu'un pétale de rose était tombé sur eux : « C'est nous qui avons gagné la bataille d'Actium. » Et lorsqu'on songe que Roland Dorgelès est un des héros de ce livre !... Ah ! Mesdames les poules de France, duchesses, marquises, comtesses, poétesses, princesses éternelles de tous les contes de fées, oiseaux de paradis, bonnes couveuses et bonnes pondeuses, vous ne pouviez pas ne pas l'avoir, votre coq gaulois ! Vous l'avez eu !

A l'Ombre des jeunes filles en fleurs, par Marcel Proust. Un livre trop long est toujours une impolitesse, mais, ceci dit une fois pour toutes, un mondain qui écrit son journal a parfaitement le droit de ne pas finir..., tout ce qui finit est trop court,

déclare saint Augustin, lequel s'y connaissait, je crois, en mentalité mondaine. Rendre compte d'un ouvrage sans intrigue... de feuilleton, sans réalisation immédiate ou provoquée par l'auteur, est-ce possible sans le déflorer ?... Il ne s'agit pas ici d'un roman, mais de la chronique d'une société. On consacre trente pages à la description d'un dîner, dix pages à la façon dont il convient d'assortir des écharpes à une toilette, et aussi à des cérébralités. Cela sent terriblement la mentalité d'avant guerre; on devine que l'auteur de ce livre n'a pas bougé ni évolué ét il n'est pas le seul coupable. Au moins a-t-il l'excuse de se lever très tard, entre cinq et six du soir, et de rêver, la nuit, aux lumières des lustres ou des plafonniers opalescents des boudoirs. Quand on calfeutre de rideaux violets ses fenêtres que l'on trouve vulgaire d'ouvrir toutes grandes sur l'azur du ciel, il arrive des choses étranges et l'art perd en gravité ce qu'il regagne en délicatesses. Je regarde ce livre un peu comme une moelleuse bergère aux petits points où s'étale toute la préciosité d'un malade habitué aux menus soins de ses domestiques, mais je n'en conteste pas l'élégance et la confortable commodité. Les jeunes filles passent devant lui comme des biches effarouchées ou effrontées. Elles y sont à la portée du fusil d'un chasseur qui ne tire pas, non par impuissance de l'effort, mais par une curiosité encore plus vive à laisser libres tous les gestes de l'animal joli qu'il pourrait blesser. Un charme très réel se dégage de ces récits d'amateur perpétuellement engagé dans des affaires qu'il juge inutile de conclure. Tous les bibelots se ressemblent quand on peut y mettre le prix. Je ne jurerais pas que le prix que l'on a mis sous le sien, l'unique et multiple bibelot d'art qu'est son livre, ne le froisse au plus intime de son personnage principal, c'est-à-dire ne contriste profondément l'auteur : il était hier un Saint-Simon pour hommes du monde, il va devenir un chroniqueur éventuel de nouveaux riches... qui l'achèteront et ne le liront pas. Or si les hommes du meilleur monde souffrent volontiers la plaisanterie, se résignant à ne pouvoir l'empêcher, les *autres* se vengent... en souvenir de leurs gros sabots. Ils sont capables de prendre le livre... non pas pour les *croix de bois* dont ils ont entendu beaucoup plus parler, mais pour *le pavé de bois*, celui de l'ours !

Nach Paris ! par Louis Dumur. Léon Daudet, le nouveau député de Paris, a consacré un article de première page dans

l'*Action française* (1), sous ce titre tonnant : *Un Livre vengeur*. Avec l'inimitable verve de l'auteur des *Morticoles*, Léon Daudet a fait un courageux compte rendu d'une œuvre qu'il ne recommande pas aux jeunes filles, en fleurs ou montées en graines, mais aux hommes pour ne jamais oublier :

Mais il importait que ces attentats contre le genre humain sortissent de la rigueur et de la sécheresse voulues du rapport administratif, pour flamboyer sous la plume d'un poète, et d'un poète vengeur. C'est fait. On peut prédire à *Nach Paris* un succès de librairie extraordinaire, un de ces succès qui font date et remuent une génération. C'est qu'aussi bien la pitié, la grande pitié du pays de France et de Belgique, et sa sœur la colère atteignent, en cette œuvre, à leurs sommets. L'horreur, l'effroi que propageront désormais à travers l'histoire l'ignoble bestialité du peuple allemand, l'infernal sadisme de ses chefs et de ses conducteurs, ont ici leurs annales d'airain sanglant. Ces pages sont pleines de cris, du rougeoiement et de la fumée des incendies, de supplications vaines et de coups de feu. Il serait fort inexact de parler, à leur sujet, de naturalisme, ou même de matérialisme. Les termes y sont hardis, sans doute, mais l'esprit tragique qui les meut et les rassemble est noble dans son emportement. La race hideuse que nous avons vaincue, militairement vaincue, aux prix d'immenses sacrifices, que nous n'avons pas su démembrer, ni désarmer, sentira passer *Nach Paris*.

Le héros du roman est un aspirant, Wilfrid Hering, fiancé modèle de la belle Dorothea von Treutlingen. Ce n'est pas un garçon choisi exprès pour donner une impression pénible, c'est un Allemand cultivé, vivant et faisant la guerre avec ses amis :

Ces portraits de brutes sont d'une ressemblance étonnante et peints avec la verve d'un Hals. Louis Dumur connaît parfaitement ses modèles, les détours ténébreux de l'hubris germanique, cet orgueil sexuel qui transforme soudain un bourgeois d'apparence paisible en tortionnaire et un prétendu grand seigneur en bête fauve. L'Allemand, en dépit de ses connaissances techniques et scientifiques, de son aptitude à la musique, et de ses prétentions métaphysiques, est animal plus qu'arriéré pour le fond de l'être, pour les articulations psychologiques de la raison et de l'instinct. Il est fier de sa propre vase ; il la met volontiers en préceptes. Chez tout Allemand, la férocité est une seconde nature et le déchaînement de cette férocité une réelle volupté. L'idéal de l'Allemand, c'est l'assouvissement, sous toutes ses formes. Là-dessus, un vernis d'organisation et de méthode, et un masque de doucereuse hy-

(1) Numéro du 5 décembre 1919.

pocrisie, qu'il rattache quand les affaires vont mal. Ce n'est pas en tant que soldat, c'est en tant qu'Allemand que le bestial envahisseur de 1914 s'est déchaîné et a accumulé, en Belgique et dans le nord de la France, les stupres hideux, sans nom, que raconte Dumur. N'oublions cela jamais, jamais ! Rappelons-le à nos enfants ! Inculquons-leur, enseignons-leur la haine inexpiable de ce peuple de bandits lubriques, de ces cochons bottés et casqués. Formons contre lui la barrière infranchissable du souvenir saignant. Apaisons ainsi les mânes irritées et violentées des filles de France, bourgeoises, ouvrières, paysannes, grandes dames et humbles servantes, qui crient vers nous et demandent justice et vengeance.

Dès l'apparition, dans le *Mercure de France*, de ces scènes effroyables, il y eut les réclamations des uns et les protestations des autres. Les pudeurs furent terriblement éprouvées, et cependant quand on fait la guerre (je pense que nous continuons : *Nach Berlin !*) il n'est pas possible d'employer les moyens tendres. Répondre par des jets de vaporisateurs aux crachats formidables de la Bertha est un procédé bien parisien, cependant il n'a pas donné tout ce qu'une courtoisie bien française en attendait. Non, il n'est pas permis d'oublier ! A ceux qui nous demandent maintenant, avec l'impudeur de ces gens-là, la traduction de nos livres parce qu'ils ont *soif* de notre culture à nous, il faut répondre posément, tranquillement, en les regardant bien droit dans les yeux : *Rendez-nous d'abord la bibliothèque de Louvain.* A ceux qui nous écriront pour apprécier, selon des rites nouveaux et des rites qu'ils nous ont volés, la peinture cubiste, il faut répondre : *Et qu'avez-vous fait des vitraux de la cathédrale de Reims ?*

Après la leçon de 1870, après la leçon de 1914, si nous étions encore capables d'oublier, nous ne serions pas seulement le peuple frivole qu'ils ont surpris en train de danser le tango, nous serions des imbéciles, et cela ce n'est pas permis au peuple le plus spirituel de la terre. J'ai horreur de la guerre... Pendant un moment, vraiment douloureux, de cette entreprise de massacre, vivant volontairement sous la trajectoire des Bertha et des Gotha, je me suis cru le droit d'être pacifiste, parce que la femme qui ne se bat pas n'a pas le droit de pousser au carnage. J'ai pensé, un instant, que les enfants des civils, à cinq ou douze ans, ne doivent pas être des victimes de la situation de leurs frères plus âgés, les belligé

rants. Je trouve la mort, violente ou non, un état normal pour grandes personnes. Je l'admets difficilement pour les enfants et les animaux, c'est-à-dire les innocents... Cependant je ne sais pas ce qui se passerait chez moi si, dans mon salon du mardi, je voyais arriver, souriant et lourdement léger, un couple de Prussiens ayant la curiosité d'une réunion littéraire, comme jadis j'en vis venir un, très peu de temps avant l'hiver de 1914. Je crois (ici, j'établis la préméditation) qu'un instinct, le formidable instinct de la race, déclencherait à la fois mon cerveau et mon bras : je commettrais un assassinat. (Il paraît que dans les cas particuliers la guerre s'appelle ainsi.) Donc, à bon entendeur....

Je ne suis pas poète comme Louis Dumur, et je ne me sens pas la force d'écrire le beau livre vengeur... Mais j'aurais certainement la puissance de tuer... parce que, justement, je n'admets pas l'assassinat et que, pourtant, pour se faire comprendre, il faudrait assassiner. Alors autant me dévouer... car nous ne sommes pas encore vengés. Nous n'avons fait que la guerre, une guerre *en dentelles* à côté de la leur.

RACHILDE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

H. Guilleminot : *La Matière et la Vie*, Bibliothèque de Philosophie scientifique, E. Flammarion. — Louis Bounoure : *Aliments*, *Chitine et tube digestif chez les Coléoptères*, Collection de Morphologie dynamique, du professeur Frédéric Houssay, A. Hermann. — Georges Matisse : *Action de la chaleur et du froid sur l'activité des êtres vivants*, E. Larose. — Gibbs : *L'Equilibre des substances hétérogènes*, exposé abrégé, traduit et complété de notes explicatives par Georges Matisse ; Actualités scientifiques, Gauthier-Villars.

A l'heure actuelle, il est de mode d'envisager les problèmes de la vie du point de vue de la physique et de la chimie. Après les récents livres de M. Préaubert et de M. Lartigue, dont j'ai parlé dans le *Mercure* du 16 novembre dernier, voici **la Matière et la Vie** de M. Guilleminot.

L'auteur est un physicien fort distingué ; il s'est surtout fait connaître par une série d'ouvrages de vulgarisation, qui ont eu beaucoup de succès : *les Nouveaux Horizons de la Science* ; j'ai signalé ici l'un d'eux. *La Matière et la Vie* plaira également au grand public : M. Guilleminot a un véritable don d'exposition ; il parle avec aisance de physique, de biologie, de physiologie, de sociologie, de morale, d'éducation ; de plus ses explica-

tions physico-chimiques de la vie sont teintées de vitalisme et de finalisme; et c'est au nom de la science qu'il réfute les théories socialistes, si funestes, paraît-il, au progrès du sens moral.

Tant que l'auteur expose les lois de l'énergétique : *la conservation de l'énergie* et *la dégradation de l'énergie*, rien à dire; c'est de sa spécialité. Mais, lorsque, opposant le « monde vivant » au « monde physico-chimique », il cherche à établir une « loi particulière aux phénomènes de la vie » : *l'option vitale*, il ne m'est plus possible de le suivre.

J'ai relevé çà et là quelques phrases qui me paraissent caractéristiques de la pensée de M. Guilleminot.

Les êtres vivants ont des formes qui ne sont pas uniquement la résultante des propriétés morphogénésiques des éléments constituants et qui ne sont pas non plus totalement justifiées par les rapports de l'individualité avec son milieu. Ces formes semblent procéder d'une directive intérieure et propre à l'agrégat, *pour la réalisation au mieux d'une fonction.*

En étudiant de près la réaction d'irritabilité des plasmas vivants, on s'aperçoit que cette réaction semble se faire non pas sur un modèle physique ou mécanique identique aux réactions inorganiques, mais suivant des directives propres à l'être vivant, directives qui s'offrent à nous *comme si elles tendaient vers quelque finalité* et en particulier vers une finalité *utile à l'individu.*

M. Guilleminot s'efforce de montrer la réalité des facteurs orientateurs actifs propres à l'être vivant et de « mettre en lumière que leur genèse et leur mode d'action procèdent d'une loi générale propre à la matière vivante, loi aussi importante que l'est la loi de Carnot pour l'évolution de la matière inorganique, *la loi d'option vitale* ». L'option vitale est le choix entre deux ou plusieurs routes offertes par la deuxième loi de l'énergétique à l'évolution des phénomènes de la matière vivante, elle est le choix entre deux ou plusieurs phénomènes possibles, tous dégradateurs de l'énergie mise en jeu et s'excluant les uns les autres. L'option vitale se manifeste dans les réactions chimiques de la matière organisée, les diastases se présentant comme des facteurs chimiques d'option ; elle se manifeste aussi dans tous les actes de relation, que l'auteur classe d'une façon bien archaïque en actes spontanés, actes instinctifs, actes volontaires.

Contrairement aux biologistes récents, M. Guilleminot croit

encore fermement à la puissance de la sélection naturelle. C'est la sélection darwinienne qui interviendrait pour donner un sens à l'option ! C'est grâce à elle que l'option devient une véritable directive paraissant aiguiller la matière vivante dans le sens du progrès.

M. Guilleminot croit au progrès dans l'évolution organique et dans l'évolution humaine. Il invoque « *la loi morale* » qui n'est qu'un aspect de la loi d'option.

Il veut que l'on fasse pénétrer dans l'esprit de l'enfant l'idée de progrès et le sens moral.

Il espère qu'on arrivera ainsi à enrayer la marche du socialisme, qui fait appel aux « bas appétits populaires » et à la haine contre la fortune et l'intelligence, qui prétend que tous les hommes ont droit aux richesses et aux jouissances..... Ils n'auraient donc pas ce droit ?

§

En lisant le livre, d'ailleurs fort intéressant, de M. Guilleminot, on est conduit à se demander si ceux qui prétendent que la jeunesse en France est devenue réactionnaire n'ont pas raison. L'avant-garde de la culture française serait-elle restée sur les champs de bataille ? Mais voici deux autres œuvres de jeunes qui sont faites pour nous rassurer : ce sont les thèses récemment soutenues en Sorbonne par MM. Louis Bounoure et Georges Matisse, thèses qui rompent carrément avec les traditions ; elles ont été acceptées par M. Frédéric Houssay, le nouveau doyen de la Faculté des sciences, que les audaces n'effraient pas.

Aliments, Chitine et Tube digestif chez les Coléoptères, par Louis Bounoure, a paru précisément dans la *Collection de Morphologie dynamique* du professeur Houssay, l'auteur du livre si curieux : *la Forme et la Vie*, et le chef d'une nouvelle école lamarckienne.

On sait que c'est Lamarck, véritable créateur du transformisme, qui, en introduisant la considération des influences éthologiques et des circonstances du milieu dans l'étude des formes animales, ouvrit pour les biologistes ennemis de la force vitale et autres forces métaphysiques la large et magnifique voie du déterminisme physico-chimique.

Deux ordres de phénomènes opposés concourent au déterminisme des formes animales : les uns, liés à l'assimilation, sont purement construc-

teurs, *anagénétiques ;* ils consistent en l'élaboration de substances plastiques et aboutissent, dans leur résultat le plus général, à la croissance ; les autres, au contraire, de nature *catagénétique*, c'est-à-dire liés à la désassimilation, à l'excrétion, ont pour effet la désintégration de la substance vivante, la production de déchets, qui, quelquefois, sont normalement éliminés, mais qui très souvent aussi sont immobilisés sous forme inerte dans l'organisme lui-même et deviennent un facteur plus ou moins important de la forme.

Ce dernier cas est celui de la *chitine*, substance de déchet qui recouvre le corps des crustacés et des insectes. M. Bounoure cherche à montrer que le trait essentiel et capital dominant toute l'histoire physiologique et morphologique des coléoptères, c'est la production de chitine.

En 1905, Giard, exposant les tendances modernes des sciences biologiques, avait écrit : « Les lois naturelles de l'évolution paraissent entrer dans le mouvement qui se manifeste depuis quelque temps pour les lois physiques. Elles prennent de plus en plus le caractère de lois statistiques. » C'est précisément à une étude statistique que M. Bounoure a eu recours pour analyser les divers facteurs qui règlent et déterminent la production plus ou moins grande de chitine chez l'insecte, essayant d'arriver par là à une hypothèse vraisemblable sur l'origine de cette sécrétion. Il parvient ainsi à établir les analogies physiologiques et chimiques entre les végétaux et les arthropodes.

Les considérations de l'auteur s'appliquent entre autres au tube digestif, et l'ont conduit à étudier les sécrétions digestives en fonction du régime. La question est fort intéressante : il s'agit de savoir si, oui ou non, la production des ferments digestifs est réglée par une adaptation d'une finesse remarquable.

Ainsi, beaucoup de physiologistes ont constaté que la présence du ferment qui digère le sucre de lait, la lactose, dans l'intestin des mammifères correspond à la période de l'alimentation lactée, et que cette diastase décroît à mesure que l'animal s'éloigne de la période d'allaitement, pour disparaître tout à fait lorsque le régime ne comporte plus du tout de lactose. Faut-il voir là un fait d'adaptation ? Peut-on conclure que si l'intestin, dans le jeune âge, est apte à digérer la lactose, c'est parce qu'une alimentation lactée lui apporte de grandes quantités de ce sucre ? Il paraîtrait légitime d'adopter cette conclusion, si M. Bierry n'avait montré que l'intestin des embryons de mammifères renferme une

lactose très active, fait confirmé également pour l'intestin du fœtus humain. D'autre part, ne retrouve-t-on pas la lactose en grande quantité chez des invertébrés, crustacés et mollusques, qui ne consomment jamais de lactose?

Ainsi les diastases peuvent être sécrétées par les organismes indépendamment de toute influence alimentaire ; elles peuvent n'avoir aucune utilité ; mais il peut arriver aussi qu'elles exercent un rôle digestif vis-à-vis de l'aliment ; alors leur production devient subordonnée à ce dernier, et l'adaptation au régime se trouve être plus ou moins parfaite.

L'ouvrage de M. Bounoure présente bien d'autres aperçus intéressants. Certaines de ses généralisations peuvent paraître prématurées. Le penchant à généraliser entraîne parfois dans l'erreur, mais l'auteur répond à cette objection par une citation de Spencer : « Les erreurs sont les étapes de la route qui mène au vrai. »

§

M. Georges Matisse, dans son important travail, **l'Action de la chaleur et du froid sur l'activité des êtres vivants**, ne craint pas non plus de s'engager dans les sentiers peu frayés.

Contrairement aux physiologistes classiques qui étudient séparément les diverses propriétés des tissus et humeurs de l'être vivant, il observe les réactions de l'organisme complet, conservé dans son intégrité, phénomène complexe où les multiples variables s'influencent suivant des lois spéciales. Chez les animaux qu'il a étudiés, il a tenu à conserver non seulement l'intégrité corporelle, mais ce que certains croient pouvoir appeler leur « liberté psychologique et morale ». Il pense avoir apporté « la preuve que les actes des corps animés agissant en toute *liberté* sont soumis à un déterminisme aussi absolu que les phénomènes manifestés par les corps inorganisés, et que ces actes découlent, élémentairement du moins, de lois de la physique et de la chimie que l'on peut indiquer dès aujourd'hui dans un certain nombre de cas ».

M. Matisse fait un large emploi des formules mathématiques et des courbes. Il arrive ainsi à montrer que les phénomènes de la vie sont soumis à diverses rythmicités superposées, et que si l'activité motrice s'accroît avec la température suivant la loi chimique de Van t' Hoff et Arrhénius, ce n'est vrai que pour des

températures relativement peu élevées ; plus ou moins rapidement, la chaleur détermine une modification de la structure granulaire des colloïdes du protoplasme, et, par suite, le ralentissement des activités vitales ; et ainsi il y a lieu de tenir compte, non seulement du facteur *température*, mais encore du facteur *temps*. L'auteur discute longuement la question de l'*optimum thermique* en biologie.

M. Matisse n'a rien du savant spécialiste, du technicien de laboratoire, c'est un esprit doué d'une culture générale et susceptible d'apercevoir des rapports entre des phénomènes en apparence lointains. Il s'intéresse à des multiples problèmes, pris dans des domaines variés ; ainsi c'est lui qui vient de traduire et d'annoter le résumé fait en 1878 par Gibbs lui-même de son célèbre ouvrage : **l'Equilibre des substances hétérogènes**. Les lecteurs non pourvus de connaissances mathématiques étendues : chimistes, physiciens, expérimentateurs, ingénieurs, techniciens, élèves de grandes écoles ou candidats à celles-ci, y trouveront, clairement exposées, les vues géniales de l'auteur sur la mécanique chimique, fondement de la mécanique biologique.

GEORGES BOHN.

DROIT INTERNATIONAL

Léon Bourgeois : *Le Pacte de 1919 et la Société des Nations*, Fasquelle.

Le livre de M. Léon Bourgeois, **Le Pacte de 1919 et la Société des Nations**, contient non seulement les divers articles et discours de cet homme d'Etat, qui s'est consacré depuis si longtemps à la formation de cette société internationale qu'il voit enfin naître, mais encore, complément précieux, le texte de divers actes officiels que nul ne doit ignorer, notamment les *Résolutions* votées le 8 juin 1918 par la Commission ministérielle française chargée d'étudier le problème et le *Pacte* adopté le 28 avril 1919 par la Conférence de la Paix. La comparaison de ces deux documents montre les points sur lesquels la Conférence s'est éloignée de la conception française.

Dans le travail très judicieux et très précis de notre Commission, que M. Léon Bourgeois justement présidait, des garanties et des sanctions avaient été prévues. Tout en se défendant de vouloir établir un Etat politique international et en garantissant égale-

ment à tous les Etats petits et grands l'exercice de leur souveraineté, la Commission avait demandé la création d'un Conseil permanent international composé des chefs responsables des gouvernements, ou de leurs délégués, et ayant pour mission d'organiser un tribunal international devant lequel, si le règlement amiable d'une difficulté sous sa médiation n'était pas possible, devaient être renvoyés les Etats intéressés ; si la difficulté n'était pas susceptible d'une sentence juridique, c'était le Conseil lui-même qui réglait l'affaire ; en outre, il assurait l'exécution de ses propres décisions comme des sentences du tribunal, et chaque nation était tenue, sur sa réquisition, d'user, d'un commun accord avec les autres, de sa puissance économique, maritime et militaire contre toute partie contrevenante. La Commission avait précisé les sanctions, d'abord diplomatiques, juridiques et économiques, et ensuite militaires, que la Société des Nations aurait à sa disposition, et elle avait prévu l'organisation d'une délégation permanente de quinze membres nommée par le Conseil international et qui aurait eu, en fait, l'exercice du pouvoir de contrôle et de pacification qui caractérisait l'ordre nouveau.

L'œuvre de la Conférence de la Paix a été bien moins cohérente et logique. Dans le Pacte du 28 avril 1919 il y a bien toujours une Assemblée générale composée des représentants des Etats membres de la Société des Nations, et un Conseil jouant le rôle de pouvoir exécutif, mais ce Conseil, au lieu d'être composé de membres élus par l'Assemblée, est formé par les cinq représentants des principales puissances alliées et associées complétés par quatre autres membres élus librement par l'Assemblée. Cette combinaison est beaucoup moins libérale, mais elle est incontestablement plus pratique ; car, sans mettre en doute la bonne volonté loyale des grandes puissances, on se demande si, dans le système français, elles auraient pu s'incliner devant des décisions défavorables prises par une délégation émanant de petits États peut-être jaloux, peut-être malveillants, et sûrement insignifiants par rapport à elles. Le Conseil institué par le Pacte du 28 avril 1919 existera donc et fonctionnera, alors que la Délégation imaginée par la Commission Léon Bourgeois serait vite devenue une sorte de Diète pleine d'intrigues et dépourvue d'autorité. Mais, d'autre part, ce Conseil n'ayant qu'un caractère partiellement représentatif, ne devait pas disposer des sanctions énergiques qu'on

pouvait accorder à une assemblée vraiment représentative comme la Délégation. Le Conseil du Pacte des Nations sera donc désarmé vis-à-vis des mauvais vouloirs ; et, en effet, nous voyons qu'en ce moment même il est fort embarrassé pour obtenir de tel ou tel Etat ce qu'il désire, aussi bien de la Roumanie que de l'Italie et de l'Allemagne que de la Russie. Mais la question est de savoir si par des procédés de douceur et de longanimité le Conseil des Neuf ou des Cinq n'obtiendra pas plus de choses que la Délégation en dépit de la force armée internationale dont celle-ci disposait. D'abord les « armées des Cercles » n'ont jamais été très sérieuses et on ne voit pas comment les contingents des petits États réquisitionnés par la Société des Nations auraient pu mettre à la raison les forces d'une ou plusieurs grandes puissances réfractaires. En outre le Conseil du Pacte disposera toujours, à défaut de sanctions militaires, des autres sanctions, notamment des économiques, dont l'efficacité est indéniable. De sorte qu'en fin de compte peut-être ledit Conseil, tout désarmé qu'il est, aura plus de puissance véritable que la grande Assemblée proposée par notre Commission, quelque formidablement armée qu'elle eût dû être. Je laisse d'ailleurs de côté les difficultés techniques que soulevait la question de cet armement et qui auraient probablement suffi à elles seules pour transformer tout en simple pétaudière.

La conception de la Conférence de la Paix me semble donc, au moins pour l'instant, d'une supériorité indéniable. Pas de sanctions prévues, pas de gendarmes et même pas de juges, mais des expressions de désirs, et c'est déjà quelque chose. Le fait que ces expressions se heurtent trop souvent à des oppositions ou à des refus ne doit pas faire conclure hâtivement que la Société des Nations a déjà fait faillite. On comprend qu'une organisation aussi nouvelle, aussi immense, et ne voulant recourir qu'à la persuasion ne puisse pas, du jour au lendemain, s'établir comme s'établirait une domination à l'allemande. La Société des Nations peut être patiente, parce qu'elle dure ; les dernières élections italiennes, par exemple, vont aider nos frères d'outre-monts à revenir sur leur intransigeance au sujet de Fiume. La Roumanie, également, comprendra (1) que les exigences au sujet des droits des minorités ne portent pas atteinte à sa légitime souveraineté et ne l'empêchent même pas de prendre de suffisantes précautions con-

(1) Elle vient justement de le faire.

tre certains éléments allogènes dangereux. Le chaos russe finira par se débrouiller, il ne se maintient d'ailleurs que parce que la Société des Nations, par respect pour ses théories sinon pour la réalité moscovite, a hésité jusqu'ici à intervenir dans ce pandemonium d'ivrognes, de paillards, de paresseux et d'aliénés, comme elle aurait été en droit de le faire. Enfin l'Allemagne finira par s'incliner, et les longs délais que les Neuf ou les Cinq lui ont accordés prouveront à la fois leur bonne volonté à son égard, leur sincère désir de ne recourir à la force qu'à la dernière extrémité, et néanmoins l'efficacité finale de leur action.

La Société des Nations, donc, non seulement n'a pas fait faillite, mais encore va en s'affermissant chaque jour. Les réserves au traité que font les sénateurs des Etats-Unis s'expliquent par des motifs particuliers, le désir qu'ont les Etats-Unis de ne pas être entraînés dans trop d'aventures, leur préoccupation de leurs propres intérêts américains ou asiatiques, leur irritation contre le président Wilson qui, si magnanime dans les grandes lignes de sa conduite, s'est parfois montré inconséquent dans les chemins de traverse, et qui semble imbu d'un esprit de parti très politicien contre le parti adverse qui domine au Sénat ; mais, en réalité, les Etats-Unis restent fidèles à la conception de la Société des Nations. Peut-être avons-nous, de notre côté, certains reproches à nous faire ; si, dès le début, nous avions adhéré avec ferveur à cette idée (tels haussements d'épaules de M. Clemenceau furent bien fâcheux) ; si nous avions suivi et peut-être même parfois précédé M. Wilson dans ses projets d'organisation mondiale, nous aurions pu donner plus de force à la Société des Nations naissante et insister pour qu'elle jouât, dès le début, son rôle de police pacificatrice ; nous aurions pu rétablir l'ordre depuis longtemps en Europe orientale, et dissiper certaines espérances malsaines et dangereuses dans l'Europe centrale, et rétablir la concorde sensée en Europe méridionale ; nous aurions pu, du moins, régler bien des questions encore en suspens en Asie, et même amorcer la solution de difficultés toujours virulentes, en Egypte, en Irlande, en Bolivie, ailleurs encore. Mais à chaque jour suffit sa peine ; en dépit des impatiences des uns et des atermoiements des autres, la Société des Nations dure et fonctionne ; faisons-lui confiance, elle arrivera à régler beaucoup de choses.

HENRI MAZEL.

ÉDUCATION PHYSIQUE

La Culture physique féminine. — On continue à parler beaucoup de l'amélioration de la race par la pratique régulière des exercices physiques. Mais si un effort sérieux est fait en ce qui concerne l'éducation physique masculine, effort tendant à rénover les pratiques athlétiques des Grecs et des Romains, il semble bien que les efforts soient beaucoup plus limités, ou tout au moins beaucoup plus hésitants, en ce qui concerne l'éducation physique féminine. Et pourtant, comme l'écrit le Dr Tissié : « le rôle social de la femme grandit de jour en jour. Il faut éduquer la femme. L'éducation physique est la première éducation à lui donner pour la constitution de solides moteurs humains, pour de meilleures gestations, de plus saines et de plus fécondes maternités. » Ceci est très certainement compris par tous les fervents de la culture physique et ils deviennent chaque jour plus nombreux. Mais quand il s'agit de passer à l'application, on constate que toute réalisation devient presque impossible, cela pour deux raisons principales : 1° manque d'une méthode vraiment basée sur l'expérience ; 2° pénurie de monitrices vraiment à la hauteur de leur tâche.

Il m'a été donné d'assister à de nombreuses expériences tant dans les écoles que dans les sociétés. Dans les écoles enfantines c'est le succès presque partout. Grâce à la largeur d'idées de certains dirigeants on a admis des moniteurs hommes. Les petites filles pratiquent avec ardeur la méthode de l'enfance qui est dans une juste proportion composée de jeux et d'exercices éducatifs et respiratoires. Elles apportent dans l'exécution physiquement plus de souplesse, moralement plus d'application et de conscience que les petits garçons. Aussi les résultats ressortent beaucoup plus rapidement. J'ai pu constater, dans un concours scolaire, qui réunissait plus de 200 petites filles de 8 à 13 ans, qu'elles réussissent aussi bien dans les exercices naturels que les petits garçons. A noter que la plupart étaient en tenue de sport pratique et coquette, fabriquée de toutes pièces par leur maman. J'avoue qu'après cette expérience j'étais bien près d'affirmer, comme Hébert, que chez tous les êtres de la création, « la façon d'acquérir le développement physique intégral est la même pour les mâles et les femelles ». Dans tous les cas il est un point sur lequel il y a un progrès certain, qui n'est pas à dédaigner : c'est dans l'accueil

réservé par les mamans à la pratique, par leurs petites filles, des jeux sportifs et des exercices. Au début quelques protestations se produisaient; actuellement la plupart des mamans poussent leurs enfants à cette pratique et les autorisent très facilement à prendre part à tous les petits concours interscolaires. En ce qui concerne les élèves, elles considèrent comme une punition d'être privées d'assister à la séance. Dans les établissements d'enseignement secondaire et d'enseignement primaire supérieur les méthodes les plus diverses sont en usage. Ici c'est la Suédoise pure, là c'est la gymnastique rythmique, ailleurs c'est la danse ou gymnastique d'attitudes. J'en connais même qui pratiquent une méthode dite américaine qui n'est nullement composée des jeux de plein air, comme on pourrait le croire, mais paraît être surtout une méthode d'éducation sensorielle. Il faut d'ailleurs montrer patte blanche pour assister à ces séances, tellement on se méfie de l'homme ! Hébert, en présentant son dernier ouvrage sur l'éducation physique, prévoit qu'il provoquera une levée de boucliers. Je crois, en effet, comme lui qu'on va crier au scandale dans beaucoup de ces écoles, qui pourtant devraient être les premières à entrer délibérément dans la voie de la pratique sérieuse des exercices naturels. Malgré tout, on trouve parfois des directrices averties et convaincues qui tiennent tête à l'orage. Je pourrais citer une école supérieure où depuis 4 ans, d'une façon régulière, la leçon de Joinville a été pratiquée par toutes les jeunes filles sous la direction de moniteurs particulièrement choisis. Cette directrice a eu à lutter au début non seulement contre les parents d'élèves, mais aussi contre des supérieurs qui pensent comme Pascal « qu'une complexion frêle donne à l'esprit tout son jeu ». Cette directrice a tenu bon et il semble qu'elle soit récompensée, car elle m'écrivait dernièrement : « C'est la première année où toutes les jeunes filles que je présente à l'Ecole Normale sont admises à l'examen physique. Je crois qu'il faut attribuer en grande partie ce résultat à la pratique journalière pendant 4 ans de la leçon. »

En ce qui concerne les sociétés féminines, leur éclosion ou leur renaissance est toujours difficile. J'en connais qui se développent très normalement, j'en connais qui, bien parties au début, végètent pour diverses raisons dont la principale est souvent que la chronique potinière de l'endroit se montre peu amène à leur sujet.

Il faut aussi l'avouer, les difficultés rencontrées sont les mêmes que pour les sociétés masculines. Manque de monitrices et d'écoles pour leur dressage, de terrains de jeux, de piscines — et jusqu'ici les pouvoirs n'ont nullement aidé à les vaincre. Manque aussi d'une méthode sérieusement étudiée et ayant fait des preuves. Il semble qu'actuellement sur ce chapitre l'idée dominante soit celle d'Hébert, qui s'efforce de nous convaincre que la femme pratiquant sérieusement les exercices naturels devient vite, physiquement, l'égale de l'homme et que certains maux qu'elle croit inhérents à son sexe disparaissent radicalement. Il semble aussi que, tout en faisant adopter l'éducation physique obligatoire pour les filles tout comme pour les garçons, il y a lieu de débarrasser notre imagination d'un idéal de beauté qui n'est qu'un amalgame de déformations tant professionnelles que provoquées par les obligations de la mode et de travailler à créer une rivalité esthétique nous amenant à réaliser le type fourni naturellement par des organes sains et équilibrés, des muscles développés et longs. Il y a lieu aussi de tenir compte de la situation actuelle et de ne pas lancer subitement dans le grand sport et l'athlétisme des jeunes filles qui ont mené jusque-là une existence exempte de tout effort physique. Il n'est pas dans mon intention de développer ici les règles qui doivent présider à l'instauration d'une méthode d'éducation physique féminine, ni de signaler tous les errements contre lesquels nous devons nous garder. Je souhaite simplement que des gens compétents et ayant entre les mains les moyens d'expérimenter veuillent bien comprendre qu'il importe de se mettre de suite à l'ouvrage et de mettre sur pied une méthode féminine en harmonie avec nos tendances actuelles vers le sport au grand air. Je souhaite ainsi qu'à l'exemple de Lycurgue, nos gouvernants prescrivent la pratique de ces exercices à nos femmes, nos sœurs et nos filles, « afin qu'elles aient des enfants bien faits et mettent au monde une meilleure progéniture, attendu que leur propre corps sera fort ».

RENÉ BESSE.

QUESTIONS COLONIALES

Henri de la Martinière : *Souvenirs du Maroc*, Plon-Nourrit et Cie. — C. de Lamazière et Alexandre Léty-Courbière : *L'Hallali*, Mœurs européennes au Maroc (1912-1919), Figuière.

Où en sommes-nous, en Afrique du Nord, après la signature

du traité de Versailles et, pour parler comme M. Barthou, comment s'est, momentanément, terminée la *bataille du Maroc ?* Le ministre des Colonies a traité la question au cours de la séance de la Chambre des députés du 17 septembre 1919 (1).

« Les clauses marocaines du traité, a déclaré alors M. Henry Simon, sont les meilleures de l'ensemble excellent que le Gouvernement vous apporte...... La France demandait d'abord l'abrogation de l'Acte d'Algésiras, des accords franco-allemands du 2 février 1909 et du 4 novembre 1911, l'abrogation de tous les accords entre l'Allemagne et le Makhzen, l'acceptation par l'Allemagne du Protectorat avec toutes ses conséquences dont la principale est l'abolition des *Capitulations*, le désintéressement de l'Allemagne au cours des négociations au sujet du Maroc entre les autres Puissances et la France, l'insertion dans le traité de clauses spéciales pour l'accès des Allemands au Maroc, pour la liquidation des biens, pour les litiges miniers, pour la banque d'Etat. Tout cela a été obtenu. La France a satisfaction sur tous les points. Les articles 141 à 146 du Traité règlent, comme elle le désirait, l'ensemble de ces questions. Désormais, tout l'ensemble de charges, de liens qui énervait et diminuait notre autorité au Maroc, qui entravait et compliquait notre administration, bref, tout ce qu'on a appelé l'ensemble des hypothèques internationales, tout tombe. Nous aurons enfin notre entière liberté, certains de ne plus rencontrer, ouvertes ou masquées, les éternelles intrigues allemandes. Pour qui connaît la matière, ce n'est pas là un des moindres avantages du traité. Mais sa partie marocaine a une portée plus considérable encore ! La France a stipulé pour le Maroc tout entier. Son droit à stipuler comme les stipulations elles-mêmes n'ont fait l'objet d'aucune opposition ni d'aucune réserve ; c'est l'heureuse consécration d'une théorie que notre diplomatie a toujours défendue. En les faisant triompher aujourd'hui, nous enregistrons, grâce à elle, un nouveau succès. Des conséquences heureuses en découlent déjà. La Grande-Bretagne, les Etats-Unis, l'Italie, co-signataires du Traité par lequel l'Allemagne accepte l'abrogation de l'Acte d'Algésiras, en reconnaissent, par là même, la déchéance. Des accords réguliers seront bientôt étudiés et établis à ce sujet. D'autre part, les puissances neutres, signataires seulement de l'Acte d'Algésiras, seront logiquement amenées à la même attitude, la principale intéressée, l'Espagne, nous ayant déjà informés qu'elle se proposait d'appliquer, à son tour, dans sa zone les articles du traité de paix relatifs au Maroc. C'était une conséquence logique du traité. Soyons reconnaissants à l'Espagne de l'avoir fait spontanément et avec bonne grâce. Bref, *il ne subsiste plus aujourd'hui, pour le Maroc, que les accords de 1904 avec la Grande-*

(1) Cf. *Journal Officiel* du 18 septembre, pages 4393 et suivantes.

Bretagne et avec l'Espagne, et l'accord de 1912 avec l'Espagne. Ils seront appliqués dans le même esprit qui a présidé à leur établissement. *Le Maroc entièrement libéré.....* »

A cette affirmation du ministre des Colonies, M. Louis Barthou, rapporteur Général, crut devoir objecter : « Il ne sera libéré, Monsieur le Ministre, que si on règle la question de Tanger », à quoi M. Henry Simon répondit qu'il y aurait à Tanger *un régime spécial* qu'il ne faut pas confondre avec un régime international.

L'établissement de ce régime spécial est urgent. M. André Fribourg, agrégé de l'Université, envoyé à plusieurs reprises en mission au Maroc en 1917 et 1918 et qui a séjourné fréquemment à Tanger, écrivait récemment (1) que « la question de Tanger est la plus grave peut-être de toutes les *questions* politiques qui se posent aujourd'hui à nous.... Dans cette *Babel* (Tanger) personne n'est maître : un pacha y rend la justice au nom du Sultan, les tirailleurs du Tabor espagnol voisinent avec ceux du Tabor français, les bureaux de poste chérifien, anglais, français, espagnol se font face et, si l'on veut envoyer une carte postale en France, on l'affranchira à un penny, deux sous en timbre anglais (service international) et quinze centimes en timbres français (service intérieur). C'est partout l'indécision, l'incohérence, l'incertitude : les gens ignorent leur nationalité ; le commerce stagne, l'industrie n'existe pas »...Comment un *régime spécial* pourra-t-il remédier à ce désordre ? Tout d'abord, évidemment, en stipulant bien nettement que Tanger, ville chérifienne, demeurera *française.*

Or, nombreux sont les Espagnols qui souhaitent le rattachement de Tanger à leur royaume. Arguant de l'existence d'une importante population espagnole dans l'enceinte de la ville et de la proximité de leur pays, certains de leurs hommes politiques croient que cette annexion constituerait le meilleur résultat du voyage du Roi Alphonse XIII à Paris.

Espérons qu'il n'en sera rien et constatons en passant que les citoyens d'une République doivent toujours se méfier des visites de souverains. Ces visites n'ont, en général, avec le tourisme que de très lointains rapports et sont rarement désintéressées. Elles sont dangereuses, car les ministres démocrates sont très sensibles aux attentions que leur prodigue une Altesse. Ceci est vrai surtout

(1) *Le Matin* du 22 octobre 1919.

en France, où le plus farouche ouvrier syndiqué est impressionné par un porteur de particule. Les escrocs, gens fort psychologues, en savent quelque chose qui arborent toujours une carte armoriée lorsqu'ils commandent une rivière de diamants. Rien ne met en confiance un boutiquier parisien comme une couronne comtale ou un tortil de baron. Là, le dommage est minime. Il est plus grand quand le gogo est ministre ou diplomate et que c'est la France, en leur personne, qui se fait « entôler ».

En ce qui concerne les prétentions espagnoles sur le Maroc et leur manque de fondement, j'ai trouvé de sérieux arguments d'ordre historique dans le remarquable ouvrage que vient de publier M. Henri de la Martinière sous ce titre : **Souvenirs du Maroc**. M. de la Martinière, ministre plénipotentiaire, a pénétré au Maroc, il y a plus de trente ans, en voyageur, en archéologue. Chargé de mission par le ministère de l'Instruction Publique, il a fait des recherches scientifiques et artistiques, notamment à Volubilis et à Lixus, qui ont enrichi le Musée du Louvre. Il a vécu avec les sultans qui régnaient, il a coudoyé et observé le peuple. Entré dans la carrière diplomatique, avant d'être notre ministre en Perse, il a rempli les fonctions de chargé d'affaires de France à Tanger. En cette qualité, il s'est assuré de précieuses relations à la Cour chérifienne, dans la société musulmane si fermée alors aux *Roumis*, et joua un rôle actif et heureux dans les longues et patientes campagnes de notre diplomatie aux prises avec l'ardente concurrence de l'Allemagne, de l'Angleterre, de l'Espagne, de l'Italie.

Les souvenirs de M. de la Martinière nous renseignent à merveille sur les différentes phases de cette lutte à laquelle malheureusement le traité de Versailles n'a pas entièrement mis fin. Si les ambitions allemandes peuvent en effet, à bon droit, être considérées comme ruinées au Maroc, l'hypothèque espagnole, elle, n'est pas levée et pèse lourdement encore sur le Maroc.

L'Espagne, au moins, est-elle vraiment fondée à réclamer le maintien de ses droits, et son action dans l'empire chérifien s'y exerce-t-elle utilement et pour elle et pour ses voisins ? L'étude des faits dans le passé comme dans le présent montre qu'il n'en est rien.

A cet égard, le chapitre V de l'ouvrage de M. de la Martinière est probant. Du déroulement de la politique espagnole depuis

soixante ans qui en fait l'objet ressort nettement l'incapacité congénitale de l'Espagne à assumer la tâche colonisatrice ou civilisatrice, comme on voudra, à laquelle elle prétend. D'abord, le souvenir de guerres religieuses a pesé de tout temps sur les relations de l'Espagne avec les Marocains. « Tandis que la politique espagnole, encombrée de préjugés, comprenait mal l'Islam et les indigènes, ces derniers voyaient dans chaque Espagnol un adversaire passionné de leurs croyances. De là une situation spéciale et difficile. »

Pour lutter au XVe siècle contre les corsaires maures, les Espagnols occupèrent quelques points de la côte inhospitalière du Riff, points mal choisis,car les *Présides*, comme ils les nommèrent, n'avaient pas grande valeur militaire. Après les guerres du premier Empire, des relations confiantes existaient à Tanger entre les agents de la France et l'Espagne, et la prise d'Alger, plus tard, ne fut pas mal vue dans la Péninsule où le Duc d'Aumale fut même assez populaire. Mais, en 1859, la situation intérieure de l'Espagne étant mauvaise, l'expédition de Tétouan apparut comme une diversion utile. Les résultats n'en furent pas très heureux. Voici comment les juge M. de la Martinière :

Dans l'expédition espagnole, consentie pour satisfaire la turbulence irraisonnée des militaires, que voit-on ? Des opérations rendues difficiles dès le début par une préparation insuffisante... l'Espagne dont la générosité sera en défaut exige cent millions, achevant de grandir l'Angleterre par l'aide financière qu'elle permet à cette puissance de prêter au Sultan ; médiocre fin d'une médiocre guerre, elle-même fruit d'une imprévoyante politique...

De 1880 à 1890 le gouvernement espagnol imagine d'augmenter l'importance de ses intérêts au Maroc en dirigeant sur Tanger un courant d'émigrants. Le consulat d'Espagne compte ainsi, et assez rapidement, plusieurs milliers de nationaux, ce qui lui assure le premier rang de par le nombre de ses administrés. Mais ceux-ci n'étaient, en général, que de pauvres hères : ainsi s'instaura une politique assez vaine reposant sur « une espèce de conquête par la misère » peu propre à augmenter le prestige national. M. de la Martinière conclut en constatant que dans sa politique au Maroc l'Espagne « s'est souvent inspirée d'un vague sentimentalisme historique,qui l'a éloignée de cet esprit réalisateur si nécessaire à l'expansion moderne d'une

grande nation ». Elle ne fut pas plus adroite vis-à-vis de cette population très intéressante des anciens Maures andalous, dont elle fit tout pour s'aliéner les sympathies.

Nos voisins n'en étaient pas moins très ombrageux sur les choses d'Afrique au point que leurs vues étaient souvent obscurcies : ils montaient la garde devant le jardin chérifien suivant une consigne irraisonnée et fâcheuse. C'est ainsi que mal instruits ou perfidement conseillés, ils voulurent même s'opposer à notre politique dans le Sud-Oranais, mais notre attitude claire et loyale réussit à faire triompher nos droits. Enfin, on doit le dire, l'Allemagne, si entreprenante au Maroc, n'inquiéta jamais l'Espagne. L'enthousiasme de la colonie espagnole à Tanger, celui des Pères Franciscains au moment de la fameuse visite de Guillaume furent un spectacle triste et déconcertant.

M. de la Martinière ne veut cependant pas désespérer d'un accord possible :

Des temps nouveaux, écrit-il, sont heureusement venus, l'esprit chevaleresque des Espagnols ne saurait s'y tromper. Au nom des traditions qui dominent par delà les Pyrénées l'histoire de nos deux pays, on souhaitera que l'Espagne distingue, en ce qui a trait au Maroc, ses vrais intérêts et qu'elle s'y libère d'errements qui l'avaient presque éloignée de notre amitié.

Souhaitons avec M. de la Martinière qu'il en soit vraiment ainsi. M. André Fribourg, dans l'article cité plus haut, constate qu'en dehors du problème de Tanger pas encore résolu,

une dernière question reste pendante, celle de la zone espagnole. Dans le Riff marocain, en vertu des traités, les Espagnols sont maîtres de leur politique. L'existence de cette zone a été pour nous, durant la guerre, un grave souci, car elle a servi de base d'opérations contre notre Maroc au dissident Abd el Malek, que les Allemands soutenaient de leur argent, de leurs armes et de leurs hommes. C'est par la zone espagnole que passait toute cette contrebande amenée, le plus souvent, à bord des sous-marins ennemis.

L'Espagne vient de faire un gros effort militaire pour pacifier cette région. Il ne semble pas qu'elle ait réussi. La guerre dans le Riff lui a coûté déjà des millions par centaines et des morts par milliers. La tâche est si lourde que certains Espagnols, et parmi eux le général Primo de Rivera, qui fut gouverneur militaire de Cadix, n'ont pas hésité à demander l'abandon de la « zone » à qui la désire. On a envisagé le remboursement à l'Espagne de ses frais de guerre africaine, la rétrocession de Gibraltar par les Anglais, qui recevraient Ceuta en

échange... Si nos voisins désirent « causer » à propos de leur zone, nous sommes prêts à écouter leurs propositions quand il leur plaira de les formuler. Mais nous pouvons les assurer que ces conversations seront toujours empreintes de la plus vive sympathie et que nous ne nous départirons jamais de cette « communion d'esprit et de cœur » dont leur journaux parlent si heureusement.

Voici assurément qui est fort bien. Encore faudrait-il que « cette communion d'esprit et de cœur » ne fût pas invoquée uniquement pour nous duper. Dans les heures qui vont venir, notre diplomatie doit à la France, si cruellement éprouvée par la guerre et qui a besoin de réparations de tous ordres, de parler haut et ferme et de se montrer, avant tout, soucieuse de réparations. Et la première question à régler pour asseoir définitivement notre action bienfaisante au Maroc est celle du « régime spécial » de Tanger. M. de la Martinière faisant allusion à un voyage récent qu'il a accompli dans l'empire chérifien constate combien notre administration a été supérieure à celle de l'Espagne. « Le charme de l'ancienne résidence du corps diplomatique, écrit-il, a disparu et, pour son développement économique Tanger est victime de la plus décevante des organisations. Ce régime est hybride et stérile ; il ne s'y agite que de mesquines rivalités et rien n'a été réalisé pour développer les avantages de cette ville placée sur l'un des grands chemins maritimes du monde. »

L'active civilisation qui fera de tout le Maroc un grand pays, proclame enfin M. de la Martinière, « ne peut réellement s'exercer que par la France ». Voilà la vérité. Tel est le principe clair et *franc* qui doit dominer toutes les conversations engagées ou à engager. Il convient de louer M. de la Martinière, qui, de la manière la plus heureuse et à l'occasion d'un simple recueil de *souvenirs*, a su mieux faire que de conter d'intéressantes anecdoctes et de se raconter lui-même (1). Ses souvenirs, en effet, ainsi que le constate son distingué préfacier M. Jules Cambon, « nous permettent de faire la comparaison entre la décrépitude du vieil empire chérifien et le régime de notre protectorat ». Cette comparaison est assez probante pour déterminer le départ des influences

(1) Je dois, d'ailleurs, noter que le livre de M. de la Martinière est d'un parfait écrivain et d'un parfait artiste. Le chapitre Ier, notamment, contient sur la « couleur » de Tanger des pages remarquables et d'intéressants souvenirs sur les peintres qui y « travaillèrent », Delacroix, Dehodencq, Henri Regnault, Clairin et Benjamin Constant.

nécessaires et le maintien des « mieux aptes », pour parler comme les Américains, à assurer l'accomplissement normal des destinées de l'Afrique du Nord sous l'égide de la France protectrice et bienfaisante.

Comme je terminais cette chronique sur cet acte de foi, j'ai reçu de MM. de Lamazière et Léty-Courbière une brochure intitulée **l'Hallali**, où les auteurs mettent en relief certains excès commis par nos concitoyens au Maroc. C'est l'ombre au tableau qui captivait tous les regards. Mais, le tableau, je pense, est assez lumineux pour n'être pas, pour si peu, obscurci. L'œuvre prodigieuse qui s'accomplit en ce moment au Maroc peut comporter quelques défauts inséparables d'une action à son début. De quelques excès individuels, si excès il y a, ne tirons pas argument pour condamner une œuvre d'ensemble qui force l'admiration et mérite tous les respects.

CARL SIGER.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

Léon Denis : *Le Monde Invisible et la Guerre*, Librairie des Sciences psychiques. — Georges Meunier : *Ce qu'ils pensent du « Merveilleux »*, Albin Michel.— Dr Ch. Guibert : *L'Illusion du Merveilleux*, Idem.— Louis Gastin : *Comment on entre dans la Société théosophique, comment on en sort*, Marseille, Bibliothèque hermétique du Sud-Est.

M. Léon Denis est, parmi les spirites, l'un des plus éminents. C'est un de leurs chefs, surtout au point de vue intellectuel et moral.

Le Monde Invisible et la Guerre est son dernier livre. Il est constitué, presque entièrement, par des articles déjà parus. Ils lui ont été inspirés par les communications d'un excellent médium, « dont la clairvoyance et la sincérité ne faisaient aucun doute à mes yeux », écrit l'auteur.

« Au moyen de l'incorporation, déclare M. Denis, mes amis de l'espace et, parmi eux, un esprit éminent, me communiquaient de temps à autre leurs appréciations sur cette guerre terrible considérée sous ses deux aspects, visible et occulte. Ces entretiens m'ont inspiré, aux dates indiquées, un certain nombre d'articles que l'on trouvera réunis dans ce volume. J'en ai ajouté d'autres, dictés sous l'empire des circonstances et que j'avais publiés en différentes revues. Le livre se termine par une série de pages inédites.

Le but essentiel de ces écrits est d'orienter la pensée française vers un spiritualisme scientifique et élevé, vers une croyance capable de placer notre nation à la hauteur des grands devoirs et des nobles tâches qui lui incombent. Il faut qu'un large courant idéaliste, un puissant souffle moral balaie les ombres, les doutes, les incertitudes qui pèsent encore sur tant d'intelligences et de consciences, afin qu'un rayon des vérités éternelles éclaire les cerveaux, réchauffe les cœurs et apporte consolation et espérance à ceux qui peinent et qui souffrent.

L'éducation du peuple doit être entièrement répandue, de façon à communiquer à tous la notion des obligations sociales, le sentiment des responsabilités individuelles et collectives, et surtout la connaissance du but réel de la vie, qui est le progrès, l'épuration de l'âme, l'accroissement de ses richesses intimes et cachées.

Il faut enfin qu'une solidarité étroite unisse les vivants aux défunts et que les deux humanités, de la terre et de l'espace, collaborent à l'œuvre commune de rénovation et de progrès.

Tel est le sujet que M. Léon Denis s'est proposé. Au cours de son livre, il le développe successivement et, à la fin, il l'est entièrement.

Voici maintenant comment l'auteur s'exprime au sujet de l'action des morts sur les combattants de la guerre, la plus terrible qu'il y ait jamais eu.

Au-dessus de nos lignes aux heures de la bataille, écrit-il, flotte l'armée innombrable des morts, toutes les âmes des héros célèbres ou obscurs tombés pour la patrie. Dans un vol de gloire, semblables à de grands oiseaux, ils planent sur nos défenseurs, les soutenant dans la lutte ardente, déversant sur eux avec énergie toutes les forces psychiques, tous les fluides acquis à travers les siècles. L'armée invisible, elle aussi a ses chefs illustres. A sa tête, nos médiums voyants reconnaissent Vercingétorix, Jeanne d'Arc, Henri IV, Napoléon, les grands généraux de la Révolution et de l'Empire. Cette vue les impressionne profondément. Chacun de nos chefs d'armée se double d'un esprit puissant qui l'inspire et le guide dans ses actions.

Pour M. Denis, « la médiumnité la plus répandue est celle de l'écriture, sous ses formes diverses. Celle dite « mécanique », parce que, dans ce cas, l'esprit agit sur le bras sans impressionner le cerveau, nous paraît présenter plus de garanties que les autres procédés. »

Ecoutez-le encore :

Notre destinée est écrite au ciel en lettres de feu. Dès l'origine des mondes, Dieu a tracé au-dessus de nos têtes, en traits sublimes, le

poème de l'âme et de son avenir. Et tous ceux qui ont su déchiffrer ces caractères grandioses ont puisé dans cette étude la sagesse et la force morale. Il est vrai que le nombre des initiés est encore restreint. Même parmi les esprits de notre sphère, il en est peu auxquels il soit donné de visiter et de décrire les splendeurs célestes. Si quelques-uns, dans un vol rapide, peuvent explorer divers systèmes et pénétrer plus avant dans l'infini, ils doivent revenir bientôt dans les milieux que leur assigne leur degré d'avancement.

La pleine connaissance de l'Univers n'appartient qu'aux grands Esprits. C'est d'eux surtout que nous vient, soit par intuition, soit par médiumnité, la révélation des lois supérieures. Pour l'obtenir, il faut préparer son âme par la méditation, le recueillement, la prière. Il se produit ainsi une sorte de dilatation de l'être, un épanouissement des facultés qui rend possible la pénétration en nous des plus hautes vérités. Par elles, par leur action, peu à peu une transformation s'opère. En même temps que les pages du livre extérieur se déroulent, à mesure que l'horizon s'éclaire, l'être intérieur s'illumine : les échos du dedans répondent aux appels du dehors. Sous l'influx spirituel, les souvenirs du passé, ensevelis au plus profond de notre mémoire, reparaissent. La chaîne de nos existences se reconstitue...

Toute notre histoire, à travers les siècles, est écrite en nous. Nos vies antérieures, monotones ou tragiques, ont versé goutte à goutte, au fond de notre âme, comme une eau profonde, sorte de miroir dans lequel, en nous penchant à certaines heures, nous pouvons voir se refléter les images du passé.

M. Georges Meunier a écrit un ouvrage dont le titre est : **Ce qu'ils pensent du « Merveilleux »**. « C'est en l'honneur des phénomènes dits spirites que j'eus à livrer les plus rudes combats, »et il ajoute que ces faits sont « merveilleux par excellence ».

Les partisans du *Merveilleux* ont,

à leurs côtés, des chefs comme Richet, comme Flammarion, comme William Crookes. On rit moins de leurs travaux, mais on les discute davantage, ce qui vaut mieux. Par la grande presse, le public connaît leurs recherches, leurs efforts, les résultats qu'ils obtiennent.

M. Maurice Barrès raconte à M. Georges Meunier que

la petite nation lorraine est un des milieux où les forces occultes se sont manifestées de la manière la plus saisissante. C'est le pays des vulgaires sorciers et des mages les plus nobles. Les idées qu'ils agitent n'ont aucune prise sur ma raison, mais un être porte en soi plus de puissance à s'émouvoir qu'il ne s'en connaît.

Plus loin, M. Barrès ajoute :

Stanislas de Guaita, persuadé qu'un prêtre de Lyon utilisait, dans de mauvais desseins, les secrets de la Kabbale, qu'il connaissait, voulut, pour mettre fin à ses pratiques, l'envoûter. Il modela une figurine de cire, puis la piqua avec une aiguille. Le prêtre, pour se défendre contre cet envoûtement, jeta un sort sur les yeux de son adversaire, afin de le rendre aveugle ; mais Guaita prit ses dispositions pour que le mauvais sort ne l'atteignît pas et qu'il se retournât contre le prêtre, lequel devait être frappé par le « choc en retour ».

— Et comment se termina cette lutte à distance ?

— La mort du curé y mit un terme.

M. Bergson émet des doutes sur l'authenticité des phénomènes spirites et psychiques. En ce qui concerne la graphologie, il déclare qu'elle est « plutôt un art qu'une science » et qu'elle permet « de formuler des conclusions *probables* ».

Quant à M. Paul Bourget, il dit à l'auteur du livre :

Je crois à l'insaisissable, c'est-à-dire à un domaine impossible à atteindre avec le secours de la science, et qui, cependant, est *réel*. Par cela même qu'il est insaisissable et réel, ce domaine est susceptible d'une action qui peut dépasser, d'une manière stupéfiante pour l'intelligence, toutes les prévisions de cette intelligence. Voilà mon opinion. Est-ce là croire au « Merveilleux » ?

— Absolument !

— Alors, j'y crois..., mais je dois ajouter que je ne l'ai jamais rencontré !

D'après M. Adolphe Brisson, « les phénomènes médiumniques sont parfois *réels* ». Il lui semble que les « médiums doivent être tour à tour sincères et dupeurs ». Il croit que ces phénomènes sont « naturels et produits par une force, un fluide que le médium extériorise ». Les faits de clairvoyance lui paraissent plus certains que ceux de médiumnité.

L'auteur fait encore appel à François Coppée, à Octave Mirbeau, à Edmond Rostand, M. Maurice Donnay, Mme Judith Gautier, MM. Georges Grappe, Paul Harel, le comte de Larmandie, Jules Lemaître, Frédéric Masson, Charles Maurras, Charles Morice, René Quinton, Jules Renard, André Rivoire, marquis de Ségur et Zamacoïs.

M. Maurice Donnay rêvait, « une nuit, qu'Emile Goudeau », qu'il avait « connu au *Chat Noir*, était mort : il mourait deux jours après ».

Quelques jours après la mort de Goudeau, — dit M. Donnay à l'au-

teur du livre, — « alors que j'étais encore couché, je me trouvais dans cet état de somnolence qui précède le réveil, j'aperçus, s'approchant de mon lit, Rodolphe Salis lui-même. Il était vêtu d'une longue redingote noire et je fus frappé de l'extrême maigreur de son visage. J'avais connu Salis assez gras ; or, je venais de le voir hâve, presque décharné.

M. Charles Maurras, fondateur de l'*Action Française*, déclare :

Il n'est pas difficile de croire au « Merveilleux », car le « Merveilleux » est partout. Aveugle qui ne le voit pas.

Je ne m'en tiendrai pas à invoquer les cas extraordinaires. Il suffit de vivre et d'ouvrir les yeux. Un étonnement religieux et philosophique, le sentiment de la merveille et du prodige naissent du moindre objet dans toute âme un peu réfléchie....

On comprend que le merveilleux, — dit M. Maurras, — l'étonnant, l'admirable, le stupéfiant, ce n'est pas du tout qu'il se produise quelque trouble dans cette économie de phénomènes que les esprits légers trouvent si naturelle... D'une manière plus abstraite, le merveilleux réside dans la régularité exemplaire dont tout effet jaillit, au moment dit, de la cause-mère, dont tout mobile est précité à sa fin, et, j'ose dire davantage, dont tout être s'obstine à persévérer dans sa loi. Voilà la vraie merveille : c'est l'Ordre, c'est la Loi.

J'ai déjà parlé, dans le *Mercure de France*, numéro du 16 novembre 1913, du livre du Dr Charles Guilbert : **L'Illusion du Merveilleux**. Donc je ne parlerai pas longuement de cette œuvre.

Je ferai remarquer d'abord que le scepticisme de l'auteur est sa faculté dominante. Il a dû être sceptique dès l'instant où il a commencé à penser. Il doute de tout, sauf de lui-même apparemment.

Dans son livre, ce qui me plaît le plus ce sont les photographies hors texte. Ces documents sont précieux.

Cet auteur nous parle non seulement du spiritisme, mais de la magie, du satanisme et de la sorcellerie.

Comment on entre dans la Société Théosophique, comment on en sort est une brochure signée Louis Gastin. Cet auteur nous dit qu'il fit partie de la Société théosophique depuis décembre 1915 et qu'il en est sorti fin mars 1919. Il débuta « très jeune dans l'étude de l'Occulte et quand les vicissitudes de la guerre » le « conduisirent, au printemps 1919, à

l'Hôpital du Parc Impérial de Nice », il comptait « seize années de spiritualisme et, plus précisément, douze ans de « Sciences Occultes ».

Entre temps, M. Jounet et moi, préoccupés de propager toujours intensément le Spiritualisme, sans distinction d'école ou de doctrine, fondons l'*Institut des Hautes Sciences* dont la constitution absolument libérale offre à tous les chercheurs sincères une garantie morale et une méthode libre.

Je ne suis pas d'accord avec l'auteur de la brochure, en ce qui concerne le bouddhisme et le christianisme. Le christianisme n'est pas « exactement le contraire, exotériquement et *ésotériquement*, surtout ésotériquement », du bouddhisme.

Nombreux sont les occultistes qui se croient ésotériques. Or, les *vrais* initiés sont *très rares*.

JACQUES BRIEU.

LES REVUES

La Nouvelle Revue : Souvenirs de Pouyer-Quertier sur Bismarck en 1871, rapportés par feu Millaud, sénateur du Rhône. — *La Revue de l'Epoque* : Un point de la biographie de Villon ; un nouveau texte de la Ballade des Dames du Temps jadis. — *Les lettres parisiennes* : M. Charles Ieu et la compréhension des femmes en littérature ; un poème de Mme V. Prax. — *Littérature*: Inédits de Guillaume Apollinaire ; les vrais précurseurs de l' « apollinarisme » sont au café-concert. — Memento.

Par les soins de MM. Louis Payen et José de Bérys **La Nouvelle Revue** (15 novembre) publie « Le Journal d'un parlementaire », où Edouard Millaud a consigné ses souvenirs. Millaud, sénateur de Lyon, et qui fut ministre, a beaucoup vu, entendu, et noté avec assez d'agrément pour le lecteur. Le 29 janvier 1890, tandis qu'à la Bibliothèque du Luxembourg il « bûche le futur budget », plusieurs de ses collègues viennent se chauffer dans la salle des conférences. Il y a là Pouyer-Quertier, qui évoque des souvenirs de vingt ans. Les voici, tels que Millaud les rapporte :

« Que serions-nous devenus sans les Trésoriers et sans la Banque? Et pourtant malgré ces secours j'ai pleuré, un soir, au mois de juin 1871, à la pensée que nos caisses étaient presque vides, et que nous n'avions plus même le droit d'émettre un billet. Il ne fallait pas que la Banque payât en or ou en argent. Si elle était entrée dans cette voie, ses réserves auraient été bien vite épuisées. Et pas de billets ! Bis-

marck en avait emporté pour 150 millions. Nous avions déposé un projet de loi tendant à permettre une émission de 400 millions, mais il n'était pas voté. Je fis venir Rouland, je télégraphiai à Bismarck : « *Voulez-vous de l'or contre cinquante millions de billets de banque ?* » Heureusement l'Ogre accepta. Nous fîmes chauffer une locomotive. Nous chargeâmes cinquante millions de numéraire dans un fourgon, et le précieux convoi partit pour Strasbourg. Le surlendemain, la Banque était nantie de ses chiffons bleus, qui avaient cours forcé, elle payait en billets à tous ses guichets, et notre crédit n'était ébranlé en aucune façon !

Puis, Pouyer-Quertier nous raconte avec de fort intéressants détails comment, en octobre, il vit l'empereur, et lui proposa de lui payer 950 millions en espèces, à condition que les Allemands évacueraient tout le territoire ! Si Rothschild les offrait, c'était moyennant une commission assez lourde (vingt-cinq millions !). Guillaume voulut bien accepter que le paiement se fît par le versement de 80 millions toutes les quinzaines, à partir du 15 janvier.

La signature de l'arrangement présenta plus d'une difficulté. Enfin, un matin, à 5 heures, au milieu d'octobre, Bismarck vint éveiller Pouyer-Quertier, pour lui dire que tout était arrangé :

Je dormais profondément ; on frappe à ma porte : je crois qu'on m'apporte une dépêche. Tout endormi, je m'écrie : Entrez ! Le garçon de l'hôtel pose une bougie sur ma table de nuit et j'aperçois, devant moi, Bismarck, casqué, botté, astiqué, en grand uniforme. « C'est fini, me dit-il, tout est conclu, comme vous voulez, *comme vous voulez !* L'Empereur consent à votre libération par quinzaine, l'évacuation définitive du territoire français commencera dès aujourd'hui. »

Pouyer-Quertier croyait rêver encore. Il se reprend bientôt, cependant, et engage le Prince à passer au salon, pour qu'il puisse sauter du lit.

« A quoi bon, s'écrie le chancelier, ne sommes-nous pas bien, ici ? Avez-vous peur de montrer votre derrière à un vieux soldat comme moi ? »

Une heure après, le jour n'avait pas encore paru que la convention était signée sur la table de nuit ! Dans la journée, Huber, délégué de Rothschild, vint à l'hôtel. On n'avait plus besoin de lui ! Le pauvre homme n'en revenait pas. Comment se libérait-on sans son concours ? Il se réjouit, cependant, de l'issue de l'affaire, et, pour le récompenser, le ministre des Finances proposa à M. Thiers de le décorer. Ce qui fut fait.

Que nous sommes, heureusement, loin de ces temps de deuil et d'humiliation ! Si nous savions, au moins, avoir la noble passion d'en éviter le retour !

§

La Revue de l'époque (novembre) publie un travail fort curieux signé J. M. F. Bascoul D. M. M. et qui a pour titre : « A propos de la Ballade des Dames du Temps Jadis, et de François Villon, eschollier ». L'auteur, après une discussion serrée, en vient à proposer de capitales variantes au texte du célèbre poème et il aboutit à cette forme-ci :

Dictes moy où, n'en quel païs
Est Flora, la belle romaine,
Archippa, Dane Thais,
Qui fust la coustume germaine ;
Echo parlant, quand bruyt on maine
Dessus rivière ou sus estang
Qui beaulté ot trop plus humaine ?
Mais où sont les neiges d'antan !

Où est la très saige Héloïs,
Pour qui fut chastré et puis moyne,
Pierre Abailart à Saint-Denis ?
Pour son amour ot cest essoyne...
Semblablement où est la royne,
Qui commanda que Buridan
Fust gecté en ung sac en Seine ?
Mais où sont les neiges d'antan !

La royne Blanche Saint-Loys,
Qui aux escholliers fust matrainne,
Et ceste, qui des fleurs de lys
Aux liepards voulait faire estraine ;

Et Jehanne, la bonne Lorraine,
Qu'Anglois bruslèrent à Rouan :
Où sont-elles, vierge souveraine ?
Mais où sont les neiges d'antan !

Envoi

Prince, n'enquerez de sepmaine
Où elles sont, ne de cest an
Que ce refrain ne vous remaine :
Mais où sont les neiges d'antan !

Nous avons souligné les vers que M. Bascoul croit avoir pu reconstituer. Son travail est des plus intéressants. Il serait à souhaiter que les exégètes de Villon y recourussent pour contrôler les raisons données. Celle de la modification à la 3e strophe est

la suivante et l'on verra comme elle conduit le critique à fixer un point de la biographie du poète :

En 1461, lorsqu'il réunit ses œuvres dans le Grand Testament, après être sorti de l'*In pace* de Meung, autant vaudrait dire du tombeau, grâce à Louis XI, il se vit obligé, par la crainte autant que par la reconnaissance de s'exprimer en d'autres termes. Son protecteur avait les oreilles trop délicates pour souffrir la moindre allusion suspecte à la mère de son aïeul et patron Saint Louis. C'est aux mêmes causes que nous devons aussi les vers de remplissage, où il est question de tant de Dames à peu près inconnues. Tout cela a remplacé des épigrammes sanglantes sur la reine Isabeau de Bavière, qui elle, au moins le méritait sans contestation. Puis venait tout naturellement par un constrate, aussi saisissant que poétique, l'apothéose de Jehanne la bonne Lorraine.

Seulement ce qui, pendant le règne de Charles VII, pouvait peut-être se dire dans les tavernes ou aux écoles, il n'aurait pas été prudent de le chuchoter, même sous le manteau des cheminées, encore moins de l'écrire au temps de Louis XI.

Nous aurions bien voulu ne pas sortir de l'oubli les exagérations auxquelles les Ecoliers ont toujours été enclins, et les calomnies des Trouvères, à la solde des Barons révoltés, pour démembrer la France; mais nous avons dû pousser jusqu'au bout l'étude de la Ballade : parce que dans ce poème merveilleux nous pressentions la solution d'un problème historique. En effet notre conviction aussi intime que profonde, c'est que *ces quatre vers, si violemment satyriques, avaient amené discrètement, sans bruit, maistre Françoys Villon, eschollier, dans l'In Pace de l'Evêque Thibault d'Aussigny.* Aussi, dérogeant à ses habitudes, Villon ne pardonnera jamais à l'évêque; mais se gardera bien de faire la moindre allusion aux motifs de cette incarcération, que tout a fini par rendre mystérieuse.

§

Les Lettres parisiennes (1er novembre) contiennent une « Histoire d'un crime » qui révèle un prosateur fort original. Il est assez périlleux d'extraire quelques lignes d'un conte. Nous nous y risquons, afin de recueillir ces répliques d'un dialogue entre un jeune homme désabusé jusqu'au suicide et l'inconnue qu'il a conviée à venir le voir mort. Elle arrive un peu plus tôt ; et ils conversent ainsi, d'après l'auteur, M. Charles Ieu :

— C'est gai ici, dit-elle. Oh, des livres que j'aime : Léon Bloy, Laforgue, Péguy. (Elle devait y comprendre quelque chose, chacun sait que les femmes s'y entendent en littérature, elles prendraient de la merde pour du miel.)

— Dites, vous voulez mourir ? Je n'étais pas rassurée, vous savez. Je me suis dit : pauvre jeune homme, il va faire des bêtises. Je suis venue. Quelle incorrection ! C'est la première fois que ça m'arrive. (La première fois ! Je regrettais vraiment de n'être pas mort : la première fois, mon premier amour, mon premier amant, mon premier mari, tout est premier chez les femmes, même le dernier cheveu blanc.)

L'opinion de M. Charles Ieu sur la compréhension des femmes en littérature n'est assurément point partagée par la direction de la revue. Car on y trouve ce poème de Mme Valentine Prax :

LES SONS

J'entends
Aigu
En grincement d'un verre sur du métal
L'accompagnement du chant.
J'entends
Brutal
Le choc du
Tam-Tam
lourd
et tressautant
secouant
Ame
et sens
J'entends
Hurler
Sauvage et continu avec rage
Le Chant
Puis douce et navrée la mélopée
J'entends
Brutal
Le choc du
Tam-Tam
lourd
Tressautant
Affolant !

Comme la fausse originalité tourne vite au poncif ! On pourrait attribuer à dix de nos actuels « apollinaristes » cet enfantin logogriphe. L'abâtardissement des plus subtiles recherches de Mallarmé est une des tristesses de cette triste époque.

Le charmant Guillaume Apollinaire, qui était l'intelligence même, un fort bon poète quand le goût de mystifier ne le dominait pas, est cruellement desservi par ses admirateurs. Litté-

rature (novembre) publie une suite de petites pièces de lui, sous ce titre ahurissant : « Quelconqueries », moins ahurissant que les pauvres choses qu'il couvre. Voici l'une d'elles, hélas !

CHAPEAU-TOMBEAU

On a niché
Dans son tombeau
L'oiseau perché
Sur ton chapeau

Il a vécu
En Amérique
Ce petit cul
Or
nithologique
Or
J'en ai assez
Je vais pisser

A qui cet exemple ne suffirait pas, nous soumettons cet autre « poème » :

FIORD

C'est la fête de Saint-Olaf
On excursionne en sky
D'amour on revient paf
C'est tout à fait exquis
Pas de chichi

Au temps de l'exposition universelle de 1878, la vogue était à un refrain que nul ne tenait alors pour le fin du fin poétique, mais que Mme Lara, il me semble, déclamerait aujourd'hui avec génie :

Qui c'est, ce beau garçon-là ?
C'est l'amant d'A
manda ! (*bis*) } (*bis*)

La veine qui a produit ce diamant d'esprit est intarissable. Plus tard, on en a tiré ce Koh-i-Noor non pareil :

On dirait du veau !

M. Léon Boucot, qu'en province les affiches proclament « le roi des comiques » et que se disputent les cafés-concerts parisiens, interprète depuis une quinzaine d'années ses œuvres, d'une bouffonnerie abracadabrante. Elles proviennent du même filon. Pourquoi ce précurseur d'Apollinaire n'a-t-il pas une part des louanges décernées à l'auteur des *Quelconqueries* ?

A défaut de Mme Lara, M. Boucot ferait un sort merveilleux à ces vers qui sont dignes de sa fantaisie toujours cocasse :

LE PHOQUE

J'ai les yeux d'un vrai veau marin
Et de Madame Ygrec l'allure
On me voit dans tous nos meetings
Je fais de la littérature
Je suis phoque de mon état
Et comme il faut qu'on se marie
Un beau jour j'épouserai Lota
Du matin au soir l'Otarie
Papa Maman
Pipe et tabac crachoir caf' conc'
Laï Tou

§

Memento. — *La Vie* (1er décembre) : « Poèmes d'automne et de Printemps », par Mme Lucie Delarue-Mardrus.

L'Œil (no 2, décembre), revue nouvelle dirigée par M. Pasquet, 11 rue Nouvelle, Paris, porte en sous-titre : « Les Arts. — La Littérature » et paraît sur quatre pages et beau papier fort. On y peut lire : « Atmosphère de Paris », par M. Paul Husson, la critique littéraire, par M. Frédéric Lefèvre.

L'Alsace républicaine (novembre) :— « Alfred Roll », par M. Jules Rais.

La Minerve française (15 novembre) : — « Stendhal contemporain », par M. Charles Maurras. — La fin du « Francis Jammes », de M. Pierre Lasserre. — « Poèmes », de M. F. Gregh. — « Hamlet de Gascogne ou Shakespeare folkloriste », par M. Fagus.

La Revue hebdomadaire (15 novembre) : — M. E. Magne : « Le centenaire de Tallemant des Réaux ».

Les Feuilles libres (novembre) : — « Elégie », de M. Georges Duhamel. — « Petits airs », par M. E. Pilon. — (Décembre) : — « Son adhésion », par M. Frédéric Lefèvre. — « Cet Amour », par M. Philéas Lebesgue. — « Hermès et le Silence », par M. M. L'Herbier.

Ariste (nos 7, 8) : — « Huitains à la douleur », par M. Francis Reeves.

Bibliothèque Universelle et Revue Suisse (novembre) : — M. G. Paillard : « Le problème des changes après la guerre ».

Les Marges (15 novembre) : — « Lettres inédites », de Guillaume Apollinaire — M. A. Arnoux : « Chanson ». — « Une aventure de Paul Bourget », fantaisie par M. Pierre Billotey. — « Le cancer du Sapin », par M. F. Fleuret.

Revue des Deux Mondes (1er et 15 novembre) :— Les deux premières

parties d'un très beau roman de Mme Marcelle Tinayre : «Perséphone».— (15 novembre) : « Noblesse arabe », par Mme Elissa Rhaïs.

La Revue de Paris (15 novembre) : — « Le sang des Dieux », nouveau roman de M. Elder. — M. H. Bouché : « La reconquête de l'air ». — M. André Maurel : « Gœthe, génie latin. »

La Revue hebdomadaire (8 novembre) : — « Le vainqueur du Plémont », par l'immortel M. Henry Bordeaux, embaumeur civil et militaire. — M.A. Florence : « Toute une journée dans la lumière. »

La Revue Phénicienne, publiée à Beyrouth, n° 167, rue Bas-Beyrouth, par M. Charles Corn, est un organe indépendant fondé pour « faire œuvre utile » en faveur de la Syrie. Trois numéros ont déjà paru. Ils présentent un intérêt considérable, au point de vue littéraire, économique et politique.

Une opinion : Un mot du prince M..., parti simple soldat, devenu capitaine et civil, onze citations, médaille militaire, Légion d'honneur : « Les soldats ont quitté l'armée; il n'y reste plus que les militaires. »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ART

Exposition Abel Truchet, galerie Barbazanges. — Exposition Llano Florez ; exposition Charles Guérin. d'Espagnat, etc... Galerie des Feuillets d'art. — Les Fêtes Foraines de M. Galtier-Boissière, galerie Chéron. — Exposition William Laparra, galerie Georges-Petit. — Exposition Francis Smith, Vieilleries de M. Doin. — Exposition Jean-Charles Coutel. — Exposition de la Société des croquis et esquisses, galerie Devambez. — Exposition de Mme Maugendre-Domergue et de M. Victor Fournier, galerie Saint Florentin. — Exposition de peinture à l'eau de M. Jules Zingg, galerie Druet.

Une exposition d'œuvres d'**Abel Truchet**, galerie Barbazanges, compte, parmi ses éléments les plus nombreux, les dernières toiles de l'artiste. Ce sont des jardins fleuris, où des parterres éclatent sous le soleil, tandis que l'ombre miroite sur la neige de la nappe non encore desservie, qu'une flèche lumineuse jaillit sur le galbe et les émaux d'un vase d'où s'élance un luxe de roses rouges ; puis ce sont des coins de Venise aux belles architectures sous le ciel irisé tendre et calme de Venise, aussi regardée dans la demi-clarté des beaux soirs, tandis que des musiques résonnent près des gondoles amarrées, à l'heure aussi des brumes matinales étendant leur rideau un peu floconneux sur les eaux qui vont tout à l'heure se briser en reflets glauques et rosés. Puis des aspects de Paris, du Paris forain qui groupe des badauds autour des manèges des chevaux de bois, des surgissements du Paris qui s'amuse à regarder les danses, et la foule tassée sur les

gradins du cirque, admirant le passage blanc de l'écuyère au travers du cerceau : des études de femmes de ton très moderne, saisies dans un mouvement simple et pittoresque, sans recherche du joli mais avec un souci d'élégance d'allure et d'attifement. Abel Truchet est ici représenté dans la plupart de ses dons de peintre, qui étaient grands, et dans l'ordre multiple de ses recherches. Pour évoquer complétement l'artiste disparu, il eût été nécessaire que figurassent quelques unes de ses grandes toiles où se démontrent le mieux ses qualités de peintre de foules, comme le *Bal des Quat-Z-Arts* ou *l'Accident*, car il avait la faculté de saisir très vite et de rendre avec prestesse la forme et l'agitation d'un groupe, le traitant comme un personnage, en fixant l'ordonnance tumultueuse ; de même il eût été bon que parmi les Venises de Truchet quelques tableaux plus anciens vinssent imposer au souvenir que parmi les pierres et les eaux de la ville il avait fait place aux vivants, et, lors de son premier voyage pictural, ne se bornant point à transcrire des architectures, il avait découvert près des marchés et des boutiques d'antiquaires une foule élégante et souple, des passants vivement silhouettés, d'une grâce svelte, qui donnaient, à la Venise d'Abel Truchet, sa note particulière et personnelle.

§

M. **Llano Florez** peint la Provence avec joie. Il en traduit les ensoleillements, met en relief la sobriété du décor, se plaît à traduire les formes un peu dures des cyprès sur l'horizon poudroyant, traduit le calme heureux des petites calanques. Il imprègne de belle lumière des natures mortes harmonieusement disposées.

Aux **Feuillets d'art**, une belle série de Charles Guérin, dont son *Annabel Lee*, de si curieuse évocation; des Georges d'Espagnat dont une, la *Liseuse*, compte parmi les meilleures œuvres du peintre, des toiles de Lebasque, d'Albert André, des impressions d'Afrique de M. Migonney d'un art consciencieux, un peu classique, un peu prudent. M. Migonney n'est pas elliptique. Il dit tout et un peu du même ton, mais ce ton n'est point sans largeur ni force ; M. Georges Mouveau, qui a prouvé au Salon d'Automne son ingéniosité du meublier, montre dans une nature morte et un jardin la plus intéressante sensibilité. M. Gaston Pastré note avec soin et avec variété des aspects de nature et supporte vaillamment les grands voisinages que lui impose le recrutement excellent de

cette exposition, notamment celui, immédiat, d'Albert André. La sculpture est représentée par des figurines d'une grâce neuve et pure de Mlle Anna Bass.

§

M. **Galtier-Boissière** dépeint avec détail la *nuit de Paris*. Ici des formes blêmes et agiles se glissent au long des maisons en construction ; là de petites baraques, dans lesquelles des femmes blondes ou brunes, débitant quelque marchandise, se détachent sur le fond bleu sombre du décor comme des enluminures très circonstanciées. Ici sur la place Blanche, un soir d'hiver et de neige, des tentes de toiles semblent secouées par l'empire violent de la bise. Là, des femmes se disputent d'une balancelle projetée dans le vide à une autre balancelle également instable.

Des escarpolettes volent dans la nuit blafarde et des aéros captifs ; et voici des hercules forains, des Sénégalais en bordée, des scènes de bal ou des grappes de spectateurs comprimées dans de petits théâtres, des clowns, des croque-morts, des équilibristes, tous notés d'un trait sûr, quelquefois un peu sommaire, toujours expressif et dans une très intéressante coloration. Il y a là un bouillonnement curieux, une adresse considérable au service d'une vision nette, et ces notes certainement serviront de points de départ à des tableaux intéressants.

§

L'exposition de M. **William Laparra** ne contient guère que des petites toiles, d'une belle ordonnance et d'un faire très poussé, peut-être trop poussé. M. Laparra a montré de belles qualités de constructeur dans de grandes toiles déjà un peu anciennes ; on y sentait de la verve, du mouvement, le don d'architecturer un tableau. Quel que soit le format adopté, on retrouve ici les qualités et la science de M. William Laparra dans des transcriptions de réfectoires de cloîtres italiens, aux colonnes robustes. Il y a de la sensibilité et du goût dans des portraits d'enfants ; l'un d'eux amenuisé par la maladie est joli, de par la fraîche jeunesse et l'exactitude et les tons nacrés de la physionomie. Des portraits de M. Laparra s'inscrivent sur des fonds historiés de personnages qui parfois par leur dimension écartent un peu l'attention du portrait même. Une impression de guerre, une seule, mais émouvante par sa simplicité. Un lit de fer est démantibulé ; des eaux tombées au long du mur par la déchirure produite dans

le toit par un obus offrent, sans commentaires oiseux, une frappante image de dévastation. Des jolis nus avoisinent des portraits très poussés, du beau relief. Dans des intérieurs d'Espagne des femmes glissent avec une coquetterie simple et descendent majestueusement, mais légèrement des escaliers comblés de lumière claire. C'est d'un art correct, sobre, un peu trop sage, sacrifiant parfois le détail à la composition bien ordonnée. On voudrait que quelqu'une de ses œuvres pondérées rappelât mieux les débuts de l'artiste, sa puissance de construction, l'équilibre des masses et sa fougue. M. Laparra se doit à la grande peinture décorative ; c'est là qu'il a montré à ses débuts les solides qualités qui donnent espoir en son œuvre.

§

M. **Francis Smith** nous montre deux bons portraits, une femme en rouge de belle allure et notre confrère Alfred Mortier, ce dernier portrait fort intéressant et très près de la réalité. M. Francis Smith a le don de créer autour de ses figures de femmes une atmosphère légère et claire : il est volontiers lyrique, comme le dit son préfacier Pierre Mortier, c'est dire qu'il veut donner l'intimité profonde des choses tout en les dotant d'un rayonnement. Il parvient à suggérer de la rêverie ; son art est loin d'être indifférent ; il a des sonorités, des délicatesses, du brillant et souvent de la solidité. Ses images parfois un peu bigarrées de tons frappent la mémoire et s'y peuvent fixer.

§

M. **Jean-Charles Contel** est un amoureux des vieilles architectures, non tant des palais que des masures, non tant des monuments que des ruelles où s'accrochent aux vieux pignons des maisons ruineuses un peu de passé rêvant. Il cherche un peu partout en France des images de vieille France et tantôt par la peinture, tantôt par la lithographie transcrit la mélancolie de tant de vie qui se fane. Il est telle de ces rues où l'on s'attendrait à voir passer les vieux hobereaux et les dames surannées des romans de Barbey d'Aurevilly. Ces vestiges de vie ancienne, il les collige avec amour et les peint ou les grave avec des dévotions de primitif, et ainsi donne une note d'art.

§

M. **Doin** transcrit avec habileté de vieilles statues de bois, des objets cultuels d'un beau luxe. Une exposition de la **Société des**

Croquis et esquisses présente sans éclat MM. Nadré, Avéjy, René Pia, Max de Gard, Mlle Poli-Marchetti et Mlle Marcelli. D'intéressantes sculptures de Mme **Maugendre-Domergue** voisinent, galerie Saint-Florentin, avec des peintures bien établies de M. **Victor Fournier**.

§

Chez Druet, exposition de peintures à l'eau de M. **Jules Zingg**, d'une belle nouveauté d'aspect, d'un coloris clair et dru et d'une grande vigueur de dessin.

GUSTAVE KAHN.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

C.-F. Ramuz : *La guérison des maladies*; *Les Signes parmi nous*, Lausanne, « Cahiers vaudois »; Paris, Crès et Cie. — Memento.

De toutes les œuvres littéraires nées, depuis le début de ce siècle, sur la terre romande, celle de M. C.-F. Ramuz est sans doute la plus remarquable. Aucune autre ne possède à un si haut degré cette force, cette puissance, cette lourdeur même qui donnent au terme de « monument » son acception la plus commune : « ouvrage d'architecture considérable par sa masse ou sa magnificence ». Aucune autre n'est aussi compacte, continue et massive.

A l'âge des grands espoirs et des rêves illimités, pour tous ceux d'entre nous qui attendaient anxieusement un maître, les premiers livres de M. Ramuz furent comme un miracle. Le seul souvenir de la joie fraîche, de l'émotion ingénue et profonde que nous eûmes à découvrir *Aline* suffit encore à nous émouvoir.

Depuis ce jour lointain, nos yeux ont vu, d'un livre à l'autre, comme de pierre à pierre, s'élargir, se hausser l'édifice.

Le petit Village n'était qu'une suite de poèmes descriptifs; *Aline*, que l'auteur appelle une « histoire », est une idylle paysanne avec la mort au bout; *Les Circonstances de la vie*, « roman », sont un drame bourgeois, tissu serré de petits faits médiocres qui amènent l'effondrement d'un homme; *Jean-Luc persécuté* évoque, dans la montagne valaisanne, une humanité plus primitive que celle d'*Aline* et suit une action plus âprement tragique; *Aimé Pache, peintre vaudois* fait retentir, dans l'âme d'un artiste, les voix de la race et du pays, luttant contre l'appel de la grande ville et finissant par en triompher.

Je ne prétends pas montrer, par des indications aussi sommaires, que, dans les ouvrages de M. Ramuz, le suivant soit toujours et de tous points meilleur que le précédent. Je crois cependant qu'il y a, du *Petit village* à *Aimé Pache*, une ascension constante : l'horizon de l'écrivain s'étend comme celui de l'homme qui gravit une montagne. Les disciples ou, plus exactement, les sectateurs de M. Ramuz assurent que cette ascension ne s'est point arrêtée. Lui-même, ce qui est tout à fait normal, paraît n'avoir d'estime que pour ses derniers livres. Tout au plus consentirait-il une exception en faveur de *Jean-Luc*.

M. Ramuz est un tempérament lyrique. Mais ses premiers écrits sont réalistes : le lyrisme du cœur est sans cesse contenu et dirigé par une autre faculté qu'il faut bien, faute de la mieux connaître, appeler la raison. Ces deux forces se pénètrent si complètement que leur résultante apparaît non comme l'effet d'un heurt, mais comme le produit d'une fusion intime. Dans *Jean-Luc*, cependant, leur conflit éclate. Il paraît s'apaiser dans *Aimé Pache* pour reparaître de nouveau, plus aigu, dans les œuvres qui suivent. Bien que l'artiste continue à travailler sur des thèmes et selon des formes qui ne sont point proprement lyriques, on constate que le sens des réalités concrètes lui échappe de plus en plus ou, si l'on veut, que les réalités prennent pour lui un sens nouveau et singulier. Ceux qui ont lu ici-même, dans sa première version, *Le Règne de l'Esprit Malin* comprendront, en relisant *Aline*, la portée de ce changement. Mais je crois que l'art de M. Ramuz, à partir de *Jean-Luc* déjà, était décidément aiguillé sur la voie qu'il suit aujourd'hui encore, c'est-à-dire tendait chaque jour davantage à devenir ce qu'il est présentement : un art mystique.

Le mysticisme du romancier vaudois ne ressemble pas à celui de Claudel, qui est le vieux symbolisme catholique. Il serait même difficile de lui trouver aucun caractère religieux, si ce n'est, parfois, un accent biblique, aisément expliqué par l'hérédité protestante. C'est, chez M. Ramuz, un sentiment obscur, s'exprimant par des détails précis, mais demeurant, dans l'ensemble, confus : le sentiment que les hommes et les choses cachent, sous leur figure visible, une essence secrète. Quelle est-elle? L'écrivain le suggère plutôt qu'il ne l'explique et ses lecteurs les plus assidus n'en peuvent concevoir qu'une notion fort vague. Lui-

même, d'ailleurs, ne cherche pas à déchirer le voile, mais seulement à faire sentir ce qu'il devine derrière. (Au fait, Ibsen et Maeterlinck avaient déjà enfermé le « sens du mystère » en des formules qui eurent quelque succès, mais qui nous paraissent aujourd'hui bien fatiguées.)

La manière actuelle de M. Ramuz n'est pas uniquement mystique. En même temps qu'évolution du réalisme descriptif à une symbolique imprécise il y a effort vers la simplicité, redressement perpétuel de l'analyse vers la synthèse.

Cette évolution est-elle absolument sincère et spontanée? On voudrait n'avoir pas à se poser une telle question. Mais elle se pose à chaque page pour qui aborde sans parti pris les deux dernières œuvres de l'artiste, **La Guérison des maladies** et **Les Signes parmi nous**. M. Ramuz a pris soin de nous apprendre que la première est un « roman » et la seconde un « tableau ». Cette précaution paraît inutile lorsqu'on a lu les deux volumes : il n'est pas besoin d'être grand clerc pour s'apercevoir que les *Signes* ne possèdent même pas l'affabulation romanesque, déjà singulièrement réduite, de la *Guérison*. Alors, pourquoi ces étiquettes superflues? Faudrait-il y voir l'indice que cet art si personnel n'est point, comme le prétendent ses adeptes, l'expression d'une sensibilité, mais la manifestation d'une volonté? J'hésite, je l'avoue, à répondre. M. Ramuz a, pour le mysticisme, un penchant qui semble naturel. Mais on a l'impression qu'il surenchérit parfois sur son inclination. Si je ne me trompe, cela s'appelle « littérature » (on disait autrefois « exagération »). Quant à la simplicité, à la profondeur qu'il recherche, elles sont volontaires à l'excès. Il y a effort, effort du vouloir et non de la raison ou de l'instinct. Cet effort aboutit à l'artifice. On pouvait déjà parler de simplicité artificielle à propos d'*Aimé Pache*. Mais il était permis de croire alors que le style seul était factice. Erreur : la forme est inséparable du fond. L'artifice était déjà là, mais il s'étalait moins. Il se révèle aujourd'hui jusque dans la nudité voulue des thèmes. Dans l'écriture, il redouble, que dis-je, il décuple ses effets de fausse naïveté ou de préciosité descriptive. On dirait que l'écrivain, solitaire, contracté, buté, s'acharne à cultiver ses défauts, avec le ferme dessein — qu'il n'a heureusement pas encore réalisé — d'étouffer sous leur poids ses dons les plus admirables.

Ceci ne doit pas s'entendre sans réserves. Tous les procédés de style et de composition demeurent admissibles. Ce qui fatigue et irrite le lecteur, c'est l'abus, c'est la répétition des mêmes procédés. Et je consens bien volontiers à reconnaître que la manière actuelle de M. Ramuz, quand elle s'applique exactement aux choses qu'il veut dire, donne à sa pensée ou à son sentiment un accent qui, en profondeur, l'emporte de beaucoup sur celui de ses premiers livres; c'est ainsi qu'il y a dans *le Grand Printemps*, dans *les Signes parmi nous* des pages de tout premier ordre.

Ce qui précède ne doit pas s'entendre non plus au même titre des deux volumes auxquels cette chronique emprunte son prétexte : la *Guérison* et les *Signes*.

Je n'aime guère le premier. Dans une petite ville vaudoise, entre un père ivrogne et une mère accablée par les durs travaux d'un ménage de pauvres, la bonne et laide Marie végète tristement. Elle rencontre l'amour sous les espèces d'un jeune voyou, à qui la pureté de cette vierge fait prendre en horreur une vie jusqu'alors béatement crapuleuse. La petite sourit à l'amour, se grise une heure de sa lumière, mais le repousse. On devine que c'est pour se vouer plus complètement à son pochard de père. Alors l'amoureux se suicide. Marie tombe malade. Sur son lit, muette et douce, elle sourit. D'autres malades viennent la voir. Sa vue seule les guérit, mais elle se charge de tous leurs maux. Bientôt, la ville entière est pleine de miracle. Marie, inlassablement, enlève aux autres leurs maladies et les prend à son compte. Et le jour où la police, pour arrêter un commencement d'effervescence, la fait transporter à l'hôpital du chef-lieu, les gens, prêts à employer la force pour garder auprès d'eux leur martyre protectrice, se résignent comme elle et se consolent à l'idée que, même de loin, elle continuera de veiller sur eux.

Ce récit remplit trois cents pages touffues. Il témoigne d'une curieuse acuité visuelle, mais il est lent, si lent qu'il faut l'avoir lu pour savoir ce que lenteur veut dire. Et le papillotage de ses petites phrases fatigue comme la lumière d'un ciel blanc sur la neige.

Dans *les Signes parmi nous* le manque d'imagination cinématique est encore plus frappant. Là, l'histoire était mince ; ici, elle est inexistante. Mais ce qui était, je crois, un défaut dans le « roman » devient une qualité dans le « tableau ».

C'est encore une œuvre mystique. Caille, le colporteur, parcourt

le pays en vendant des brochures où sont décrits les signes de la grande épreuve. Le pays est riche et prospère. Mais, tout près de lui, il y a la guerre. Les enfants du pays n'ont pas été jetés dans la fournaise. Cependant, ils se passionnent contre Guillaume plus violemment peut-être que les Bourguignons, leurs voisins et leurs frères de race, qui combattent ses soldats sur la Marne ou la Somme. Cette longue attente, dans l'inaction et dans l'angoisse, les a énervés. Puis la grippe — que l'auteur évoque sans la nommer — les décime. Puis c'est le bolchévisme qui menace, des grèves éclatent, des émeutes (bien entendu, je traduis et j'abrège, car M. Ramuz, avec un art très sûr et qu'il faut admirer pleinement, montre les choses en images sans les appeler par leurs noms). Tout le monde pense que les signes vont être suivis des réalités qu'ils annoncent. Mais l'orage passe, le soleil revient, le pays revit et les gens rient de la peur qu'ils ont eue.

Rien n'est plus malaisé que de faire quelque chose de vivant et de fort sur des données aussi inconsistantes, aussi insaisissables que les sentiments collectifs. M. Ramuz y a réussi, beaucoup mieux dans les *Signes* que dans la *Guérison*, où, semble-t-il, trop de personnages sollicitent, au détriment de Marie et de la foule, acteurs principaux, l'attention distraite du lecteur.

Mais cette obstination à déformer, à tordre ou à étirer les images et la syntaxe ! On ne dira jamais assez combien cela est loin de la nature. Ecoutez plutôt : « ... de la route, on ne voit rien ; ici, c'est seulement ces grands ormes, construits en feuilles, et cette construction de feuilles occupe tout un côté du ciel... Entre les troncs, le lac est dressé tout debout ; son coutil pend par rectangles. bouchant exactement les vides ; ces rideaux de lac sont tendus de tronc à tronc, et comme maintenus dans leur fixité par un poids ; on voit par place des choses peintes dessus, un bateau, un cygne, un second bateau. » Telle est la vision que M. Ramuz prête au colporteur Caille : il n'en gratifiait pas naguère Aimé Pache, qui pourtant était peintre et qui pouvait plus vraisemblablement substituer en esprit à un paysage réel un paysage figuré sur une surface plane. Certes, il est bon qu'un écrivain hante les ateliers. Mais M. Ramuz en arrive, chaque fois qu'il parle du lac Léman, à le pendre à une cimaise et à l'enfermer dans un cadre savamment patiné. Et, par lui, ces étranges travers de conception et de style, où l'influence de la peinture mo-

derne en ses plus récents avatars s'allie parfois aux pires cacophonies de la langue nègre, se répandent dans la prose d'autres auteurs vaudois, dans les drames de M. F. Chavannes, par exemple, ou dans la critique d'art de M. Paul Budry, pour ne citer que d'indiscutables talents. Cela devient presque un danger.

M. Ramuz est un véritable écrivain. Il pourrait être le premier en Suisse romande, non seulement aux yeux de ses admirateurs fanatiques, mais de l'aveu unanime de tous ceux qui aiment les bonnes lettres. Il a puissamment contribué à tuer la littérature « mômière ». Va-t-il maintenant nous la rendre et, avec elle, le « patois de Chanaan » ? J'ose espérer que non.

Vivant dans ce bon pays de Vaud où l'on boit du vin et où les coteaux chargés de vignes s'inclinent, face au midi, sous le soleil, vers le miroir d'eau d'un lac méditerranéen, ne doit-il pas souhaiter lui-même qu'une brise salubre chasse certaines fumées oppressantes et apporte aux oreilles des hommes l'écho du clair langage français ?

Memento. — Il me reste quelques lignes à peine pour signaler la nouvelle perte que l'art suisse vient d'éprouver en la personne du peintre genevois Otto Vautier, décédé récemment. De tous nos peintres c'était peut-être celui qui exprimait le mieux la grâce de la femme. Certains de ses nus sont de toute beauté. Ses vaporeuses grisailles restituent à notre époque brutale les grâces et les mélancolies dont Watteau enchanta la Régence. Mais éclectique, et très moderne, il était aussi très proche, par certains côtés, de Willette.

— A noter la transformation récente de la *Revue romande*, qui paraît à Lausanne deux fois par mois sur 16 grandes pages. C'est sans doute, à l'heure actuelle, la revue littéraire la plus importante de la Suisse française. Elle paraît être largement ouverte à toutes les tentatives nouvelles. Elle groupe de nombreux collaborateurs, dont je cite, parmi les plus connus, Henry Spiess, C.-F. Ramuz, F. Chavannes, Alexandre et Charles-Albert Cingria, Paul Budry, E. Buenzod, Blaise Cendrars, P.-L. Matthey. La critique d'art y est faite par Paul Budry, la critique musicale par E. Ansermet et la critique littéraire généralement par M. H. Rohrer.

RENÉ DE WECK.

LETTRES ALLEMANDES

Edward Stilgebauer : *Die brennende Stadt, Roman aus dem Weltkrieg*, Olten, W. Troesch.

Cela commence comme un roman de Théodore Fontane : Her-

bert von Brofft, général de division, vit depuis cinq ans dans l'inaction au château de ses pères. L'empereur l'a mis en disponibilité, après les grandes manœuvres, au cours desquelles son armée a eu le malheur de battre celle que commandait Guillaume II en personne. Ancien officier des campagnes de 1866 et 1870, il avait eu une carrière rapide et brillante. Comblé d'honneurs, il porte avec orgueil le titre d'Excellence. Dans le privé, c'est un très brave homme, qui a eu le malheur d'épouser une parvenue, Siglinde von Goldmann, de noblesse récente et de tempérament oriental. Après un an de mariage cette personne légère l'a abandonné dans la petite garnison de Lorraine où il commandait alors un bataillon, pour s'en aller où l'appelait le plaisir. Il n'a plus entendu parler d'elle, mais elle lui a laissé un fils qui a la nature de sa mère et qui, quand il sera grand, aura la passion du théâtre. Le dernier descendant des von Brofft s'est fait acteur et a épousé une divette viennoise, Olga Gregori. De l'aventure qui fit scandale il y a un quart de siècle, sans nuire du reste à l'avancement d'Herbert von Brofft, il reste, les parents étant morts, une petite fille, Edith, qui a vingt ans à la veille de la guerre, et qui va épouser un jeune savant, Max von Halden, historien d'art, appelé au plus bel avenir universitaire. Une vieille sœur du général, Malvine von Brofft, qui est demeurée à ses côtés après ses malheurs conjugaux, tient encore compagnie au grand-père et à la petite fille, dans cette existence de gentilshommes campagnards qui est celle du château de Horneck, tout près de la frontière polonaise.

Le vieux général achèverait certainement ses jours sur les terres de ses ancêtres, si la guerre ne mettait fin à un repos qu'il croyait définitif. Il marie en hâte sa petite-fille, Edith, à Max von Halden qui part pour le front comme volontaire, et écrit au ministère de la guerre pour se mettre à sa disposition. Mais la réponse ne vient pas et le vieillard passe son temps à étudier sur a carte la marche foudroyante des armées allemandes au cœur de la France, en gémissant sur l'iniquité du destin qui lui interdit d'avoir sa part de gloire dans la grande curée. Cependant, le jour même où il devine, à travers la réticence du communiqué, l'arrêt de l'offensive et le recul de la Marne, il reçoit de Guillaume II en personne un télégramme qui le nomme commandant de sa 3e armée.

C'est sur ces données que M. Edouard Stilgebauer établit la

thèse de son nouveau roman. On se rappelle que, dès les premiers mois de la guerre, cet écrivain allemand, réfugié en Suisse, s'était résolument placé du côté des Alliés, ce qui lui avait valu des invectives de toute la presse germanique. Nous avons analysé ici même son roman *Inferno*, publié en 1916 (voir *Mercure* du 16 août 1916), et qui contenait une saisissante description de la bataille de l'Yser. Avec **Die brennende Stadt**, si le cadre est différent, la tendance reste la même. On devine que cette *Ville en flammes* n'est autre que Reims et l'on aperçoit aussitôt l'enseignement de haute morale que l'auteur a pu tirer de l'abominable forfait dont l'Allemagne s'est rendue coupable.

Quand débute la seconde partie du roman, le général von Brofft est installé avec son état-major au château de Brimont, déjà fortement endommagé par le tir de l'artillerie. Ne quittant pas le téléphone, il dirige les mouvements de son armée et commande les salves de ses batteries, placées sur les hauteurs de Craonnelle. Cette façon de faire la guerre n'est pas à son goût et il regrette les chevauchées de Sedan. En outre, la fatigue physique est peinte sur son visage : il souffre d'un mal mystérieux, dont il avait déjà senti les effets quelques mois avant son départ. L'auteur laisse entendre, sans le dire expressément, qu'il s'agit d'un cancer. D'autre part, les nouvelles de la maison sont mauvaises. Edith, sa petite-fille, est malade d'angoisse, car depuis des semaines elle est sans nouvelles de son mari, Max von Halden, parti avec tant d'enthousiasme pour la guerre fraîche et joyeuse. Mais von Brofft est soldat avant tout, et de plus soldat prussien. « Comme ses semblables, lui aussi avait dressé dans son cœur un autel au dieu Thor, et quand il était devant ses cartes, il s'agenouillait dans le sombre sanctuaire de ce dieu et n'entendait et ne voyait plus rien », écrit M. Stilgebauer, dès son premier chapitre. Le général fournit la preuve de cet état d'âme, quand le colonel d'un régiment d'artillerie l'ayant avisé que les tours de la cathédrale de Reims se trouvent dans son champ de tir et demandant un ordre précis du commandant en chef, il répond de *tirer quand même*, « car il s'agit de la conservation des hauteurs de Craonnelle ».

Dans la ville sainte déjà l'incendie fait rage. La ville sainte ! L'auteur la dépeint telle, en citant des vers fameux de la *Pucelle d'Orléans* de Schiller. Un moine héroïque et illuminé réconforte

les courages défaillants, soigne et console les blessés et, sans souci du danger, ravitaille les femmes et les enfants tapis dans les caves. Il s'appelle Benoît Saint-Amer. C'est un enfant trouvé et les moines de son couvent lui ont donné un nom sonore. Il est venu de la frontière d'Espagne, de La Voz de Gesu à Saint-Sébastien, pour servír son pays, quand la France en danger a appelé à elle tous ses enfants. La terreur du bombardement n'altère pas la foi de ce mystique qui s'efforce de communiquer à son entourage le souffle sacré qui l'anime. Aux premiers obus qui tombent sur la cathédrale il soutient que Dieu ne permettra pas ce sacrilège et décide de traverser les lignes allemandes pour arrêter le feu des batteries ennemies. Le bénédictin, dans sa robe blanche se met en route, avec sa croix d'argent à la main. Il traverse le champ de bataille couvert de morts et de blessés, rampe dans la boue, pour tomber enfin dans les mains d'une patrouille qui le conduit au quartier général de la 3e armée. Là, il insiste pour voir le commandant. Couvert de sang et de boue il est amené devant le général von Brofft et lui ordonne au nom du Très Haut de faire cesser son action criminelle. « Ne tirez pas sur la cathédrale, car vous aussi vous mourrez ! » Von Brofft, d'abord troublé par cette étrange apparition, fasciné par le regard du moine, finit par se ressaisir. Il traite de fou Benoît Saint-Amer et refuse de l'entendre. Mais comme il admire malgré lui son courage, il ordonne de lui bander les yeux et de le ramener dans les lignes ennemies. Pourtant, la rencontre l'a profondément troublé. Les douleurs lancinantes, dont il souffre dans les régions lombaires, le reprennent. Il se cramponne à l'idée qu'il faut détruire Reims, pour avancer à tout prix et il explique à ses officiers que c'est le seul moyen de rompre le front qui commence à se stabiliser, pour transformer la guerre de positions en guerre de mouvement. Quelques jours plus tard, tandis qu'il contemple, du haut de la terrasse de Brimont, l'incendie de la cathédrale, pris d'une syncope, il s'affaisse pour ne plus se relever.

Le moine blanc a regagné Reims. Parmi les objets appartenant aux blessés allemands couchés sur la paille dans la cathédrale, et que le cardinal Landrieux est en train de trier, il découvre une photographie. C'est celle du général qu'il vient de sermonner appuyé au bras d'une jeune fille. On lui indique l'officier sur lequel cette photographie a été trouvée. Celui-ci est gravement

blessé à la tête et n'a pas repris connaissance depuis qu'il gît là. Saint-Amer le sauve au moment de l'incendie et parvient plus tard à savoir son nom. On devine que c'est le propre gendre du général. Dès lors il s'attache à ses pas. Quand Max von Halden est transporté au Val-de-Grâce avec d'autres blessés allemands, il accompagne le convoi à Paris et se fait adjoindre à l'ambulance, car il sent que sa lutte contre le général sacrilège est liée au sort de ce blessé et qu'il n'en connaîtra le dénouement qu'en s'attachant à ses pas. Ne nous arrêtons pas à toutes ces invraisemblances. Il y en a d'autres que ce bref compte rendu doit forcément négliger, car ce roman est bourré d'épisodes mélodramatiques.

Au printemps de 1915, le lieutenant Max von Halden est compris parmi les grands blessés qui seront évacués par la Suisse. Pendant tout son séjour au Val-de-Grâce, le mystérieux moribond n'a pas prononcé une parole. Des chirurgiens illustres l'ont opéré et les soins les plus minutieux lui ont été prodigués, mais il est toujours dans le coma. Naturellement, Benoît Saint-Amer accompagne le convoi en Suisse. Le moine écrit à Edith pour l'aviser de l'état de son mari. Celle-ci part aussitôt pour Fribourg. Nous devinons que l'historien d'art guérira... Pendant ce temps, le général von Brofft souffre les plus atroces douleurs, dans une formation sanitaire à l'arrière du front allemand. Ses nuits sont troublées par des cauchemars, où il voit apparaître le moine menaçant. Sa nature robuste lutte contre le sarcome qui le ronge, mais il affirme que sa maladie n'est que la suite d'un « choc nerveux » et il supplie ses médecins de le laisser retourner à son poste de commandement. On le transporte d'abord dans une clinique à Heidelberg où sa sœur va le retrouver. L'auteur nous fait assister, sans nous épargner les plus minutieux détails, à tous les progrès du mal. Enfin, comme il ne reste aucun espoir de le sauver, le vieux général rentre mourir au château de Horneck. Mais il importe qu'aucune torture ne lui soit épargnée. Au moment où ses yeux vont se clore à jamais, il voit paraître devant lui Benoît Saint-Amer, le vengeur, qui a obtenu l'autorisation d'accompagner Edith au lit de mort de son grand-père.

Ainsi finit brusquement ce récit poignant qu'il faut lire comme la transposition poétique d'un des crimes les plus hideux dont les Allemands se soient rendus coupables pendant la guerre. M. Stilgebauer oppose l'idéal du militarisme prussien qu'incarne

le général von Brofft à la pure doctrine chrétienne mystique représentée par le moine bénédictin Benoît Saint-Amer. Entre les deux personnages la lutte se dessine de plus en plus âpre jusqu'à l'effondrement final de celui qui personnifie la force mauvaise. Mais il y a dans la première partie du livre une autre thèse, dont l'auteur ne poursuit pas le développement et qu'il esquisse seulement dans les conversations entre le général et sa sœur : Weimar et Potsdam. Malvine von Brofft est restée attachée aux vieilles coutumes de son enfance. « Les gens qui appellent grande l'époque que nous vivons se mentent à eux-mêmes », dit-elle à sa nièce. « Il y a en Allemagne deux forces qui se combattent et dont l'une semble avoir succombé aujourd'hui. » Et elle déborde d'enthousiasme pour l'idéal de Schiller, méconnu par l'Allemagne d'aujourd'hui.

On pourrait objecter à M. Stilgebauer que le général von Brofft est déjà atteint d'un mal qui ne pardonne pas, au moment où la guerre éclate, et qu'au lieu de s'exposer aux fatigues de la campagne il ferait mieux de rester chez lui. Ce n'est donc pas la malédiction du moine qui le tue. Elle ne fait que rendre son agonie plus épouvantable, ce qui peut, à la rigueur, prêter quelque vraisemblance à la thèse de l'expiation qui fait le fond du livre. L'auteur ne cesse du reste pas de faire preuve d'une admiration respectueuse pour la France et le ton élevé de sa narration devrait le mettre à l'abri de toute critique. Quand il décrit, dans des pages abondantes, le traitement des blessés allemands soignés au Val-de Grâce, il s'applique à mettre en valeur la conscience professionnelle des médecins français. Ceux de la clinique de Heidelberg, aux mains desquels se trouve le général, ne le cèdent d'ailleurs en rien à leurs confrères parisiens. A l'hôpital du Val-de-Grâce, en automne 1914, il nous fait encore voir des blessés français de l'Hartmannswillerkopf, de ceux qui ont été atteints par les gaz asphyxiants, ce qui paraît peu conforme à la vérité historique.

Mais ne voyons dans ce roman qu'un émouvant tableau des horreurs de la guerre et félicitons-nous que ce soit un Allemand qui l'ait écrit avec une si haute conscience des responsabilités.

HENRI ALBERT.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Capitaine Jacques Sadoul : *Notes sur la révolution bolcheviste* (octobre 1917-janvier 1919), La Sirène. — Gaston Guillard : *Le Mouvement panrusse et les Allogènes*, Chapelot. — J.-E. Guéchoff : *La Genèse de la Guerre mondiale (la Débâcle de l'Alliance balkanique)*, Berne, P. Haupt. — Nic Basilesco : *La Roumanie dans la guerre et dans la paix*, Alcan, 2 vol.

Le nom du capitaine Jacques Sadoul est devenu une sorte de symbole. Le parti socialiste, aux dernières élections, s'est groupé autour de ce nom, dont il a fait celui d'un martyr de l'idée socialiste.

Il est naturel, après cela, que le livre écrit par le capitaine Sadoul sur **la Révolution bolcheviste** provoque la plus vive curiosité.

De tous ceux qui ont écrit sur les bolcheviks et le gouvernement des soviets Sadoul, indéniablement, est le mieux renseigné. Depuis deux ans il se tient au centre même du bolchevisme, s'entretenant journellement avec ces hommes mystérieux au sujet desquels on a écrit tant de choses contradictoires. Aussi le lecteur du livre de Sadoul ne sera pas déçu dans son attente de quelque chose d'intéressant. Même à ce point de vue il nous faut faire une remarque assez curieuse. Ce livre de grand format compte 465 pages d'impression assez serrée. Les « notes » qui le composent ont été adressées par le capitaine Sadoul à son ami le député Albert Thomas, ancien ministre de l'armement. Si on en retranche une courte préface de Barbusse, deux lettres de Sadoul à Romain Rolland et une lettre d'introduction d'Albert Thomas à Sadoul, il reste environ 450 pages de lettres écrites sur un seul sujet, à savoir : qu'il faut se mettre d'accord avec le gouvernement bolcheviste auquel il faut apporter l'aide militaire et économique, pour créer une armée forte et puissante, qui, l'affirme Sadoul, combattra alors contre l'Allemagne.

Tel est, avec de légères variantes, le sujet de *toutes* les lettres. Au premier abord il paraît impossible que cette seule question, si importante soit-elle, puisse tenir éveillé l'intérêt du lecteur, durant plus de 400 pages. Et cependant, c'est un fait : on ne peut se détacher du livre ; on le lit jusqu'au bout ; l'intérêt va toujours croissant ; souvent on est irrité par les erreurs grossières de l'auteur, son parti pris, l'étroitesse de ses vues, mais, malgré cela, on est pris et on ne lâche pas le livre avant la fin.

Le rôle de Sadoul auprès du gouvernement bolcheviste, qui se dessine d'après ses lettres, est également très curieux. Les gouvernements de l'Entente avaient trouvé en la personne du capitaine Sadoul une sorte d'homme tampon. On ne pouvait pas reconnaître le gouvernement des soviets ; on ne voulait pas avoir de rapports officiels avec lui, cependant on sentait la nécessité de connaître exactement ce qui se passait en son sein. La mission de Sadoul fut précisément de renseigner exactement le gouvernement français sur le gouvernement des soviets. Ces « notes » sont, en somme, des rapports de Sadoul à ses chefs, rapports dont il envoyait des copies à son ami Albert Thomas et encore à quelques députés, entre autres à MM. Longuet, Lafont, Mayéras.

Mais Sadoul, entraîné de plus en plus dans l'orbite des bolcheviks, fasciné, si l'on peut dire, par ces hommes qui s'appellent Lénine, Trotsky, Zinoviev et quelques autres, perd bientôt la possibilité de faire des rapports impartiaux : il voit tout à travers les lunettes bolchevistes. Il ne critique plus. Tout ce qui est bolcheviste lui paraît bien, tout ce qui est antibolcheviste lui paraît mal, et c'est là le grand défaut du livre : la partialité, l'absence de sens critique. Dans une lettre écrite dès le début du mouvement bolcheviste, déjà enthousiaste des théories de Lénine, Sadoul écrit, à propos de la convocation de la Constituante : « Ne pensez pas que la future Constituante que vous attendez tous avec impatience apportera un remède à la solution de la crise, renversera le régime bolcheviste et continuera la guerre contre l'Allemagne. L'influence des bolcheviks, leur popularité, est immense en Russie et il n'y a pas le moindre doute que la future Constituante comptera au moins neuf dixièmes de bolcheviks et assurera la stabilité du régime bolcheviste. » Nous citons de mémoire, mais c'est bien là le sens.

La Constituante est réunie. Non seulement elle ne compte pas neuf dixièmes de bolcheviks, mais ceux-ci, malgré toute la pression qu'ils ont exercée sur les élections, ont obtenu à peine un quart des voix. Alors elle est dissoute le jour même de sa réunion par la force armée. Or cet acte inique n'arrache aucun cri de révolte à Sadoul, il ne trouve pas un mot pour stigmatiser le crime commis contre la volonté du peuple. Toutes ses critiques, il les garde pour la Constituante dispersée par les baïonnettes de l'armée rouge.

Un autre exemple de la partialité de Sadoul en faveur des bolcheviks : La presse française a beaucoup parlé, en son temps, de la socialisation des femmes sous le régime bolcheviste. Ceux des journaux qui, en France, soutiennent les bolcheviks ont nié énergiquement ce fait, l'attribuant au bourrage de crâne de la presse bourgeoise. Or le capitaine Sadoul, dans une de ses lettres, confirme le fait : la socialisation des femmes a été décrétée dans certaines villes et chefs-lieux de districts de la Russie soviétique. De nouveau, pas un mot de blâme, nulle indignation : il cite ce fait comme s'il s'agissait de quelque chose de tout naturel.

On pourrait multiplier ces exemples qui témoignent de la partialité de l'auteur. Cependant, malgré cela, les lettres du capitaine Sadoul, d'une lecture très attachante, resterout parmi les documents de premier ordre que nous ayons sur le régime bolcheviste.

L'une des plus intéressantes parmi ces lettres est celle du 25 juillet 1918. C'est, en raccourci, toute l'histoire du bolchevisme et, dans cette lettre, Sadoul se prononce résolument pour le système des soviets qu'il estime supérieur au système parlementaire. Notons, incidemment, que le livre très bien édité, sur beau papier, est vendu à 7 fr. 50, prix modique, vu le cours actuel de la librairie.

Les lettres du capitaine Sadoul s'arrêtent à janvier 1919. Fait intéressant à signaler : depuis cette époque aucun des correspondants de Sadoul, même sa femme, n'a reçu de lettres de lui.

J.-W BIENSTOCK.

§

La curieuse brochure : **le Mouvement Panrusse et les Allogènes**, de M. Gaston Gaillard, qui publiait dernièrement un volume sur l'*Allemagne et le Baltikum*, a essayé de jeter un peu de lumière sur le chaos des compétitions et des événements de l'Europe Orientale. La Russie, dit-il très bien, était une agrégation de peuples, souvent dissemblables. Parmi ceux de race finnoise on compte ainsi des Vesses, des Tchouvaches, des Tchérimisses, des Mordvaches, des Meria, des Mouroma ; au sud-est, des Caucasiens, des Géorgiens ; à l'Ouest des Esthoniens, des Lettons, des Lithuaniens, etc. La chute du tsarisme a été le signal d'une désagrégation, d'ailleurs attendue depuis longtemps, de l'énorme empire moscovite, et l'avènement

du Bolchevisme, — déformation selon la mentalité russe des idées et théories les plus excessives du socialisme, — est encore venu compliquer les choses, accroître la confusion et instaurer définitivement l'anarchie. L'Allemagne, qui a sa bonne part de responsabilité dans ce gâchis, qu'elle a contribué à établir, afin de pouvoir, de toute sa force, nous retomber sur les épaules, avait voulu surtout appuyer des éléments de l'ancien régime et pensait voir s'établir en Russie comme un état vassal; la paix de Brest-Litowsk avec les Bolcheviks ne fut qu'un pis aller, et encore aujourd'hui, on le sait, pêchant en eau trouble, elle rêve toujours d'une mainmise sur le pays dont elle voudrait occuper des provinces, — y établir ses nationaux, envahir de sa pacotille — organiser militairement enfin, et dont elle utiliserait les forces pour reprendre la guerre qu'elle espérait victorieuse en 1914. Elle voudrait en attendant dominer sur la Lithuanie et l'Ukraine, et barrer le chemin de la Russie avec la Pologne qu'elle a pensé également absorber et réduire en un état vassal. — Ce qu'on peut comprendre, en attendant, à suivre la publication de M. Gaston Gaillard, c'est que, depuis la Révolution qui a renversé l'empereur Nicolas, on a essayé de divers côtés de mettre un peu d'ordre dans l'immense pétaudière que constitue l'ancien empire russe, mais qu'on n'y a guère réussi. Des États divers se sont constitués; on en a préconisé la fédération, — après la chute du bolchevisme, mais qui dure toujours, — et d'ailleurs les divers groupements intéressés considèrent cette solution avec méfiance. Tiraillements, compétitions diverses, proclamations et appels à la Conférence de la paix, qui doit être une fois encore le *Deus ex machina* de cette comédie, — en attendant luttes et combats, c'est l'histoire de ces dernières années dans l'immense Russie, devenue la proie de toutes les coteries et de toutes les revendications. Des provinces, des États de la périphérie, — par exemple dans le Caucase, au sud de l'Empire, — constitués en républiques indépendantes ont eu à lutter pourtant contre le bolchevisme qui sévit partout. C'est l'histoire des Géorgiens, des Azerbaïdjaniens ou Tatars, et des Arméniens comme des Cosaques du Kouban. — La brochure de M. Gaston Gaillard apporte-t-elle des éclaircissements suffisants sur les diverses questions qu'il se trouve étudier? Malgré tout, il y faudra revenir, — et surtout joindre au texte quelques cartes et cartons permettant

de situer plus aisément l'habitat des peuples et peuplades dont les revendications se trouvent peut-être fort légitimes, mais ne suffisent point à éclaircir le débat. Cette curieuse publication, en attendant, mérite d'être conservée, et le gâchis russe est un bel exemple à mettre sous les yeux des hurluberlus qui ne rêvent que bouleversement, révolution sociale, victoire du prolétariat. Qu'elle le veuille ou non, d'ailleurs, l'Europe, tôt ou tard, sera forcée d'intervenir afin de remettre un peu d'ordre dans le bouleversement russe, qui peut devenir un danger pour d'autres pays de l'Ancien Continent, et nous ne pouvons que souhaiter du fait une solution rapide. — Les derniers chapitres de la brochure de M. Gaston Gaillard étudient encore le rôle des populations d'origine slave, — Blancs-Ruthènes et Ukrainiens, — devant le mouvement panrusse, et enfin le Gouvernement de l'amiral Koltchak et les Allogènes.

CHARLES MERKI.

§

En 1915, M. Guéchoff, ancien président du Conseil des ministres bulgares en 1911 et en 1912, publia à Paris sous le titre de *l'Alliance balkanique* un volume où il racontait la genèse et l'écroulement de cette alliance. Sous le titre : **La Genèse de la guerre mondiale**, paraît une nouvelle édition de cet excellent livre, aujourd'hui complètement épuisé. Il est heureux que cet ouvrage fondamental pour l'histoire des années qui ont précédé la guerre mondiale soit de nouveau mis à la disposition du public. La nouvelle édition contient d'ailleurs en plus une préface (où l'auteur, passant en revue les événements des dernières années, défend sa patrie et fait le procès de ses adversaires) et le texte du traité gréco-serbe du 19 mai 1913. Elle ne fait donc pas complètement double emploi avec la première.

M. N. Basilesco, dans deux gros volumes in-12 intitulés : **La Roumanie dans la guerre et dans la paix**, a entrepris de faire mieux connaître au public français l'histoire et l'état de sa patrie, en particulier pendant la crise mondiale. M. Basilesco, qui est professeur d'économie politique à l'Université de Bucarest, est un avocat passionné du droit pour le paysan roumain d'obtenir la propriété de la terre qu'il cultive. La violence extraordinaire de ses attaques contre l'état de choses politique et économique qui existait en Roumanie jusqu'au commencement de

cette année est sans doute ce qui lui a valu de faire un long séjour en France après la révolte des paysans en 1907 et d'avoir été député par eux à l'Assemblée constituante de 1919. Puisse-t-il y faire aboutir une réforme agraire qui ne soit pas simultanément un vol brutal et le signal d'une prescription.

L'ouvrage de M. Basilesco ne se recommande pas seulement par la connaissance parfaite qu'a l'auteur des affaires intérieures de la Roumanie, mais aussi par la réimpression de très nombreux documents et articles de journaux et de revues. Il acquiert par là un caractère de source historique qu'il importe de signaler. Malheureusement, ce travail a été fait en 1918 et au commencement de 1919, et les documents qui ont été publiés depuis établissent que de nombreux événements politiques et militaires se sont passés tout autrement que ne le dit M. Basilesco.

ÉMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-1919

Clerc-Rampal : *La Marine française pendant la Grande Guerre*, in-16, Larousse. — Cap. de corv. F. Darde : *Souvenirs de chasse aux sous-marins allemands*, in-18, Perrin. — Com. E. Vedel : *Quatre années de guerre sous-marine*, in-18, Plon. — Capitaine Humbert : *La Division Barbot*, Hachette. — Joseph Hemsard : *Chez les Fritz*, l'Edition Française. — Dominique de Lagardette : *Prisonniers civils*, Bloud et Gay. — André d'Alix : *Le Rapatriement*, Bloud.

M. G. Clerc-Rampal, vice-président du Yachting-Club, auteur d'un grand ouvrage, devenu classique, sur la *Mer*, a fait une partie de la guerre comme enseigne de vaisseau de réserve sur un petit paquebot, équipé en croiseur. Il est un des hommes, encore rares en France, qui ont la passion des questions maritimes; il est parmi ceux qui les connaissent le mieux. Sa situation indépendante pouvait lui permettre d'écrire, en toute liberté d'esprit, le livre qu'il vient de nous donner : **La Marine Française pendant la Grande Guerre**. Aussi ai-je ouvert ce livre avec une vive curiosité. Il me faut avouer ma déception. Si attrayant qu'il soit, par certains côtés, pour les non-initiés, il n'en reste pas moins simplement un ouvrage de propagande, préfacé par le chef du service de la Propagande du ministère de la Marine, honoré d'une souscription de ce même ministère. C'est tout dire sur le caractère, dépourvu de toute objectivité, de cet ouvrage. Sur la guerre des grands bâtiments, on n'y trouve à peu près rien, et

pour causé. M. Clerc-Rampal, par contre, s'est étendu sur la guerre sous-marine. Il nous apporte un certain nombre de souvenirs personnels, mais, dans l'ensemble, il ne fait que reproduire avec un caractère nettement tendancieux, les données qui lui ont été fournies par notre Direction de la guerre sous-marine. La thèse de cette dernière est bien connue : le formidable effort qui a nécessité la répression de la guerre sous-marine n'a pu avoir son plein effet que dans les derniers mois de la guerre, parce que, jusque-là, la marine manquait de l'outillage indispensable. Rien n'est plus éloigné de la vérité que cet aspect que l'on s'efforce de donner aux événements pour couvrir des responsabilités et dissimuler certains partis pris. La vérité est que la marine ne s'est déterminée qu'avec une extrême lenteur à s'adapter aux modalités d'une guerre qu'elle avait niées d'abord, puis traitées d'une manière méprisante, avec cette cécité particulière aux hommes aveuglés par la vanité professionnelle. Elle n'a agi que sous la pression des événements et devant l'émotion grandissante du public. Cette remarque s'applique aussi bien à l'Amirauté anglaise qu'à l'Amirauté française. On ne croyait pas, dans ces sphères étoilées, au péril de la guerre sous-marine, qui n'exerçait ses ravages, il est vrai, ni dans les bureaux, ni sur les rades précautionneusement barrées par des estacades. La crise que nous traversons aujourd'hui est, en grande partie, la conséquence de ces vues systématiques. Il est permis de penser que si la guerre sous-marine a abouti finalement à un échec, on le doit, au moins pour une grande part, à l'intervention de la marine américaine, dont l'état-major a imposé aux états-majors alliés des méthodes, encore inappliquées, animées d'un véritable esprit offensif, seules capables de donner des résultats. Cette constatation n'empêche pas de reconnaître le formidable effort fourni par nos flottilles de torpilleurs, de chalutiers et de patrouilleurs de toute sorte, lorsque enfin fut reconnue la nécessité de cet effort. Sans doute, quelques critiques se rencontrent sous la plume de M. Clerc-Rampal ; mais ces critiques ne sont autres que celles auxquelles se livraient les frères ennemis, qui se partageaient alors le ministère de la Marine.

Le livre de M. le Capitaine de corvette F. Darde : **Souvenirs de chasse aux sous-marins allemands**, s'étend à un théâtre plus restreint de la guerre ; mais il est plus animé, plus

vivant et d'un accent tout personnel. C'est le livre d'un homme qui a mis la main à la pâte et qui a été le témoin de tragiques incidents. Certaines pages sont profondément émouvantes. On y trouvera des critiques, qui ne s'éloignent pas beaucoup de celles que nous avons fait entendre nous-mêmes : « Rien de précis et d'utile, dit l'auteur, ne fut fait contre les sous-marins ennemis avant août 1917. Ce genre de guerre qui ne rentrait pas dans les règles prévues avait vraiment déconcerté notre haute administration navale... Il fallut les effroyables pertes de juin et de juillet de cette année, pour qu'un vigoureux effort fût tenté, avec d'autres moyens. »

Le Com. E. Vedel s'est essayé à nous donner un tableau complet de la guerre sous-marine dans un livre intitulé : **Quatre années de guerre sous-marine.** Il a certes réussi à nous donner ainsi un livre tout à fait attrayant, très nourri, plein de faits. Mais on ne peut le considérer que comme une première approximation de la réalité et un certain nombre d'erreurs, sans compter des omissions importantes, se sont glissées dans cet ouvrage. (Le *Calvados* n'a pas été torpillé, mais coulé au canon après deux heures de canonnade ; le *Kléber* n'a pas été torpillé en Méditerranée, mais a sauté sur une mine dans le goulet de Brest, etc.).

JEAN NOREL.

§

Avec **la Division Barbot** (77e division), composée de deux régiments alpins et de quatre bataillons de chasseurs à pied, nous faisons toute la guerre sur le front occidental. En Alsace d'abord, durant ces splendides journées d'août 1914, puis à la Mortagne et au fameux col de la Chipotte. L'exaltation est immense et c'est avec une sorte d'ivresse que ces beaux régiments d'élite se font décimer par la puissante artillerie allemande. Dès le 28 septembre 1914, le capitaine Humbert peut écrire ceci : « Les cadres ont bien changé ; que de compagnies commandées par des sous-lieutenants ! que de sections par des sergents et des caporaux ! Les chefs de musique et les tambours-majors sont eux-mêmes dans le rang. » La 77e division, qui à partir de ce moment-là s'appelle la division Barbot, du nom du colonel Barbot, promu général et qui commandait un des deux régiments alpins (le 159e), part ensuite pour l'Artois. C'est grâce à elle que la ville d'Arras n'est pas prise

par les Allemands. Nous sommes en octobre 1914 et bientôt la division « va s'incruster dans cette terre qu'elle a su garder ». Il faut alors que ses soldats apprennent à creuser la terre, à manier la pioche, à construire des boyaux et à tendre des fils de fer. Ils demeurent là tranquilles, ou à peu près, jusqu'au 9 mai 1915. Et l'auteur en profite pour dessiner quelques figures de chefs énergiques et sympathiques, tels que le colonel Stirn, les lieutenants-colonels Laignelot et Combarieu. L'abbé Lefèvre passe aussi devant nous et même « Poulot », le joyeux Poulot, « le clou de toutes les fêtes de la Division ». Mais nous arrivons à la fameuse attaque du 9 mai, dite de Carency. Ce fut en somme la seule offensive réussie jusqu'à celle de juillet 1918, la seule qui aurait pu donner des résultats immenses. Tous ceux qui prirent part à cette bataille eurent cette impression, mieux même, cette certitude. L'attaque était fort bien préparée et elle surprit complètement l'adversaire. Malheureusement le Haut-Commandement ne s'en rendit pas compte tout de suite. Selon son habitude, il avait tout prévu, sauf la réalité. L'audace, l'intuition, le génie ont fait défaut. Ecoutez le capitaine Humbert :

Oui, la percée est faite, mais il ne faut pas demander à ceux qui l'ont faite d'aller plus loin : ils n'en peuvent plus, ils sont morts de soif, ils ont trop couru, trop crié... ils ont fait 4 *kilomètres 500 en 1 heure.*

Et il ajoute :

Mais bien sûr les renforts sont là tout près, ces renforts dont on a tant parlé, ces réserves énormes, ces divisions de cavalerie qui étaient derrière nous avant l'attaque.

Mais les renforts ne viennent pas et, peu à peu, oh ! très lentement, les Boches, remis de leur surprise, contre-attaquent, et, comme ils tombent toujours sur des troupes épuisées, ils reprennent pas à pas le terrain perdu. Le capitaine Humbert nous donne, il est vrai, une explication de cette inertie des réserves et par suite de ce lamentable recul :

Nos hommes ne se doutent pas que la 70e D.I. n'a pu enlever Carency et que le XXIe corps n'a pas débouché de Lorette.

En soldat discipliné, il s'abstient de toute critique, mais on le sent cruellement déçu. En tout cas, il y a là un point d'histoire militaire à éclaircir. C'est pendant cette bataille que le général

Barbot, un magnifique chef à la française, trouva la mort, une mort poignante et belle. Le 16 juin, la même attaque est répétée, mais cette fois sans le gros bénéfice de la surprise, et c'est un véritable échec. En automne, de nouvelles tentatives infructueuses sont faites, mais alors :

C'est fini ; on ne passera plus ; finie la campagne de 1915 ; finis les fols espoirs.

Et ce sont les quartiers d'hiver, dans la boue de l'Artois. La deuxième partie du livre intitulée la « Vie souffrante » en opposition avec la « Vie militante » dont nous venons de parler, c'est tout d'abord Verdun. Puis le repos après cette lutte effroyable et l'arrivée de la classe 16. Ce repos se termine naturellement par une grande revue que passe le général Franchet d'Esperey. Et le capitaine Humbert note au passage :

Petit homme gris avec un chapeau mou, un étranger, de loin, avait assisté à la revue : c'était le colonel Feyler, le célèbre critique militaire suisse.

Après un court séjour en Woëvre, la division Barbot part pour la Somme. Elle participe à l'offensive, mais là encore elle éprouve des déceptions. Pourtant les hommes ont le sentiment que la puissance de l'armée s'est développée en tant que matériel, science, armement, aviation. Et la confiance demeure. La constance et le courage de la troupe, voilà d'ailleurs ce qui ressort le mieux du livre du capitaine Humbert. Ce dernier décrit très exactement, minutieusement même, toutes les phases des différentes actions, mais il reste toujours accessible au profane. La « vie souffrante » continue à l'Ailette et à Coucy, en mars 1917. Et c'est enfin la plus dure et la dernière étape de cette existence : le Chemin des Dames. Nous entrons alors dans « la vie triomphante ». Après les succès momentanés des Allemands au printemps de 1918, c'est la préparation de la victoire, la Marne de nouveau et la montagne de Reims. Puis l'avance dans les Flandres, l'entrée à Bruxelles, le défilé dans Liége au milieu d'une joie délirante. Mais que de mélancolie aussi accompagne la division Barbot lorsqu'elle pense à tous ceux qui sont tombés et qui n'entrent pas avec eux « dans la lumière » !

PAUL ÆSCHIMANN.

§

Le volume illustré de Joseph Hémard, **Chez les Fritz**,

notes et croquis de captivité, est en somme le journal de sa détention dans un camp d'outre-Rhin, — relation humoristique où il se met fort peu en scène et beaucoup les autres, — les amis et les ennemis, qu'il a dessinés de toutes les façons et dans toutes les poses, prisonniers et gardiens, soldats et officiers, selon l'heure et les rencontres. On peut feuilleter ce travail édifiant sur la vie du prisonnier; il raconte leurs ennuis, leurs situations, leurs corvées, les aspects des lieux d'internement, la physionomie et les tics des uns et des autres. C'est le sous-officier gueulard, qui s'époumone à crier : *Achtung !* — et auquel un loustic ne manque jamais de répondre : A ta santé, vieux ! — Plus loin, c'est le chœur des poivrots, — qui trouvent toujours à entretenir leur vice, — et parmi lesquels figurent des boches aussi bien que des alliés, et l'aumônier lui-même « qui tombe un matin, victime du sirop vignolat ». Tandis que la cantine débite trois fois par semaine de l'imitation de simili-moselle à trente-cinq sous le quart. Puis il y a les travaux, les conférences, l'obligation de la désinfection, les jeux et les sports, les séances de musique, de comédie; les ébats de la population cosmopolite du camp ; des types d'Anglais, de Russes, de nègres ; le coin des « scribouilleurs de mémoires » ; les aspects de la chambrée, — la grave opération de faire griller le pain glaiseux et humide du camp, — grillage qui faisait d'ailleurs disparaître en partie la sciure de bois dont la pâte se trouvait agrémentée ; et pour finir je citerai la toilette du cosaque qu'on trouve rapportée en ces termes : — La toilette du cosaque comporte trois phases : 1, Remplir sa bouche d'eau en prenant garde de ne pas l'avaler ; quand elle est à la température voulue, 2 et 3, pulvériser cette eau par insufflation dans la paume de ses mains et en frotter légèrement son visage. Ainsi la face et les extrémités supérieures sont rincées en même temps : simplicité, célérité, économie. — N. B. Un litre d'eau peut servir à débarbouiller quinze hommes adultes.

Cela me rappelle l'histoire que racontait autrefois Maxime du Camp de son batelier sur le Nil, qui trempait un coin de serviette dans un peu d'eau pour s'en essuyer le tour du nez, après quoi il déclarait gravement : « Ah ! j'ai fait mon tôlette ! »

La libération du captif arriva enfin en 1918 et les têtes des boches que nous montre à ce moment M. Joseph Hémard

indiquent bien en somme que, pour eux, ce n'était pas la suite des événements dont ils avaient caressé l'espoir.

Prisonnier civil, de Dominique Lagardette, est le récit de la pénible aventure advenue à l'abbé Pradels installé en Allemagne dans l'enseignement depuis plus de vingt années, et qui avait fondé à Cologne depuis 1907 un *Institut français* qu'avait approuvé le gouvernement impérial. Arrêté et mis en cellule « trois jours avant la déclaration de guerre », il resta prisonnier cinquante mois, — du 1er août 1914 au 1er octobre 1918, — malgré démarches et réclamations. Attaqué par des journaux comme la *Kœlnische Volkszeitung* avec toute la méchanceté sournoise de la presse allemande, il essaya vainement d'intéresser à son sort des prélats comme le cardinal Hartmann, avec lequel il avait eu « des liens d'amitié » et qui reste une des belles fripouilles de la collection, ou Monseigneur Schulz, évêque de Paderborn, qui ne lui répondit même pas. Mais il avait bec et ongles et discutait âprement avec les journaux qui continuaient de publier leurs articles venimeux. Après avoir séjourné au camp de Holzminden (décembre 1914-septembre 1916), puis au camp de Havelberg (octobre 1916-avril 1918), il finit par obtenir de passer à l'abbaye de Beuron, milieu plus accueillant et presque amical où il demeura jusqu'à son départ pour la Suisse et enfin la terre de France.

CHARLES MERKI.

§

Dans une intéressante étude sur le **Rapatriement et ses œuvres de secours**, Mme Andrée d'Alix raconte les misères des dizaines de milliers de malheureux que la barbarie allemande expulsa de nos provinces envahies, souvent avec ce goût de faire souffrir pour lequel nos voisins ont créé le mot typique *Schadenfreude* (joie de nuire). En regard de tant d'actes inhumains de nos ennemis, l'auteur peut mettre en parallèle l'admirable dévouement de milliers de patriotes Françaises et de Suisses charitables. Il appartenait à une femme d'écrire ces pages brillantes du livre d'or de la charité et du patriotisme, puisque ce sont surtout les femmes qui s'y sont distinguées. Mme A. d'Alix s'en est acquittée avec une précision et un talent qui donnent beaucoup de valeur et un grand charme à son livre.

ÉMILE LALOY.

A L'ÉTRANGER

Belgique.

LES ÉLECTIONS ET LEURS CONSÉQUENCES. — Je faisais prévoir un progrès socialiste. Il s'est réalisé au delà de mes prévisions. Bien des circonstances l'expliquent. Sans doute, la mise en pratique du suffrage universel à partir de 21 ans y a-t-elle aidé. Dans un pays comme le nôtre, où l'instruction n'est pas obligatoire, il pouvait paraître dangereux d'accorder le droit de vote, dès leur majorité, à de jeunes ouvriers et paysans presque illettrés et chez qui des emballements activistes, révolutionnaires ou religieux tiennent lieu de sens critique. Mais même si l'âge électoral avait été porté à 25 ans, les électeurs, plus rassis peut-être, n'eussent guère vu autrement et je ne pense sincèrement pas que le résultat général s'en fût trouvé modifié. Tout au plus, eût-on évité la réussite de quelques manifestations extravagantes et d'assez mauvais goût.

C'est l'instinct, bien plus que la raison, qui a groupé un nombre aussi considérable de suffrages autour des candidats socialistes. Mais cet instinct, disons-le tout de suite, s'est avéré profondément national dans presque toutes les circonscriptions. Les ouvriers socialistes ont été admirables de fierté et de dignité pendant toute l'occupation boche. Ils ne savent pas exactement en quoi consistent les dogmes du marxisme et de l'internationalisme. L'amélioration de leur sort les préoccupe légitimement et leurs facultés « politiques » ont amplement de quoi s'exercer dans le cadre de leurs coopératives puissantes. Ce qui les domine surtout, c'est la haine du boche et, jusqu'à présent, aucun sophisme n'a eu raison de cette haine. Vandervelde en faisait récemment l'aveu loyal lorsqu'il reconnaissait que lui, Anseele et de Brouckère avaient vainement tenté de renouer, sous certaines conditions, avec les socialistes allemands. Pour la première fois de leur vie, ces trois chefs n'avaient pas été suivis par leurs troupes.

Il faudrait mal connaître ces trois pontifes de l'Internationale pour ne pas être convaincu qu'ils reviendront à la rescousse. Peut-être réussiront-ils à faire envoyer des délégués belges au prochain congrès international de Genève, mais il est certain que plus d'un demi-siècle se passera avant que des rapports vraiment

confiants et fraternels puissent être repris entre ouvriers belges et allemands. Cela c'est le fait, et dont presque tous les candidats socialistes se sont inspirés dans leur propagande. Parmi ces candidats, il s'en est même trouvé de nettement nationalistes, comme Jules Destrée, notre nouveau ministre des Sciences et des Arts, et mon ami Louis Piérard.

Le patriotisme des socialistes belges ne faisant pas de doute, de nombreux démocrates sont venus fortifier leur force électorale, non certes pour se rallier au collectivisme ou à la révolution sociale mais pour aider au coup de barre vers les réformes hardies et généreuses que les circonstances semblent nécessiter.

Beaucoup de petits bourgeois de chez nous ont voté pour les socialistes à cause de leur attitude patriotique pendant la guerre, et puis aussi parce qu'ils en avaient assez des anciens partis. Ces anciens partis, quel homme véridique, même parmi ceux qui en dépendent, n'avouerait pas qu'ils ont accumulé faillite sur faillite. La terrible guerre elle-même s'est trouvée impuissante à les transformer. Ils vont leur même petit chemin de jadis, ratiocinent sur les mêmes lieux communs, retombent dans les mêmes errements, essayent des mêmes et misérables petites combinaisons, se distribuent entre eux les candidatures, les places et les honneurs, mais il leur manque la netteté, la largeur de vue, l'envergure dans la conception, le doigté, l'habileté dans la réalisation, en résumé les qualités indispensables pour faire de la politique et encore plus pour résoudre de grandes crises comme celle où nous sommes plongés.

Les ministres socialistes, appelés par le Roi durant l'intervalle entre l'armistice et la Constituante, ont attesté des facultés d'organisation et de gouvernement au moins égales à celles de leurs collègues des partis bourgeois. J'entends ici souligner le rôle des citoyens ministres Anseele, placé à la tête des Travaux Publics, et Wauters, de la Reconstitution industrielle. Quant au citoyen ministre de la Justice Emile Vandervelde, orateur brillant, doctrinaire éminent, j'avoue me perdre dans son jeu.

N'appartenant pas au parti socialiste, mais uniquement soucieux de renseigner en bonne foi les lecteurs du *Mercure de France* sur ce qui se passe dans mon pays, même en faisant abstraction de mes préférences personnelles, force m'est d'enregistrer la carence des partis soi-disant de conservation, qui se bornent en vérité à jouer avec le feu, et d'opposer à cette indéniable

carence d'initiative et de compréhension la poussée de la démocratie nationale. Et puis, ajoutons-le, l'opinion publique belge est outrée, écœurée par la longanimité des pouvoirs publics à l'égard des trafiqueurs de guerre, de cette nouvelle ploutocratie grossière et cynique qui s'étale comme une prime à l'immoralité.

Toutefois, n'exagérons rien. Bornons-nous à noter le progrès socialiste, progrès évident, avec lequel il faudra compter, mais non pas victoire.

Les partis bourgeois, catholique et libéral, conservent en effet la majorité. Les libéraux et les catholiques se combattent au sujet de notions philosophiques et confessionnelles, sur lesquelles la plupart de leurs membres ne possèdent à vrai dire que des notions assez confuses et qui sont, en tout cas, complètement étrangères à la bonne administration de l'Etat, c'est-à-dire à la vraie politique.

Les bourgeois, croyants ou incrédules, sont d'accord pour maintenir les bases essentielles de la société actuelle. C'est à eux que continue d'appartenir la direction de l'Etat belge. S'ils faisaient bloc, ce serait un bloc antisocialiste et anticollectiviste.

Les libéraux et les socialistes sont anticléricaux, à peu près au même degré, encore que l'anticléricalisme ne soit pas un des articles obligatoires de foi du parti socialiste.

La situation, on s'en aperçoit, est assez complexe. D'une part, la majorité est antirévolutionnaire et, d'autre part, elle est anticléricale, bien qu'à la Chambre et au Sénat le groupe clérical soit numériquement plus fort que chacun des deux autres groupes pris isolément.

Le Roi a dû choisir un gouvernement dans le sein de ces éléments disparates et contradictoires. Le moins qu'on puisse dire de cette tâche est qu'elle était fort malaisée. Il s'en est acquitté, conformément à son rôle constitutionnel, en arbitre impartial entre les partis.

C'est un catholique, M. Delacroix, qui reste premier Ministre. Il présidera un gouvernement composé, à la majorité d'une voix, d'anticléricaux, et cette situation se trouve refléter exactement la volonté populaire exprimée par le dernier scrutin.

L'Union sacrée est ainsi maintenue. Le congrès général du parti ouvrier a accepté la participation de ses élus au pouvoir, moyennant des conditions qui n'ont rien que d'acceptable et de relativement modéré.

Quant à la question religieuse, si épineuse chez nous, elle demeure en suspens. C'est M. Jules Destrée, un socialiste, qui dirigera l'Enseignement et les Beaux-Arts. On n'aurait su mieux choisir. C'est un esprit orné, fin, un homme de tact qui ne froissera aucune conviction, ni même, selon ses propres déclarations, aucun préjugé. Libre-penseur, M. Jules Destrée l'est de toute la vigueur de son intelligence, mais nul plus que lui ne comprend et n'est sensible à la grande poésie collective qui réside dans la religion catholique, à laquelle, quoi qu'on dise, la majorité des Belges reste attachée.

Quand les questions d'ordre économique se poseront devant le Parlement, je ne serai pas surpris si le bloc anticlérical se désagrégeait pour se reconstituer sous la forme d'un bloc interventioniste. En effet, les catholiques, du moins les membres de la Jeune Droite, ont su se dégager des préjugés manchestériens auxquels sont encore inféodés beaucoup de libéraux, représentants des magnats de l'industrie et trop enclins à ne considérer leur action politique qu'en fonction de la défense intransigeante des privilèges industriels, miniers et ploutocratiques.

Jusqu'à présent, tout au moins, c'est le bloc anticlérical qui s'est affirmé en élisant à la Présidence de la Chambre le socialiste Emile Brunet, homme estimé par tous les partis et ancien bâtonnier du bureau de Bruxelles.

Quand les grandes questions de réorganisation économique se poseront, ce bloc, ainsi que je l'ai signalé plus haut, pourrait bien prendre un tout autre aspect...

Ce qui caractérise la nouvelle Chambre, c'est par-dessus tout la volonté de maintenir la collaboration des partis à l'œuvre nationale. Les trublions en seront déçus. Sans doute, il eût été souhaitable de voir se constituer un parti de gouvernement foncièrement national et appuyé sur un programme clair et précis, en matière de réorganisation économique, de défense nationale et de politique étrangère. C'était le vœu de mon très distingué ami Fernand Neuray, appuyé par des hommes de la valeur du général Léman, le héros de la défense de Liége, et de l'éminent historien Henri Pirenne. Mais mes compatriotes sont trop casaniers, trop encroûtés dans leurs vieilles habitudes et manies de partisans, pour être capables d'un pareil redressement.

Seulement, si l'étiquette nationale ne triomphe pas, du moins

l'esprit national continue-t-il à s'affirmer plus puissant que nos anciennes et stériles divisions intestines. C'est là évidemment l'essentiel.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

Espagne.

LES FARCES DE L'HISTOIRE. — S'il est un cliché dont on abuse, c'est, sans doute, le cliché de l'Espagne inconnue. Chaque journaliste que les hasards de l'actualité poussent vers la péninsule ibérique commence presque infailliblement son reportage par la sacro-sainte déclaration qu' « en France nous ignorons tout de l'Espagne ». Cela lui permettra, quelle malice, de la « révéler », pour la millième fois, à ses compatriotes en se donnant, de la sorte, l'air innocent d'un petit Colomb. Et, peut-être, nous « ignorons tout de l'Espagne » comme nous ignorons tout de tout. Qu'est-ce à dire, cependant ? Les livres, les revues, les moyens — en un mot — de nous documenter sur ce pays font-ils donc tellement défaut ? Certes, l'on n'attendra pas de nous que nous en dressions ici le catalogue méthodique : besogne aussi vaine que prétentieuse et qui, aussi bien, ne servirait point à grand'chose. Mais, enfin, c'était M. Jules Rateau qui, hier encore, dans l'*Avenir* (« *de Paris* ») (1) nous resservait le vieux lieu commun, où ne manque même pas la traditionnelle évocation des Pyrénées, « barrière infranchissable à toute vérité concernant nos voisins ». Et nous avions vu, en pleine guerre, un brave homme de Dieu commencer par d'analogues rengaines un volume dont nous rendîmes compte, en 1918, dans la *Revue des Langues romanes*, et, après lui, un professeur d'espagnol intituler : *Il y a toujours des Pyrénées* son œuvre de déniaisement *ad usum delphini*.

M. Jules Rateau, le dernier en date, — mais non point certes le dernier venu parmi ces épigones, — constate — nous ne savons si

(1) Numéro du 5 décembre : *Que se passe-t-il en Espagne ?* M. Nozière nous permettra-t-il de lui conseiller de faire contrôler, de temps à autre, la science hispanique de ses échotiers ? C'est ainsi que l'un d'eux (numéro du 13 décembre) voudrait nous faire accroire que le célèbre ministre espagnol dont, tour à tour, Martin Fernández de Navarrete et Rodríguez Villa ont écrit la si curieuse vie, qu'a chanté le poète Tomás Rodríguez Rubí et qui a donné son nom à la rue où s'élève, à Madrid, notre *Institut Français*, « se fit appeler le marquis de La Ensenada, ce qui veut dire : *en soi, rien* ». Mais, non, ô boulevardier ! *En senada* veut dire : *baie, port de refuge*, et ce marquisat fut donné à Somadevilla pour récompenser ses travaux dans les ports d'Espagne.

avec raison, nous serions tenté, même, d'en douter — que « le public français croit que les Espagnols nous aiment, alors que, dans son immense majorité, le peuple espagnol nous déteste ». Et, tout de suite, l'on conçoit que nous tombons en plein imbroglio et que la guerre mondiale soit évoquée. M. Jules Rateau, en effet, prétend — il y aurait de graves réserves à formuler à ce propos — qu'à la suite et à cause de cette guerre, « Barcelone et toute la Catalogne se sont couvertes d'usines et de chantiers ». D'où, naturellement, intervention de l'Allemagne, instigatrice, « à Barcelone et dans toute l'Espagne », d'une « campagne révolutionnaire, afin de provoquer des grèves qui devaient gêner la production des usines travaillant pour les Alliés. Aux efforts des agents allemands sont venus se joindre les efforts des agents bolchevistes, qui, répandant l'argent à flots, espéraient faire passer en France, au moyen des contrebandiers espagnols, leurs brochures, leurs tracts et aussi leurs roubles. » Et voici, à coup sûr, un beau thème d'opéra — *Carmen*, aussi bien, n'aurait-il pas besoin d'être modernisé — voire de film !

Mon Dieu, qu'il est donc difficile d'écrire l'Histoire contemporaine ! Les Espagnols, dès que l'on s'avance un peu sur la voie *documentaire*, poussent des cris de putois et vous enverraient, tout droit, au *quemadoro* d'un Saint-Office relevant de leur *Ministerio de Estado*. M. Escarguel, dans l'*Indépendant des Pyrénées Orientales*, le 29 octobre dernier, nous a conté à ce sujet une très bonne histoire, où l'on voit l'Ambassade d'Espagne à Paris intervenir auprès de nos autorités — la censure militaire fonctionnait encore lorsque l'incident eut lieu — pour que fût dûment tancé un pauvre diable de journaliste qui avait eu la sacrilège audace de comparer les rôles d'Albert de Belgique et d'Alphonse d'Espagne et d'accorder sa préférence au premier de ces deux monarques. Et le plus drôle de toute cette affaire, c'est que l'officier qui, à Perpignan, maniait les ciseaux d'Anastasie et qui, n'y voyant pas malice, avait laissé passer tel quel le papier, coupable de lèse-majesté, ce M. Escarguel, reçut une telle semonce du ministère de la Guerre qu'il en perdit le sommeil, l'appétit et, presque, la joie de vivre ! D'autres exemples — vécus *in animâ vili* — pourraient également être invoqués, que, cependant, nous préférons taire. Et ceci nous servira d'entrée en matière pour relater l'étrange cas du comte Czernin et des officiers espagnols

venus de Londres à Vienne dans le courant de 1917. L'ex-ministre des Affaires Etrangères de la monarchie dualiste, écrivant, en novembre dernier, dans la *Vossische Zeitung* de Berlin, y relate, en effet, que les dits officiers — dont il serait, peut-être, assez aisé de retrouver les noms — firent part, dans la capitale autrichienne, de l'énorme impression que causait, en celle d'Angleterre, la guerre sous-marine et il ajoute qu'en général Vienne était tout à fait bien informée par Madrid. Là-dessus, un collaborateur de *El Mundo*, M. Saturnino Ximénez, écrit, de Florence, à ce journal (1), que :

franchement, le comte Czernin eût pu éviter cette indiscrétion, qui ne mène à rien, si ce n'est à nous mettre en mauvaise posture. S'il n'eût fait que déclarer l'authenticité de ses informations, sans en indiquer la source, nous l'eussions cru sur parole, puisque toutes les Chancelleries disposent d'une surabondance de moyens pour se renseigner sur ce qu'il leur convient de savoir.

Chacun sent où le bât le blesse. M. Saturnino Ximénez ignorerait-il que, parmi ces moyens de se renseigner dont disposent les Chancelleries, le contre-espionnage n'est pas le moindre et que les missions alliées entretenaient, pendant la guerre, leurs services en Espagne comme ailleurs ? Dès lors, peut-il raisonnablement supposer que la « révélation » du diplomate autrichien possède le moindre semblant de nouveauté pour quiconque n'est pas un simple Béotien ? Quand, dans un demi-siècle — ou plus — seront ouvertes aux travailleurs les archives de nos ministères, alors il sera loisible d'y compulser les rapports de nos agents en Espagne, qui éclairent d'une copieuse lumière documentaire cet aspect en pénombre de l'histoire de la guerre. Mais M. Saturnino Ximénez, qui est très loin d'être un naïf, préfère filer par la tangente et édifier une copieuse digression sur le thème qu'il lui plaît de baptiser « *farsas de la Historia* ». Suivons-le donc sur ces sentiers dérobés du neutralisme militant, où l'esprit curieux est toujours sûr de rencontrer des surprises.

M. Saturnino Ximénez choisit Berne comme théâtre de son illustration. Peut-être, quelque jour, se trouvera-t-il un Suisse pour opposer à cet exemple celui de Madrid, à la même époque. Il nous déclare que nul n'y ignorait que les valises diplomatiques servissent, tour à tour, à la contrebande des pièces officielles

(1) Numéro du 30 novembre : *Indiscreciones diplomáticas*.

et à celle du platine et des saucissons. Sans doute et cet emploi n'est pas d'aujourd'hui. Ce sont là, en vérité, choses banales. Et il n'était pas jusqu'au *botones* d'un quelconque office où travaillassent des diplomates, qui ne sût que le courrier de cabinet boche qui, chaque matin, au train de neuf heures et demie, partait pour Bâle, emportait, dans ses sacs kolossaux, autre chose encore que des dépêches. Et c'est bien un axiome de La Palisse que formule l'écrivain espagnol, lorsqu'il déclare que « la neutralité, plus d'une fois, se prêta à des manifestations de mauvais aloi ». Que l'on relise les comptes rendus du procès Humbert et, demain, ceux de l'affaire Judet-Meunier..... Mais donnons encore une fois la parole à notre garant, sur l'Espagne :

Les journaux parisiens ont échangé des récriminations, ces jours derniers, à propos de la valise du Prince de Ratibor, qui traversait la France sous divers déguisements. C'était en Suisse qu'on la masquait, au dire de *l'Œuvre*. Cet incident ne ressort pas très clairement. Je suppose que cette valise ne circulait pas seule, à la façon d'un corps lancé à grande vitesse. Serait fou quiconque, même en temps de paix, expédierait de la sorte un paquet, une malle, un colis quelconque renfermant des secrets d'Etat. Notre valise devait voyager sous un masque diplomatique, et point toujours sous le même. A Berne, ces arrangements s'offraient à foison et c'était monnaie courante que le métier de traître à double face. En 1917, j'écrivis pour *El Mundo* une série de chroniques contenant mes impressions d'Autriche. Elles furent toutes confisquées par la censure française, bien que conçues en termes hostiles à l'Autriche. Comme mon inoubliable ami, D. Santiago Mataix (1), s'étonnait, par lettres et par télégrammes, de mon silence, je lui fis parvenir une trentaine d'avertissements de la Direction des Postes suisse m'avisant de la confiscation, en France, des lettres recommandées que j'avais envoyées à *El Mundo*. Cette information justificative fut également confisquée. Je m'en plaignis amèrement à l'un de mes collègues dont les correspondances germanophiles à destination de l'Amérique passaient, sans nul obstacle, de France à un port d'Espagne. Mon collègue me répliqua : « Faites comme moi : confiez vos plis au commandant von Bismarck, attaché militaire allemand à Berne... Si vous voulez, je vous présenterai. Peu importe que vos chroniques soient ou non germanophiles. Je vous garantis que, par ce canal, elles parviendront à destination. » Je n'acceptai point la combinaison, qui ne m'eût pas été agréable comme elle ne l'eût pas été non plus à *El Mundo*, et préférai me résigner à l'isolement. Mais j'en conclus que, de l'Allemagne à l'Espagne,

(1) Rédacteur en chef de *El Mundo*, aujourd'hui décédé.

il y avait moyen de communiquer, par la France. Quelque valise diplomatique, à la solde de von Bismarck, faisait le jeu...

Que M. Saturnino Ximénez demande plutôt à tels de ses collègues, *v. gr.* à l'*Antonio Azpeitua* de l'*A B C!* Celui-ci nous a, même, narré certain voyage en sous-marin avec, sans doute, une intention symbolique... Mais ces choses sont loin, si loin, déjà ! C'est pour cela que les réflexions du collaborateur de *El Mundo* n'en possèdent que plus de saveur. Elles ont, en effet, l'air de gloses à ces vieilles chroniques où le merveilleux se mêle au réel et où l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, ou la naïveté du compilateur, ou la véracité de l'humaine comédie. M. Saturnino Ximénez est d'avis que l'Histoire n'est qu'une farce. Non : la farce, ce sont les hommes qui la jouent et l'Histoire, si elle l'enregistre conformément aux normes de la saine méthode, ne mérite point du tout un tel qualificatif. L'écrivain espagnol s'étonne qu'ayant un jour voulu aller à Paris, on lui en refusa l'autorisation, parce que son nom *no figuraba entre les periodistas aliadofilos*, et il ajoute qu'ayant tenté de passer en Allemagne, l'on s'y opposa pour le motif contraire. L'incident, par lui relaté, de sa correspondance que von Bismarck eût volontiers transportée, dans la fameuse valise de Ratibor, ne suffisait-il point à justifier la défiance des services alliés à son endroit ? Et ses accointances en Suisse n'y contribuèrent-elles pas ? Laissons cela, cependant : *de minimis non curat prætor* Mais qu'il serait donc intéressant, humainement et philosophiquement intéressant, de montrer, pièces en mains, le jeu de la diplomatie pendant la guerre ! Mais aussi, quelle dangereuse besogne ! Comme le note fort bien M. Saturnino Ximénez, à la fin de son article :

La guerre finie, on découvre intrigues sur intrigues. Sur certaines de celles-ci, l'on jette le voile. Pour d'autres, l'on exploite le scandale. Tout est question de chance. La trahison peut conduire aux plus hauts postes, comme elle peut mener au gibet. Des gens, qui semblaient à l'abri de tout soupçon, se sont couverts de boue. Les « temps héroïques » par où nous venons de passer resteront dans l'avenir comme l'une des plus grandes et des plus sinistres farces de l'Histoire.

Cette généralisation est manifestement sophistique et l'on comprendra que nous ne l'acceptions que *cum grano salis.* Pourtant, un homme qui — et ce fut le cas de notre Espagnol — n'a vu la guerre que sous un aspect d'arrière-coulisses, dans le pandé-

monium bernois, n'est-il pas excusable de l'englober dans ce verdict sommaire ? Les autres, ceux qui l'ont vécue dans l'abominable réalité des fronts de combat, nous savons, aussi bien, ce qu'ils en pensent.....

CAMILLE PITOLLET.

VARIÉTÉS

Une Revue bilingue : « The Anglo-French Review ». — Ce n'est pas la première fois qu'une entreprise de ce genre est tentée. Longtemps avant que l'on eût des feuilles à périodicité régulière, on publia parfois des pamphlets destinés à renseigner, à des intervalles plus ou moins rapprochés, sur des événements courants. C'est ainsi qu'à la fin du xvie siècle, il parut en Angleterre de menues brochures donnant des nouvelles sur les guerres de religion en France. Le fait est que l'on s'est toujours beaucoup occupé en Angleterre de ce qui se passait chez nous. Cromwell, qui fut un précurseur de l'entente cordiale, puisqu'il contracta plusieurs traités d'alliance avec la France, vit paraître de son temps deux feuilles périodiques *The French Intelligences*, et *French Occurences*. Au xviiie siècle, on publia de nombreux journaux franco-anglais, tels que *La Bibliothèque anglaise*, *Les mémoires littéraires de la Grande-Bretagne*, *Le Journal britannique*. Les encyclopédistes, en particulier, et beaucoup d'écrivains et d'artistes français, vinrent, pendant ce siècle, en Angleterre, et l'abbé Prévost, qui fut un anglomane obstiné, publia même pendant plusieurs années une revue dans laquelle il manifestait ses sentiments d'admiration pour les institutions anglaises. Plus récemment, à la fin du siècle dernier, parut *Cosmopolis*, dont tout le monde se souvient, mais l'entreprise n'eut qu'un succès très relatif.

Au commencement de cette année, une tentative nouvelle fut faite, et il est intéressant d'examiner comment le programme annoncé a été poursuivi, ou plutôt, il n'y eut pas de programme, car l'*Anglo-French Review* estima inutile d'imprimer un manifeste. Tout au plus indiqua-t-elle dans un « editorial » quels seraient ses principes, et, six mois après qu'elle paraissait, les directeurs pouvaient dire que bien qu'ils fussent partis sans déclaration retentissante, le contenu de la revue indiquait bien que leurs efforts s'inspiraient d'une ligne de conduite très nettement tracée :

« Quelles que soient nos vues sur le libre échange commercial, nous tenons pour la porte ouverte en matière d'idées. Les articles les plus divers sont les bienvenus chez nous, pourvu qu'ils soient originaux et portent un certificat d'origine, c'est-à-dire qu'ils soient sincères, bien écrits et signés de l'auteur. C'est notre conviction que la prospérité du monde ne peut résulter que d'une union étroite et durable entre la France et l'Angleterre, union non seulement commerciale, mais intellectuelle et artistique. »

Chaque numéro contient une dizaine d'articles, un certain nombre de poèmes, ainsi que des chroniques et des comptes rendus variés. Ce qui paraîtra le trait le plus original de cette revue, c'est que les articles et les poèmes sont alternativement en français et en anglais ; ils sont publiés dans la langue où ils sont écrits, sans jamais être traduits. N'était-ce pas un peu audacieux de composer des sommaires en deux langues ? Il semble que, du même coup, le public auquel s'adresse la revue est limité, car on ne peut guère compter comme abonnés ou acheteurs que les Français qui parlent ou lisent l'anglais, et les Anglais qui parlent ou lisent le français. Non seulement le public est limité pour une publication de ce genre, mais encore paraît-il difficile de bien savoir quel genre d'articles peuvent l'intéresser, et l'on se trouve immédiatement dans un champ restreint. Les directeurs de la revue, avec qui nous avons causé récemment, ne semblent pas avoir d'inquiétudes sur l'avenir de leur entreprise. Ils assurent que le nombre de leurs lecteurs augmente continuellement dans une proportion des plus encourageantes. Il était délicat d'insister pour avoir des précisions à ce sujet. Toutefois il est une constatation qui s'impose si l'on examine le contenu des douze numéros parus : la variété et la qualité des articles rivalisent avec ce que les meilleures revues d'Angleterre et de France donnent en général.

Les pages de l'*Anglo-French Review* reflètent, dans ses diverses manifestations, la vie intellectuelle des deux peuples, et en même temps on y trouve, sur les questions politiques et économiques, sur des sujets historiques, militaires, navals, coloniaux, sur les questions sociales ou d'enseignement, des études qui ont le mérite d'être courtes et claires.

Elles sont signées de noms également bien connus de chaque côté de la Manche. M. Steeg y voisine avec Mr Harold Cox, l'économiste qui dirige l'*Edinburgh Review*, et M. Albert Thomas

avec Mr W.-A. Appleton, le secrétaire de la Fédération des Trade-Unions. C'est aussi tour à tour sir Leo Chiozza-Money, l'ancien ministre socialiste, et M. Eugène d'Eichtal, l'Alderman A. Emil Davies et Henri Mazel, le Reverend et Honorable E. Lyttelton, l'ancien « headmaster » du fameux Collège d'Eton, et M. V.-H. Friedel, du Musée Pédagogique, le vénérable socialiste patriote H. M. Hyndman et M. André Lebon, le professeur Foster Watson et M. André Vernières, le très révérend doyen de Saint-Paul W.-R. Inge, surnommé « le maussade », et M. Albert Dauzat. Sur les questions maritimes Jean Norel répond à Arthur Pollen, et les sujets militaires sont traités par le général Palat et un officier d'état-major anglais contraint d'observer l'anonymat au profit de sa liberté d'expression. Plus variées encore sont les études de littérature et d'art. Du côté français, les collaborateurs se nomment : Emile Boutroux, Camille Mauclair, Pierre Mille, André Lichtenberger, Charles Cestre, Alfred Loisy, Daniel Halévy, Camille Flammarion, André Fontainas, Charles Derennes, Henry-D. Davray, Robert Cru, Henri Malo, Louis Brandin, X.-M. Boulestin, Auguste Monod, et du côté anglais les « contributors » sont non moins distingués : Edmund Gosse, Maurice Hewlett, Lord Charnwood, Arthur Symons, Maurice Gerothwohl, Charles Whibley, Sir E. Brabrook, l'anthropologiste, A. Francis Steuart, Ecossais d'Ecosse, Sir Sidney Lee, biographe d'Edouard VII et de William Shakespeare, Sir George Greenwood, le « tombeur » de ce même Shakespeare, Sir Frederick Wedmore, le compétent commentateur de la gravure française, et Mr W.-H. Helm, l'érudit biographe de nos peintres, le professeur W.-P. Ker, historien de la littérature médiévale, le professeur H.-E. Butler, le latiniste dont les travaux sur Apulée et Properce sont « exhaustive » ; Miss Winifred Stephens, spécialiste de notre littérature moderne, et Miss Monica M. Gardner, champion de la littérature polonaise, Frederic Niven, admirateur de Francis James, J. Lewis May, qui préside à la « translation » d'Anatole France en beau langage anglais, W.-L. George, le romancier dont on ne sait s'il est anglais ou français à l'entendre parler l'une et l'autre langue et à l'audace de certaines scènes et situations dans ses livres, Osman Edwards, trop modeste et toujours fidèle disciple de la culture française ; et un bon nombre de jeunes écrivains dont les noms nous deviendront familiers comme ils le méritent, entre autres,

ceux de Miss Joan Thompson et de S. Bagenal, dont les récits sont d'une originalité puissante, et qui sont d'heureuses trouvailles des « editors ».

La poésie est fort bien représentée au milieu de tant de sujets graves et badins. De remarquables poèmes, aussi bien français qu'anglais, sont signés de noms qu'on n'a guère rencontrés jusqu'ici. Toutes les tendances, toutes les écoles même reçoivent un accueil impartial. Nous retrouvons avec plaisir des amis de longue date, Vielé-Griffin, Henri de Régnier, Paul Fort, André Fontainas, A.-F. Herold, Pierre Camo, S.-C. Leconte, Fernand Gregh, Maurice Magre, Emile d'Erlanger, Paul Morand, André Lebey, vers-libristes ou fidèles de la prosodie régulière, et leurs confrères anglais sont Laurence Binyon, John Drinkwater, Walter de la Mare, Wilfrid Wilson Gibson, Richard Aldington, Victor Plarr, Robert Nichols, James Joyce, F.-S. Flint, John Still, Joan Thompson, R.-L. Mégroz et dix autres. La Belgique sœur n'est pas oubliée. De beaux poèmes sont signés par Emile Cammaerts; le professeur Paul Hamélius, de Liége, exerce son sûr jugement sur des livres récents ; le compositeur Louis Delune disserte sur la musique avec la fougue et le savoir de Berlioz ; M. Paul Lambotte, l'éminent directeur des Beaux-Arts de Belgique, exprime si bien le charme de Londres qu'il le révèle aux yeux habitués de ses habitants.

L'*Anglo-French Review* n'est cependant pas parfaite. Elle a des chroniques et c'est là sa partie faible. Non pas que ces chroniques ne soient excellentes, mais peut-être ne sont-elles pas nécessaires, et peut-être aussi serait-il préférable de leur donner un autre objet, plus nettement anglo-français. Les comptes rendus critiques sont de la plus grande valeur, rédigés avec soin par des écrivains compétents ; ce sont des Français qui ont charge des livres anglais, et des Anglais qui jugent les ouvrages français. La combinaison est heureuse et les opinions ainsi prononcées sont fort intéressantes. Sans doute aussi vaudrait-il mieux que certains articles ou études fussent traduits de façon à atteindre un plus grand nombre de lecteurs et à produire un effet plus étendu. Mais sur ce point, les directeurs, Mr J. Lewis May et M. Henry-D. Davray ne paraissent guère disposés à céder. Partant de ce principe que leur revue bilingue s'adresse à des lecteurs, sinon toujours bilingues, du moins capables de lire couramment l'une et

l'autre langue, ils n'estiment pas nécessaire de s'écarter de la règle établie.

Jusqu'ici leur publication s'est maintenue à un degré remarquable de distinction; ils ont découvert des sujets anglo-français fort inattendus, et ils en promettent beaucoup d'autres. L'accueil que leur a fait la presse anglaise prouve que l'entreprise est la bienvenue et que la revue pourra devenir l'un des plus importants truchements de l'union économique, politique et intellectuelle, sans laquelle on ne saurait espérer une sécurité et une prospérité réelles en Europe.

ROBERT DOUGLAS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Littérature

René Benjamin : *Le Palais et ses gens de justice* ; Fayard. 4 90
Emile Berr : *L'Invisible ami* ; Fasquelle. 4 90
Henry Bordeaux : *La vie au théâtre, 4e série, 1913-1919* ; Plon. 7 »
Wacyf Boutros Ghali : *Légendes et contes arabes* ; Plon. 10 »
Edouard Dujardin : *De Stéphane Mallarmé au prophète Ezéchiel et Essai d'une théorie du réalisme symbolique, suivi d'un poème à la mémoire de Joseph Halévy* ; Mercure de France. 3 »
C. A. Fusil : *La poésie scientifique de 1750 à nos jours* ; Scientifica. 7 50
Judith Gautier : *Les parfums de la pagode* ; Fasquelle. 4 90
L. Joliet : *Précis illustré de la Littérature française* ; Colin. 4 »
Emmanuel Lochac : *Le Dimanche des malades* ; La Veilleuse. 1 »
Edward Montier : *L'âme de la France* ; Bloud. 4 55
Shakespeare : *Les poèmes intimes et le Pèlerin passionné* ; Etude et traduction d'Abel Doysié : Renaissance du livre. 4 50

Littérature antique

Nonnos : *Dionysiaques*, traduction de Mario Meunier ; Figuière. 2 60

Musique

Paul Landormy : *Brahms* ; Alcan. 4 55

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Albert Bazerque : *Les origines de la guerre mondiale* ; Plon. 5 »
L. Brossolette : *Histoire de la Grande guerre.* Avec 20 cartes et cartons, un index et un tableau synchronique ; Colin. 5 »
Paul Deschanel : *La France victorieuse* : Fasquelle. 4 90
Général H. Le Gros : *La genèse de la bataille de la Marne, septembre 1914* ; Payot. 4 50

Philosophie

Paul Oltramare : *Vivre*, essai de biosophie théorique et pratique ; Georg, Genève. 6 »

Poésie

Vicomte Pierre Alessandri : *Poésies* ; Sansot. 3 50
France Ardel : *Le Jardin solitaire* ; Plon. » »
Jacques d'Avray : *Les Naufragés. Les âmes en allées. La Bibliothèque d'Alexandrie. Le Miracle de la Semence. Hosanna. L'Enseigne. Guignol.* Tragipoèmes, 2e série ; Sao Paulo. » »
Pierre Courtois : *Le vitrail ensanglanté* ; Plon. 4 »
Francis Eon : *La vie continue...* ; le Divan. » »
Marius Fraisse : *Les feuilles de la tourmente*, *1914-1919* ; Conard. » »
Oscar-Paul Gilbert : *L'humble bonheur* ; les Forgerons. 1 50
Fabien Le Blond : *Les Gammes qui parlent*. Lettre-préface d'Auguste Dorchain. 4 »
Jeanne d'Ophem : *Les chansons opportunes* ; Sansot. 4 50
Cécile Périn : *Les captives* ; Sansot. 4 50

Politique

Charles Andler : *La décomposition politique du socialisme allemand, 1914-1919* ; Bossard. 6 »
Divers : *Hommage à la République socialiste fédérative des Soviets de Russie, à l'occasion du 2e anniversaire* ; Libr. du Populaire. 1 25
Gabriel Hanotaux : *Le traité de Versailles du 28 juin 1919. L'Allemagne et l'Europe* ; Plon. 12 »
Stanislas du Moriez : *La question polonaise vue d'Allemagne*. Avec 2 cartes ; Alcan. 5 »
Boris Souvarine : *Eloge des Bolcheviks* ; Libr. du Populaire. 0 60

Questions coloniales

Berthe Georges-Gaulis : *La France au Maroc, l'œuvre du général Lyautey* ; Colin. 5 »

Questions militaires

André Morizet : *Le plan 17* ; Edit. de l'Humanité. 3 50

Questions religieuses

Bourdaloue : *Œuvres complètes*, édition critique publiée par l'abbé Eugène Griselle. Tome I : *Sermons pour les grandes fêtes de l'année* ; Bloud. » »
Fernand Mourret : *Le Concile du Vatican d'après des documents inédits* ; Bloud. 4 55

Roman

Jean Ajalbert : *Sao Van Di* ; Flammarion. 5 »
Albert-Jean : *Le besoin d'aimer* ; Renaissance du livre. 4 50
Tristan Bernard : *Le taxi fantôme* ; Flammarion. 5 »
Frédéric Boutet : *Lucie, Jean et Jo* ; Flammarion. 5 »
Henri Chateau : *Le secret du docteur Ludus* ; Libr. des lettres. 4 50
Roland Dorgelès : *Le Cabaret de la Belle-Femme* ; Edit. franç. illust. 2 50
Louis Dumur : *Nach Paris !* Payot. 5 »
Jean José Frappa : *L'Idée* ; Flammarion. 5 »
Paul-Louis Garnier : *Lydia de Tunis* ; Libr. des lettres. 4 50
Paul Ginisty : *Jean de Paris* ; Fasquelle. 4 90
Dr Lucien Graux : *La Dame de cristal* ; Edition franç. illust. 4 50
rène Hillel-Erlanger : *Voyages en Kaléidoscope* ; Crès. 4 50
Izzet-Mélyh : *Sermed*, adapté du turc par l'auteur. Lettre-préface de Pierre Loti ; Atar. 5 »
Claude Kamme : *L'Educatrice* ; Revue des Indépendants. 4 50
Pierre Loti : *Prime jeunesse*, suite au *Roman d'un enfant* ; Calmann-Lévy. 4 90
Magdeleine Marx : *Femme*. Avant-propos de Henri Barbusse ; Flammarion. 5 »
Gabriel Maurière : *Au burlingue* ; Albin Michel. 4 50
J.-H Rosny aîné : *Dans les étoiles* ; Figuière. 2 »
Charles de Saint-Cyr : *Amour et la Gorgone* ; Renaissance du livre. 4 50
Adrien Venière : *Un homme fort* ; Picart. 4 90
T. Trilby : *Le Retour* ; Libr. des Lettres. 4 50
Pierre Villetard : *Les poupées se cassent* ; Albin Michel. 4 50

Sociologie

Léon Bourgeois : *La politique de la prévoyance sociale : L'Action* ; Fasquelle. 4 90

Fr.-Fr. Français : *Comment tout bon Français doit voter* ; Edition et Librairie. 1 50

Claudius Metton : *Un village syndical* ; Payot. 3 60

Achille Ségard : *Charles Maurras et les idées royalistes* ; Fayard. 3 50

Georges Valois : *L'Economie nouvelle* ; Nouv. libr. nat. 5 »

Théâtre

Allainval : *L'Ecole du bourgeois*, comédie en 3 actes, en prose ; Renaissance du livre. 3 »

Patrat : *L'Anglais où le fou raisonnable*, comédie en un acte, en prose ; Renaissance du livre. 2 »

Jean Racine : *Phèdre et Hippolyte*, tragédie, publiée sur le texte original, avec un avant-propos et des anecdotes, par Ad. Van Bever. Ornée d'un frontispice, d'un portrait et de compositions décoratives ; Crès. 19 80

Jean Richepin : *Théâtre en vers. I : l'Etoile. Nana-Sahib. Monsieur Scapin. Le Flibustier* ; Flammarion. 5 »

Varia

Mme P. Captanian : *Mémoires d'une déportée arménienne* ; Flinikowski. » »

R. de Montessus de Ballore : *Index generalis. Annuaire général des Universités*. Année 1919 : Gauthier-Villars. 18 »

Voyages

Dr Paul Chatinières : *Dans le grand Atlas marocain*. Introduction du général Lyautey. Carte et photographies ; Plon. 6 »

T. Colani : *En Prusse il y a trente ans, 1886-1888* ; Fischbacher. 6 »

André Duboscq : *Sous le ciel de Pékin* ; Crès. 5 50

Max Régis et F.-Ch.-Martin : *La vendetta*, étude de mœurs corses ; Soc. d'éditions. » »

Ernest Robert : *Voyages au Canada français et aux provinces maritimes*. Avec 16 pl. et des croquis de l'auteur ; Edit. Atar. 5 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — Le prix de 500.000 francs. — Rectifications. — Une lettre de M. Eugène Montfort. — A propos de « l'Atelier du peintre » de Courbet. — Les parlementaires lettrés. — Le Nirvana et les Cieux du Désir. — Où est né Laurent Tailhade ? — M. Abel Hermant et l'œuvre de Villiers de l'Isle-Adam. — Les bals de l'Opéra. — Huysmans et les brocheuses. — L'Académie Française et Verhaeren. — La Réforme administrative. — Chez les Joueurs d'échecs. — Pas de divorces sans enfants. — Publications du *Mercure de France*.

Prix littéraires. — Le prix Goncourt a été attribué, par 6 voix contre 4, à M. Marcel Proust pour son livre *A l'Ombre des jeunes filles en fleurs*. Le prix *Femina-Vie Heureuse* a été donné, par 14 voix contre 8, à M. Roland Dorgelès pour son livre *Les Croix de bois*.

§

Le « prix de 500.000 francs » créé, en 1917, pour protester contre les prix littéraires en espèces, a été décerné, cette année, pour la

troisième fois — et à l'unanimité — à Mme Louise Faure-Favier, auteur de *Ces choses qui seront vieilles*.

Les lauréats des années précédentes sont : en 1918, P.-J. Toulet (*Comme une fantaisie*) et, en 1917, Jean Giraudoux (*Lectures pour une ombre*).

§

Rectifications.

Mon cher Directeur,

Dans l'*Echo* sur la mort de Renoir on lit que le grand peintre était âgé de soixante-dix ans. Il y a là une erreur : il naquit à Limoges, le 21 février 1841 ; il est mort à Cagnes, le 3 décembre 1919. Il a vécu, par conséquent, soixante-dix-huit ans, neuf mois et douze jours, soit bien près de *soixante-dix-neuf ans*. Est-ce l'auteur anonyme de l'écho qui s'est trompé, ou le typographe qui a laissé tomber un chiffre ? Je crois, en tous cas, qu'il est bon de rectifier, et que le responsable, quel qu'il soit, ne m'en tiendra pas rancune. J'aimerais également qu'il eût écrit que l'art de Renoir fut exempt, non de *lascivité*, ce qui constitue un barbarisme, mais de lasciveté : ce ne sera pas moins juste, et ce sera d'un français plus pur.

A vous cordialement, mon cher Directeur.

ANDRÉ FONTAINAS.

§

Une lettre de M. Eugène Montfort.

Paris, le 16 décembre 1919.

Mon cher Vallette,

J'estime beaucoup Georges Duhamel, mais sa documentation est inexacte. Je n'ai pas, comme il l'écrit, « durant l'armistice, ouvert une enquête ». Si, en effet, il a passé dans *les Marges* une *enquête* sur l'*Art social*, c'est *en 1904 !*

En ces temps derniers, je me suis borné à mettre les écrivains en garde contre les entraînements de la politique par une simple Lettre ouverte au groupe « Clarté » (1).

Je ne prêche pas la tour d'ivoire. Mais je pense que la politique est basse, que les écrivains ne doivent pas en faire, qu'ils doivent ne pas se mettre au service des partis.

Permettez-moi de reproduire ici ce que j'ai écrit le 15 octobre, en réponse à une lettre que m'avait adressée Pierre Mille sur ce sujet :

> Je ne dis pas du tout que l'écrivain doive se désintéresser du spectacle de la vie, je ne dis donc pas qu'il doive se désintéresser du spectacle de la vie politique ni de la vie sociale, — mais qu'il les observe seulement, et dans un esprit purement philosophique. S'il s'y mêle, si de spectateur il devient acteur, il perd la qualité et l'élévation de sa pensée. Il tombe dans le journalisme, dans

(1) *Les Marges*, 15 juillet 1919.

le goût et la préoccupation du particulier et de l'éphémère, *il perd de vue son objet : cela qui est général et permanent.*

Je ne pousse aucun artiste à s'enfermer dans une tour d'ivoire. Loin de là. Je le presse seulement de ne pas perdre de vue son objet, et de continuer à garder en face de la vie une attitude de savant et de philosophe. L'art est une chose. Le journalisme en est une autre.

Bien amicalement à vous, mon cher Vallette.

EUGÈNE MONTFORT.

§

A propos de « l'Atelier du peintre », de Courbet.

Mon cher Monsieur Vallette,

Je vous demande l'hospitalité pour une réclamation. Dans l'*Echo de Paris*, M. Vaudoyer prend à partie le chef-d'œuvre de Courbet qu'expose la galerie Barbazanges et qu'une société d'amateurs veut acheter par une souscription pour remettre au Musée du Louvre. M. Vaudoyer cite à l'appui de ses observations, qui ont pour but de nous priver de ce tableau, les réflexions qu'a faites Eugène Delacroix dans son journal. Or il y a, je crois, nécessité de citer ce qu'écrit le grand peintre. Le voici :

Je vais voir l'exposition de Courbet. J'y reste seul *pendant près d'une heure* et j'y découvre *un chef d'œuvre* dans son tableau refusé. *Je ne pouvais m'arracher de cette vue...*, etc.

Voilà ce que M. Vaudoyer n'avait pas rapporté et qu'il faut que l'on sache. L'impression de tous les artistes d'aujourd'hui confirme celle de Delacroix, le tableau est un *chef-d'œuvre dont on ne peut pas s'arracher*. Espérons que la France l'aura, car il y a, en outre de son mérite d'art, deux de ses plus grands enfants sur cette toile, je veux dire Courbet lui-même et Baudelaire.

Veuillez agréer, etc.

ÉMILE BERNARD.

§

Les parlementaires lettrés. — Notre Parlement remis à neuf comprend un certain nombre d'hommes de lettres qui ne croient pas devoir se désintéresser de la politique.

Il y a d'abord les académiciens, MM. Barrès, Ribot, Deschanel, Barthou, Clemenceau. Il y a MM. Léon Daudet, Xavier de Magallon, Bracke, Marc Sangnier, Gaston Vidal, Colrat, Fribourg, Gaston Deschamps, Paul de Cassagnac, qui ont publié des romans, des livres de guerre, des volumes d'études économiques, critiques ou sociales. Un poète, qui fut fondateur de jeunes revues dans ces dix dernières années, Paul Vaillant Couturier, est envoyé par les socialistes de Paris à la Chambre.

Par contre, M. André Lebey, qui est poète, n'est plus député. L'Ecole

Normale supérieure a subi de retentissants échecs puisque M. Gustave Téry, M. Jean Piot, M. Ellen Prévot ne sont pas au Palais-Bourbon, non plus que M. Aulard.

Il y avait, dit-on, dans ce nombre de lettrés des orateurs remarquables. On cite parmi ceux qui ont déjà fait leurs preuves : MM. Guital, avocat à Montpellier, Magalon, Colrat, Sangnier, Moro-Giafferi, Paul-Boncour, qui passent dans leurs partis respectifs et même chez leurs adversaires pour des gens tout à fait éloquents.

Il est vrai que l'éloquence à la Chambre est une manière d'art, si l'on peut dire, tout à fait particulière. Le cas de Me Labori, qui fut au barreau un de ceux qu'on écoute le plus volontiers, et qui, au Parlement, avait difficilement l'oreille de ses collègues, en est un exemple.

§

Le Nirvana et les Cieux du Désir.

Monsieur,

Dans le *Mercure* du 1er décembre, j'ai lu avec intérêt *La philosophie de l'Inde et le problème du Nirvana.*

Or il est dit au bas de la page 424 : « Mais les habitants de ce premier ciel mangent, boivent et s'unissent presque exactement comme nous-mêmes. » Puis, à la suite, il est question de « création de vie », « de conception », « de naissance », dans les six Cieux du Désir.

M. H.-H. Valentino pourrait-il avoir l'obligeance d'écrire comment les Bouddhistes expliquent la naissance des êtres dans les Cieux du Désir ?

Ces êtres venant à la vie en d'autres conditions que nous, sur une autre planète, ne connaissent donc jamais l'existence terrestre. Il n'est pas juste qu'ils brûlent une ou plusieurs étapes avant d'arriver au « Nirvana ». Ainsi ceux qui naissent dans le sixième ciel du Désir ont le plus court chemin à gravir pour parvenir au but désiré.

Les Bouddhistes ont-ils songé à cela ? Comment comprennent-ils et justifient-ils ces cas ?

Croyez, Monsieur, à ma parfaite considération.

S. BRUNET.

§

Où est né Laurent Tailhade ? — Laurent Tailhade fait songer à Homère. Où naquit Homère ? On l'ignore. Où naquit Tailhade ? On n'en sait rien.

Le cas est assez singulier, si l'on songe que Tailhade était naguère encore parmi nous, et qu'on l'eût pu interroger sur ce point.

A la vérité, les auteurs ne restaient pas cois à ce sujet, et s'il y avait sept villes qui luttaient pour se voir attribuer le titre de patrie d'Homère, j'en sais trois au moins que les dictionnaires, les articles de journaux et la tradition orale désignaient comme ayant assisté à la nais-

sance de Laurent Tailhade : Bagnères-de-Bigorre, Lannemezan et Passage, qui est une cité de la province de Guippuzcoa, au voisinage de Saint-Sébastien.

Cependant, en 1911, à Tarbes, Laurent Tailhade me montra sa maison natale — et l'on peut lire, au verso de la vingt-neuvième feuille du registre des actes de naissance de la ville de Tarbes pour l'année 1854, l'inscription suivante :

N° 108. — L'an mil huit cent cinquante-quatre le dix-sept avril à neuf heures du matin en l'Hôtel de la mairie de la ville de Tarbes, par devant nous Guillaume Cazenavette, adjoint au maire de cette ville, délégué pour remplir les fonctions d'officier public de l'Etat civil, a comparu : Félix Tailhade, juge au tribunal civil séant à Tarbes, âgé de quarante et un ans, domicilié à Tarbes, lequel nous a présenté un enfant du sexe masculin né hier à dix heures et quart du matin dans la maison Jacomet en cette ville, rue du Bourg-Vieux, n° 20, de lui comparant et de Alexandrine, Sophie, Ernestine Jacomet, son épouse, âgée de vingt-deux ans et auquel enfant il a déclaré donner les prénoms de Laurent, Bernard, Paul, Marie, Alexandre, Charles, lesdites présentation et déclaration faites en présence de Paul Tailhade, docteur en médecine, inspecteur des Eaux Thermales de Capvern, âgé de soixante-huit ans, grand oncle paternel de l'enfant, domicilié à Lannemezan, et Joseph Alexandre Boyer, propriétaire, âgé de soixante-treize ans, bisaïeul maternel de l'enfant, domicilié à Tarbes, qui ont signé avec nous et le comparant de ce requis après lecture faite du présent acte de naissance.

Signé : P. TAILHADE. A. BOYER.
FÉLIX TAILHADE.
CAZENAVETTE, adjoint.

La maison Jacomet porte actuellement le n° 19 de la rue Brauhauban (ancienne rue du Bourg-Vieux).

C'est une belle et solide maison à deux étages, avec ses trois larges fenêtres de façade et son large portail de bois.

Chose assez singulière, la maison n° 23 porte au-dessus du premier étage une plaque de marbre gris veiné où sont gravés ces mots :

THÉOPHILE GAUTIER
est né dans cette maison
le 30 août 1811.

En face est l'entrée, avec son haut portail de fer forgé, de l'ancien château des barons de Gonnès.

On conte que, lors de son voyage en Espagne, Théophile Gautier, passant par Tarbes, s'assit sur l'une des deux grosses pierres qui protègent l'entrée du château et regarda longuement sa maison natale.

Enfin entre la maison de Tailhade (n° 19) et la maison de Gautier (n° 23) se trouve une habitation (n° 21) qui abrite, au rez-de-chaussée, un « relieur d'art ».

Tailhade, un relieur, Gautier......

TRISTAN DERÈME.

§

M. Abel Hermant et l'œuvre de Villiers de l'Isle-Adam.

Paris, 30 novembre.

Monsieur le directeur,

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt la note de M. R. de Bury relative à l'éreintement de Villiers par M. Abel Hermant, dans votre *Revue de la Presse* (*Mercure* du 16 novembre). Votre collaborateur, cependant, n'a pas cru devoir s'arrêter à gloser la phrase où l'auteur des *Transatlantiques* se gausse de l'article publié naguère dans la *Grande Encyclopédie*, — « sous quelle signature ! » — et, en termes énigmatiques, semble s'étonner profondément de ce qu'en un recueil généralement respecté l'on ait pu insérer de telles hérésies sur Villiers.

M. Abel Hermant, qui, peut-être, espérait, ce faisant, échapper aux étrivières du signataire de l'article ainsi incriminé, a été victime d'une erreur de calcul. Cet écrivain alsacien, qui signe Camille Mauclair, a, en effet, aussitôt relevé le gant et, dans un *leader* de la *Dépêche de Toulouse* (vendredi 28 novembre) administré au piètre écrivassier du *Temps* et du *Figaro* une fort jolie volée de bois vert. Et il ne sera pas superflu, sans doute, d'apporter ici ce *confirmatur* à la protestation de M. R. de Bury, qui honore le *Mercure*.

M. Abel Hermant n'a, d'ailleurs, point même l'originalité de son médiocre factum. Feu Laurent Tailhade l'avait devancé et c'est, sans nul doute, un plagiat de Tailhade qu'il commet, lorsqu'à son tour il reproche à Villiers d'avoir eu le mauvais goût de s'obstiner à garder le seul bien qui lui restât — ce patronymique ronflant de Philippe-Auguste Mathias, comte de Villiers de l'Isle-Adam ! Au demeurant, il est bien certain que, si Villiers eût été raisonnable, il se fût contenté du pseudonyme d'Abel Hermant. On ne porte point un tel nom lorsqu'on n'est ni riche, ni arrivé. Mais, comme l'écrit si justement M. Mauclair, « le sort de l'auteur d'*Axel*, de l'*Eve Future*, de *Tribulat Bonhomet* et de la *Révolte* n'eût point convenu à M. Abel Hermant : il reste à savoir si Villiers de l'Isle-Adam eût aimé échanger son sort et son œuvre contre ceux de l'auteur de *M. de Courpière* et des *Transatlantiques*. On peut conjecturer que, pour cela, il tenait trop à parvenir..., à la façon dont sont parvenus quelques « méconnus par fait exprès », comme Poe, Barbey d'Aurevilly, Baudelaire, Verlaine ou Mallarmé, Laforgue ou Rimbaud, dont les avatars souvent fâcheux ne menaceront jamais la très brillante carrière de M. Abel Hermant. »

On eût aimé, tout de même, que le contempteur de Villiers cédât à la mode du jour en nous donnant, — à l'heure où l'on échenille Flaubert, — quelques exemples des « grossières fautes de français de Villiers ». Mais, comme le notait déjà M. R. de Bury, de Villiers « il n'a sans doute jamais rien lu que quelques *Contes cruels*, réimprimés ré-

cemment chez Crès », et c'est M. Charles Maurras lui-même qui, l'autre jour, dans la défunte *Presse de Paris*, s'est chargé de nous démontrer, par des citations toutes fraîches, qu'en matière de « grossières fautes de français », c'est encore l'Académie, dont Villiers ne pouvait pas plus être que n'en fut Flaubert et que n'en avait été Molière, qui détient ce peu enviable record.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'hommage bien sincère de ma considération.

UN LECTEUR FIDÈLE DU « MERCURE ».

§

Les bals de l'Opéra. — Devant la véritable folie de danses qui règne à Paris, on a songé à rétablir les bals dans notre Académie nationale de musique. Cette idée peut se défendre : la direction ferait certainement plus d'argent qu'avec *Les Huguenots* et on officialiserait, si l'on peut dire, des mœurs qui ne prennent souvent tant de licence que parce qu'elles doivent rester cachées.

C'est dans cet esprit que le Régent autorisa, après la mort de Louis XIV et dans un temps où l'on protestait, de toutes manières, contre l'austérité des mœurs des dernières années du règne du grand roi, un bal public dans la salle de l'Opéra.

« On crut, dit Saint-Simon, qu'un bal public, gardé comme l'est l'Opéra aux jours qu'on le représente, serait sûr contre les aventures et tarirait ces petits bals borgnes épars dans Paris où il en arrivait si souvent. Ceux de l'Opéra furent donc établis avec un grand concours et tout l'effet qu'on s'en était proposé. Le malheur fut que c'était au Palais-Royal et que M. le duc d'Orléans n'avait qu'un pas à faire pour y aller au sortir de ses soupers et pour s'y montrer en état bien peu convenable. Le duc de Noailles, qui cherchait à lui faire sa cour, y alla, dès la première, si ivre, qu'il n'y eut point d'indécence qu'il n'y commît. »

Mais du moins ce n'était plus dans le particulier. Il est vrai que, de nos jours, la moindre indécence ferait fermer le bal. Et c'est peut-être pour cette raison que l'Opéra ne connaîtra les grâces de Terpsichore que sur sa scène, cette année encore.

§

Huysmans et les brocheuses. — Nous trouvons, dans un catalogue de la maison Charavay (nº 61.1913), un texte qui complète le premier paragraphe de l'écho publié à cette place, le 1er décembre dernier, sous le titre *Huysmans fondateur de journal*. C'est une courte lettre non datée dans laquelle l'écrivain expose à un ami les difficultés qu'il éprouve dans la direction de l'atelier de brochage provenant de la succession de sa mère.

— Je vais, dit-il, passer une agréable soirée à discuter avec des vauriennes à propos de deux sous. Heureusement que je les ai traitées plus cavalièrement dans mon livre ! Quand j'ai trop d'ennui avec elles, je songe à la boue dans laquelle je les ai traînées et cela me console...

N'apparaît-il pas tout entier dans ce texte le Durtal que M. André Salmon qualifia si joliment de bougon raffiné, de talentueux grognon ?...

§

L'Académie Française et Verhaeren. — L'Académie française vient d'être invitée à se faire représenter aux cérémonies qui doivent avoir lieu, à Bruxelles, en l'honneur d'Émile Verhaeren. Bien qu'il ne soit pas dans les usages de l'Académie de déléguer un de ses membres pour la représenter à des cérémonies en l'honneur d'écrivains de langue française qui ne lui ont pas appartenu, l'Académie considère que, dans les circonstances actuelles, il s'agit d'un grand poète honoré par la Belgique comme un poète national. Elle a décidé de déléguer M. Henri de Régnier.

§

La Réforme administrative. — Nous avons reçu la lettre suivante :

Cher monsieur,

Appartenant à une administration publique et ayant eu doublement à souffrir de cet esprit étroit et routinier qui discrédite les bureaux et dont les fonctionnaires eux-mêmes sont souvent les premières victimes, je me permets de vous adresser ces quelques réflexions suggérées par l'article sur « La Réforme administrative » paru dans le *Mercure* du 15 août dernier.

M. P. V. découvre le vice essentiel lorsqu'il déclare : « Le fonctionnaire ne cherche pas à faire marcher l'affaire, à conclure, mais seulement à observer le règlement. L'Etat a un privilège, ses agents l'exercent. »

C'est bien là, en effet, l'esprit des bureaux et aussi la plaie. Cependant qu'on ne croie pas que tous les bureaucrates aient cet esprit ; il s'en trouve — et ils sont plutôt à plaindre — qui seraient capables de mener commercialement une affaire administrative ; mais que peuvent-ils ? Dans l'étroit corridor de l'administration, flanqué des instructions comme de murs obscurs, ils doivent marcher — piétiner souvent — au pas pesant de leurs chefs. Et n'espérez pas que celui qui serait capable d'accélérer le mouvement — quitte à déplacer quelques instructions — voie jamais ses qualités utilisées : il n'aura pas voix au chapitre : il sera mis à l'index !

L'agent qui montre, dans l'accomplissement de sa fonction, un esprit libre et pratique sera considéré par ses chefs comme un esprit indiscipliné, peut-être même un paresseux,— sait-on jamais, puisque le régime des notes secrètes fleurit encore ! Au contraire, le parfait fonctionnaire — dans l'esprit de l'Administration — qui, tel un bœuf, suivra pesamment le sillon, n'omettant pas un point sur un *i*, formant de redoutables dossiers et consultant, avant le moindre geste, les saintes « instructions » et les non moins vénérables « précédents », celui-là gravira lourdement tous les échelons de la hiérarchie, et comment

voulez-vous que, parvenu aux hauts emplois, il soit capable alors de réformer cet esprit archaïque et vaniteux, à la fois lourd et puéril, dont lui-même est tout imbu et auquel d'ailleurs il doit tout ?

Aussi la réforme administrative apparaît comme un cercle vicieux. Il faudrait, pour l'entreprendre, appartenir à l'Administration, afin de la connaître à fond, mais n'en point posséder l'esprit. Est-ce possible ? Les intelligences indépendantes et douées de sens pratique s'éloignent du marécage administratif, — n'en déplaise aux Auteurs si j'appelle ainsi leur soi disant « forme de beauté » ; — quant à celles qui s'y fourvoient, les chefs les ont vite dégoûtées de toutes velléité d'initiative.

Oui, aujourd'hui, « le souci unique de l'agent » doit être « de suivre la procédure. Il se peut que le système soit insuffisant, caduc ou qu'il fonctionne à vide. Peu importe, du moment qu'il produit des actes juridiques irréprochables ». Aussi,pour la moindre affaire,que de rapports, de certificats, d'avis, de signatures, de renvois de bureau à bureau, que de temps perdu ; alors que la question pourrait être solutionnée par le même agent après cinq minutes d'examen. L'intérêt du public et son temps : peu importe ! et peu importent aussi l'intérêt de l'Etat, le temps et le travail de ses agents ! Le tout est de continuer suivant les règles établies et dans les formes prescrites, afin que chaque problème reçoive toujours cette solution élégante : que l'œuvre soit de tous et ne puisse donner lieu ni à initiative ni à responsabilité.

Comment pourrait-on s'étonner de l'incurie et du gaspillage financier quand on sait qu'il n'est tenu par les chefs aucun compte de l'économie provoquée par un agent,— lors même qu'il n'est pas blâmé s'il a dû, pour y arriver, s'écarter un peu des « instructions » ?

J'ai vu un agent chargé de la vente de matériel militaire sévèrement réprimandé par son Directeur pour avoir employé un excellent crieur, lequel avait demandé comme honoraires un tant pour cent, bien minime pourtant, mais supérieur à la vacation fixe payée habituellement. La vente, de l'avis même de l'Intendant, avait produit une dizaine de mille francs de plus que d'ordinaire, plus-value due exclusivement à la qualité du crieur, mais les frais de criée furent d'une centaine de francs trop élevés ! Depuis, sur l'ordre de son chef, ledit agent ne se sert pour ses ventes que de crieurs maigrement payés, au grand avantage des acheteurs ; et son Directeur doit avoir la conscience satisfaite, puisqu'il a pu réduire les frais de quelque cent francs : les résultats n'entrant pas en ligne de compte.

Et, dans maints ordres de faits, je serais à même de citer des exemples qui, en d'autres temps, pourraient peut-être paraître amusants ! J'avoue qu'en recevant certaines notes ou instructions je me suis parfois demandé si je n'étais pas l'objet de quelque mystification ou si je n'avais pas affaire à des Chinois — et je calomnie sans doute ces derniers !

Aussi, qu'il me soit permis de formuler la conclusion suivante : la réforme administrative est des plus urgentes ; la bureaucratie menace d'étouffer la nation. Mais que l'on n'essaye point de confier le soin des réformes futures aux bureaux eux-mêmes, comme on l'a fait jusqu'ici ; car les hauts pontifes de la bureaucratie semblent frapper de stérilité tout ce qui passe par leurs esprits froids et rétrécis.

Toute innovation, si pratique soit-elle, sort des bureaux des Directions cen-

trales présentée dans une longue, minutieuse et souvent incompréhensive instruction, et entourée de tant de restrictions et de garanties, qu'elle est inapplicable avant d'entrer en service ; elle vient d'ailleurs se greffer sur la vieille institution, la supprimant, ajoutant seulement quelques états souvent compliqués, toujours inutiles. Aussi les agents sont-ils revenus de toutes ces soi-disant simplifications ou améliorations de service et s'en méfient-ils à juste titre.

Et pourtant la réforme administrative ne peut provenir que de l'Administration elle-même ; c'est de son sein qu'elle doit sortir ; seulement, renonçant au dogme de l'infaillible sagesse des vieux, — incapables d'imaginer ou d'accepter des conceptions autres que celles dans lesquelles leurs esprits se sont figés, — il faut faire appel aux jeunes et les charger de la réforme.

Déjà dans les associations professionnelles des administrations de l'Etat les jeunes commencent à secouer la tutelle des anciens et prennent la direction. Il faut les encourager, leur donner confiance en eux-mêmes : c'est la dernière chance de salut !

Daignez agréer, etc.

LÉON CLAIR.

§

Chez les joueurs d'échecs. — Sous le Second Empire, ce fut un grand événement parisien lorsqu'on apprit que le cercle de la Régence devait se séparer du Café de ce nom, à cause de la démolition de la maison située à l'angle de la place du Palais-Royal, maison dont le Café occupait le rez-de-chaussée et le Cercle le premier étage.

Si cet événement fut fort commenté dans la presse, c'est qu'il jeta la perturbation parmi les joueurs d'échecs divisés en deux camps : ceux du Café et ceux du Cercle — frères ennemis... qui ne purent se consoler de cette séparation.

En ce temps-là, les rois de l'échiquier avaient leurs partisans, leur parterre et leur cour. Aujourd'hui il ne se trouve même plus un quotidien pour signaler cet événement considérable et que rapporte seule la *Place de la Grève :* les joueurs d'échecs qui se réunissaient encore au café de la Régence en ont émigré pour s'installer dans la maison voisine, au café de l'Univers.

Rien n'est beau comme la mélancolie avec laquelle le rédacteur de la *Place de la Grève* — un joueur d'échecs à n'en pas douter — rapporte les causes de cette petite révolution.

Il évoque avec émotion les grands adeptes de ce noble jeu — de Diderot à Musset, sans oublier le président Grévy; il déplore que notre pays ne joue plus guère aux échecs qu'il eut autrefois pour divertissement favori ; et, enfin, il dit les causes du départ : un différend sur une partie engagée entre des joueurs français et des joueurs étrangers.

Déplorons avec l'honnête joueur, déplorons que les gazettes toutes remplies de futilités n'aient pas donné à ce fait l'importance qu'il mérite. Quitter la Régence pour l'Univers, c'est bien, en effet, un symbole des Temps !

§

Pas de divorces sans enfants. — Dans une étude en cours de publication, à la revue des *Belles-Lettres*, sur le féminisme au temps de Molière, M. Francis Baumal livre aux commentaires des citoyens préoccupés d'enrayer les progrès de la dépopulation en France un certain projet exposé en 1656 par l'abbé de Pure, dans son roman mi-burlesque, mi-satirique : *la Prétieuse*.

L'abbé voulait limiter la durée du mariage : tant qu'on se plaît, disait-il, tout autant devrait durer l'union. Mais il n'entendait point que les époux se séparassent avant que le but de leur union aît été d'abord atteint. Il en prescrivait le terme au premier enfant. Les époux partageaient ensuite le butin : l'enfant restant au père et la liberté à la femme.

« Ainsi, ajoutait ingénument le personnage de *la Prétieuse* qui développait cette thèse, la fécondité aurait son prix et sa récompense. »

Mais ce projet, qui était peut-être admissible au XVIIe siècle, ne vaudrait plus rien aujourd'hui, où plus du quart des naissances sont illégitimes. Dans un de ses *Epilogues*, Remy de Gourmont avait trouvé, à ce sujet, une jolie formule :

« L'union libre est une solution bien plus intéressante que le mariage tempéré. »

§

Publications du « Mercure de France » :

DE STÉPHANE MALLARMÉ AU PROPHÈTE ÉZÉCHIEL *et Essai d'une Théorie du Réalisme symbolique, suivi d'un poème à la mémoire de Joseph Halévy*, par Edouard Dujardin, Br. gr. in-16, 3 fr.

§

AVIS. — Certains abonnés, dont l'abonnement expire à une date postérieure au 15 décembre 1919 et antérieure au 15 mai 1920, ont compris que pour bénéficier du tarif de 1919 ils devaient nous envoyer dès maintenant le montant de leur nouvelle souscription. Ce n'est pas ce que nous avons voulu dire : les souscriptions nouvelles ne sont payables qu'à l'expiration des abonnements en cours, et nos abonnés n'ont pas à nous aviser d'avance de leur intention de se réabonner.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France (Marc TEXIER, 7, rue Victor-Hugo.)

PETITES ANNONCES

Adresser les annonces *sur feuille séparée* à M. le Chef de Publicité du *Mercure de France*, accompagnées de leur montant en mandat-poste ou timbres français, **calculé à trente centimes le mot** (compté télégraphiquement). Dernier délai de réception : le 1er pour le 15 du mois, le 15 pour le 1er du mois suivant.

Pour les annonces stipulant de s'adresser à la revue, ajouter 2 francs.

La direction se réserve le droit de refuser, sans être tenue d'en donner le motif, toute annonce qui n'aurait pas un caractère commercial, d'échange entre lecteurs, ou qui ne serait pas à son entière convenance.

Sauf indication spéciale faisant suite aux annonces, s'adresser à la revue (par correspondance).

OFFRES

AUTOMOBILES

Panhard 10-12 H. P. 1914. Torpedo état de neuf, 4 places. Livrable mars 1920. Dupont Revue.

LIVRES

La Nichina, par Hugues Rebell. Ex. hollande, non coupé, 100 francs.

Le Démon de l'Absurde, par Rachilde. Reproduction autographique de 12 p. du manuscrit. Préf. de Marcel Schwob. Portrait de l'aut. par F. Guignet. L'un des 3 ex. sur whatman, 60 francs.

DIVERS

Billards de match, état de neuf. Billes et matériel. Véritables occasions. Barneaud, 3, rue Caulaincourt.

Superbe montre Louis XVI, ancienne, or, mouvement à fusée, émail. G. E. Revue.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

VENTE au Palais, à Paris, le jeudi **8 janvier 1920**, à 2 h. **MAISON** à Paris **RUE LAVOISIER, N° 21**, louée en totalité pour 30 ans. Bail expirant le 1er avril 1923. Loyer ann. net de toutes charges pour le propriétaire : **21.000** fr., **23.000** fr. ou **24.000** fr., suivant périodes. **Mise à prix : 438.000** fr. S'adresser à Me BRILLATZ, av. à Paris, 219, rue Saint-Honoré, à Mes Régnier et Delacourtie, avoués à Paris, et à Mes Sabot et Ditte, notaires à Paris.

Vente au Palais, le 8 janvier 1920 à 2 h. **MAISON** à PARIS **RUE VÉRONÈSE, 3.** Rev. brut : 11.380 fr. M. à Pr. : 162.225 fr. S'ad. à Mes Cahon Vivet et Péronne, avoués ; Me Brécheux, notaire, M. Moraël, Administ. Judiciaire.

Vente au Palais, à Paris, le 8 janvier 1920, 2 h. **MAISON A SCEAUX,** rue Houdan, 86. Rev. br. 3.170 fr. **M. à p. 29.225 f.** S'adresser à Me Vallet, avoué à Paris, rue de Londres, 46.

VENTE au Palais, 8 janvier 1920, à 3 heures. **MAISON à PARIS 172, RUE DU TEMPLE. Mise à prix : 630.000** francs. S'adresser à Mes FRANÇOIS, R. Giry et Ménard, avoués à Paris, et Dauchez, notaire.

VENTE au Palais à Paris, le 14 janvier 1920, à 2 h. **PROPRIÉTÉ A CHATILLON-SOUS-BAGNEUX,** rue du Ponceau, n° 26. R. br., 2.995 fr. **M. à pr. : 25.000 fr.** S'adresser à Mes Vallet, avoué à Paris, 46, rue de Londres, Dugave, notaire à Sceaux.

Vente au Palais le 10 janvier 1920, à 2 h. en un seul lot : **Hôtel particulier à Paris RUE MARIGNAN, N 12** (VIIIe arrondissement) comprenant : **Vitraux, Boiseries, Portes d'art, Portraits, Caissons à portraits, Tableaux, Boiseries** ; superficie : 503 m. 25 environ, non loué. **M. à pr. : 800.000** francs ; s'adresser Mes Roger Bertin, Déglise, Moreau, Deschamps, Lestiboudois, avoués à Paris ; Lavoignat, notaire à Paris, Desbleumortiers, Administrateur judiciaire à Paris, 14, rue Monsieur-le-Prince.

VENTE au Palais, à Paris, 10 janvier 1920, à 2 h. **MAISON A PARIS 35, RUE DES BATIGNOLLES.** Cont. 157 m. 92 environ. Rev. brut 8.575 francs environ. Mise à prix : 75.000 francs. S'adresser à Mes Béguin et Dulud, avoués à Paris, et Charpentier, notaire à Paris ; et sur les lieux pour visiter.



BULLETIN FINANCIER

A part de rares exceptions, tous les groupes du marché avaient, depuis plusieurs mois, progressé dans de notables proportions. Nous voici entrés maintenant dans la période où s'effectuent d'importantes opérations de crédit, le flottement que l'on observe en ce moment dans la tenue des cours n'a donc rien de surprenant, les capitaux étant sollicités par les nouveaux emprunts.

Les réalisations effectuées par les capitalistes en vue de se créer des disponibilités pour y souscrire sont déjà moins nombreuses, et comme elles ne seront certainement pas utilisées en totalité, il est à prévoir qu'elles reviendront d'ici quelques semaines s'employer en achats de valeurs qu'un recul souvent trop accentué rend dès maintenant intéressantes.

L'ensemble des projets destinés à équilibrer le budget produit une bonne impression dont nos Rentes sont les premières à bénéficier : 3 o/o 60,15 ; 4 o/o 1917 70,95 ; 4 o/o 1918 71,65 ; 5 o/o 88,15. Les emprunts russes restent discutés, le Consolidé 4 o/o à 40,10 ; le 3 o/o 1891-94 à 33,50 : le 5 o/o 1906 à 53,40. Parmi les autres fonds d'Etats étrangers la Dette Unifiée d'Egypte se maintient à 116 et la Rente Extérieure d'Espagne aux environs de 160 suivant les fluctuations du change qui atteignit, certain jour, le cours de 245 ! Les fonds ottomans sont plus faibles, le Turc Unifié oscillant entre 68 et 69 francs. Les Mexicains sont aussi plus délaissés.

En dépit des réalisations sus-mentionnées, nos établissements de crédit conservent une tenue satisfaisante : Banque de Paris, 1330 ; Crédit Foncier de France, 820 ; Crédit Français, 350 ; Crédit Lyonnais, 1450 ; Société Générale, 690 ; Comptoir d'Escompte, 983 ; Banque Française, 295 ; Banque Nationale de Crédit, 880 ; Union Parisienne 1127.

Aux chemins de fer français, actions et obligations ont payé un nouveau tribut à la baisse ; notons toutefois que l'intention prêtée au Gouvernement de relever les tarifs permet aux diverses compagnies de voir se dessiner une reprise assez appréciable sur le cours de leurs valeurs respectives : Est, 689 ; P.-L.-M, 718 ; Midi, 820 ; Nord, 975 ; Orléans, 935 francs.

Bonne tenue des métallurgiques et assimilées : Penarroya, 1400 ; Longwy, 1900 ; Micheville, 2050 ; Basse-Loire, 285 ; Tréfileries du Havre, 223. La majorité des affaires de Transports maritimes fait aussi bonne contenance : Chargeurs réunis, 1980 ; Messageries, 649.

La tendance des Industrielles russes est assez imprécise et, dans son ensemble, reste empreinte de lourdeur ; les valeurs de cuivre retrouvent un peu plus d'animation grâce à la fermeté des prix du métal, Rio 1848 ; Boléo, 812 ; Montecatini, 140. La hausse du dollar favorise les porphyriques américaines, telles les mines Utah, Chino, etc.

Les valeurs de produits chimiques, engrais et phosphates, ont toujours de nombreuses demandes ainsi qu'en témoignent les quelques cours ci-après : Etablissements Kuhlmann, 773 ; Alais Camargue, 825 ; Phosphates Tunisiens, 545.

L'activité continue à régner sur les pétrolifères, où, après un mouvement de recul, la Royal Dutche, la Shell Transport et la Mexican Eagle se retrouvent en hausse marquée.

Il en est de même des diamantifères où la De Beers se maintient au-dessus de 1200, mais pour ces valeurs, comme d'ailleurs pour les mines d'or sud-africaines, il ne faut pas oublier que leur attitude est due en grande partie à la tension du change de la livre sterling.

Le prix excessivement élevé auquel est parvenu l'argent-métal, 78 pence, exerce naturellement la meilleure influence sur le cours des mines productrices : Estrellas dépasse le cours de 250 ; El Oro, 307 ; Ticapampa, 138.

Malgré la fermeté des cours de la matière première, les valeurs de caoutchouc sont peu animées ; la Financière, Padang et Malacca entre autres sont délaissées et accusent du fléchissement.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires et une Table par Noms d'Auteurs.

Sa liberté d'esprit lui conférerait déjà un caractère assez exceptionnel; sa « Revue de la Quinzaine » lui assigne dans la presse universelle une place unique. Cette partie de la revue appartient tout entière à l'actualité : c'est, si l'on veut, du journalisme « criblé », débarrassé de ce qui est par trop éphémère. La « Revue de la Quinzaine » est d'une variété sans limite, car aux chroniques fondamentales et de roulement régulier se joignent, éventuelles, toutes les rubriques que commandent les circonstances. Elle constitue ainsi un organe d'une extrême souplesse. Et comme elle est attentive à tout ce qui se passe, à l'étranger aussi bien qu'en France, dans presque tous les domaines, et ne laisse échapper aucun événement de quelque importance, elle présente un caractère encyclopédique de premier ordre.

On voit combien le *Mercure de France* s'éloigne de la conception habituelle des revues, et que mieux que toute autre revue, cependant, il est la chose que signifie ce mot. En outre, alors que l'intérêt des autres périodiques est momentané, puisque la totalité de leurs matières paraît en volumes à bref delai, il garde une évidente valeur documentaire, les deux tiers de ce qu'il publie ne devant jamais être réimprimés.

Complété de tables méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent de tous les numéros

FRANCE		ETRANGER	
Un an	48 fr.	Un an	55 fr.
Six mois	25 »	Six mois	29 »
Trois mois	13 »	Trois mois	15 »
Un numéro	2 50	Un numéro	2 85

Tous les numéros et tous les tomes antérieurs à 1920 se vendent 2 fr. 50 et 7 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

Les avis de changements d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 50 centimes, au plus tard le 8 et le 23, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne adresse.

Envoi franco d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*, sur demande adressée rue de Condé, 26, Paris (6e).

MANUSCRITS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier, 7, rue Victor-Hugo.